PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

39e Année.

NOV 2 20 1932

LA

REVUE DE PARIS

15 OCTOBRE 1932

		Pages.
orges Goyau	*Montalembert et La Mennais*	721
naït Istrati	*La Maison Thüringer.* — I	745
bastien Charléty	*Le Père Enfantin*	775
Père Enfantin	*Lettres inédites*	777
uise Breslau	*Souvenirs*	796
aurice Ordinaire	*Les deux Maroc*	818
argaret Kennedy	*L'Idiot de la Famille.* — II	831
ladimir d'Ormesson	*En Bavière*	860
ndré Morizet	*Paris et le baron Haussmann* (fin)	877
ené Johannet	*La Vie d'un Astrologue*	909
Cœuroy et G. Clarence	*Le Phonographe en 1932.* — I	930
enry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	944

J.-M. Bourget : *Parmi les Livres.*

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Le Mystère Frontenac

par FRANÇOIS MAURIAC

La Main tendue

par PHILIPPE HERIAT

Valet, Dame, Roi

par JACQUES CHENEVIÈRE

Documents nouveaux sur Rousseau et Voltaire

par ALBERT SCHINZ

Fin de l'Autriche, Avènement de la Hongrie

par GEORGES ROUX

L'Énigme de Charleroi

par le GÉNÉRAL DE LARDEMELLE

DRAME DE CONSCIENCE ET DRAME DE CŒUR :

MONTALEMBERT ET LA MENNAIS

Servir l'Église et servir la liberté, c'était le rêve de Charles de Montalembert, lorsqu'il avait vingt ans. Un jour, à Londres, il avait la joie de le retrouver, sous la forme d'un manifeste, dans l'un des premiers numéros de *l'Avenir*; il écrivait à La Mennais, lui offrait un article. Et bientôt tous deux ensemble, avec Lacordaire en tiers, vécurent les tragiques heures de *l'Avenir* : heures de Paris, où l'on opposait à l'épiscopat concordataire et à la politique ecclésiastique de la monarchie de Juillet l'idéal d'une Église séparée de l'État, où l'on opposait à la Sainte Alliance, au chancelier de Metternich, au Tsar Nicolas, un inflexible programme d'affranchissement des peuples; heures de Rome, où l'on venait solliciter de la Papauté un écho pour cet idéal, une approbation pour ce programme, et où la Papauté se taisait; heures de Munich, où l'on apprenait que Grégoire XVI venait de parler, et que l'encyclique *Mirari vos* signifiait un blâme pour les doctrines de *l'Avenir*.... Quatre mois s'écoulaient, et Lacordaire s'éloignait. « Talent perdu pour la cause de la vérité et de la liberté, s'écriait Montalembert. Je ne le vois plus que comme ami, nullement comme compagnon de croyance et de combats futurs. »

Mais, entre le jeune comte de Montalembert et l'abbé de La Mennais, les liens d'affection se resserraient. En ce début de 1833, celui-ci avait cinquante ans, celui-là vingt-trois. Pour tous deux, ennuis et tristesses de tous genres s'ajoutaient à leur grande épreuve de pensée, à leur grande angoisse de

conscience. La Mennais, impliqué dans de pénibles procès de librairie, vivait à la Chesnaie dans la gêne et pouvait même se demander si certaines créances, qui le traquaient, ne l'obligeraient point à quitter la France; et le jeune homme mettait à sa disposition quelques centaines de francs par trimestre, pour parer aux plus pressants besoins. Montalembert, engagé dans une stérile aventure de cœur, et s'y enlisant, et sentant confusément, cependant, que ce n'était pas là qu'il trouverait ces joies de famille dont il disait avoir toujours été privé, déchargeait son cœur dans le cœur de La Mennais, en une série de lettres confiantes, écrites de Paris ou d'Allemagne, d'Autriche ou d'Italie; lettres débordantes d'une déférente tendresse : on eût dit qu'en les griffonnant il se donnait la chaude sensation de se blottir, de loin, contre celui qu'il appelait son « Bien-aimé père », pour s'éclairer d'une lumière, pour s'appuyer sur une force, pour récolter la joie d'être compris.

Cette correspondance ne nous était connue jusqu'ici que par la publication qu'avait donnée Eugène Forgues, il y a trente-six ans, des lettres de La Mennais; nous connaissons, aujourd'hui, celles de Montalembert : les archives de la Roche en Brenil en ont livré à peu près une moitié à mademoiselle de Lallemand; l'autre moitié, par suite de circonstances inexpliquées, se trouvait être une des parures de la riche collection d'autographes réunie par le regretté Maurice Bucquet. Le volume où elles vont être réunies[1] n'intéresse pas seulement la curiosité des chercheurs d'histoire; il mérite l'attention de tous ceux qu'attirent les drames de la pensée, ou qu'émeuvent les drames du cœur, et j'ose dire qu'il s'impose à leur respect. Pour la première fois, ces lettres leur permettront d'assister à la crise de conscience où s'absorba toute l'existence de Montalembert, aux abords de la vingt-cinquième année, et tout ensemble elles le montrent, au nom même de son affection filiale pour La Mennais, lui donnant presque à contre-cœur — tant il redoute de meurtrir cet autre cœur — des avertissements qui, s'ils eussent été suivis, eussent conjuré la plus grande catastrophe du dix-neuvième siècle religieux.

1. Paris, Desclée et Brouwer.

I

Pour sentir ce que l'apparente soumission de La Mennais avait de fragile, ce qu'elle masquait de révoltes intérieures, le jeune homme, au début de 1833, n'avait qu'à descendre au fond de lui-même : il pouvait deviner, par tout ce qui bouillonnait en lui d'amertumes, l'état d'âme du maître. Ils avaient voulu servir, tout ensemble, le catholicisme séculaire et la liberté moderne; il leur paraissait qu'aux yeux de Rome c'était là désormais une coupable chimère. « Je vais me tourner exclusivement vers la politique », disait le maître. Le disciple, alors, de gémir, de supplier qu'il ne « renonçât point à sa position de prêtre et d'ultramontain », qu'il ne devînt point « un chef de parti », au lieu d'être un « Père de l'Église ». Était-ce possible? ce La Mennais qui avait « purifié la cause de Dieu, gloire unique au monde », ce La Mennais dont la mission était « avant tout catholique, ecclésiastique », songeait à « descendre de cette atmosphère sublime!... Vous manquerez d'air », lui disait Montalembert; « la dernière moitié de votre vie serait loin d'égaler la première en puissance, en originalité, en éclat ». Mais, se ressaisissant, et comme s'il eût craint que ces avertissements, que la différence d'attitude qu'ils impliquaient, n'élevassent entre eux deux quelque nuage, il faisait le geste de se remettre entre ses mains, sous son égide, en lui faisant finalement cette promesse : « Je combattrai avec vous partout où vous planterez votre drapeau. »

Cette lettre est du 6 février 1833; et lorsque aux dernières pages du livre nous lirons la dernière lettre, nous aurons scandé les étapes successives à travers lesquelles passa le jeune Montalembert avant de se convaincre qu'en conscience il devait se délier d'une telle promesse.

Prudence, silence, humilité, douceur : voilà les mots que l'on trouve, en l'été de 1833, sous sa plume juvénile; ainsi définissait-il les sentiments, ou tout au moins les attitudes extérieures, — ces attitudes, parfois, ne sont-elles pas des ébauches de sentiments? — qu'il osait conseiller à La Mennais, durant le bref séjour que, du 22 juin au 10 juillet, il avait fait à la Chesnaie. Il avait, au cours de ce séjour, entendu la lec-

ture d'un certain nombre de pages des *Paroles d'un croyant* : combien il les admirait! Et pourtant il aspirait à faire taire le prophète; il conjurait que rien n'en fût publié; il le grondait à demi pour certains propos qu'on lui prêtait, tel celui-ci: « Le Pape est miraculeusement stupide ». Il souffrait cruellement, lorsqu'un bref de Grégoire XVI à l'archevêque de Toulouse élevait un doute sur la sincérité de La Mennais; mais il persistait à dire : « Ne précipitons rien, ne multiplions pas nos adversaires, désarmons surtout les gens de bonne foi par notre patience et notre soumission; attirons sur nous la bénédiction de Dieu par notre résignation à la dure épreuve du moment; et bien certainement nous ne mourrons pas sans avoir fait encore ensemble de grandes choses. » Son affection s'enracinait chaque jour plus profondément; partant pour l'Allemagne, il écrivait : « En quittant le sol de la patrie, je sens que mon seul foyer est auprès de vous. » Il rêvait d'une installation en Bretagne, proche de celle de son maître; il lui semblait que cette affection même lui donnait le droit de parler librement... Mais la lettre du 5 août 1833, qui libérait ainsi son opinion, ou plutôt son angoisse, s'achevait, elle aussi, par une façon de promesse d'être toujours aux côtés de La Mennais, dans la défaite comme dans la victoire et jusqu'à la mort; l'atmosphère menaisienne lui paraissait la seule qu'il pût à jamais respirer; comme d'autres, à cet âge, se font prêtres pour l'éternité, il croyait, lui, s'être fait menaisien pour l'éternité. Et franchissant la frontière, il allait, des mois durant, adresser à la Chesnaie des lettres toutes chargées de détails, toutes pleines d'impressions vivantes, dont on peut dire qu'elles sont un admirable tableau de l'Allemagne religieuse de l'époque.

Menaisien, combien il le fut, menaisien plus que jamais, alors qu'il connut à Bonn, à la fin d'août, par une lettre de La Mennais, la lettre que celui-ci avait envoyée à Grégoire XVI. L'inquiétant apôtre de Dieu et de la liberté s'y déclarait « soumis du fond du cœur et sans réserve à toutes les décisions sur la foi, les mœurs et la discipline générale », et d'autre part bien décidé « à rester à l'avenir, dans ses écrits et dans ses actes, totalement étranger aux affaires qui touchaient l'Église ». Montalembert, tout d'abord, s'abstint de discuter

la seconde décision, tant la première le rendait heureux. « Pour vous surtout, écrivait-il à La Mennais le 15 septembre, aux yeux de Dieu comme à ceux des générations futures, il n'y aura pas dans toute votre vie, si glorieuse, si pure et si pleine, des années plus belles et plus remplies que ces années de silence et d'inaction, que vous croyez perdues pour votre gloire et pour le bien que vous êtes appelé à faire. Il n'en sera pas ainsi, j'en ai l'instinct et la conviction; résignons-nous, courbons-nous sous le vent qui a cruellement dissipé tous nos rêves, mais ne perdons pas courage. » Entre les lignes, on le sent deviner tout ce que ce mot de « soumission » avait dû soulever de « réserves » au « fond du cœur » de son maître, au moment même où sa plume le traçait; on le sent souffrir lui-même des souffrances qu'abritait le lointain toit de la Chesnaie. Et pour les apaiser il prêchait l'espoir : « Les semences que nous avons jetées dans le monde ne seront pas perdues, je m'en convaincs tous les jours à chaque pas que je fais. Dieu veut que nous les fécondions nous-mêmes par l'exercice des vertus chrétiennes de l'humilité, de la soumission à ses ministres, même injustes, même aveugles; c'est ce que nous avons fait, c'est ce qu'il nous faudra faire encore longtemps; mais vous vivrez assez pour recueillir les fruits de votre glorieuse conduite, et peut-être pour bénir Dieu de ce qui nous est aujourd'hui si pénible. » Dans ses visites en Allemagne, il recueillait de nombreuses critiques au sujet de la doctrine menaisienne qui considérait comme un idéal la séparation de l'Église et de l'État, et au sujet de la philosophie menaisienne du sens commun : son esprit ne s'y associait point; son cœur même, à cette date, eût sans doute jugé impie de les envisager; et les discussions qu'il se permettait d'ébaucher avec son « Bien-aimé père » ne portaient sur rien de plus que sur des points de conduite pratique.

Telle, cette question qu'il posait dans sa lettre du 2 octobre 1833. « En dehors de l'Église, en dehors du clergé et des catholiques exclusifs », était-il possible que tous deux, le maître et le disciple, — car il ne séparait pas l'un de l'autre, — pussent « faire quelque chose pour le bien »? Déjà dans ses conversations de la Chesnaie il avait osé dire non, et ce non, il osait encore le redire, cette fois par écrit, en réponse à une

lettre où La Mennais lui avait parlé de « projets d'action future qui devaient être en dehors de toute action ecclésiastique ». Pour une telle action, déclarait Montalembert, « pour une action qui cesserait d'arborer une couleur exclusivement catholique, nous n'aurions pas un seul associé ou partisan en Allemagne »; et évoquant le souvenir de tous ces amis de France qu'il avait naguère quêtés au temps où l'on avait fondé l'*Agence pour la défense de la liberté religieuse*, il n'en voyait pas un qui fût disposé à « donner le moindre appui ou un centime d'argent ». Mais au delà même des possibilités, le jeune homme cherchait où était le devoir; le devoir, ce n'était pas cette action-là, c'était le silence, jusqu'à ce qu'on pût faire, le temps venu, une nouvelle tentative « *exclusivement religieuse*, exclusivement cléricale ». De la devise initiale des hommes de *l'Avenir*, La Mennais tendait, de plus en plus visiblement, à ne plus maintenir qu'un seul des deux termes, celui de liberté; mais Dieu, mais l'Église, pouvait-il n'en être plus question? Confusément encore, Montalembert devait le sentir démissionnaire de la moitié des fonctions augustes qu'il s'était jadis assignées. « De deux choses l'une, lui faisait-il observer, les idées que nous avons propagées et défendues sont ou bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, divines ou terrestres; si elles sont terrestres et fausses, nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous empêche de les défendre plus longtemps; si elles sont vraies et divines, quelle plus sûre occasion de les faire triompher, quelle plus éclatante bénédiction de Dieu pouvaient-elles recevoir, que cette sanction qui leur est donnée par la pratique de l'humilité et de la résignation chrétienne? » Un livre était sur sa table, *l'Imitation* traduite par La Mennais, avec les *Réflexions* qu'à chacun des chapitres La Mennais avait ajoutées : il n'avait pas besoin de chercher longuement pour y trouver, sous la plume du maître, l'éloge de ces vertus.

Mais, descendant à des considérations moins élevées, il expliquait qu'un simple intérêt de tactique commandait la même ligne de conduite. « Qui sait, demandait-il, quand nous pouvons être appelés à recommencer comme catholiques et au nom de l'Église? Une mort, un orage, un rien, peut tout bouleverser et nous replacer où nous étions. » Et nettement

il osait dire à son maître : « Si vous pouviez rester vingt ans à la tête d'une association qui affranchirait la France et l'Europe, croyez-vous que vous en seriez d'un atome plus grand aux yeux de Dieu et de la postérité? » Évidemment, dès cette date, La Mennais, à ses yeux, cesserait d'être La Mennais, si délibérément et pour toujours il se retirait du service de l'Église.

II

« Une mort, un orage, un rien »... Montalembert se disait en lui-même : l'orientation changera. Et de fait, il y a, dans la succession des pontificats, d'inévitables vicissitudes d'orientation, phénomènes extérieurs, si j'ose dire, sous le dehors desquels subsiste une continuité souveraine. Lors même que la coïncidence entre certaines démarches de la chancellerie autrichienne et les documents pontificaux relatifs à La Mennais permettrait d'attribuer à ces actes un aspect politique[1], il n'en demeure pas moins vrai — et c'est ce que La Mennais et ses amis ne surent point discerner à temps — que l'encyclique *Mirari vos* avait une portée théologique.

L'école de *l'Avenir* s'exposait à de graves déceptions, lorsqu'elle supposait que ce qu'il y avait, en cette encyclique, de directions doctrinales, pût être à la merci d'un changement de pontificat. Grégoire XVI mourut en 1846; depuis lors, la tiare s'est posée sur cinq têtes; qu'avons-nous vu? En cette série d'encycliques que les amis de la liberté religieuse salueront comme un de ses titres de gloire, et dont l'une, même, s'intitulera *Libertas*, Léon XIII se refusera, tout comme Grégoire XVI, tout comme le Pie IX du *Syllabus*, à considérer comme un idéal insurpassable une société dont les membres ne sont pas unis par la communauté d'une même croyance, et par la participation aux mêmes lumières, aux mêmes grâces. Le programme donné par le Christ : *Ut sint unum*, obsédera toujours les regards des pontifes successifs, quelles que soient les tendances personnelles de leur gouvernement; et si les

1. Voir à ce sujet, pour se faire de cette question une idée exacte et nuancée, l'article du R. P. Dudon dans le *Bulletin d'histoire et littérature religieuse* publié par l'Institut Catholique de Toulouse, année 1932.

situations de fait peuvent les amener à considérer comme opportune, dans des circonstances données, la pratique des maximes de « liberté de pensée », de « liberté de conscience », contenues dans les constitutions modernes, ils croiraient faillir à leur mission s'ils laissaient jamais oublier que le stade suprême vers lequel le Vicaire du Christ doit conduire la société humaine ne peut être que la pleine harmonie des esprits et des âmes, sous la houlette d'un pasteur unique, et dans la possession d'une même foi librement consentie.

Lorsque, il y a quelques années, Pie XI consacrait une encyclique au règne social du Christ, son affirmation péremptoire des droits du Christ sur tous les groupements sociaux constrastait singulièrement avec les principes de philosophie politique qui présentent la séparation de l'Église et de l'État comme la forme normale et définitive des rapports entre la société religieuse et la société civile. La Papauté des quatre-vingts dernières années n'a jamais qualifié d'acceptable, en théorie, ce que Grégoire XVI qualifiait d'inacceptable. Et d'autre part, lorsqu'on la voit se montrer propice, en fait, à l'application de certaines maximes de tolérance, dans les pays où, en fait, les diverses confessions voisinent entre elles, il faut observer que Grégoire XVI, tout le premier, avait à cet égard montré la voie; quelques années après la condamnation de La Mennais, il ne se sentira nullement gêné pour faire au Tsar Nicolas, dans une mémorable audience, un curieux éloge des garanties que donnait à la liberté religieuse la constitution des États-Unis, — un éloge dont assurément La Mennais eût été fort surpris, s'il l'eût connu[1]. Mais qui donc oserait reprocher au jeune Montalembert de n'avoir pas entrevu, il y a cent ans, les distinctions qu'aujourd'hui nous faisons, et qui sont le fruit de tout un siècle de dialectique théologique, ces distinctions auxquelles préluda, dès le lendemain du *Syllabus*, le fameux article de la *Civiltà Cattolica* sur la thèse et l'hypothèse, distinctions pacificatrices, distinctions libératrices, sur lesquelles repose le Concordat intellectuel et juridique implicitement conclu entre l'Église Romaine et toutes les sociétés modernes?

1. Voir dans le livre du P. Boudou : *La Russie et le Saint-Siège*, le curieux récit de cette visite de Nicolas Ier chez Grégoire XVI.

III

En prévision de cette « mort » éventuelle, de cet « orage » éventuel, de ce « rien » éventuel, dont il attendait de si notables changements, Montalembert déclarait : « Il faut pour cela que la main de Dieu nous trouve où nous sommes, dans le parvis de l'Église et non ailleurs. » Le maître voulait se laïciser, le disciple persistait à se considérer comme voué à la cause de l'Église...

Et puis, en un nouvel élan de son cœur, de ce cœur qui était véritablement un cœur de fils, il obéissait, derechef, à ce rythme invariable que déterminaient, tout à la fois, son affection pour l'Église et son affection pour La Mennais, et il terminait en lui disant : « Quand même vous adopteriez le parti le plus diamétralement opposé à tout ce que je dis et pense, je n'en serais pas moins le premier de vos associés et de vos coopérateurs... Comptez sur moi, je vous le répète, malgré tout ce que je vous dis, pour tout ce que vous faites ou ferez. »

Ainsi s'enchaînait-il à son maître, même en le désapprouvant; et trois semaines plus tard, dans la lettre du 26 octobre, il aura l'air tout heureux d'annoncer à La Mennais que le général Skrzynecki, un curieux type de Polonais rencontré à Prague, est d'accord avec ses tragiques bouderies de la Chesnaie, avec l'idée d'une « action immédiate et en dehors de la religion », — tout heureux même de dire à La Mennais que le général le considère comme « son pape de fait ». A cette date, il y avait encore un déchirement, je dirais même une plaie, dans le cœur de Montalembert, lorsqu'il avait souligné trop nettement les divergences qui le séparaient de son maître : et l'on eût dit qu'il pansait sa propre blessure en faisant savoir à La Mennais que Skrzynecki approuvait les desseins du maître, et ne s'associait point aux réserves du disciple.

Ces réserves, cependant, comment les taire? Montalembert en était comme obsédé. Il regardait, de loin, ce « parti libéral actuel » avec lequel La Mennais voulait s'unir. Il lui montrait, dans une lettre du 15 novembre, qu'il était impossible d'avoir « une alliance quelconque avec des hommes qui accueillaient avec des cris d'admiration unanime » les mesures

de persécution religieuse; il lui précisait que, pour approuver son idée d'une association sur un terrain « extra-ecclésiastique », il n'y avait pas en France plus de cinq personnes, et pas une en Allemagne. Et tout doucement, entre les deux correspondants, les divergences se précisaient. La Mennais considérait la hiérarchie comme « universellement corrompue ou matérialisée »; Montalembert, lui, pensait et disait que, « si cela était », ses propres idées sur l'Église seraient « bouleversées »... Et quelque chose en lui ne permettait pas qu'elles le fussent. Jeune laïc, jeune pair de France, il ne lui échappait point que sa « position individuelle et politique à la Chambre des Pairs serait comme facilitée » s'il acquiesçait aux desseins politiques et laïques que préconisait La Mennais; il ne lui échappait point qu'en les discutant il plaidait contre lui-même, contre son propre intérêt. Mais il voulait aimer l'Église autant qu'il aimait la liberté, et il suggérait à La Mennais : « Je ne puis croire que le repos auquel Dieu nous a condamnés ne se prête pas à des travaux individuels et renfermés exclusivement dans la sphère de la religion et de l'histoire, qui puissent servir ultérieurement la bonne cause. » Et l'heure était proche où le sourire de sainte Élisabeth de Hongrie, faisant une brèche lumineuse dans le voile de tristesses qui de toutes parts l'enveloppait, allait le déterminer à préparer un beau livre.

IV

Mais cet automne de 1833 lui réservait un chagrin nouveau : Grégoire XVI condamnait le *Livre des Pèlerins polonais* de Mickiewicz, dont la préface était signée Montalembert. Secousse d'autant plus cruelle pour le jeune chevalier de la cause polonaise, qu'il pressentait l'émoi de ces nombreux émigrés de la Pologne russe, auxquels s'attachait sa fervente amitié. En lui, l'indignation bouillonnait, moins encore contre ce « jugement si injurieux et si public » dont il disait être l'objet, que contre les conséquences qu'il redoutait d'un tel acte, « pour l'Église, pour l'humanité, pour la cause de Christ et de la vérité », conséquences qui l'épouvantaient. Mais ce qui l'inquiétait peut-être plus encore, c'était la riposte à Rome, qui venait de partir de la Chesnaie. La Mennais

y déclarait que « dans l'ordre temporel on est tout à fait indépendant de la puissance spirituelle ». N'était-ce pas là se heurter formellement aux enseignements de l'encyclique *Mirari vos*? Or Montalembert ne voyait « d'autre parti à prendre que celui de la soumission la plus absolue ». Il faisait observer à son maître qu'un tel parti s'imposait surtout à sa conscience de prêtre, « engagé dans la route de l'obéissance par vingt années d'éloquentes et perpétuelles protestations de dévouement et d'amour envers Rome ». Pour la première fois, dans cette lettre du 22 novembre 1833, l'avenir de La Mennais se dévoilait à ses yeux avec une atroce crudité, — un avenir où l'on verrait l'apôtre de la Chesnaie contredire et démentir tout son passé. « Cette hiérarchie et cette Rome, lui criait Montalembert, ne sont-elles pas, après tout, l'Église du Christ dont vous êtes membre, à qui vous avez juré d'obéir, dont vous avez pendant vingt années de votre vie et avec tant d'éclat proclamé l'infaillibilité et le suprême pouvoir? » Dans cette *Imitation* qu'avait traduite La Mennais, il y avait un chapitre IX : *De l'obéissance et du renoncement à son propre sens*, que La Mennais avait commenté; avait-il oublié ce chapitre, et son propre commentaire? Montalembert le conjurait de « tout endurer pour rester dans la communauté des fidèles, dans cette union avec l'Église qui est le seul refuge du cœur blessé ». Une heure allait-elle donc sonner, où « les gens mauvais, c'est-à-dire toute la masse des libéraux », triompheraient de la défection de La Mennais, avant de le laisser de côté, où La Mennais n'aurait « plus un seul prêtre pour le suivre, plus un seul autel pour dire la Messe » ? « Jamais, concluait Montalembert, on n'aurait plus complètement sacrifié le *certain* à l'*incertain* : la certitude de la paix d'une conscience chrétienne, à l'incertitude d'une action et d'une doctrine, après tout purement humaine. »

Anxieusement, le 8 décembre, il reprenait la plume pour faire réfléchir le pauvre grand homme sur ce « besoin d'unité, d'une union complète et absolue avec Rome, qui prédomine aujourd'hui, disait-il, dans le cœur de tous les vrais catholiques de toutes les nations et de toutes les opinions »; il le mettait face à face avec lui-même, il l'interrogeait : « Pour un catholique, pour un prêtre, y a-t-il un devoir plus haut

placé, plus impérieux, que celui de la soumission à l'Église? » « On n'a jamais perdu son âme par l'obéissance », observait-il. C'est avec une sorte de gémissement qu'il prévoyait l'« affreuse solitude » où se trouverait un jour ce « Bien-aimé père », au milieu d'hommes qui n'avaient « ni son cœur, ni sa conscience, ni son Dieu ! »... On était sorti de la période où le jeune homme, après avoir manifesté ses propres opinions, invitait son maître à disposer toujours de lui, même pour une conduite inverse et pour un programme contraire; où il promettait, quel que fût La Mennais et quoi qu'il pensât des errements de La Mennais, d'être toujours son *alter ego*. Mais de s'être ainsi ressaisi, d'avoir ainsi commencé de se reconquérir lui-même sur l'influence qui lui était la plus chère, sur la seule qu'il eût jamais aimée, cela lui laissait une meurtrissure dont nous devinons que tout son cœur saignait, et ces lettres qui ponctuaient les premières étapes de la séparation étaient celles aussi où toutes les voix de ce cœur se faisaient suppliantes, caressantes, tendrement impérieuses, pour inviter La Mennais à quitter momentanément la France, à venir près de son Charles, près de son « fils », à aller avec ce fils là où il voudrait. Un fossé s'élargissait entre les deux consciences : Montalembert, apparemment, se flattait encore de le combler, en faisant se resserrer contre sa propre existence l'existence de son maître, et en inaugurant, lui toujours croyant, avec lui toujours prêtre, une vie de voyages, jusqu'à l'avènement des temps meilleurs.

Mais l'appel n'était pas entendu; La Mennais, au moment même où il adressait au cardinal Pacca une lettre de soumission aux sommations de Rome, prévenait Montalembert qu'il renonçait « à tout ce qui avait rempli sa vie antérieure », qu'il ne voulait « associer personne à ses destinées futures ». Le jeune homme l'appelait en Allemagne, en Italie, en Orient; et La Mennais de répondre : « Nous nous rejoindrons, j'espère, là-haut, mais nous marcherons par deux voies sur la terre. » Et les deux voies allaient s'écarter l'une de l'autre, irrémédiablement. Lorsque s'achevait cette année 1833, Montalembert, s'il avait voulu en dresser le bilan, eût dû s'avouer que les appels de sa concience de catholique, que les appels de son cœur filial, avaient également fait faillite : il n'avait pu décider

La Mennais ni à rester dans l'Église, ni à le rejoindre quelque part en Europe. Et l'année 1834 allait aggraver encore l'irréparable déchirure.

V

Un instant, l'aurore en parut propice. Montalembert apprenait que La Mennais, à la suite de sa lettre au cardinal Pacca, avait reçu du Saint-Siège un témoignage de satisfaction. Il connut alors, à Munich, quelques heures de joie triomphante; il lui semblait que le « martyre intérieur » auquel son maître avait été appelé lui procurerait « une gloire sans pareille depuis des siècles, peut-être depuis que le christianisme existait »; que La Mennais avait « plus fait pour la cause de la liberté et de l'humanité, par un seul acte d'humilité et d'abandon à la volonté de Dieu, qu'il n'aurait pu faire par cinquante ans de travaux »; et que le sacrifice qu'il avait fait était « plus que le sacrifice d'Abraham »... Une seule inquiétude serrait encore le cœur de Montalembert : pourquoi La Mennais avait-il fait savoir à l'archevêque Quelen qu'il ne voulait plus remplir de fonctions sacerdotales? « Faites ainsi, concédait le disciple, puisque votre conscience vous y engage, mais au nom de tout ce que nous avons de plus cher tous les deux, au nom des dernières espérances de la liberté pure et sainte, ne manifestez pas au grand jour des dispositions qui jetteraient l'épouvante et le désespoir dans l'âme de tous nos amis déjà si attristés ».

Malgré l'arc-en-ciel qui semblait scintiller à Rome, il ne pouvait se défendre de quelque effroi. Il continuait de réclamer La Mennais près de lui, pour le faire voyager, mais La Mennais, lui, le réclamait à Paris, en vue d'une action politique. Et, plus ils s'appelaient l'un l'autre, plus, hélas, ils avaient cessé de se comprendre. « Mon état intérieur, objectait Montalembert dans une lettre du 24 janvier, m'éloigne également du faux libéralisme et du faux catholicisme, qui sont les deux seules forces existantes d'aujourd'hui. » Puis, dans une lettre du 11 février : « Je ne puis pas, avec la meilleure volonté du monde, faire un parti à moi tout seul. » Et dans une lettre du 4 avril : « A la Chambre des Pairs, où trouverais-je à me

placer? Quel parti pourrais-je prendre tant que je n'aurais pas déraciné de mon cœur une des deux croyances qui ont toujours régné indivisiblement sur moi, la religion et la liberté? » Il s'interrogeait lui-même sur son désaccord croissant avec son maître; il concluait que ce n'était pas lui, Montalembert, qui avait changé. Ayant le chagrin de constater que La Mennais s'exprimait sur l'Église, et même sur le catholicisme, comme « sur une chose qui lui était plus ou moins étrangère », il lui disait : « Je ne saurais concevoir comment on peut logiquement s'éloigner de l'Église, sans s'éloigner du christianisme, comme vous l'avez vous-même si admirablement démontré dans l'*Essai.* »

Mais cet *Essai sur l'Indifférence,* qu'était-il désormais pour le solitaire de la Chesnaie? Montalembert jetait cette lettre à la poste, l'horloge faisait quelques tours de cadran, et Montalembert apprenait que l'instant était proche où La Mennais, pour l'opinion universelle, serait désormais l'auteur des *Paroles d'un Croyant...* Les *Paroles* allaient paraître... Montalembert savait ce qu'elles étaient; les avait-il assez admirées, sous les ombrages de la Chesnaie! Mais il augurait le scandale, il constatait l'incompatibilité entre un tel livre et la déclaration de soumission du dernier mois de décembre, il devinait les accusations de « mauvaise foi, d'incroyable légèreté », qu'on allait brandir contre son « père »; pourquoi ne point attendre? Le conseil s'achevait en une plainte désolée, en une de ces plaintes troublantes où discrètement résonne un reproche d'affection froissée : « Comment pouvez-vous être aussi impitoyable envers moi, envers tous ceux qui vous sont restés fidèles dans votre adversité et votre abandon? » Déjà, quelque temps avant, la jeunesse romantique, par la plume d'un Sainte-Beuve, avait paru lancer vers La Mennais un dernier soupir d'appel; elle avait paru chagrine que son aumônier, si nous osons dire, — car c'est là ce qu'était La Mennais pour le romantisme, — la laissât ainsi « sur le bord du chemin ». Et le jeune Montalembert, aujourd'hui, avec cette prérogative spéciale que donne la conscience d'aimer et le sentiment d'être aimé, laissait monter vers son « père » ce blâme douloureux : « Vous êtes impitoyable! » Puisque Jésus-Christ s'était tu, puisque Fénelon s'était tu, pourquoi lui, La Mennais,

refusait-il de se taire, au risque de « répudier tout d'un coup, à cinquante-deux ans, la gloire, les croyances, les habitudes » de toute sa vie passée?

Mais de Munich encore, le 8 mai, une autre lettre partait. Ces soirées de la Chesnaie, où il avait entendu la lecture des *Paroles*, obsédaient évidemment, sur les bords de l'Isar, la mémoire de Montalembert, et ce jour-là il écrivait à l'auteur : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau sortir d'une plume humaine. » Ce jour-là, il dut se faire violence, sans doute, pour oser encore parler d' « inopportunité », et il se hâta d'espérer que ses « prévisions humaines » sur les effets d'une telle publication « seraient trompées ». Que de cendres dans son cœur en ce mois de mai! C'en était fini, depuis quelques jours, des tenaces illusions dont s'était longtemps bercé son amour; la jeune Polonaise se refusait à le partager. Et c'était justement l'heure où, entre lui et le « Bien-aimé père », les heurts risquaient de s'accentuer. En vérité, si dans les exhalaisons de ces chagrins, on surprend parfois quelque parfum de mélancolie romantique, il y avait longtemps, bien longtemps, que le jeune déraciné avait franchi les frontières de la mélancolie. Cette lettre du 31 mai, où il disait à La Mennais : « Pas une existence ne se rattache à la mienne! » gardons-nous d'y voir un accès du mal du siècle : il y a là une douleur, se soulageant par un sanglot. Cette lettre, l'une des plus éloquentes que Montalembert ait écrites, ne pouvait aboutir qu'à desserrer un peu plus les liens entre les deux hommes; mais la conscience de Montalembert savait, aux minutes de crise, imposer silence à son cœur. Il parlait à son maître des « effrayantes conséquences » des *Paroles d'un Croyant*, de leur condamnation certaine. « Et alors, questionnait-il, que ferez-vous? Il n'y aura pas moyen, croyez-m'en, de vous retrancher derrière les distinctions entre ce qui est temporel et spirituel : la question sera d'obéir ou de ne pas obéir, d'être ou de n'être pas catholique. C'est là l'infaillible alternative à laquelle vous serez réduit, et je tremble en pensant que l'issue de cette alternative est douteuse... Vous allez vous condamner vous-même à une solitude affreuse, à la pire de toutes, à celle du chrétien entre les infidèles... Je tremble vraiment en voyant l'avenir que vous vous préparez...

Vous ne serez plus entouré que des ennemis de l'Église et de la foi. » L'affection le rendait prophète. Il pressentait que La Mennais allait se retrancher derrière ce qu'il appellerait la voix de sa conscience. Et il lui demandait : « Croyez-vous qu'il n'y ait pas eu beaucoup de conscience dans tous les commencements de Luther? Moi, je le crois fermement, et cela ne l'a pas empêché de faire à l'humanité un mal affreux. » Il insinuait aussi que « l'orgueil se cache souvent dans les plis de la conscience ». Mais était-il question, d'ailleurs, de souhaiter de La Mennais quelque chose qui répugnât à sa conscience? Nullement, il ne lui avait jamais demandé que « le silence, la retraite, l'attente, la soumission, l'humilité ».

Jamais encore il n'avait mis à nu, d'une façon aussi cruelle, — cruelle, surtout, pour son cœur filial, — le contraste qui se précisait entre lui et son maître. Mais la cruauté lui avait trop coûté; et le cœur, semble-t-il, reprochait à la conscience d'avoir trop parlé. Il suffisait qu'il entendît le général Skrzynecki faire un enthousiaste éloge des *Paroles d'un Croyant*, pour que tout de suite, le 9 juin, il en prévînt son maître; et le 25 juin, tout en persistant à croire que La Mennais eût pu « suivre une voie plus sûre et plus chrétienne », il continuait en ces termes : « Vous avez obéi à votre conscience, à la conscience la plus pure et la plus désintéressée qui soit au monde, et j'espère et je crois même que Dieu vous protégera et bénira votre cœur ». Il allait jusqu'à dire : « Il faut vous laisser suivre la ligne où l'instinct que vous avez reçu d'en haut vous guide. » Et il avouait avec une ineffable joie s'être trompé dans sa prévision sur l'effet que cela produirait à Rome. De nouveau, comme à la Chesnaie l'année d'avant, il avait subi la griserie des *Paroles d'un Croyant*; de nouveau, semble-t-il, il espérait pouvoir redevenir pleinement menaisien, complètement menaisien. Cependant, à la fin de la lettre, en réponse à La Mennais qui le poussait vers une action politique dans laquelle il se désintéresserait de l'Église, Montalembert protestait : « L'Église est pour moi plus qu'une mère; je lui dois les seuls moments doux et supportables de ma vie. »

VI

Or, il s'était trop tôt réjoui; dans ses prévisions de l'avant-veille il ne s'était point trompé; le jour même où il traçait ces lignes, l'Église, par l'encyclique *Singulari nos*, condamnait les *Paroles d'un Croyant*. Tout de suite Montalembert en voyait la portée : la philosophie même de La Mennais était blâmée par le Saint-Siège. « Dans le présent, lui écrivait-il le 19 juillet, tout est perdu, tout est atteint. Mais il y a encore à sauver le passé et l'avenir... Oui, mon bien-aimé père, vous pouvez encore vous sauver, vous et toutes les âmes qui sont attachées à la vôtre... Dites courageusement que vous vous êtes trompé; dites-le même si vous ne le sentez pas, par amour de la paix, pour le salut de votre âme; faites ce sacrifice au Dieu qui s'est laissé accabler d'humiliations et de souffrances pour nous apprendre à nous laisser humilier et persécuter à notre tour. Oui, je le sens, ce sera pour vous une affreuse humiliation aux yeux du monde, aux yeux de tous ceux qui ont tressailli d'admiration et de joie à la lecture de votre livre; mais quelle joie et quel orgueil ce sera pour les anges dans le ciel et pour les fidèles sur la terre; et hors de ces deux saintes communautés, que peut-on estimer dans l'univers? » Et Montalembert continuait : « Les fidèles, les voilà obligés de choisir entre l'Église et vous, ou, en d'autres termes, entre la voix de Dieu et la vôtre... Il vous faut immoler votre Isaac, votre conscience, il le faut, en songeant à l'obéissance d'Abraham et à son éternelle récompense. » Montalembert appelait à la rescousse, une fois de plus, l'auteur de l'*Imitation*; n'est-ce pas dans la traduction de La Mennais qu'on pouvait lire cette phrase : « Si votre sentiment est bon et qu'à cause de Dieu vous l'abandonniez pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantages »? Un instant il semblait que son cœur, pour se faire plus persuasif, s'essayât à voiler l'abîme qui s'ouvrait, toujours plus profond, entre son maître et lui. « Je partage intimement, lui assurait-il, toutes vos opinions, toutes vos convictions, toutes vos affections pour les peuples opprimés et souffrants, toute votre haine pour l'injustice et la tyrannie triomphante. » Mais tout de suite un autre élan de tendresse, plus pur de tous soucis terrestres, emportait

au delà même de ces sentiments et élevait bien au-dessus d'eux le cœur filial de Montalembert; et la profession d'attachement expirait en une profession de foi. « Le salut de mon âme et de la vôtre, signifiait-il, me sont encore plus chers, sans quoi je ne serais point chrétien. » Bientôt sous sa plume fiévreuse se formulait la dure exigence : « Dans les cas où il y a lutte entre la conscience et l'autorité, je crois que c'est celle-ci qui doit l'emporter, parce que, alors, on cesse d'être responsable envers Dieu et la postérité chrétienne. » Et la responsabilité qu'allait accepter La Mennais lui paraissait plus redoutable encore que celle qu'avait encourue Luther : car celui-ci, du moins, « n'avait point été pendant vingt années le champion de l'infaillibilité du Pape, l'un des oracles de l'Église ». « Le monde, insistait Montalembert, ne comprendra jamais qu'à cinquante ans on puisse renier toute sa vie passée comme vous êtes au moment de le faire. Mais le monde, je le sais, n'est rien pour vous. Dieu seul, voilà quelle doit être votre devise. » Ce disciple, désormais, avait l'accent d'un maître. « Il faut ne voir que Dieu et le moyen le plus sûr de le servir : ce moyen est un martyre, je le sais, mais vous êtes assez grand, assez fort, assez pur, pour pouvoir le subir. » Et puisque La Mennais, tout le premier, avait beaucoup contribué à faire disparaître « tous les milieux, tous les tiers partis », Montalembert lui montrait le monde divisé en deux camps, entre lesquels il fallait choisir. Rester chrétien obéissant à l'Église, ou cesser de l'être en la quittant, pas de milieu possible. Que La Mennais, donc, consentît à ce martyre que serait pour lui la soumission, et puis qu'il s'éloignât, pour un temps, de cette dangereuse France : toutes les ressources de Montalembert, tout le temps de Montalembert, toute la vie de Montalembert, étaient à sa disposition; appuyant leurs deux pauvres âmes l'une sur l'autre, ils fuiraient, ensemble, où il plairait à La Mennais. La dernière ligne était : « J'attendrai votre réponse comme le criminel attend sa sentence ou sa grâce. » Dix jours s'écoulaient, et la réponse, à la date du 29 juillet, était expédiée par La Mennais; il affirmait l'union de leurs deux cœurs, quelles que fussent entre eux les différences de convictions.

VII

Fragile affirmation! Ils s'étaient trop aimés, ils s'aimaient trop toujours, pour pouvoir longtemps supporter, au jour le jour, le choc perpétuel désormais infligé à l'union des cœurs par les différences des convictions; des blessures étaient béantes, qui ne pouvaient que s'envenimer. Le disciple — certainement le plus aimant des deux — avait pensé que le maître continuerait de lui dire ses desseins, et son programme, et ses démarches; mais voici qu'il avait la surprise de lire dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur l'absolutisme, que La Mennais ne lui avait jamais annoncé, et qui lui faisait l'effet d'une incompréhensible bravade à l'endroit du Pape, et voici qu'il connaissait par la presse, sans que La Mennais lui en eût jamais dit mot, la réponse adressée par La Mennais à l'archevêque de Rennes, « réponse dérisoire, lui écrivait Montalembert, réponse indigne de votre position, de tout votre passé ». Le maître avait cessé de tenir le disciple au courant; le disciple, informé par les échos du dehors, adressait au maître de pénibles remontrances, et toujours il le voulait près de lui, hors de France, et toujours La Mennais se refusait à venir. De son observatoire allemand, Montalembert voyait se dessiner, sur le lointain horizon de France, la silhouette d'un autre La Mennais, d'un La Mennais qui désormais s'insurgeait contre tout ce qu'il avait été, contre tout ce qu'il avait aimé, qui sacrifiait l'Église à ce qu'il appelait la liberté. Le suivre, Montalembert ne le pouvait pas. Mais il ne pouvait pas davantage, déclarait-il, « sacrifier la liberté à l'Église », comme il accusait Lacordaire de l'avoir fait. Que restait-il du triumvirat de l'*Avenir*, de la devise : Catholicisme et liberté? Lacordaire s'était agrippé au premier des deux mots, La Mennais au second, et Montalembert se sentait d'autant plus seul, qu'il ne voulait se détacher ni de l'une ni de l'autre des deux causes que ces deux mots résumaient. Il parlait pourtant, encore, de la douce et tendre affection de son maître, la seule à peu près qui me reste, notait-il tristement. Mais cette affection, combien elle évoluait! La Mennais, pour excuser la sobriété de ses lettres, disait au

jeune homme qu'il craignait de le fatiguer, et Montalembert souffrait de ce propos.

De Pise, le 19 novembre 1834, il lui annonçait comme assez prochain son retour en France, et il ajoutait : « Malgré tout ce qui nous sépare si malheureusement, ce sera pour moi une immense joie que de vous serrer dans mes bras, et de me trouver sinon dans votre conscience, du moins dans votre cœur, si puissant pour aimer et pour consoler. » La séparation devait s'accentuer; la désunion croissante des deux consciences allait dissuader Montalembert d'aller chercher à la Chesnaie l'hospitalité d'un cœur.

VIII

Montalembert, au cours des deux dernières années, avait souvent gémi, et souvent tremblé, en recueillant l'écho de certaines paroles prononcées par La Mennais, ou qui du moins lui étaient prêtées : il avait voulu se voiler à lui-même la mésentente croissante que de telles paroles créaient entre eux. Mais il apprenait, à Pise, en décembre 1834, que La Mennais s'était déclaré d'accord avec un ancien rédacteur de *l'Avenir*, D'Ault Dumesnil, pour considérer le catholicisme comme « n'étant plus qu'une forme morte ou mourante de l'éternelle religion ». Un tel mot dessilla les yeux du jeune homme : il en fut atterré. Son « bouleversement » même lui fit sentir que ce qu'il y avait à ses yeux de plus important, — d'une importance qui prévalait sur le service même des idées de liberté, — c'était le service de cette Église que La Mennais, lui, vouait à la mort. Pour s'enraciner dans ce service, pour clarifier la situation, il adressait au cardinal Pacca son adhésion pure et simple aux dernières encycliques. Et, le 13 décembre 1834, il en informait La Mennais. « Ce qui m'importe, lui expliquait-il, c'est de conserver un asile pour les ennuis du cœur, qui sont après tout l'épine la plus acérée de la vie. Cet asile n'existe pour moi que dans le catholicisme. » Il crut ainsi, peut-être, s'excuser auprès du maître que toujours il chérissait. Mais jadis, on s'en souvient, c'était à la Chesnaie que son cœur se réfugiait; aujourd'hui, c'était dans l'Église, dans cette Église dont la Chesnaie s'était séparée. Il

pressentait qu'« un jour ou l'autre et peut-être bientôt » La Mennais allait claironner au monde entier ce que désormais il pensait du catholicisme : « Que serais-je devenu alors? gémissait-il; et à quelles pénibles extrémités mon cœur n'aurait-il point été réduit? » Il s'efforçait de se cacher à lui-même, de cacher à son cœur, les graves conséquences du parti qu'il venait de prendre : « Ce parti me met à l'abri de tous les inconvénients qui pourraient résulter pour moi de ce que vous ferez désormais, et me laisse ce même droit de vous rester attaché par tous les liens de l'affection et de la reconnaisance. »

Sincère assurément demeurait l'attachement, et les liens se croyaient durables; et Montalembert continuait d'expédier à la Chesnaie des lettres. Elles donnaient désormais des nouvelles d'Italie, plutôt que de lui-même. Parler de lui, c'eût été souligner la discorde; le silence devenait une discrétion, un moyen de prolonger les liens. La Mennais répondait à cette lettre décisive du 13 décembre, il taxait le jeune homme de « mobilité ».

Le 30 janvier 1835, de Pise, une riposte partait : « En vérité, de vous à moi, ce reproche semble curieux. Je n'ai jamais été, je n'ai jamais voulu être autre chose que catholique et le plus catholique possible : tel vous m'avez connu en 1830 et tel je suis encore. Vous m'avez offert le moyen de concilier avec cette volonté et cette base fondamentale d'autres affections et d'autres convictions qui étaient très puissantes, quoique à un moindre degré, dans mon âme : c'est pour cela que, bien avant de connaître l'inépuisable richesse de votre cœur, je me suis attaché si passionnément à vos doctrines et à votre personne. Depuis, vous en êtes arrivé à reconnaître et à proclamer tout le contraire, savoir que le catholicisme était inconciliable et le deviendrait de plus en plus avec les convictions de progrès et de liberté. J'ai essayé aussi longtemps que possible de me cacher à moi-même que vos actes et vos paroles aboutissaient à cette conclusion; mais du jour où il m'a été impossible de me faire illusion à cet égard, j'ai dû manifester hautement, tant pour le repos de ma conscience que pour assurer ma position aux yeux de mes frères dans la foi, que j'étais catholique avant tout. »

Les positions étaient nettes : être « fidèle » à La Mennais

au delà des frontières du catholicisme, non! Il l'assurait d'ailleurs qu'il « suivrait de loin ses progrès dans une route pleine de dangers avec tout le tendre intérêt d'un cœur de fils ». Ainsi La Mennais, pour lui, était-il toujours le « Père », au moment même où vis-à-vis de ce maître, à l'encontre de ce maître, Montalembert se retranchait dans le sein de l'Église comme dans celui d'une mère.

Le père bientôt répondait : « Nous parlons deux langues diverses. » Les paternités créées par le sang peuvent survivre à cet attristant bilinguisme; mais il en est tout autrement de ces paternités qui naquirent d'une collaboration à une œuvre commune. Entre La Mennais et Montalembert il ne pouvait plus y avoir aucun travail commun. Montalembert rentrait à Paris; il y avait, aux étalages des librairies, les *Troisièmes Mélanges* de La Mennais. Il les lisait, et dans la lettre que le 8 mars 1835 il adressait à La Mennais, il laissait échapper deux phrases, deux seulement, pour se plaindre de la « fatale préface » qui les précédait : « Vous renoncez en quelque sorte à toute votre vie passée, lui disait-il, et vous accablez le Saint-Siège de traits d'une ironie tellement acérée qu'on pourrait la comparer à celle du dernier siècle. Mon Dieu! quand songerez-vous donc à ces cœurs catholiques qui vous ont toujours si tendrement aimé et que vous blessez si cruellement aujourd'hui? » Ayant dit cela, il parlait d'autre chose.

IX

La Mennais, en mai 1835, faisait une apparition à Paris; Montalembert le voyait une fois, — une fois seulement; que purent-ils se dire? Puis celui qui avait été le disciple, celui qui avait été le fils, s'en allait en Belgique, en Angleterre; et dans une lettre de Londres, datée du 4 juin 1835, il exprimait encore l'espoir que tous deux, un jour, se retrouveraient unis; il évoquait, « avec une émotion tendre et douloureuse », les jours de *l'Avenir*, et se plaisait à penser, encore, qu'il avait à la Chesnaie « un gîte assuré ». Mais pourquoi donc, en cette lettre, les mots : « Mon bien-aimé ami » s'étaient-ils soudainement substitués à l'appellation filiale?

Il rentrait à Paris, et, dans une lettre du 18 août 1835, les

mots : « Mon bien-aimé père » reparaissaient; il songeait à devenir le voisin de ce père par l'acquisition de la propriété bretonne de Kérouzéré. Cette lettre où il rêvait d'un voisinage devait être la dernière où le nom de Père serait prononcé. Le 25 septembre 1835, La Mennais sera nommé « l'excellent ami »; et Montalembert déclarera qu'il ne sait pas précisément quand il pourra partir de Paris. Au début d'octobre, il quittera Paris, mais ce ne sera pas pour la Chesnaie, ce sera pour Solesmes, où Dom Guéranger était en train de rétablir les Bénédictins de France. C'est au bout d'un mois seulement, le 7 novembre, que Montalembert donnera cette adresse à La Mennais, tout en lui renouvelant, d'ailleurs, l'expression de son tendre et inaltérable attachement; mais il ne l'appellera plus, cette fois, que « mon très cher ami ». Les critiques qu'adressait La Mennais au discours qu'au début de septembre il avait prononcé à la Chambre des Pairs sur la liberté de la presse attestaient que, même dans le domaine de la politique pure, on avait cessé de se comprendre. Pourquoi Montalembert se fût-il acharné à donner à La Mennais le titre de père? Parmi les idées qui désormais étaient les siennes, y en avait-il beaucoup qui n'eussent pas encouru, de la part de son ancien maître, un désaveu formel de paternité! « Mon très cher et bon ami », lui écrivait-il encore de Solesmes le 4 décembre 1835, et comme La Mennais venait de donner une introduction à un livre obscur, il lui recommandait de ne pas prodiguer à droite et à gauche les trésors de sa plume. La correspondance s'amincissait, se tarissait; un gentil conseil d'économiser sa plume, et c'était tout! Solesmes était à mi-chemin de la Chesnaie; mais la fin de l'année 1835 ramenait Montalembert à Paris. La Mennais, en février, le chargeait de faire parvenir à l'évêque d'Indiana — un ancien ami des deux La Mennais — une lettre assez injurieuse; Montalembert demandait des atténuations à celui qu'il appelait encore « Mon très cher ami »; le « très cher ami » répondait : « Ces gens-là et moi, nous ne sommes pas de la même religion. »

« De la même religion », Montalembert et La Mennais en étaient-ils encore? Auprès de La Mennais, qui depuis plus d'un an avait rompu avec son frère Jean-Marie, il n'y avait plus, comme témoins et auxiliaires de sa vie passée, que ses

livres, les livres qui avaient servi à écrire l'*Essai sur l'indifférence*, et qui avaient enrichi l'atmosphère intellectuelle du petit cénacle de la Chesnaie; et Montalembert apprenait que ces livres, La Mennais allait les vendre. Il en eut une vraie douleur. « Je suis en fonds », lui écrivait-il. Il voulait l'aider, lui épargner cette séparation, il eût aimé, on le devine, à laisser sous les yeux et sous la main du prêtre séparé de l'Église les volumes dont jadis s'était servi l'apologiste. Mais La Mennais ne voulut pas; La Mennais rompit avec eux, les dispersa. Et ce mois de mai 1836 vit se consommer une autre rupture, celle entre La Mennais et la Chesnaie.

Le grand homme s'écartait de tout ce qui pouvait lui rappeler le passé; il allait, à Paris même, se jeter dans la mêlée des passions. A Paris... Mais c'est là qu'habitait Montalembert. Il y avait tant de gêne, déjà, dans leurs suprêmes échanges de lettres; comment eussent-ils recherché les causeries, où les regards s'affrontent, où l'on est oppressé par le poids des silences? La décision de La Mennais, en rapprochant leurs domiciles, achevait de distendre leurs liens : certaines mitoyennetés font barrière. Une courte lettre de La Mennais, datée du 14 juillet 1836, porte une mention à l'encre rouge, de la main de Montalembert : « La dernière! »

Il ne tint pas à Montalembert que d'autres lettres ne suivissent... Car, à l'automne suivant, un jeune marié qui faisait en Italie son voyage de noces s'en allait, de poste restante en poste restante, et puis, fréquemment, à l'office postal de la Ville Éternelle, en quête d'un pli qu'il attendait. Sur la carte qu'il présentait aux guichets, on lisait ces mots : « Comte de Montalembert, pair de France. » Il avait, de Coire, écrit à La Mennais : « Autorisez-moi à négocier votre paix avec le Saint-Siège. » Et, de poste restante en poste restante, le *Niente* des postiers indifférents fit comprendre à Charles de Montalembert que l'autorisation sollicitée ne viendrait jamais.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

LA MAISON THÜRINGER

Ramassé en boule, sur un tabouret bas, dans un coin de cette énorme cuisine de grosse maison bourgeoise, le jeune Adrien se tenait coi et semblait prêter l'oreille à quelque chose qui se serait passé dans sa poitrine. Il en était tout préoccupé, depuis une heure qu'il était là. Sa mère l'avait fait venir, afin de le placer comme « garçon de courses », et, malgré l'heure trop matinale, la pauvre femme commençait à s'inquiéter de l'attitude, à son avis, peu convenable, que son fils adoptait au moment même où il allait être présenté aux patrons.

— Dieu, qu'il est bourru ! — pensait-elle, se tenant debout, pour éviter toute surprise désagréable. — Ce garçon n'arrivera jamais à rien.

Blanchisseuse dans la maison Thüringer, depuis des années, la mère Zoïtza savait que, d'un moment à l'autre, madame Anna, femme de M. Max Thüringer, allait faire irruption dans la cuisine, le fer à friser à la main. Elle s'installerait, comme d'habitude, devant la portière du fourneau, assise sur ce même tabouret bas qu'Adrien avait pris sans demander permission à personne. Là, jacassante ou morose, — selon son humeur, — madame Anna passait une petite demi-heure à faire trois choses à la fois : friser ses cheveux, prendre son café et établir, d'accord avec sa mère, cuisinière de la maison, les menus de la journée. Puis, jolie, pimpante, elle allait faire le marché, accompagnée d'un domestique.

Adrien ne savait rien de tout cela, mais il sentait, de temps

à autre, que sa mère n'était pas contente de lui. Il ne la regardait pas. Il fixait constamment le sol, à ses pieds, et mille souvenirs, mille sentiments, divers, contradictoires, tantôt gais, tantôt tristes, défilaient sous ses yeux. Il apercevait cependant, parfois, les pieds de sa mère qui changeaient de place, impatients.

— Elle voudrait que j'attende debout, comme elle, — se dit-il. — Pour le respect de qui? Les patrons, les deux frères Thüringer, ne peuvent pas venir à la cuisine. Ce sont de trop gros messieurs, et « rigides comme tous les Allemands ». Serait-ce pour le respect de madame Charlotte, mère de madame Anna? Ou pour madame elle-même? Ou, encore, pour Mitzi, la jeune sœur de celle-ci? Allons donc! Ces trois femmes, aujourd'hui maîtresses de grande maison et bien braves, du reste, il ne les connaissait que trop, les ayant connues autrefois, et non comme « grandes dames ».

Six années auparavant, alors qu'il était âgé de treize ans, il avait habité la même maison qu'elles, sise place du *Marché-Pauvre*. A cette époque-là madame Charlotte venait de perdre son mari, M. Müller, mécanicien allemand débarqué en Roumanie au temps des premiers chemins de fer, pensionné depuis longtemps et paralytique. Adrien avait beaucoup admiré la gravité de ce vieillard qui, cloué dans son fauteuil, lisait jour et nuit le *Berliner Tageblatt* et la *Frankfurter Zeitung*. La misère régnait alors, dans cette famille, mais Adrien avait remarqué déjà que, chez les Allemands, la misère pouvait être digne. Point de vêtements déchirés, ni sales, comme on en voyait chez « les nôtres ». Et les raccommodages, toujours savants, presque invisibles. Quant à la popote, c'était avec des sommes dérisoires que madame Charlotte parvenait à fabriquer des plats savoureux et même des gâteaux.

Toutefois, la misère harcelait de plus en plus la veuve et ses quatre enfants, trois filles et un garçon, dont aucun encore ne gagnait. On s'endettait. On emprunta de l'argent même à la mère d'Adrien, la plus pauvre des veuves. Puis les créditeurs devinrent agressifs. On dut vendre du mobilier. Enfin, toute honte bue, la puînée, Anna, alla se placer

comme servante chez les frères Max et Bernard Thüringer, grands exportateurs de céréales, à Braila, ville où se déroule notre chronique et second port danubien de la Roumanie, alors bouillant d'activité.

Nous sommes tout au début de ce siècle.

La chance vint, promptement, récompenser le courage de la jeune et belle Anna Müller : six mois après son entrée au service des Thüringer, M. Max, l'aîné de la maison, épousa sa blonde servante.

Ce geste, bien naturel chez les civilisés, ferma quelques portes à M. Max et fit un peu de scandale parmi les riches autochtones de la ville, tous descendants des valets de nos anciens boyards. Tant pis pour les boudeurs, s'était dit l'heureux époux, très « philosophe » et nullement rancunier, d'autant qu'il était affreusement myope et se moquait des sourires ironiques qu'il pouvait rencontrer en ville. Il afficha partout sa resplendissante épouse et alla même la promener à Vienne, à Berlin, à Venise et sur la Côte d'Azur.

Madame Thüringer, de son côté, sut garder son bon caractère et sa modestie. Comme auparavant, elle ne manqua pas un jour de faire elle-même le marché, se contenta d'une seule servante, qu'elle aida vaillamment à venir à bout de cet énorme ménage, et fit de sa propre mère la cuisinière de la maison, en dépit des protestations de son mari.

Certes, ce ne fut pas seulement sa mère qui la suivit chez les Thüringer, mais encore toute sa nombreuse et pauvre parenté, qui trouva, dans la maison moins un emploi qu'un asile. Cela mit un peu de mouvement dans les rouages encrassés de l'existence monotone que menaient les deux célibataires. Un grand nombre de jupes joyeuses, fleurant la propreté, aéraient toute la maison avec leurs incessantes allées et venues.

Oui, elles sentaient bon, sauf celle de la bien vieille madame Charlotte, qui n'en avait qu'une — dont le bas balayait le sol de la cuisine, cette cuisine qu'elle ne quittait que pour regagner sa chambre.

Adrien, replié sur les genoux, regardait avec sympathie cette trop longue robe et la trouvait encore plus misérable que

celles qu'il avait connues à la vieille dame, du temps où elle habitait place du Marché-Pauvre. Pourquoi cette misère? Probablement parce qu'elle ne s'en souciait pas, sa vie sentimentale se concentrant toute, à présent, dans le petit verre de *schnaps* qu'elle avait toujours aimé. Lourde, rhumatisante, elle préparait le café du matin et buvait une gorgée tous les quarts d'heure, allant, pour cela, jusqu'à la chambre à provisions, où elle dissimulait son eau-de-vie.

— Madame Charlotte! — fit, tout à coup, Adrien, — pourquoi ne gardez-vous pas la bouteille près de vous? Auriez-vous peur de votre fille?

Devant cette énormité, échappée à son fils, la mère Zoïtza poussa un cri d'horreur, mais madame Charlotte alla prendre la tête d'Adrien, lui baisant le front :

— Tu as toujours été brave. C'est toi qui me chercheras, à l'avenir, mon *schnaps*, n'est-ce pas?

— Sûrement. Et du meilleur que celui-ci.

— Hé! Tu es bon. Nous verrons si tu parviendras à arracher à Anna assez de sous, pour en acheter. Tu ne sais pas ce qu'elle est devenue avare, Anna, depuis qu'elle a des sous.

Adrien voulut répondre, mais la servante entra, et il pensa alors à tout autre chose. Il vit la première jupe propre de la maison, une Hongroise de vingt ans, jolie, grassouillette, la chair blanche et débordant de partout, dans sa toilette sommaire du matin. Elle rougit fortement, à la vue de ce garçon, du même âge qu'elle, couvrit ses grands seins et dit, pour dire quelque chose :

— Voilà. La salle à manger est prête. Les patrons n'ont qu'à se lever.

Puis, pour vaincre la timidité que lui causait la présence inattendue du jeune homme, elle dit à la mère d'Adrien, qu'elle connaissait bien :

— C'est votre fils, mère Zoïtza? Ma foi, c'est un beau gars! Je vais en faire mon fiancé.

La bonne mère fut flattée d'entendre confirmer à nouveau que son fils était « un beau gars », mais elle répondit par une grimace à l'idée de le voir épouser une servante. Bon pour les Allemands riches, ces coups de tête-là! Mais son Adrien devait

épouser une fille de « bonne famille » et, surtout, bien dotée. Là-dessus, gros parvenus ou pauvres hères, les autochtones, sont du même avis.

Sur ce point, Adrien n'avait pas d'avis, pas d'idée arrêtée. Même il se demandait parfois pourquoi les gens mêlaient des idées avec de la chair appétissante. Comment pouvait-on parler mariage, dot, condition sociale, intelligence et culture, devant une question de chair? Certes, de la chair, il ne connaissait encore que la couleur et le parfum, mais cela lui suffisait pour se rendre compte que, malgré sa tête farcie de songes, il devenait un tout petit animal docile, dès qu'une jeune femme lui cinglait la vue de son éblouissant trésor charnel. Ah, dans ces moments-là, au contact de cette main invisible il était près à s'évanouir de joie. Elle annulait violemment une riche partie de lui-même, pour le combler d'une autre, bien différente, mais également riche. En lui s'anéantissait un lourd trésor de pensées tumultueuses, qui formait la base de sa vie intime : beauté des livres et de la nature, amitié, aspirations, idées de justice sociale. C'était tout son avoir, ramassé avec ses deux bras d'enfant pauvre, qui s'éclipsait. Pour un instant. Pour laisser la place libre à un orage dévastateur qui débutait, tendrement, comme une brise caressante : la poussée irrésistible vers ce trésor charnel de la femme. Le toucher du doigt, de la main et, parfois, peut-être y coller sa joue embrasée. Il ne demandait pas davantage. Il ignorait même de quoi était fait ce davantage, car sa passion n'admettait pas la vulgaire expérience qui court les rues. Cette expérience finale des autres dans le domaine de la chair, il la jugeait trop banale, trop limitée, trop dépourvue d'exaltation. Non! Ses camarades, ou ils ne savaient rien, ou bien ils étaient incapables de lui faire entrevoir l'étendue passionnelle de cet acte final. De toute façon, il repoussait les descriptions qu'on lui en faisait. Elles étaient trop grossières, souvent basses, et parfois même injurieuses. La femme était humiliée, réduite au rang d'objet à plaisir, esclave du mâle. Ou bien on faisait d'elle une ennemie, un tyran.

Elle n'était ni l'un ni l'autre. Pour Adrien, elle était une associée de l'homme, sa joyeuse complice ou partenaire. Et

beaucoup, beaucoup plus gracieuse que lui, en dépit de toutes les misères que cette passion comporte. Il la trouvait riche de couleurs, de lignes délicates, de formes voluptueuses, de finesse sensuelle. Elle était le joyau de l'existence du mâle. Celui-ci pouvait être bon, fort, viril, vaillant, mais il lui manquait la première qualité de l'être humain, en matière de sensualité, la grâce. Une femme, passant près d'un homme, pouvait le rendre heureux et lui laisser un souvenir ineffaçable, rien qu'en le frôlant de sa grâce. Le rire et les pleurs d'une femme rappellent constamment le plus bel âge de la vie humaine : l'enfance. Et jusqu'à son courroux qui vous fait sentir que la femme n'est pas faite pour la peine qui l'enlaidit.

Aussi, Adrien voyait-il dans le femme la plus vivante de toutes les œuvres d'art. Et, souvent, heureux de la place énorme qu'elle occupait en lui, ne fût-ce que pour une heure, il se demandait si la joie qu'elle lui donnait ne valait pas le bonheur qu'il avait éprouvé en lisant telle page de Balzac, en aimant, de toute sa passion amicale, Mikhaïl, ou bien en adorant telle journée de liberté totale au bord de son cher Danube.

Au fond, ces trois grandes branches de l'existence passionnée doivent avoir un même tronc et une même racine, se disait-il. Car il commençait à sentir que la chaleur et le degré de jouissance en étaient les mêmes. Un amour, cédant le pas à un autre, ne diminuait pas son être; au contraire, ils se complétaient, l'enrichissant et le grandissant. Bien mieux, par leur nature, profondément différente, ces trois passions excluaient la brûlure de la rivalité, dont l'aiguillon s'attarde toujours à stimuler la rancune, cette fille de la haine sans noblesse.

Adrien remarqua que la servante hongroise manquait de grâce. Elle n'était qu'appétissante, avec sa jeune chair blanche. Il la désira un moment, puis sa coquetterie peu gracieuse le laissa indifférent. Il se pelotonna davantage sur son tabouret et pensa à Mikhaïl, à sa dernière lecture, à sa liberté qui allait sombrer dans un instant. L'idée d'être domestique l'attrista un peu, mais il s'efforça de n'être pas trop malheureux. Après

tout, il fallait bien gagner sa vie. Et puis, comme garçon de courses, ce n'est pas la prison. Il devait être la plupart du temps dehors, en ville, et dans le port, où la maison avait son bureau d'affaires de bourse. Vers ce bureau et vers le télégraphe, il allait trotter sans arrêt.

Ce n'est pas trop mal. On est à l'air, au soleil. C'est tout de même de la liberté.

Soudain, le tapage que faisaient deux chiens lourdauds, courant l'un après l'autre, tout le long des couloirs, le tira de ses rêveries.

— Voilà madame Anna qui s'amène, — dit la servante.

En effet, les chiens couchaient avec les patrons, et dès qu'on leur ouvrait la porte, ils s'élançaient toujours, fous de joie, vers la cuisine, où les attendait un copieux déjeuner. C'étaient deux bassets allemands, l'un fauve, l'autre noir, et gras à éclater. Ils tombèrent dans la cuisine comme deux boulets, mais madame Charlotte les mit aussitôt à la porte :

— Allez dehors, vilains! Le matin, il faut d'abord « faire quelque chose », et après, seulement, se remettre à manger.

Sur le seuil de la cuisine, apparut madame Anna, en chemisette de jour et jupon blanc à dentelles, vision gracieuse qu'Adrien trouva parfaite plus que jamais. Vers cette image il fut prêt à se précipiter, sans plus réfléchir.

Il ne fit que se lever et répondre, à son tour, au salut matinal de la patronne.

— Bonjour... *madame* Anna.

Elle vit la peine qu'il eut à l'appeler « madame », et l'encouragea :

— C'est cela, Adrien : maintenant, tu ne dois plus m'appeler « Anna », comme jadis, mais *madame*. Et à Hedwige, aussi, il faut dire madame. Et à Mitzi : mademoiselle. Ce n'est pas pour nous, mais pour la maison. Nous... Toujours des amis, n'est-ce pas?

Elle vint lui donner la main, une jolie main chaude et douce, qu'il porta à ses lèvres avec une ardeur qui la fit tressaillir. Elle se ressaisit aussitôt, prenant une attitude de maîtresse grave et s'éloignant d'Adrien, mais elle avait tort, car celui-ci ne faisait plus rien qui pût la confirmer dans sa crainte. Il voguait dans les sphères d'un bonheur éthéré, nullement

dangereux, lourd de reconnaissance et ne pensant plus à rien, à rien. Légèrement myope, mais tout de même assez pour ne pas pouvoir distinguer les détails d'un objet situé à cinq mètres de lui, il ne regarda plus madame Thüringer. Il venait d'atteindre à l'un des sommets de l'existence heureuse et ne concevait, pour l'instant, rien qui pût aller plus haut. Jamais encore la vision et le toucher d'une femme ne lui avaient transmis une telle chaleur.

— Bonjou-ou-our, Adrien! — dirent tout à coup deux voix de femme.

C'étaient Hedwige, l'aînée, et Mitzi, la cadette des trois sœurs Müller. La première, mariée à un Grec désœuvré, avait vingt-sept ans et occupait, dans la maison Thüringer, la place de lingère. Mitzi était du même âge qu'Adrien.

Anna fut heureuse de les voir arriver, car, à son avis, Adrien sentait trop le bouc, et elle ne voulait pas être seule à attirer ses regards, malgré cet air confus, préoccupé, qu'elle lui découvrait.

— Alors, Adrien, nous allons être, de nouveau, ensemble, comme à la place du Marché-Pauvre, il y a six ans! — s'écria Mitzi, venant lui secouer la main. — Raconte-nous un peu ce que tu as fait pendant tout ce temps.

— Rien qui vaille, — répondit Adrien, sans élan.

Il n'aima pas qu'on le fît redescendre de ses nues, d'autant plus que Mitzi, comparée à Anna, lui sembla une vraie jument, tant elle avait grandi et grossi. Il trouva Hedwige plus mignonne, plus fine, quoiqu'elle fût la plus âgée des trois. Mais il ne voulut pas manquer de délicatesse et complimenta Mitzi pour sa beauté.

Maintenant, il y avait à la cuisine trois belles femmes jeunes, en jupon blanc, jambes nues, épaules et seins péniblement couverts par un linge de toilette mal attaché. Elles venaient se faire friser les cheveux devant le fourneau et remplissaient la cuisine d'une odeur de chair saine. C'en était trop, même pour un myope comme Adrien, qui trouva raisonnable de sortir dans la cour de service, pour caresser les deux beaux chiens.

Sa mère en fut heureuse. Dieu, toutes ces femmes à moitié nues, à cette heure, tous les matins! Comment n'y avait-elle

pas songé? Certes, à part la servante, les autres sont ses maîtresses, auxquelles il doit du respect. N'empêche, c'est un grand gaillard de dix-neuf ans, qui ignore *tout* et qui est d'autant plus curieux de *telles* choses. Pourtant, elle était bien obligée de le « fourrer » dans ce harem, car elle ne pouvait plus subvenir à ses besoins.

On rappela Adrien, au moment où la cloche du pensionnat voisin sonnait la rentrée en classe. Huit heures. A la cuisine, plus de femmes qui vous brûlent la vue. Madame Anna, debout, habillée, poudrée, charmante dans sa toilette d'été, riche en couleurs, et toute à son désir de paraître digne, sérieuse, aborda Adrien de front :

— Voilà, mon ami : trois bureaux et les couloirs à nettoyer et à mettre en ordre tous les matins, ainsi que les deux cours, celle des maîtres et celle de service. Puis, l'argenterie et les courses. C'est là ton travail quotidien et ce n'est pas peu. Il faut que tu y arrives promptement et irréprochablement. Mais tu seras récompensé. J'ai obtenu, pour toi, de M. Max, le plus haut salaire qu'on ait payé, jusqu'ici, à un garçon : quatre-vingts francs par mois et tout l'entretien, nourri, blanchi, logé et...

Et, brusquement, elle se mit à rire comme une folle, rougissant, malgré la poudre, et se cachant le visage. A cette minute elle avait l'air d'une fille de seize ans.

Sa mère intervint, grave, presque furieuse :

— Blanchi, nourri, logé... *et quoi* encore? N'as-tu pas honte?

— Et pourquoi aurais-je honte? — riposta-t-elle, tout essoufflée. — J'ai voulu dire qu'Adrien aura encore des *cadeaux*, et cela m'a fait penser à autre chose. Ce n'est pas permis?

— Non! Non! Tu penses à trop de *cho-o-oses*, depuis que tu es devenue « madame Thüringer », et cela me déplaît, voilà!

Anna se retourna, apaisée, mélancolique, vers le jeune homme :

— Allons, Adrien, prends le panier et accompagne-moi au marché. Veux-tu?

« Je t'accompagnerais dans l'enfer même », pensa Adrien. Mais il répondit :

— Puisqu'il le faut...

Un air de reproche ternit le regard de la jeune femme, attristant son beau visage :

— Comment : « Puisqu'il le faut »? Il ne le faut pas *absolument*. Il y a des portefaix, au marché. J'en prends toujours; mais il n'y a rien de lourd à porter aujourd'hui, et puis, aussi, j'aime que tu m'accompagnes, c'est pour cela que je t'y invite. Cependant comme tu voudras.

Et elle fit un pas vers la porte. Adrien lui barra le passage, blême. Il pensait : « Comment ai-je pu proférer une telle idiotie! » Elle lui fouetta la joue avec ses gants :

— Allons... Viens.

Il courut chercher le panier, se disant : « C'est simple, seule la femme peut vous donner un tel bonheur! Soleil, liberté, amitié, lectures : ce ne sont là que des accessoires! » Et il était malheureux de ne pas se trouver seul avec celle qui était pour lui cette source de bonheur, de ne pas pouvoir se jeter à ses pieds, baiser le ciment de la cuisine.

Dans la chambre à provisions, où se trouvait le panier, il marcha sur un légume pourri et faillit tomber. La pièce n'ayant point de fenêtre, il distingua péniblement les objets, mais une odeur répugnante l'avertit de la saleté qui y régnait.

— Madame Charlotte, — dit-il, en sortant, — vous me permettrez de mettre de l'ordre dans la *camara* : ça ne sent pas très bon, là dedans.

— Je n'en sais rien. Je suis vieille et je n'ai point de nez.

Elle voulait dire qu'elle n'avait plus d'odorat. Anna, mettant ses gants, murmura :

— Tu n'as point de nez, mais celui que tu as, tu le mets dans les affaires des autres.

— Hum! — fit Adrien — la mère et les filles n'ont pas l'air de faire trop bon ménage!

A ce moment la voix de M. Max retentit sur la galerie vitrée qui longeait la cuisine.

— *Maus! Maus!* Le lait sent le pétrole, aujourd'hui!

C'est sa femme qu'il appelait *Maus*[1].

— Voilà! — s'écria Anna. — Quand ce n'est pas le rôti ou le pain, c'est le lait qui sent le pétrole. On n'en finira jamais

1. Souris.

avec cette affreuse lampe du lustre, tant qu'on ne l'aura pas jetée aux ordures. Le pétrole s'échappe malgré les soudures qu'on y fait faire chaque semaine.

— Je m'en occuperai, madame, — dit Adrien. — J'ai un ami, excellent ferblantier. Il l'arrangera.

— Avez-vous, au moins, déjeuné? — demanda Anna à son mari.

— Mais pas du tout! On ne peut pas déjeuner quand il y a du pétrole dans le lait. Et Bernard et moi, nous mourons de faim.

Comme la servante passait près d'elle, Anna l'attrapa :

— Imbécile! Tu sais bien que la lampe de la salle à manger fuit. Pourquoi places-tu le pot de lait juste dessous?

Max lui caressa les joues.

— Ne te fâche pas, *Maus*! On déjeunera, ce matin, avec du café noir, des œufs et du beurre. Qui est ce jeune homme?

— C'est Adrien, dont je t'ai parlé, le fils de notre blanchisseuse. Je te le présente : il sera notre garçon de courses.

Max Thüringer était un homme grand, fort, au regard vitreux et aux cheveux grisonnants. Pour distinguer le visage d'Adrien, il dut avancer ses lunettes jusqu'à trente centimètres du nez du garçon :

— C'est bien, — fit-il, avec bonté. — Tâche, mon ami, de nous débarrasser de ce pétrole.

Pour se rendre au grand marché de la rue du Jardin public, Anna aimait à prendre le boulevard Carol. Ce n'est pas le chemin le plus court, mais ce boulevard est peut-être unique au monde, par la masse d'air, de ciel, d'espace, dont il est recouvert. Vaste comme les Champs-Élysées et deux fois plus long, il est bordé de maisonnettes ne comportant, presque toutes, qu'un rez-de-chaussée et dont chacune a sa physionomie propre, sa façon de se farder, ses couleurs préférées, sa parure, ses fanfreluches. On dirait autant de femmes coquettes, assises au bord du trottoir.

Adrien sut gré à madame Anna d'avoir pris l'artère de la ville qu'il aimait le plus. Tandis qu'il se dirigeait avec elle vers le marché, il ne savait comment lui exprimer sa gratitude pour tout ce dont elle l'avait comblé ce matin-là : son

image en jupon avec ses belles épaules à demi couvertes; son joyeux rire, tout plein de mystère; le coup de gant qu'elle lui avait donné sur la joue et dont il gardait encore le parfum; enfin, pour la robe de mousseline qu'elle portait si gracieusement, pour sa démarche nonchalante. Il voulait, mais ne pouvait lui dire combien il lui en était reconnaissant.

Certes, il n'était pas dénué d'une certaine facilité d'expression; mais, précisément, il redoutait les mots, car il la sentait, elle, en ce sens inférieure à lui et peut-être incapable de comprendre à travers eux la pureté de ses sentiments.

— Tu ne m'as pas dit, — fit-elle, — si tu es content du gros salaire que j'ai obtenu pour toi.

Adrien s'arrêta suffoqué :

— Je me fous du « gros salaire »! — s'écria-t-il. — Je ne travaille pas pour des salaires.

Elle le regarda étonnée, confuse :

— Pourquoi travailles-tu, donc?

— Pour *vivre*! Et vivre, comme je l'entends, n'a qu'un très faible rapport avec le salaire. Tenez, par exemple : je suis prêt à travailler chez vous à condition d'être nourri sans aucun salaire. Et si un jour je manque de vêtements et de chaussures, je ne vous les demanderai pas, j'irai travailler, la nuit, pendant quatre heures, dans une boulangerie, et au bout d'un mois je m'en achèterai. Comprenez-vous ça?

Il l'arrêta au milieu du boulevard, la fixant dans le blanc des yeux. Elle voulait échapper à ce regard embrasé, se remettre en route et ne savait que faire.

Des voituriers du port, des gaillards, passant près d'eux et croyant à un flirt, crièrent :

— Hé, la belle! Prends garde : il va te manger.

Adrien les lui montra du bras :

— Voilà ceux qui travaillent pour des salaires et seraient heureux d'en toucher de « gros »!

Et il la lâcha, reprenant la marche sans parler.

« Quel diable! pensait Anna. Sa mère disait vrai quand elle nous racontait qu'il passait la moitié de ses nuits à lire. Ça se voit. »

Ça ne se voyait pas, bien entendu, mais la jeune femme ne

pouvait s'expliquer autrement le caractère de son domestique-ami.

« Oui, se dit Adrien, rectifiant sa pensée du matin : il n'y a rien qui puisse dépasser le bonheur dont vous comble une femme gracieuse. Et, cependant, il y a *tout le reste*. C'est bien dommage! »

Il recevait toujours un choc au cœur, lorsqu'il constatait le néant ou la fragilité d'un sentiment. Il aimait, en toute chose, l'absolu. L'enlaidissement ou la dégradation d'un de ses élans faisait des vides dans son âme, dont il ne pouvait vaincre l'amertume. La blessure lui semblait inguérissable.

Ainsi, pourquoi fallait-il qu'Anna parlât de cette stupide question de « salaire », au moment même où elle le rendait si heureux? Il ne lui demandait rien, pas même la permission de baiser son gant ou une manche de son corsage. Et, d'ailleurs, il aurait pu baiser, avec un bonheur égal, ses vêtements vides, séparés de son corps. Car, émanant d'elle qui était un modèle de grâce, la moindre chose le rendait heureux. Pourquoi, alors, parler « salaire »?

Mais elle se chargea de lui faire promptement oublier ces pensées tristes. Remarquant son silence prolongé, elle dit :

— Sais-tu pourquoi maman était si furieuse? Elle m'en veut, parce qu'elle me soupçonne.

— Quel soupçon?

— Un amant.

— En avez-vous, vraiment?

— Pas du tout. Un flirt, c'est tout, je le jure!

— Et qui est ce flirt?

— Tu le verras tout à l'heure, au marché. C'est un professeur de gymnastique.

— J'espère qu'il ne vous aborde pas dans la rue! Dans ce cas j'aime mieux ne pas être présent, je retourne tout de suite à la maison.

Et il s'arrêta. Elle le saisit par le bras, riant :

— Es-tu amoureux de moi, par hasard?

— Amoureux, non! C'est votre professeur de gymnastique qui est amoureux, comme pourraient l'être les voituriers de tout à l'heure, qui vous hélaient, pourquoi pas? Pour moi, vous êtes autre chose, que vous ne pourriez pas être pour

eux : vous êtes, vous serez plutôt, la source d'énergie qui me fera supporter mon état de domestique, dans cette maison, et cela, que vous le vouliez ou non, car je ne vous demande rien. Ce que je prends, moi, nul ne peut me le refuser. Cela flotte dans l'air.

Cette fois, Anna fut dépitée de ne pouvoir se rendre compte si Adrien lui faisait des compliments ou s'il se moquait d'elle. Toutefois, le comparant à ses nombreux courtisans, elle put constater qu'Adrien était le seul homme qui lui eût jamais parlé avec un visage aussi inspiré, un regard aussi profond. Elle en fut flattée, car elle le considérait comme un garçon très instruit. Et, voulant le confondre en lui opposant ses propres connaissances, elle dit, toute souriante, lui frappant la joue du dos de sa main gantée :

— Tu me rappelles le personnage d'un roman intitulé : *Sa Majesté l'Argent et Son Altesse l'Amour!*

Adrien la regarda, ébahi, et pensa :

« Je ne te rappelle rien du tout, mais tu m'es chère quand tu me souris avec tes grands yeux bleus, tes fossettes et les deux rangées de tes belles dents. C'est pourquoi je travaillerais aux mines, si tu voulais m'y envoyer, et même je supporterais que tu sois abordée par tous les professeurs de gymnastique du monde. »

— Si vous aimez les romans, — lui dit-il, — permettez-moi de vous en procurer, mais ne touchez plus à toutes ces « Majestés et Altesses » en fascicules. Bons pour les domestiques.

A cette époque, aux environs de 1900, le Grand Marché de Braïla offrait un spectacle digne du pinceau d'un peintre. Ce n'étaient pas les produits qui méritaient cet hommage de l'art, mais leurs vendeurs, ou plutôt leurs vendeuses.

Toutes paysannes. Des vieilles, aux pommettes encore belles, au regard polisson, qui démasque la pensée et aux lèvres en cul de poule, aussi promptes au compliment qu'à l'invective. Des jeunes mariées allaitant leur enfant. Des jeunes filles à la mine pudibonde, au coup d'œil furtif.

En été, leurs jupes, corsages et tabliers, aux couleurs innombrables, offrent l'aspect d'un champ de fleurs sauvages. La

marchandise, produit de leur petite ferme, — œufs, beurre, fromage, crème, primeurs, — s'étale sur le pavé. Elle est offerte aux visiteurs dans une criaillerie assourdissante et avec des gestes désespérés. Les appels flatteurs, l'énumération des articles exposés, les arguments attendrissants, se croisent dans l'espace avec la parole amère, le sarcasme, l'expression injurieuse, selon que vous avez apprécié ou méprisé la marchandise. Car, même avant d'en débattre le prix, ce qui n'était pas une petite affaire, on ne manquait pas de goûter toujours le beurre, la crème, le fromage, pour se convaincre de leur qualité, et il arrivait plus d'une fois que l'on s'en éloignât, avec une grimace de dégoût. En ce cas, il ne fallait pas trop se soucier du cortège d'amabilités qui vous accompagnait.

Anna s'attardait, régulièrement, dans ce marché paysan, après avoir fait d'abord sa provision de viande. Elle était connue de toutes les commères, vivement flattée et tout aussi ardemment conspuée. Ici, elle faisait preuve de mauvais caractère et d'esprit d'avarice, se montrant difficile, chicaneuse et marchandant outre mesure. Adrien la plaignit, dans sa pensée, et s'attrista. Pourquoi cette laideur sur sa grâce? Elle aurait dû être aimable et juste, avec ces braves paysannes. Comment la beauté peut-elle être hargneuse et avare?

Tandis qu'il la suivait, silencieux, il vit un monsieur qui les suivait, à une certaine distance. Anna, préoccupée par ses achats, ne l'aperçut qu'un peu plus tard, se troubla et inclina la tête pour répondre au salut doucereux qu'il lui faisait, puis elle feignit de ne plus faire attention à lui. Cette attitude digne réjouit Adrien, convaincu de se trouver en présence du professeur de gymnastique. L'homme lui déplaisait franchement, avec sa moustache à la hongroise, ses joues roses, les cheveux pommadés, des yeux langoureux et sa canne à poignée d'argent, représentant une tête de lévrier, dont il paraissait très fier, car il la portait sur l'épaule, bien en vue. Mais il était bâti en athlète, comme il plaît à presque toutes les femmes, qu'elles soient belles ou laides, jeunes ou vieilles. Sa mise était impeccable. Sa démarche, dont l'affectation était visible, imitait le petit pas des Espagnols et le dandinement de l'oie. Un perpétuel sourire semblait figé sur ses lèvres.

Adrien fut curieux de voir comment cet homme du monde entendait faire sa cour. Connaissait-il le passé modeste de madame Thüringer et sa récente ascension? La traitait-il en ancienne domestique, ou en grande dame?

A la fin du marché, il était fixé. Ce professeur était pareil à la plupart des professeurs, c'est-à-dire guère différent de la plupart des ouvriers. Il ne cherchait pas d'abord à savoir à quelle personnalité il avait affaire. Il étalait tout simplement ses lieux communs, son esprit facile, sa voix de circonstance, un regard et un sourire qui ne pouvaient pas ne pas être fascinants.

Il avançait ainsi vers la marchande à laquelle parlait Anna, roulait des yeux amoureux et demandait :

— Ces œufs, n'y a-t-il pas un poulet dedans? Dans ce cas, il faut que je les paye au prix du poulet! Je ne veux pas vous tromper!

Anna souriait, par bêtise ou par complaisance, mais Adrien avait envie de lever les bras au ciel et de crier au professeur de gymnastique : « Mon Dieu, que deviendrez-vous, monsieur, avec un tel esprit, s'il vous arrive de vous trouver en présence d'une femme de génie? Parfaitement : une femme de grand caractère, possédant une forte intelligence et beaucoup de savoir! Pourquoi pas? Cela arrive très rarement, mais cela n'arrive pas qu'aux artistes consacrés. Le génie n'est pas toujours de notoriété publique. Mon Mikhaïl, justement, est un homme de génie, sans être artiste, et il pourrait, donc, y avoir aussi des Mikhaïl-femmes. Eh bien, que ferez-vous devant une telle femme, avec votre titre de professeur et votre énorme bêtise? »

Adrien pensa cela, mais il ne dit rien. Il n'avait pas encore le courage de dire aux hommes ses pensées. Il manquait encore de confiance en lui-même. Parti de trop bas, ne possédant, pour toute instruction que l'enseignement de l'école primaire, il se sentait humilié devant les diplômes, les titres et le savoir hiérarchique.

Néanmoins, il commençait à s'apercevoir de l'inanité de la plupart de ces valeurs moulées en série et il en perdait, lentement, le respect. Certes, il n'exigeait pas que l'homme fort fût toujours un oracle de sagesse. A Mikhaïl aussi échappait,

parfois, une sottise. Il lui arrivait même d'en placer à bon escient. Mais Adrien savait distinguer la sottise de l'homme intelligent, de celle de l'homme né stupide.

Il voulut savoir à quel stade en était ce flirt. En retournant à la maison, toujours par le grand boulevard, il questionna Anna :

— Depuis combien de temps vous fait-il la cour, votre professeur?

— Depuis ce printemps, deux mois environ. Mais pourquoi l'appelles-tu *mon* professeur? Je t'ai dit que nous n'avons jamais encore causé ensemble. Il m'a seulement écrit une fois, pour me demander un rendez-vous.

— Lui avez-vous répondu?

Elle se rebiffa :

— Dis donc! Tu oublies que je porte un des noms les plus estimés de la ville!

Adrien pensa :

« Si c'est la seule raison qui t'en a empêchée, tu es fichue! »

***

La maison des Thüringer, bureaux et habitations, formait un grand rez-de-chaussée, comme la plupart des maisons de Braïla, où presque chacun possède son « hôtel particulier », somptueux, médiocre ou pouilleux. La façade de cette maison donnait sur la rue du Jardin public, l'autre côté sur le jardin même. Elle était flanquée, à gauche, de la cour des maîtres; à droite, de celle de service. On ne pouvait accéder à la maison qu'en pénétrant d'abord dans une de ces deux cours. Ni les bureaux, ni les habitations n'avaient de communication directe avec la rue.

Adrien mit tout un jour pour se familiariser avec l'intérieur de cette bâtisse, appartements, bureaux et dépendances. Puis, dès le lendemain, avec une passion peu commune, il voulut prendre toute la maison sur ses épaules. Ce n'est pas qu'il fût ce qu'on appelle un grand travailleur. Nullement. Il pouvait plutôt passer pour un flâneur. Mais il y avait certaines tâches, rétribuées ou non, pour l'accomplissement desquelles il se serait tué; d'autres, qui le laissaient froid et

qu'il exécutait à contre-cœur, uniquement pour gagner son pain et parce qu'il ne pouvait faire autrement. A ces dernières, il ne s'attardait jamais, fussent-elles payées à prix d'or. Il les quittait, dès que ses économies lui permettaient de se déplacer et parfois même avant. C'est cela qui rendait sa mère malheureuse. C'est aussi ce qui lui valait une réputation de vagabond.

Chez les Thüringer, tout de suite tout lui fut sympathique. Ces Allemands, d'abord. Puis, le travail promettait d'être à son goût : très varié et assez libre. Rien de l'affreuse monotonie du chantier ou de l'usine, dont il était las. Il détestait les heures fixes, les rentrées et les sorties en troupeau, ainsi que l'impossibilité de prendre une initiative.

L'occasion se présentait, maintenant, de donner libre cours à sa fantaisie. Il constatait que cette maison, quoique riche, n'était pas soignée. Un tas de menus travaux, qui sortaient des attributions des domestiques, attendaient pour leur exécution la main habile d'un artisan sachant faire un peu de tout : la maçonnerie, la serrurerie, la peinture.

Dans presque toutes les pièces importantes, on pouvait voir des bouts de papier peint qui pendaient, décollés. Du plafond de la belle chambre à coucher de M. Bernard, l'aristocratique célibataire de la maison, il y avait une grande tache, provenant d'une ancienne moisissure. Dans le bureau de M. Max, on risquait de se casser le cou, en butant contre une défectuosité du parquet. A la cuisine, dès qu'il pleuvait, l'eau tombait juste au-dessus du fourneau. En ouvrant certaines portes, on se pinçait les doigts jusqu'au sang. Et, partout, des fenêtres qui fermaient mal; des tapis qui vous accrochaient au passage; des portes qui grinçaient; de gros trous dans les murs; de nombreuses éraflures et crevasses trop visibles.

Pour mettre ordre à tout cela, il ne fallait ni argent, ni un diplôme des Arts et Métiers, mais seulement un peu de cœur, un peu d'amour, du bon sens, de l'adresse.

Adrien en avait au point d'en être malade. Tout ce dont le triste spectacle, d'ordre privé ou public, s'offrait à ses yeux contrariant sa passion du beau, du bien, de la justice, le mettait dans un état de surexcitation nerveuse telle, qu'il

finissait par vivre dans une sorte de fièvre permanente. Il aurait voulu se mêler de tout : des affaires de la voisine, qui ne savait pas allumer le feu et qui emmaillotait son enfant de manière à l'étouffer; des affaires de la commune qui semblait ne faire balayer les rues de la périphérie que pour mieux asphyxier ses habitants; des affaires des gouvernements successifs qui ne s'entouraient jamais que de fonctionnaires gaspilleurs.

Pourquoi le monde était-il frappé de toutes ces tares : ignorance, incapacité, immoralité? Ne pouvait-il pas se donner des chefs propres à lui montrer le chemin du bonheur? Manquait-on, à ce point, de chefs de génie? Ou bien ceux-ci étaient-ils systématiquement écartés de la direction du monde?

Ces problèmes désarmaient Adrien. Plus il s'en occupait, plus il s'embrouillait. Car il ne savait pas si l'homme est né bon ou méchant. Là était la clef du dilemme. Les réponses de Mikhaïl, à ce sujet, ne le satisfaisaient pas. Mikhaïl était trop pessimiste. Pour lui, le monde a toujours été tel qu'on le voit, et il le restera. Rien à y faire. Aussi, réduisait-il le monde à l'individu : bon, il l'admettait; mauvais, il s'écartait de son chemin.

— C'est tout ce qui est en mon pouvoir, — disait-il. — Je peux encore rester honnête et ne faire de mal à personne. Mais je ne crois pas aux « classes », ni à la « lutte des classes », comme les socialistes. Je crois à la *lutte des hommes*, quoi qu'en dise Karl Marx.

Pendant leur séjour d'une année à Bucarest, Mikhaïl avait vu Adrien aller souvent aux premières réunions de propagande socialiste, et ils en causaient parfois, assez rarement, car le noble Russe déchu éprouvait de l'aversion pour tout ce qui touchait au socialisme.

— C'est la doctrine des primaires, des simplistes, des esclaves, — lui disait-il. — Elle ne peut satisfaire que les masses qui ne demandent à la vie qu'un peu de pain blanc, un peu plus de liberté, un peu moins de guerres. Elle ne te satisfera jamais, toi qui vas jusqu'à te révolter contre le chat qui attrape une hirondelle. Les religions, aussi, satisfont plus d'un milliard d'hommes, mais c'est parce qu'elles ne leur demandent que d'aller régulièrement à l'église.

A cette époque Mikhaïl était en Mandchourie : il voulait voir de ses propres yeux les horreurs de la guerre russo-japonaise. Cette brutale séparation avait eu une autre cause : la lourde amitié d'Adrien, qui par sa turbulence et ses contradictions avait fatigué Mikhaïl. Ame mortellement blessée par la vie, esprit rompu aux méditations, pauvre corps dévasté par la misère, Mikhaïl avait grand besoin de paix physique et morale. Il lui fallait un armistice avec l'existence. Il se sentait vieux à vingt-trois ans. Trouver une occupation bien rétribuée, y rester le plus longtemps possible et économiser un peu d'argent, puis aller se reposer dans un pays clément, c'était là son plan d'avenir pour une année.

Il demanda à Adrien s'il voulait adhérer à ce plan, travailler avec lui, économiser en commun et partir ensemble. Adrien acquiesça avec enthousiasme. Sachant à qui il avait affaire, Mikhaïl exigea une promesse d'obéissance totale, pendant une année.

— Je te la promets! Tu seras mon maître!

Il la tenait, un mois, deux mois. Mais il ne fallait pas lui demander davantage. Oubliant promesse et « maître », il jetait tout par-dessus bord et s'en allait. Ainsi, plusieurs bonnes places furent gâchées. Mikhaïl démissionnait à son tour, par faiblesse amicale, s'étant trop habitué à ce compagnon de vie, et dans l'espoir de le corriger. Mais il n'arriva à rien. Alors il décida de le livrer à lui-même, pendant quelque temps, et partit pour la Mandchourie.

Adrien crut ne pas pouvoir survivre à cette séparation, mais il était si plein de vie qu'il trouva facilement sa pâture sentimentale. Le seul fait d'exister lui semblait un miracle. Il rôdait autour de lui-même, baigné par le soleil et la lumière, se découvrant chaque jour davantage. C'est pourquoi il n'avait pas le temps de beaucoup travailler. Surtout, il haïssait le travail qui le privait de ciel, d'espace. Il considérait avec terreur les foules qui se ruaient, heureuses, vers les bureaux, les ateliers, les fabriques, les magasins, renonçant à tout pour un morceau de pain, — un pain qui devenait toujours plus blanc dans la mesure où l'on renonçait davantage à ce qu'il y a de meilleur dans l'existence : au droit de contempler la création, au bonheur de penser, de

rêver, de s'instruire; à la joie de pouvoir disposer de soi-même.

Il travailla comme débardeur, heureux de savoir qu'il pouvait jeter le sac à n'importe quel moment et demander sa paye. Cela ne tirait pas à conséquence. Le lendemain, il était libre de reprendre le sac ou de ne pas le reprendre. Et il aurait continué, mais sa mère se fâcha :

— J'aime mieux mourir que de te voir porter le sac sur le dos! Bon pour les gens incapables! A quoi te servent-elles donc, toutes ces lectures? Pas besoin de tant étudier, s'il s'agit d'être débardeur! Et quelle est la jeune fille comme il faut qui épouse un débardeur?

Convaincu qu'une muraille d'incompréhension le séparait même de sa mère, il renonça à plaider sa cause devant quiconque, tout à l'idée de disparaître un jour dans le monde. Ce sera fait, le jour où il aura liquidé l'affaire du service militaire. Jusque-là, il devra faire des concessions à sa mère, qui peine pour lui.

Un soir d'été, au bout d'un mois de service chez les Thüringer, Adrien se promenait dehors, le long de la maison, respirant de l'air frais et méditant sur sa vie et celle des autres. Le temps était très beau. Nuit étoilée, brise caressante, mélange de parfums venant des fleurs du Jardin public, où la fanfare municipale jouait des valses étourdissantes.

Comme presque tous les soirs, il y avait du monde, car la maison possédait une salle de billard et une autre réservée aux jeux de cartes, échecs, dominos. Mais Adrien pensait que tout ce monde venait surtout parce que « chez les Thüringer » on trouvait des crus supérieurs, des champagnes de grande marque, des liqueurs fines et des gâteaux comme on n'en fabriquait nulle part ailleurs dans la ville et dont seule madame Charlotte connaissait le secret. Le préfet du département qu'on avait baptisé « le Pourceau », à cause de son physique et de sa gourmandise, était de toutes les réunions. Presque tout aussi souvent on voyait l'armateur italien Carnavalli, mais celui-ci, homme d'une rare distinction, ne venait que pour les trois belles femmes de la maison. On l'appelait « l'Européen ». Grand amoureux, grand joueur, grand voyageur, on savait qu'il se ruinait tout doucement.

Parmi les intimes, on comptait encore M. Poplinger, le Juif allemand aux lèvres d'ogre, fiancé de mademoiselle Mitzi et représentant à l'étranger de la firme Max et Bernard Thüringer. Il était le plus souvent en voyage, mais, quand les affaires lui imposaient un séjour à Braïla, toute la maison était sens dessus dessous, car les deux amants remplissaient toutes les pièces du vaste bâtiment de leurs ébats, et de leurs disputes. M. Bernard, dont la morgue naturelle et l'austérité de mœurs ne prêtaient pas à la plaisanterie, en était scandalisé.

— Il faudra leur bâtir une caserne, à ces deux-là! — s'écria-t-il un jour qu'il était de meilleure humeur.

Mais, de tous les habitués, M. Flusfisch, surnommé « Habeder », était le plus célèbre dans la maison, grâce à la circonstance qui lui valut ce surnom. Dans sa première semaine de service chez les Thüringer, Julie, la servante hongroise, entra un jour annoncer gravement :

— Est venu M... Habeder.

Le dîner touchait à sa fin. Les patrons se regardèrent, l'un l'autre, étonnés :

— Monsieur... comment dis-tu?

— Habeder.

— Habeder? Qu'est-ce que c'est que ça? Nous ne connaissons personne qui porte un tel nom!

— Mais si, madame! C'est ce monsieur au gros ventre et très chauve, qui a un nom difficile, mais qui dit toujours, lorsqu'il entre: *ha-be-der!*

En effet, M. Flusfisch, poussant en avant son ventre et sa face réjouie, semblable à une pleine lune, prononçait, en scandant, le salut allemand :

— *Ich habe die Ehre*[1]*!*

D'où, le « Habeder » de Julie, sobriquet qui fit fortune et qu'adopta même l'imperturbable M. Bernard.

Ces intimes, ainsi que d'autres invités, remplissaient les deux salles de jeux, seules pièces éclairées. Tout le reste de la maison était plongé dans l'obscurité. Pour ne pas trop fatiguer Julie et Adrien, qu'on savait exténués de leur gros labeur quotidien, on plaçait à la portée de chaque convive

1. J'ai l'honneur.

gâteaux et boissons. Toutefois, un des deux domestiques devait, à tour de rôle, se tenir prêt à répondre à l'appel de la sonnerie, jusque vers onze heures. Ce soir-là, c'était le tour d'Adrien.

Mais il ne faisait pas seulement son devoir. Il semblait couver la maison, comme une poule. Il aimait ses patrons et sympathisait avec presque tous leurs invités, et un souci constant lui dictait de veiller à ce que rien de désagréable ne leur arrivât. Or, il avait justement des raisons de redouter des difficultés.

Depuis un long moment, il voyait que seule la brave madame Hedwige faisait les honneurs de la maison. Anna et Mitzi s'étaient éclipsées. Et, d'un instant à l'autre, il s'attendait à voir M. Max se lever, aller déambuler le long des corridors noirs, appelant de sa tendre voix gutturale :

— Maus! Mitzi! Êtes-vous couchées?

Elles n'étaient pas couchées, Adrien le savait aussi bien que la vertueuse Hedwige. Elles étaient, l'une, avec son professeur de gymnastique en train de parler à travers les barreaux d'une fenêtre ouvrant sur le Jardin Public; l'autre, se faisait dorloter sur les genoux de son fiancé, dans le bureau de M. Max. Et si Hedwige, brouillée avec ses deux sœurs, ne voulait plus se mêler de leurs affaires, Adrien, lui, s'en mêlait. Héroïquement. Car il était un peu leur complice.

Pour Anna, il nourrissait même une estime compatissante, depuis qu'il avait compris. On faisait parfois, à la cuisine, des allusions et des plaisanteries assez transparentes : M. Max n'avait jamais été pour sa femme autre chose qu'un « père ». Il questionna un jour sa mère à ce sujet, et elle lui confirma la défaillance capitale du mari, par ce mot populaire :

— Oui : on dit qu'il est « lié ». Mais elle le savait avant de l'épouser.

Quelle l'eût su ou non, cela n'avait aucune importance pour Adrien. Elle était, à ses yeux, une martyre, car il la savait honnête femme jusqu'au fond de l'âme. Depuis qu'elle avait épousé M. Max, on ne lui connaissait aucune liaison. Et il était témoin des inquiétudes de conscience qui suscitait en elle son flirt avec le professeur. Il apprécia hautement sa réserve, mais il la jugea déplacée, malsaine, et décida d'intervenir. Il lui parla, adroitement. Tout en ménageant sa pudeur, sans la pousser aux aveux, il décréta que cette façon

de tuer sa vie, était plus abominable que la prostitution, pire que le cloître. Il appela cela : insulter une des premières lois de la nature, pour un morceau de pain. Et, un soir qu'ils étaient seuls, elle lui ouvrit son cœur. Convaincue du parfait désintéressement d'Adrien, elle sanglota sur son épaule :

— Mais Max est si bon, si bon! C'est pour cela que je l'ai épousé, pas pour le pain.

En effet, Anna Müller, devenue madame Thüringer, n'avait rien changé à sa vie. Elle achetait les mêmes tissus bon marché, dont elle se faisait toute seule des robes. Dans les occupations du ménage on la voyait toujours, la tête serrée dans un mouchoir, peiner à côté de la servante, sans se soucier des sourires moqueurs des grandes dames du voisinage. Et s'il est vrai qu'elle avait introduit dans la maison sa mère et ses deux sœurs, que les mauvaises langues appelaient « toute la ménagerie des Müller », on savait aussi que cette « ménagerie » ne coûtait aux Thüringer que la nourriture et qu'elle avait remplacé une cuisinière et une femme de chambre dont le salaire était très élevé. On pouvait même dire qu'Anna était injuste avec sa famille. C'est ce qui obligeait M. Max à réparer, en secret, cette injustice, en inventant des anniversaires pour pouvoir distribuer de petits cadeaux.

Il y avait encore un autre côté du caractère d'Anna qu'Adrien estimait : c'était son dégoût des parasites qui rôdaient autour de la maison.

— Tous ces goinfres, tous ces ivrognes! — lui disait-elle, un jour, outrée. — A chaque repas on doit supporter un ou deux « abonnés », désœuvrés éternels qui s'invitent eux-mêmes et n'ont d'autre souci que la propreté de leur faux-col. Puis tous ces bridges et pokers arrosés de champagne! Cela coûte un argent fou, à la fin du mois. Or, avec ces blés qui « s'échauffent », soit dans les greniers, soit dans la cale d'un navire, on ne sait jamais si l'on est riche ou ruiné. Telle que tu la vois, cette grosse maison bourgeoise, il y a eu des mois où je ne savais pas où prendre de l'argent pour la nourrir, malgré les bouteilles de vins fins qu'elle a dans sa cave. Cela ne fait rien à ces messieurs, qui n'ont jamais connu la misère, mais, à moi, qui en ai assez goûté, cela me donne froid dans le dos. J'aime mieux mourir que de revivre

tels sinistres jours de mon adolescence, quand, encore enfant, le boulanger m'écrasait les seins dans un coin de sa boutique, pour deux kilos de pain qu'il me livrait à crédit.

Quand Anna lui parlait ainsi, le regardant de ses grands yeux bleus, humectés de larmes, Adrien voyait en elle une belle et sainte femme. Il lui baisait les mains, appuyait sa joue brûlante contre son bras et se considérait comme le plus heureux des hommes :

— Promettez-moi de me garder toujours près de vous, même si un jour nous manquons de pain. J'irai voler pour vous!

Elle riait, de tout son beau visage, et l'écartait doucement.

Il était près de minuit, et Adrien continuait à rôder dans les deux cours de la maison. Les joueurs ne semblaient guère penser à mettre fin à leurs parties. On buvait et on jouait toujours plus fort. Les fenêtres étaient ouvertes, à cause de la chaleur et pour laisser sortir la fumée des cigares. Adrien observait, de son coin noir, les figures et les gestes de ces notabilités du commerce et de l'administration, écoutait tout ce qu'ils disaient et s'efforçait d'approfondir leur existence, de la comprendre, de critiquer avec justesse. Il voulait confronter les résultats de ses constantes observations avec les sentences définitives des jugements socialistes qu'il avait entendues dans les réunions ouvrières de Bucarest. C'étaient des condamnations en bloc, basées sur un seul fait : ces hommes étaient des exploiteurs de la classe ouvrière; il fallait les abattre et remplacer leur ordre bourgeois par l'ordre socialiste. Il avait compris cela, qui lui paraissait merveilleux. Il y souscrivait, malgré la passivité de Mikhaïl, car il s'agissait de supprimer la misère et les guerres, fléaux sociaux qu'il était prêt à combattre de toutes ses forces.

Adrien admettait qu'il était socialiste; mais il était aussi un garçon qui n'acceptait pas les phrases toutes faites. Il avait la passion des vérités acquises par ses propres observations, il en résultait parfois une grande confusion dans ses raisonnements.

Ainsi pour les bourgeois qu'il avait sous les yeux, presque tous armateurs étrangers établis dans la ville. A Braïla, où

l'industrie était nulle, ces hommes constituaient, à peu près, toute la classe bourgeoise qu'il fallait abattre. Très bien. Voyons, toutefois, ce qu'ils sont.

Leur qualité humaine était celle de la majorité des hommes : esprit médiocre; moralité médiocre. Ils avaient un penchant pour la jouissance matérielle. Dans aucune de leurs réunions, Adrien ne les avait entendus parler des arts, de la vie. Il était certain que ces messieurs et leurs épouses ne savaient de Tolstoï, d'Ibsen ou de Balzac, pas même ce qu'il en savait, lui, Adrien. Cependant, ce n'était pas pour cela qu'il se serait chargé de leur couper la tête, car, dans ce cas, il faudrait exterminer les neuf dixièmes de l'humanité. Il leur accordait même une bonne note pour leur cœur : ils étaient aimables, civilisés, humains avec le pauvre. Ils détenaient entre leurs mains une force dont les ouvriers étaient totalement dépourvus : l'intelligence approfondie des affaires. Bien plus, un mécanisme d'une complexité redoutable était à la base de ce commerce plein de risques. Il y avait là un important appareil social qu'il fallait connaître à fond, avant de toucher à son fonctionnement.

C'est là qu'Adrien devenait intraitable : la classe ouvrière ignorait le premier mot de la direction des grandes entreprises sociales; elle n'était qu'un troupeau de moutons, auxquels il fallait tout apprendre. Comment mettre le gouvernail du monde entre les mains d'une classe aussi dépourvue de compétence et d'esprit d'initiative? Et pourquoi, au lieu d'ameuter les miséreux et de se contenter de leur apprendre des chansons révolutionnaires, ne leur enseignait-on pas plutôt la technique des affaires? Où était l'école socialiste, chargée de la formation préalable des élites ouvrières destinées à prendre un jour la direction du monde?

Mais le problème avait un autre côté qui troublait profondément Adrien. C'était le côté moral.

On accusait la bourgeoisie d'être malhonnête, débauchée, vorace. Mais Adrien constatait que la classe ouvrière souffrait des mêmes vices. Elle en souffrait, lorsqu'elle le pouvait. Réduite à la misère noire, elle était sublime, bien entendu. Mais, dès que les circonstances le lui permettaient, elle atteignait vite au faîte du crime, laissant de beaucoup en arrière

les pires bourgeois. Ainsi les *vatafs*, ou chefs d'équipe, et leurs sinistres acolytes.

Les *vatafs*, — puissante corporation de chefs qui organisaient les équipes de débardeurs et de voituriers du port, — étaient tous sortis de la classe ouvrière, tout en restant d'abominables roturiers, illettrés au point de ne pas savoir écrire leur nom, en dépit des fortunes considérables qu'ils avaient acquises. Ces *vatafs* étaient parvenus à isoler complètement la masse ouvrière de ses patrons légitimes, les exportateurs, lui enlevant toute possibilité de contact direct. Pour obtenir le nombre de bras nécessaires à leurs opérations de chargements de navires, les maisons de commerce devaient forcément traiter avec cette corporation des *vatafs*, qu'aucune législation ne consacrait. Elle vivait en marge de la loi, forte de la richesse de ses membres et grâce à la complaisance des grands électeurs du pays, auxquels les *vatafs* apportaient, lors des élections, les voix de leurs exploités.

L'exploitation des ouvriers par ces anciens ouvriers était odieuse. Non seulement les *vatafs* écumaient grassement les salaires quotidiens qu'ils obtenaient des exportateurs pour le paiement des travailleurs, mais ceux-ci devaient, en plus, s'ils ne voulaient pas mourir de faim, satisfaire aux conditions suivantes : 1° accepter du *vataf*, sans jamais protester, le salaire qu'on voulait bien lui payer; 2° être le client régulier du bistro et de l'épicerie du *vataf*, et fermer les yeux sur certaines fautes dans les additions; 3° exécuter toutes les corvées exigées par le *vataf*; 4° suivre celui-ci aux urnes et voter selon ses indications; 5° supporter, parfois, d'être battu.

Naturellement, cet impitoyable système de travail n'allait pas sans qu'il y eût quotidiennement quelques côtes cassées. C'est pourquoi le *vataf* s'entourait toujours d'une bande de costauds qui poussaient la cruauté jusqu'à l'assassinat.

Adrien, plongé dans ses méditations nocturnes, récapitulait ainsi le pour et le contre du même problème et arrivait à un point mort :

« Non, se disait-il, je ne serai jamais un homme d'action. Mikhaïl a raison : il faut être borné, si l'on veut réussir dans ce domaine. »

Et, oubliant le socialisme, une immense pitié de ce monde égoïste lui broyait le cœur. Il fallait, tout de même, faire quelque chose. Il y avait de vastes masses humaines dignes d'un meilleur sort. On ne pouvait pas les laisser à la merci de la tyrannie, que cette tyrannie vînt d'en haut ou d'en bas. Mais comment séparer les bons des mauvais de la même classe? Car, il n'y avait pas de doute, tous les bourgeois qui jouaient aux cartes, là, devant lui, ne méritaient pas le gibet, et tous les ouvriers du port ne devenaient pas les créatures des *vatafs*. Il en avait eu la preuve au cours d'une scène à laquelle il avait assisté, quelques jours auparavant, et qui l'avait édifié.

Une délégation de débardeurs était venue prier la maison Thüringer de traiter directement avec elle, pour tout ce qui concernait les chargements des bateaux. Elle offrait des prix inférieurs à ceux que touchaient les vatafs, quoique, en réalité, supérieurs à ceux que les ouvriers obtenaient de leurs bourreaux.

— Nous voulons supprimer les vatafs, — disaient les débardeurs; — autrement, nous les massacrerons tous un jour. Nous n'en pouvons plus! Et vous, les exportateurs, vous n'avez aucun intérêt à garder ces chiens. Ils sont inutiles. Nous nous chargerons nous-mêmes de la formation des équipes.

C'était un langage qui alla au cœur d'Adrien. La réponse de M. Max, qui écouta les débardeurs, ne lui plut pas moins :

— Nous ne demandons pas mieux que de voir disparaître les vatafs, qui nous dictent les prix et qui vous écorchent. Nous vous serions même reconnaissants, si vous arriviez à nous débarrasser de cette lèpre, tout en vous en débarrassant. Seulement, voilà : nous ne pouvons pas traiter avec la masse. Quelqu'un doit signer avec nous des contrats. Et ce quelqu'un ne pourrait être que le représentant d'une organisation dans le genre de celles qui existent à l'étranger et qui s'appellent des *syndicats*. Organisez-vous donc en syndicats ouvriers. Les lois du pays le permettent. Ensuite envoyez-nous vos chefs. Nous traiterons volontiers avec eux. Tels que vous êtes, là, vous ne représentez personne.

Adrien ne put comprendre ce conseil dans la bouche d'un

capitaliste et le lendemain il en demanda l'explication à M. Max :

— D'après ce que je puis savoir, les ouvriers s'organisent en syndicats, afin de mieux lutter contre leurs patrons. Et vous leur recommandez cette arme?

— Oui, parce que cette arme a, pour nous, ses côtés avantageux : l'ouvrier syndiqué est plus sérieux, plus consciencieux, on peut compter sur lui, tandis que l'autre est généralement beaucoup moins qualifié. L'organisation syndicale n'est pas qu'une fabrique de révolutionnaires, elle est aussi une école de moralité.

Il était une heure du matin quand les invités se levèrent pour partir. Adrien accourut chez Anna, qui bavardait encore avec son amoureux :

— Sauvez-vous, monsieur, je vous en prie! — lui dit-il. — M. Max rejoindra, à l'instant, sa chambre à coucher et il ne trouvera pas madame dans son lit, où je lui ai dit qu'elle était.

Le professeur de gymnastique disparut dans l'obscurité du parc. Anna se sauva, elle aussi. Ils se donnaient rendez-vous à la fenêtre de la chambre d'Adrien, qui ouvrait sur le côté le plus solitaire du Jardin Public, leur amour était encore platonique. Mais il y avait un autre amour dans la maison, ignoré de tous et beaucoup moins platonique. C'était celui que Julie la servante nourrissait pour son amant. Elle le recevait, deux ou trois fois par semaine, pendant quelques heures, avec la complaisance d'Adrien, qui avait la garde de la maison et ne pouvait rien refuser aux amoureux. Toutefois, à son avis, Julie et son amant faisaient trop de bruit dans leur chambre, on les entendait presque jusque de la salle de jeux. Ce soir-là, surtout, Adrien fut obligé d'aller frapper à leur fenêtre, pour leur imposer silence. Si les patrons venaient à apprendre ce qui se passait, il y aurait un grand scandale.

Aussi, après le départ de tout le monde, Adrien ferma à clef les deux portes et se précipita vers la chambre de Julie. Il n'y tenait plus. Il voulait la gronder sur-le-champ.

Dans l'obscurité presque complète de la pièce, où régnait une forte odeur de liqueur, Adrien la devina à demi-nue,

allongée sur son lit. Il reçut un choc dans les tempes, mais furieux n'y fit pas attention :

— Tu sais, Julie : nous sommes des amis, mais je ne veux pas être victime de ma bonté. Pourquoi cries-tu comme une folle, quand tu es avec ton amant?

— Parce que je suis folle et parce que c'est bon!

— Qu'est-ce qui est « bon »? Ah, tu te moques encore de moi! Et tu chipes des bouteilles de liqueur. Eh bien, à l'avenir, ton amant n'entrera plus ici!

Elle sauta du lit et lui enlaça le cou, le serrant contre sa poitrine :

— Que si, Adrien, il entrera encore! Tu ne peux pas être si méchant. Et moi, je ne crierai plus! Je te le promets. Mais montre-moi, que tu ne m'en veux plus. Prenons un verre de liqueur, tu verras comme c'est bon!

Il la repoussa, mollement, épuisé, comme lorsqu'on éprouve une grande frayeur. Toutes ses chères pensées s'évanouirent, malgré ses efforts pour en garder le contrôle; il s'attardait dans les bras de cette femme, contre laquelle, brusquement, il ne pouvait plus rien. Cela ne dura qu'une minute, mais ce fut suffisant pour qu'il obéît, se laissant choir à côté d'elle, sur le lit en désordre.

PANAÏT ISTRATI

(*A suivre.*)

CENT ANS
APRÈS LE PROCÈS DES SAINT-SIMONIENS

LE PÈRE ENFANTIN

Les trois lettres d'Enfantin que nous communique obligeamment M. Marcel Guérin correspondent par leur date aux époques les plus originales et les plus caractéristiques de la vie du célèbre Saint-Simonien.

On sait que le « Père », demeuré seul chef de l'Église après le schisme de Bazard, entraîna quarante de ses disciples à Ménilmontant, quand la salle Taitbout, où ils prêchaient, fut fermée par autorité de justice. C'était alors un faubourg de Paris; et la maison d'Enfantin était située au milieu des jardins et des cultures. On y devait méditer, se recueillir après les émotions des deux années précédentes et les mécomptes. La disparition du *Globe*, la fermeture de la salle Taitbout les privaient de leur chaire et de leur tribune. Mais leur tentative pour créer un modèle de la société future, la hiérarchie, l'apostolat, le fauteuil vide où devait s'asseoir la Femme-Messie, le Père, loi vivante et nouveau Christ, tout cela avait sombré devant l'indifférence du public, qui, tout en appréciant le talent des apôtres, avait écouté sans les suivre leurs prédications. Enfantin, qui avait joué avec Bazard le rôle essentiel dans l'élaboration de la Doctrine, avait provoqué la transformation de l'École en Église. Tout à son rôle de Père suprême, d'inspirateur, enclin à voir, dans le sentiment, la force sociale la plus féconde, la plus « divine », il ne se contentait plus de prêcher la réforme de l'industrie, l'organisation scientifique des pouvoirs sociaux, le « pouvoir spirituel » confié aux savants, la suppression de la concurrence, de la misère, de la guerre,

l'avènement de l'amour et l'association fraternelle de la planète, la répartition des biens selon la capacité, le privilège, le hasard détruits par l'exploitation scientifique et pacifique du globe : à mesure que la doctrine s'élargissait et prétendait à une réforme totale de l'humanité, Enfantin, qui avait déjà singulièrement enrichi les vues de son maître Saint-Simon, déplorant que celui-ci n'eût rien dit du rôle de la Femme dans la société future, emprunta à la secte rivale de Fourier l'idée que l'individu social devait être un couple; et il proposa « l'affranchissement de la femme » en attendant l'apparition de la Femme-Messie qui devait s'asseoir à ses côtés pour formuler la loi morale de l'humanité nouvelle. Bazard inquiet et indigné abdiqua.

La retraite de Ménilmontant devait préparer les disciples à cette attente de la « Mère » et en même temps créer, par l'abolition de la domesticité (dernière forme de l'esclavage) et par les travaux symboliques du Temple futur, les formes de la vie nouvelle. Elle dura environ quatre mois. La lettre à Brack, qui est du 22 octobre 1832, en marque à peu près la fin. Elle résume les pensées dominantes d'Enfantin à ce moment : la morale future, l'avènement de la femme. Il y traduit sa pensée en langage plus clair, moins lyrique que lorsqu'il s'adresse aux disciples, mais avec la même naïveté; et il essaie d'y justifier toutes les extravagances où il a entraîné ses amis et qui ont compromis leurs idées. Elle offre à ce titre un vif intérêt. Enfantin y apparaît plus raisonnable que ses actes et son attitude ne le laissaient croire, — mais non moins obstiné dans sa croyance.

Le procès, la condamnation d'Enfantin, le séjour à Sainte-Pélagie ayant mis fin à l'apostolat, la Mère se faisant attendre, Enfantin se remit à préparer « l'exploitation du globe » et entraîna ses fidèles, toujours exaltés mais plus rares, en Égypte, pour y réaliser le grand œuvre du percement de l'isthme de Suez. « Embrassons, caressons la terre! » Il échoua. Méhémet-Ali, sur lequel il avait compté, ne l'écouta pas. La lettre datée du Vieux Caire 19 novembre 1834, et adressée à Brack, donne une idée de ses illusions, de ses rêves d'Orient et de sa persévérance dans sa foi. Plusieurs des membres de la « Famille » saint-simonienne moururent en

Égypte. Parmi les autres, dispersés, lassés, épuisés et ruinés, quelques-uns restèrent fidèles... Mais il fallait gagner sa vie.

Enfantin s'adressa « aux têtes couronnées » : apostolat royal. Il supplia Louis-Philippe de devenir le « roi des travailleurs ». Le gouvernement le nomma en 1839 membre de la « Commission scientifique de l'Algérie ». Il en rapporta un livre « *La Colonisation de l'Algérie* » qui n'est pas négligeable. La troisième lettre que nous publions, datée de Paris 22 mars 1843, témoigne moins de ses préoccupations coloniales que d'une amertume personnelle qui lui est peu habituelle.

Ces trois documents sur l'Église saint-simonienne, sur l'exploitation du globe, sur le premier essai de saint-simonisme pratique, complètent heureusement la connaissance que nous avons déjà de cet homme qui passa pour extravagant, qui ne fut point supérieur, mais qui reste, parmi les réformateurs sociaux, un de ceux qui exercèrent l'action la plus extraordinaire sur un petit cortège de croyants.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

LETTRES INÉDITES DU PÈRE ENFANTIN

Monsieur le Colonel Brack, Limoges.

Ménilmontant[1], le 22 octobre 1832[2].

Mon cher Brack[3], je vous remercie de votre souvenir d'amitié; j'ai lu vos *Avant-postes de Cavalerie légère*, ils avaient

1. La vieille maison des Saint-Simoniens existe encore au 145 de la rue de Ménilmontant et il est à souhaiter qu'elle soit épargnée par la pioche du démolisseur.

2. La lettre est écrite sur du papier à lettre à en-tête du *Globe*, « journal de la religion saint-simonienne ».

3. A. Fortuné Brack (ou de Brack) était, par sa mère, belle-sœur de l'illustre savant, apparenté à Cuvier. Né à Paris le 9 avril 1789, il sortit, en 1806, de l'école militaire de Fontainebleau, puis fut un brillant officier d'avant-postes au 7e hussard. En 1813 Brack fut promu chef d'escadron aux lanciers de la garde. Doué d'un physique avantageux, il passait pour entretenir une liaison avec mademoiselle Mars.

A la Restauration, comme tant de soldats de l'Empire, il quitta l'armée, fut

un double attrait pour moi; ils étaient de vous, et d'un autre côté vous savez que nous avons la prétention d'être les *éclaireurs* de l'humanité. Ils m'ont fait grand plaisir; j'ai lu avec un vif intérêt surtout vos chapitres sur le chef, la discipline, les reconnaissances, les positions à prendre, les charges, le courage, l'effet moral, les partisans et les indices, et aussi la pipe, plusieurs pages encore de la post-face. Nous qui sommes en campagne, et chaque jour sur pied, mais indestructibles comme des Cosaques, nous qui sentons l'utilité de la sainteté, de l'autorité et de l'obéissance, de la hiérarchie, nous qui devons constamment donner l'exemple du courage calme qui fait recevoir l'arme au bras la mitraille, et saisir le moment de charger, nous sommes heureux de trouver, même pour un but différent, notre manière de vivre décrite et enseignée comme vous le faites, parce que nous voyons que vous sentez ce qui vit en nous, qu'il y a véritable communion entre nos âmes. Transformez votre but *militaire* en but *pacifique*, et vous sentirez que nous sommes, prêts à tout entreprendre, à tout braver pour notre œuvre.

J'ai appris avec joie par Corrèze que toutes les absurdités débitées sur notre compte n'avaient pas prise sur vous, et pourtant elles pleuvent; la lecture de votre ouvrage m'a expliqué pourquoi, quand bien même vous n'auriez pas personnellement connu quelques-uns d'entre nous. Il y a dans notre vie l'aventure et le chevaleresque qui doivent trouver écho dans votre cœur; il y a surtout le sentiment de la reconnaissance que nous devons à la femme, nous hommes qui avons

un moment *Carbonaro* puis s'engagea dans des affaires industrielles plus ou moins heureuses.

Sous la monarchie de Juillet, il reprit du service, d'abord comme lieutenant-colonel au 7e chasseurs à Limoges, puis comme colonel du 4e hussards.

C'est alors (1831) qu'il écrivit un petit livre demeuré fameux : *Avant-postes de cavalerie légère* où il condensait son expérience des guerres de l'Empire. L'ouvrage fut six fois réédité jusqu'en 1880 et est encore étudié de nos jours (Cf. *A propos de Brack, Essai sur la tactique de combat de la cavalerie* par le lieutenant-colonel Desbrières, *Rev. de Cavalerie*, juin 1911). Amateur d'art éclairé, Brack fut l'ami intime de Géricault et possédait une belle esquisse du *Christ aux Oliviers* de Delacroix.

Promu général en 1838, il commanda l'école de cavalerie de Saumur, puis le département militaire de l'Eure, où il mourut, à Évreux, le 21 janvier 1850. Il est enterré à Fontainebleau.

été aimés d'elle. Nous nous sommes institués, mon cher Brack, les éclaireurs, les Cosaques de cette belle armée, plus puissante que votre grande armée de Napoléon, de cette armée qui donne la vie, qui depuis l'éternité a été tenue en échec, et désunie par l'armée mâle, mais qui se ralliera lorsque nous aurons balayé le terrain occupé par les bourgeois, propriétaires de femmes comme on est propriétaire d'esclaves, et qui sont trompés et bernés par la femme comme le maître l'est toujours par des esclaves. On a beaucoup plaisanté sur notre attente d'un Messie parmi les femmes[1], nous croyons en effet à la venue d'un Napoléon de cette espèce, nous travaillons en partisans pour lui, et attendons de lui nos grades et nos décorations. Pourquoi ce rêve serait-il donc si ridicule? A la fin de la Révolution tous les hommes appelaient un homme pour faire cesser la terreur et l'anarchie, voilà pour la *politique*, l'homme est venu : pourquoi dans la *morale* n'appellerait-on pas une femme pour faire cesser la prostitution et l'adultère? Dans la politique on voulait l'*égalité* des hommes entre eux, pourquoi n'espérerait-on pas l'*égalité* de l'homme et de la femme? La destruction des droits féodaux est loin d'être accomplie, car une moitié de l'espèce est encore inféodée à l'autre, et la révolte du vassal contre son seigneur et maître est assez fréquente, la brutalité du maître à l'égard du vassal est assez dégoûtante, pour qu'une nouvelle nuit du 4 août se prépare.

Je sais bien que ces idées sur l'avenir moral de la femme font rire même ceux qui l'aiment et la respectent le plus; mais vous qui avez si bien fait ressortir, avec La Valette[2] et Morand[3], la puissance des Cosaques, et qui en général sentez

1. Voir le *Globe* du 12 janvier 1832, du 6 février et du 2 mars; et dans les *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, édition de 1865, le tome XIV où se trouvent les *Enseignements d'Enfantin*. Sur l'état d'esprit des Saints-Simoniens relatifs à la « Femme-Messie », voir l'*Histoire du saint-simonisme*, de S. Charléty, nouvelles éditions 1931, Livre II, ch. III.

2. Le comte de La Valette, dont l'évasion, sous la Restauration, est restée fameuse, avait participé comme aide de camp de Napoléon aux guerres de l'Empire et venait de publier en 1831 des *Mémoires et souvenirs*.

3. Le général comte de Morand, un des anciens généraux de l'Empire, avait publié en 1829 : *De l'armée selon la charte et d'après l'expérience des dernières guerres*.

si bien la cavalerie légère en présence des cuirassiers, je vous demande si l'homme n'est pas généralement un vrai cuirassier.

Il y a assez longtemps ce me semble que l'homme règle la politique et la morale comme il l'entend, donnant à la femme la part qu'il veut bien lui *accorder*, le temps des chartes *octroyées* est passé, le régime du *bon plaisir* est fini, le despotisme est un plus mauvais calcul en amour que partout ailleurs, et si des hommes ont voulu le faire disparaître du milieu des hommes, il n'est pas si ridicule de penser que des femmes le repousseront un jour lorsqu'il voudra régner encore sur elles. Or le temps de cette immense révolution nous paraît arrivé, parce que les femmes exercent de *fait* une influence que le *droit* leur refuse; elles sont très *majeures*, quoique la légalité les traite en *mineures*, et leurs chaînes fatiguent plus souvent les bras, les épaules même de leurs tuteurs que les leurs, et le signe de servitude est plus souvent imprimé sur le *front* de l'homme que sur celui de la femme, et enfin l'homme est si impuissant pour engendrer l'ordre et l'harmonie à lui seul, dans l'État et dans la famille, que le moment approche où il comprendra que pour toute génération la femme est indispensable.

Vous aurez peut-être peine à vous expliquer d'abord comment, moi qui vous ai si peu connu, mon cher Brack, sur le seul témoignage d'affection que vous venez de me donner, je vous écris une longue lettre, pour vous exposer nos idées et vous mettre au courant de notre plan de campagne. Il y a mille raisons pour cela, je peux les résumer toutes en une seule que je vous ai déjà dite, vous *devez* beaucoup aux femmes, car elles vous ont beaucoup aimé, et moi j'aime beaucoup ce qu'elles aiment, parce qu'elles désignent par leur amour ceux de qui elles attendent le bonheur. C'est à ces hommes que je dois donc confier la sainte *Conspiration* des esclaves; vous avez été Carbonaro, et il s'agit de quelque chose de mieux ici; car une pareille révolution ne peut être que pacifique et douce comme la femme même.

Le véritable ami du peuple, c'est l'ami de la femme; on a réclamé les droits de l'homme, ils ne sont rien si on ne reconnaît pas ceux de la femme, et si celle-ci ne les consacre pas elle-même en toute liberté; on a voulu faire de la politique

sans morale, une société sans familles, et quand on a parlé de *liberté* et de *raison*, on n'a su trouver d'autre place, d'autre rôle pour la femme que ceux des déesses payennes; on a coiffé une fille du bonnet phrygien, on a drapé une autre fille d'une robe antique; plus tard on n'a vu d'autres soutiens de la prospérité publique que dans l'*électeur*, le *garde national* et le *juré*, enfin aujourd'hui la marmite représentative est un tel gâchis que chacun s'en dégoûte, elle est presque renversée.

Et maintenant que vous savez notre but, comprenez les moyens que nous avons pris pour l'atteindre. On a beaucoup critiqué, blâmé, condamné, réprouvé les idées que j'ai émises sur l'avenir de l'homme et de la femme, on m'a accusé de prêcher la polygamie, le libertinage, que sais-je, l'inceste et mieux encore, la question n'est pas là puisque j'ai dit moi-même que tout ce que j'avançais sur les relations de l'homme et de la femme, je le considérais moi-même comme un rêve, tant que les femmes n'auraient pas librement prononcé sur la bonté de ces idées; ce que je voulais c'est que le monde entier sût, et que les femmes surtout apprissent, qu'il y avait des hommes qui plaçaient tout leur espoir religieux, moral, politique, dans l'ÉGALITÉ de l'homme et de la femme (*égalité* ne veut pas dire *identité* comme on le suppose en général quand on nous accuse de vouloir faire faire à la femme les *mêmes* choses qu'à l'homme). On a beaucoup blâmé mes idées, dis-je, et on n'a pas songé qu on proclamait ainsi l'existence de cette petite société d'hommes *précurseurs* de l'affranchissement des femmes, que par là on révélait aux femmes elles-mêmes, surtout à celles qui souffrent le plus de la subalternité religieuse, politique et morale qui pèse sur elles, le sentiment de leur indépendance, et qu'on excitait ainsi en elles, au moins la curiosité pour notre œuvre, car c'étaient des *hommes* qui nous condamnaient, et il y a bien des femmes qui aiment ce que certains hommes condamnent, quand il s'agit de leur liberté.

Le fait est que, grâce à ce concert mâle d'accusations et de calomnies, il y a peu de femmes qui ignorent aujourd'hui que nous prêchons l'égalité de l'homme et de la femme, et que nous sommes les seuls publicistes, les seuls moralistes, les seuls hommes religieux, qui en fassions la base de la politique, de la

morale et de la religion. Or nous n'avons pas d'autre mission; nous sommes des *annonciateurs* de cette vérité fort simple, savoir, que puisque l'humanité est *mâle* et *femelle*, il serait assez naturel que ses liens moraux, politiques et religieux fussent établis, maintenus et perfectionnés, par la femme aussi bien que par l'homme.

Quant à l'absurdité et à l'indécence des idées que nous avons produites sur la morale de l'avenir, il est bon de remarquer que si elles étaient vraiment si absurdes qu'on le dit, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus, et que ce qu'on nomme l'indécence est aujourd'hui une condition obligée pour attirer l'attention publique, si l'on en juge par les théâtres, les romans et la peinture. Mais je le répète la question n'est pas là : sait-on qu'il y a une troupe de jeunes hommes, tous aimant beaucoup les femmes, et qui se sont voués au célibat, en appelant les femmes à la liberté, afin de favoriser leur émancipation, en la proclamant de toutes manières comme religieuse, indispensable et très heureuse pour tous? Voilà tout ce qu'il nous importe de faire savoir, aux hommes, mais surtout aux femmes.

Placé à ce point de vue, vous comprendrez tous nos actes, depuis notre célibat, jusqu'à notre costume, depuis nos procès jusqu'à nos courses individuelles au milieu de Paris, depuis les injures que nous adressent les journaux et les avocats généraux jusqu'aux cris des gamins et aux grossièretés de l'ouvrier ivre ou du garde national sortant de sa boutique[1].

Il y a aujourd'hui un assez bon nombre d'hommes qui nous disent qu'il est déplorable de nous voir faire de pareilles *niaiseries*, nous qui avons montré autrefois quelque talent en économie politique, en politique ou dans des fonctions spéciales d'ingénieurs, avocats, médecins, négociants, etc. Plus ils trouvent que nos actes sont pleins de puérilité, plus ce devrait leur être un sujet de réflexion, s'ils nous jugent d'ailleurs comme ayant eu autrefois quelque mérite; pour un seul homme, pour moi, peut-être pourraient-ils dire que je suis

1. Voir *Histoire du saint-simonisme*, nouv. édit., 1931, Livre III, ch. IV. Au sujet de la retraite à Ménilmontant, du costume, de l'obligation du célibat, et de la lassitude des apôtres.

fou, que je suis monomane, mais pour une troupe d'hommes déjà assez nombreuse, qui se recrute principalement à l'école polytechnique, au barreau, à l'école de médecine, c'est un peu plus difficile. Eh bien, ils aiment mieux croire à ce miracle, à la transformation d'hommes de talent en idiots, que d'examiner.

S'ils nous considéraient au contraire comme un signal, comme un drapeau d'affranchissement pour la femme, ils comprendraient que tout notre art, que toute notre tactique doit consister à nous faire voir le plus que nous pouvons, et à inscrire le plus clairement sur nous-mêmes le signe que nous voulons faire lire par tous, même par ceux qui ne pouvaient pas lire notre *Globe* et nos ouvrages et qui nous comprennent mieux en *voyant* notre persévérance, notre fermeté, qu'en *écoutant* de beaux discours académiques, comme ceux que nous faisions autrefois.

Quand nous comparons l'immense publicité que notre existence a acquise depuis deux ans à l'exiguïté des ressources pécuniaires que nous y avons pu employer, et au petit nombre d'apôtres qui s'y sont voués, il faut bien reconnaître, ou que le monde est merveilleusement disposé à s'occuper de questions pareilles, ou que nous sommes des magiciens qui forçons les hommes sages à s'occuper de niaiseries. Et lorsque nous voyons d'ailleurs les théories économiques que nous professions sous une grêle de quolibets, il y a 8 ans dans le *Producteur*, et il y a deux ans dans le *Globe*, passer à l'ordre du jour maintenant; lorsque nous voyons partout prêcher la construction des *chemins de fer*[1] qui ont tant fait rire Figaro de nous, ou demander la destruction de l'amortissement qui nous faisait repousser autrefois par tous les financiers, ou encore réclamer l'institution d'un large système de banques et de caisses d'épargne que nous appelions dans le désert depuis 1825, et que Saint-Simon prêchait déjà sous la Restauration nais-

1. Dès 1826, dans le *Producteur*, les Saint-Simoniens avaient fait campagne en faveur des chemins de fer. Au début de septembre 1832, leurs idées triomphaient enfin : le *Moniteur* annonçait qu'une commission d'ingénieurs avait reçu la mission de préparer un vaste projet de construction de chemins de fer et, le 7 septembre, le Saint-Simonien Émile Péreire déposait son avant-projet de chemin de fer de Paris à Saint-Germain.

sante; enfin lorsque nous voyons qu'on s'occupe d'un projet de loi d'expropriation pour cause d'utilité publique, afin de modérer la faim dévorante du propriétaire, et que nous nous rappelons que dans le *Producteur* encore c'était un de nos thèmes favoris, puisque nous y avions formulé de la manière suivante nos idées sur la propriété : étendre aux besoins de l'industrie la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, en modifiant cette loi quant à ses lenteurs, à ses frais, et aux conditions de l'expertise; quand nous voyons toutes ces choses, il nous est permis de réclamer un peu d'indulgence pour toutes les *folies* qu'on nous voit faire aujourd'hui, ne fût-ce que comme un juste salaire du bien que nous avons fait en produisant des idées neuves.

Un jour on verra bien qu'il y a absurdité à tourner dans la spirale sans fin des systèmes politiques, tant que la femme ne jouera pas un rôle dans les conceptions des publicistes; que ce soit celui que nous lui assignons, nous hommes, peu importe, c'est le principe qu'il faut reconnaître; mais il y a une foule d'intelligences assez lourdes pour se ruer contre une pareille idée, parce qu'elles ne conçoivent dans la politique que la guerre, ou des élections, des gardes nationaux ou des gendarmes, parce qu'elles ne savent pas que l'*industrie* et l'*art* font partie intégrante de la politique, qu'on nourrit le *corps* avec l'une et qu'on exalte l'*âme* avec l'autre, et qu'à vrai dire la politique n'est pas autre chose dans une société *pacifique*, comme la théologie n'est pas autre chose que la science dans toute société où il n'y a pas des initiés et des profanes.

Que la guerre disparaisse *de suite* du milieu des hommes, nous ne sommes pas encore assez fous pour dire une pareille bêtise; mais qu'un homme paraisse qui ait pour les *arts* et pour l'*industrie* le génie que Napoléon avait pour la guerre, et cet homme sentira bien vite qu'il ne doit pas traiter la femme comme Napoléon traita Mme de Staël, ni même comme il traita Joséphine. La femme n'est pas une couveuse de soldats en jaquettes, pour l'homme qui sait que le *poète* a toujours invoqué l'inspiration d'une muse, et que l'homme ne désire jamais plus ardemment la *richesse* que pour en parer celle qu'il aime, et la gloire que pour lui en faire hommage, et la puissance que pour la montrer de plus haut au monde.

Mais si la guerre ne quitte pas à l'instant les hommes, au moins peut-on hâter son départ, et agir au moins comme si on voulait lui faire sentir qu'elle ferait bien de transformer son ardeur destructive en puissance d'association et de production.

Vous, mon cher Brack, en déposant momentanément votre épaulette, en suspendant votre épée au crochet rouillé de la Restauration, vous vous étiez fait encore cavalier-léger dans l'industrie, vous avez été des premiers à entrer en campagne avec Constantin, Glatigny, Rougevin, avec votre ami Bro, tous certainement excellents officiers d'avant-garde; les *cuirassiers* vous ont culbutés dans vos fossés, vous avez été enfoncés dans les marais d'Enghien, à la plaine de Passy et dans presque toutes vos affaires, excepté les premières; certes je me garderai de vous citer ceux qui se sont tirés de cette campagne sains et saufs, chargés même de butin et sur leur monture prise à la grosse cavalerie ennemie, pour vous reprocher de ne pas avoir fait comme eux; ils ont employé en général des ruses de guerre que j'aime peu, parce qu'elles ne renferment ni poésie, ni amour. Mais votre déroute générale ne fut-elle pas une preuve de la mauvaise organisation du corps d'armée que vous aviez derrière vous, et par qui vous pensiez être suivis et soutenus? A cette époque on voulut faire la société commanditaire de l'industrie, mais quand bien même elle aurait pu se fonder, vous n'auriez pas réussi, parce que pour concevoir vos plans vous ne vous étiez pas informés à l'avance, si les femmes voudraient avoir des maisons de campagne à Saint-Gratien, à Passy, à Grenelle, à Beaujon, à François Ier[1], etc. Or c'était là cependant toute la question. Ainsi nous sommes très loin de dire que les femmes doivent faire les terrassements comme Magr, les plans comme Constantin, les actes comme Glatigny, la bâtisse comme Rougevin, ni même les courses à cheval ou en tilbury comme le colonel Bro, mais nous prétendons que leur inspiration doit intervenir d'une manière très manifeste dans toutes les entreprises des hommes, car en définitive l'œuvre doit être utile aux femmes aussi bien qu'aux hommes.

1. Le Colonel Brack semble avoir été mêlé à de vastes spéculations de terrains et entreprises de lotissement, si courantes sous la Restauration, et qui ne connurent pas toutes une issue heureuse.

Leur éducation ne le leur permet pas, direz-vous. Parbleu, je le crois bien, ce sont les hommes qui la leur imposent; ils en font, bon gré mal gré, des serinettes pour les faire chanter dans leur cage, ou des bayadères pour récréer leurs yeux quand ils digèrent. Une femme ne se vend pas bien, je veux dire ne se marie pas, si elle ne possède pas ces qualités, ou bien si, selon la vieille morale d'avant Molière, elle ne sait pas coudre, filer, et surveiller le pot-au-feu. Aussi est-ce l'éducation des femmes qui doit changer, aussi bien que leur importance sociale; mais elle ne changera utilement pour elles, que du jour où ce ne seront plus, je ne dis pas des Jésuites, mais des *hommes* seuls, quels qu'ils soient, s'appelassent-ils Royer-Collard, Cousin ou Thiers, qui seront chargés de l'éducation *publique*; car le public est homme et femme, et à moins que M. Thiers ne soit hermaphrodite, ce qui est vrai sous quelques rapports, il ne parviendrait pas à rien enfanter qui fût de nature à élever les femmes à la dignité sociale qui leur est due.

C'est sur cette nécessité d'appeler les femmes à s'occuper directement et hautement de ce qu'elles jugent conforme à leur nature, et par conséquent à leur bonheur et au nôtre, que nous avons voulu appeler l'attention des hommes et surtout des femmes, certains à l'avance que les hommes nous accuseraient de répandre par là des sentiments très dangereux, capables d'exciter leurs femmes à la révolte, en leur montant la tête avec le mot de liberté. Les maîtres, de tout temps, ont fait pareil reproche à ceux qui s'intéressaient au sort des esclaves.

Qu'on ne nous demande donc pas même comment nous concevons que la société sera organisée alors, s'il y aura encore une charte, un article 14, une chambre des députés, etc., etc. Notre pensée à cet égard est de peu d'importance; l'homme d'ailleurs devrait être las des systèmes sociaux faits par des hommes, ils tombent comme grêle depuis 40 ans. Avant de savoir *comment* la société sera organisée, il faut savoir par QUI elle sera organisée; or nous pensons que ce sera par l'homme ET la femme. Avons-nous tort? C'est ce que l'homme ET la femme peuvent décider, mais non pas l'homme seul. Aussi sommes-nous très peu surpris d'être méconnus et mal jugés par les hommes, ou même d'être inconnus pour les femmes et souvent calomniés par celles qui ne nous jugent

qu'à travers les journaux, les tribunaux, les auteurs dramatiques, les députés même, et en général qui ne nous connaissent que travestis par leurs maris ou même leurs amants, mais tôt ou tard elles sauront ce que nous voulons pour elles; et alors, commes elles verront que nous avons d'ailleurs prouvé aux hommes que nous en savions au moins autant qu'eux en politique, en histoire, en philosophie, et que nous avons eu de plus qu'eux le courage de nous exposer pour elles aux insultes de tous, aux plus rudes privations, au célibat surtout, nous qui sommes si remplis d'elles, à la perte même des affections qui nous étaient les plus chères et qui voulaient nous détourner de notre œuvre, alors nous aurons, comme après vos combats, la récompense et l'honneur; et sous ce rapport vous devez sentir qu'un seul témoignage de femme qui encourage aujourd'hui nos efforts, guérit largement les blessures que les bourdons nous font, leur dard blesse si peu, c'est comme la lance du Cosaque, toujours piquée dans la boue, elle s'émousse.

En voilà bien long, mon cher Brack; je vous enverrai ces jours-ci un volume contenant la relation de notre procès[1], j'espère que vous prendrez la peine de le lire; et nos chants[2] dont je suis bien aise que vous connaissiez la musique, vous à qui Dieu avait donné, comme à mon frère, le cœur d'artiste, et comme à moi l'âme du chevalier. Adieu.

Pr ENFANTIN[3]

***

Monsieur Fortuné Brack
Colonel du 4e régt de Houssards
France
par le ministère de la guerre à Paris.

Vieux Caire, 19 9bre 1834.

Il y a deux ans, mon cher Brack, vos *Souvenirs*[4] sont venus

1. Les deux procès, le *Procès en Cour d'assises*, 27 et 28 août 1832, et le *Procès en police correctionnelle*, 19 octobre 1832 forment deux volumes parus en 1832.

2. Les *Chants saint-simoniens* sont réunis en une dizaine de feuilles dans la *Bibliographie saint-simonienne* d'Henri Fournel parue en mars 1833.

3. La signature est suivie de la mention « T. S. V. P. » de la main d'Enfantin, et d'un post-scriptum d'Holstein, un des disciples du « Père ».

4. Il s'agit de l'ouvrage *Avant-postes de cavalerie légère*, qui porte en sous-titre : *Souvenirs*.

me chercher dans ma retraite de Ménilmontant, et maintenant, jusqu'en Égypte, vous pensez à moi. Merci. Votre *Manuel* m'a trouvé chez un Houssard qui m'a reçu en ami, en frère, et qui depuis un an que je mis, pour la première fois, sa main dans la mienne, n'a pas cessé, un seul instant, de me donner tout ce que je laissais en France d'affection intime et franche. Je suis chez Soliman Pacha, qui déjà, avant mon arrivée, connaissait vos *Souvenirs*, et à qui j'ai donné votre *Manuel*. Après ce que je vous avais écrit sur votre premier ouvrage, mon amour-propre et mon amitié pour vous se sont réjouis de voir confirmer mon opinion par un bon juge. Soliman fait traduire vos *Souvenirs* pour l'armée du Pacha, et vos *Manuels*[1] seront traduits pour les écoles militaires dont il est inspecteur. Il vous a connu autrefois, mais de loin et à travers la poussière des camps, peut-être aussi dans le monde de 1814 et de 1815, et il ne savait pas encore bien qui vous étiez; aujourd'hui, il prétend que, s'il venait en France et qu'il y vît tous les régiments, il reconnaîtrait le vôtre, sans lire son numéro 4, rien qu'à sa tenue, à son instruction, et à sa discipline; j'espère que c'est avoir fait parfaite connaissance avec vous. Quant à vos *Souvenirs* en particulier, son opinion est que c'est le meilleur ouvrage, le plus utile qui ait été écrit pour les militaires, depuis que la guerre se fait selon Napoléon; il dit qu'on y sent un homme qui a fait la guerre, l'œil ouvert et non en aveugle, et qui aime et connaît à fond le soldat. Soliman sait que je vous écris, et il est bien aise que je vous dise sa pensée.

Pour moi je vous félicite, mon cher ami, d'avoir trouvé dans un régiment de Houssards, dans le 4e si renommé autrefois par ses fredaines et ses bamboches, des officiers aussi capables de vous aider dans votre bonne œuvre que MM. de Goyon et de St-Rémy. Je ne vous dirai pas que lorsqu'il devient vieux le diable se fait ermite, mais quand je vois des Houssards, et surtout du 4e, *travailler* en temps de paix, je regarde au ciel pour voir si rien n'est changé dans ce monde, et je me réjouis, car c'est pour moi un signe que les régiments seront bientôt, comme vous le dites, le complément de l'éducation civile, civique et... pacifique.

1. *Collection de manuels à l'usage du 4e hussards* (Limoges, 1833).

Dieu réserve à notre siècle ce miracle. Oui ce seront les régiments qui seront la base de l'éducation pacifique; c'est en eux que réside encore aujourd'hui la force sociale, et pourtant il existe une autre *force* sociale, celle qui *produit*, qui n'a encore aucune organisation, qui n'a pas de rang légal dans la hiérarchie sociale, qui vit dans le désordre, dans l'anarchie, et qui ne pourra trouver des exemples d'ordre, de travail, d'honneur que dans les temples de la guerre, dans les casernes : vous l'avez dit, c'est à vous à former les *contre-maîtres* de l'industrie, les sous-officiers pacifiques, les cadres du travail productif, la base de l'armée pacifique des travailleurs. Figurez-vous un instant, mon cher ami, qu'un jour les gouvernements prennent autant de soin de l'instruction des industriels qu'ils en prennent de celle des soldats, imaginez des *colonels pacifiques* aussi ardents que vous l'êtes à l'éducation de leurs *soldats*, et rêvez alors les merveilles créatrices que les peuples pourraient accomplir.

Je vous rabâche ici ma vieille marotte, tant pis pour vous, pourquoi venez-vous me chercher si loin; il me semble d'ailleurs que dans ma grande lettre de Ménilmontant[1] je vous parlais beaucoup des *femmes*, si aujourd'hui je vous parle d'*industrie* vous aurez eu deux fois toute ma vie. Et il est bien juste que je vous aie parlé des femmes quand j'étais en France, puisque c'est pour avoir parlé d'elles que la France m'a emprisonné et à peu près chassé, de même il est juste que, d'Égypte je vous parle d'industrie, puisque c'est pour une œuvre industrielle que je suis venu ici et que l'Égypte m'accueille[2].

Vous avez lu quel était le but de notre voyage en Égypte, profiter du prodigieux développement du grand peuple arabe pour l'inspirer (*sic*) des travaux les plus utiles à l'Égypte et au monde; hâter par exemple le moment où la communication des deux mers sera opérée; percer cette route de l'Inde que voulait Napoléon, et faire de l'Égypte, comme il le voulait aussi, un beau jardin, lieu de repos pour tout le commerce du

1. En 1834, Enfantin n'a pas oublié la lettre de 1832. Cette curieuse allusion prouve l'importance qu'il attachait lui-même à sa première lettre.

2. Voir sur le séjour en Égypte, le livre III, chap. Ier et chap. II de *l'Histoire du saint-simonisme*, nouv. édit. 1931.

globe. Nous suivons ce programme qui vaut bien celui de l'Hôtel de Ville, avec la patience laborieuse que vous nous connaissez, et nous avons foi qu'il viendra un jour où l'on nous saura quelque gré (la France plus que tout autre) de la part que nous aurons prise à ces travaux gigantesques que l'Europe ignore, malgré toute sa science et sa richesse, malgré la civilisation et la puissance dont elle est si fière et qu'elle emploie si pauvrement.

Ingénieurs, agriculteurs, médecins, professeurs, artistes, j'ai déjà amené ici une petite colonie que je grossis peu à peu, selon les besoins du service, et que je grossirai d'autant plus que les premiers arrivés auront donné des preuves de leur talent et de leur utilité. Plusieurs sont dans les écoles, d'autres dans les hôpitaux, un plus grand nombre aux grands travaux du Barrage du Nil[1], et quelques-uns en amateurs, parcourant l'Égypte en artistes voyageurs, dessinant, sculptant, et s'inspirant aussi du chant des Arabes. Partout nous avons trouvé un accueil bienveillant, hospitalier, de l'estime pour tous, et déjà même un certain espoir dans les services que nous pouvons rendre.

Vous aurez entendu parler, probablement de diverses manières, du voyage du M^al Marmont, et de son séjour chez Soliman Pacha. Il y a été reçu comme un ancien lieutenant du grand Capitaine, avec toute la délicatesse et la grandeur que Soliman sait donner à son hospitalité. J'ai eu plaisir à me trouver chez lui dans ce moment; le maréchal a vu tant de grands événements que, quels que soient ses torts ou ses faiblesses, il est intéressant à entendre; la justice du siècle, d'ailleurs, a été si lourde pour un homme dont tous les torts viennent de ce qu'à deux fois on a chargé ses épaules trop faibles de la destinée de la France et de l'Europe même, qu'il est curieux de voir cette colonne brisée de deux trônes, cet enterreur de rois et d'empereur, ce vieux maréchal qui a combattu les Autrichiens et les Russes aujourd'hui haï par les ennemis des empereurs et des rois et chéri par les empereurs d'Autriche

1. Les apôtres, ayant dû, après le refus du pacha, renoncer au projet du canal, se contentèrent d'étudier un projet de barrage du Nil : « Aucune nation, disait le Père, ne peut entreprendre aujourd'hui une œuvre pacifique aussi grande... Songez à Monge et à Carnot... » Le barrage fut « ajourné » en mai 1835.

et de Russie. Enfin Marmont fait un voyage qui sera certainement utile à nos politiques européens : parti de Vienne il a visité la Russie, Constantinople, la Syrie et l'Égypte. Or c'est dans ces pays que s'agitent en ce moment les destinées du monde. Sans caractère officiel, il voit mieux qu'un ambassadeur; son œil d'ailleurs est bon, et en somme je le crois au moins aussi bon diplomate que général, malgré son *instruction* militaire qui est profonde et certes en première ligne.

Le Pacha vient d'arriver au Caire, après une course faite dans le delta; il professe une envie de travail qui fait plaisir; malgré son âge, il y a, sous cette barbe blanche, une activité de jeune homme et une noble passion pour les grandes choses.

On annonce l'arrivée à Alexandrie d'un envoyé russe; je crois qu'en effet la solution des affaires d'Orient s'avance; mais on échangera encore bien des ambassadeurs avant leur fin.

Adieu, mon cher ami, vous voyez qu'avec vous je suis toujours bavard, c'est un faible au moyen duquel on peut mesurer mon amitié, et vous ne m'en voudrez pas si je n'ai pas supprimé une ou deux pages. Pour vous, envoyez-moi toujours des volumes, car ils sont bons ; mais joignez-y aussi quelques lignes qui soient pour moi, et qui me parlent davantage de vous, de ce que vous aimez et de ce que vous faites. Je vous serre la main.

Pr ENFANTIN

***

Monsieur A^r Morelet
Dijon
Côte d'Or.

Paris, 22 mars 1843.

Mon cher Morelet, je vous remercie de votre bon et sérieux jugement sur mon livre. La principale critique, celle sur la longueur, est fort juste, mais j'ai des circonstances très atténuantes, auxquelles je crois vous n'avez pas assez songé. J'ai cru devoir, dans ma position, ne pas craindre d'exagérer les conditions d'ordre, de méthode, d'enchaînement, de raison; mon motif était que, pour presque tout le monde, je suis un *fou.*

J'ai voulu que, pour beaucoup de ceux qui me liront, cette opinion devînt au moins une énigme difficile à comprendre; c'est-à-dire, qu'on s'étonnât qu'un fou fît si peu de gambades. Or tout ouvrage *serré* paraît *long*; mon volume, pour le plus brave, fait l'effet de trois volumes, cela est vrai, et tout cela cependant ne ferait pas plus de 20 feuilles d'un in-12, édition Charpentier, à 3.50e le volume. En une seule journée le lecteur le plus maladroit peut lire facilement, mais simplement *lire*, ce bouquin. Je ne craignais pas d'*effrayer l'ennemi*, surtout en traitant de l'état de la propriété en France; car, à vrai dire, l'ouvrage qui porte le nom de *Colonisation de l'Algérie*, a au moins autant en vue la *colonisation de la France* par les Français qui couvrent son sol. Ce n'était donc pas seulement pour éclaircir mon projet algérien que j'avais à parler de notre propriété *foncière*, *mobilière* et *mixte*, mais pour faire réfléchir, sur ce sujet, nos propriétaires *féodaux*, *libéraux* et *juste milieu*; c'est au point que je crois ce chapitre le plus important de l'ouvrage.

Vous exagérez, je crois, ce que vous nommez le *privilège* exceptionnel des *faillis*, quand vous prétendez qu'ils peuvent se libérer *intégralement*, sans que leur *honneur* souffre la moindre atteinte, en ne payant qu'une partie de leur dette. Si cela était, pourquoi donc la loi et l'opinion auraient-elles admis la *réhabilitation*? C'est parce que vous n'avez pas été négociant que vous jugez ainsi les risques d'*honneur* auxquels s'expose l'homme qui entreprend des affaires *commerciales*. A ce propos, je veux vous donner une démonstration ad hominem. L'homme le meilleur et le plus honnête que j'aie connu, avait refusé de prêter son crédit au gouvernement consulaire; il était alors l'un des premiers banquiers de Paris; le gouvernement consulaire s'en vengea, et pour des affaires faites par ce banquier avec l'*étranger*, il le chicana, l'entrava, le vexa si constamment et avec tant d'acharnement, que le banquier succomba. C'était vers 1800. Depuis lors ce banquier, laissant à l'un de ses frères, son associé, le soin d'une liquidation par *concordat*, s'éloigna des affaires, et obtint en 1807 une place assez obscure, mais toutefois honorable dans les bureaux de l'Université. En 1815, un de ses fils eut l'idée, en sortant de l'École polytechnique, d'entrer dans les gardes du corps; une

question détournée, mais assez claire, sur la fin des affaires de la maison de son père, lui montra qu'il avait porté trop haut ses prétentions. Le même fils étant enfant, dans une pension où était aussi notre collègue Bacinet (?), avait vu représenter devant lui, pour le narguer, une pasquinade d'enfants tirée d'une pasquinade des Variétés, on lui avait joué la *banqueroute* du savetier. Enfin lorsqu'après avoir été repoussé par les nobles gardes du corps, il lui arriva de vouloir, quelque temps après, se marier avec une jeune personne qu'il aimait, dont il était aimé, qui était presque sa parente, le père de celle-ci s'y opposa, ne voulant pas donner sa fille au fils d'un failli — ce banquier failli était mon père[1].

Le débiteur ordinaire, dites-vous, doit toute sa vie et engage son honneur, cela est vrai, mais il me semble que vous ne tenez pas compte de la différence des positions d'un débiteur *civil* ou d'un débiteur *commercial*. Outre toutes les causes qui peuvent ruiner un *civil* et qui existent pour un *commerçant*, celui-ci est exposé sans cesse à mille chances de ruine inhérentes à sa qualité de commerçant, car il a un *portefeuille* plein de créances qui peuvent, d'un jour à l'autre, se réduire à zéro; il a dans ses magasins des *marchandises* que la moindre crise commerciale peut faire baisser de prix : en un mot, il n'y a, pour ainsi dire, pas d'*excuse*, si ce n'est celle d'ignorance ou de légèreté, pour le civil qui tombe en déconfiture; il y en a presque toujours pour le commerçant failli, dans l'état anarchique du commerce de nos jours. Pourquoi un *civil* doit-il plus qu'il n'a? parce qu'il consomme plus qu'il ne le *devrait* faire, ou bien parce qu'il s'amuse à *spéculer*, sans

1. Des amis d'Enfantin le pressaient au moment où il écrivit cette lettre d'épouser Adèle M... dont il avait eu un fils. Il refusa, voyant dans cet hommage à la morale traditionnelle une atteinte à la Doctrine. « J'ai conservé cette vieille habitude, de juger nos actes en me plaçant cinq cents ans en avant. » Et faisant allusion à cette faillite dont il parle ici avec une violence qui est rare chez lui : « Ah! vous avez peur que je n'aie souffert et que je ne souffre d'un enfant! Est-ce que je ne suis pas le fils d'un failli? Est-ce que cet héritage ne m'a pas fait fermer les portes des gardes de corps où l'on voulait me faire entrer? Est-ce que la jeune fille que j'aimais à vingt ans ne m'a pas été refusée parce que mon père avait failli?... » Enfantin croit encore et croira toujours à la valeur symbolique de ses actes; il y croit, pour lui seul sans souci de l'opinion, même si elle juge cet orgueil avec ironie. Même, sur le seuil de la vieillesse, entré dans les « affaires » il veut être autre chose qu'un « bourgeois ».

payer patente. Ces deux causes de ruine doivent être vigoureusement combattues par la loi, c'est justice, c'est même de bonne police. Vous ne dites rien d'ailleurs de la contrainte par corps, de la sévérité de l'échéance commerciale, des défenses qui entourent le débiteur hypothécaire; enfin, quoique vous en disiez, il y a beaucoup de débiteurs civils qui doivent plus qu'ils n'ont et qui ne sont pas pour cela fort déshonorés, tandis qu'au moindre *protêt*, l'*honneur* d'un négociant est compromis. — Je crois que ce qui vous trompe beaucoup, c'est que vous ignorez ce que c'est que l'honneur d'un négociant; je conviens qu'il y a aujourd'hui d'assez fortes raisons pour justifier votre ignorance sur ce point, parce qu'il y a très peu de négociants honorables; mais dans quelles classes de la société voyez-vous beaucoup d'hommes ayant l'honneur propre à leur classe? Songez donc que, même sous les drapeaux, où selon Chateaubriand l'honneur s'était réfugié pendant la Terreur, on ne songe qu'aux grades et aux appointements du grade; et chez les civils non commerçants, surtout chez les débiteurs civils un peu chargés par leurs créanciers, combien en trouverez-vous qui ne vendraient pas leur âme, pour avoir une *place* qui leur donnerait crédit pour emprunter un peu plus?

Malgré votre critique, je maintiens que la loi commerciale est faite *généralement* en faveur du créancier contre le débiteur, et si vous trouvez que le débiteur civil est mal traité par la loi, c'est, je crois, parce que vous avez surtout en vue le débiteur civil qui a signé un *billet à ordre*, ce qui n'est pas, évidemment, le cas général de la dette civile que j'avais en vue, puisqu'il touche de très près les formes commerciales, et que je m'occupais particulièrement du prêt hypothécaire et de l'*obligation* civile.

Songez d'ailleurs au principe : *Les lois sont faites au profit de ceux qui les font.* — Ce principe, d'une importance politique majeure, me semble de vérité évidente, et si vous trouviez une occasion où il ne vous parût pas vrai, il y a l'infini contre un à parier que vous vous tromperiez.

Quant au mouvement de l'Est à l'Ouest, je n'ai pas bien compris si vous vouliez contester l'idée que l'Espagne, *indépendamment du butin*, était un lieu d'*habitation* préférable à

l'Algérie. Moi je le crois, quoique je n'aie pas vu l'Espagne et parce que j'ai vu l'Algérie. Qu'il y ait eu du butin à faire, cela sans doute n'a pas dégoûté les Arabes, mais s'il n'y avait eu que cela, les Arabes auraient pillé et auraient fait *ailleurs* leurs beaux monuments et leurs beaux travaux d'irrigations, ils les auraient faits dans cette province d'Oran que vous trouvez boisée, arrosée, salubre et bien défendue, ce qui ne gâte rien quand on veut *posséder et cultiver*. Mais pourquoi donc, alors, concluez-vous comme moi et comme les Romains, qu'il faut commencer par l'Est? — Je n'ai pas compris.

La Commission va de mal en pis, ou de peu à rien, à moins que rien. Je crois que tous les travaux faits serviront non pas de torche incendiaire, mais d'autres torches aux employés du ministère et même à un monsieur qui n'est pas incendiaire, mais qui a bien besoin d'être torché et qui est un vrai torchon. On prétend qu'on va renvoyer ce torchon en Algérie, pour achever de s'y salir; on appelle cela : compléter l'exploration scientifique. La commission académique a un pied de nez aussi long que le nôtre, et c'est un pied de cochon. — Quand donc venez-vous partager notre honte? Nous avons vraiment besoin de vous pour faire un coup de tête, sans lequel nous serions comme les débiteurs civils dont l'honneur est engagé. On veut nous faire passer pour des débiteurs insolvables, pour des gaillards qui ont emprunté à l'État et se sont gobergés en Algérie avec l'emprunt, pour des B... enfin, et c'est tout dire. — Je finis donc en vous serrant la main et en vous criant : Vengeance!

P. ENFANTIN

SOUVENIRS

Lorsqu'en 1928, un an après la mort de mon amie mademoiselle Louise Catherine Breslau, j'organisai à l'école des Beaux-Arts une exposition rétrospective de son œuvre, je demandai au Dr Conrad, un Allemand dont elle avait fait le portrait dans sa jeunesse, de bien vouloir me l'envoyer à cette occasion.

Non seulement le Dr Conrad, qui avait alors quatre-vingts ans, accéda à ma demande, mais il m'envoya aussi la photographie de deux articles de mademoiselle Breslau parus en 1884 dans une petite Revue qu'il dirigeait à Munich.

Je n'en ignorais pas l'existence. Mon amie m'en avait parlé autrefois, mais, depuis tant d'années, je les croyais disparus à jamais; je ne m'en rappelais que le titre bizarre : « Lettres du Lieu de Perdition! »

Quand mademoiselle Breslau écrivit ces pages, elle revenait d'un château de Lorraine où elle avait été faire le portrait d'une jeune fille « du meilleur monde », mademoiselle M. de G...

Dans ce milieu aristocratique, l'on gardait encore les préjugés d'un autre âge. Les artistes y étaient considérés comme des réprouvés et Paris une ville de corruption où il était impossible de faire le salut de son âme.

De là, le titre romantique que mon amie donna à ces lettres imaginairement adressées à son jeune modèle et qu'elle publia au moment de l'exposition rétrospective de Marie Bashkirtseff, morte quelques mois auparavant.

Quoique mademoiselle Breslau fût brouillée depuis assez longtemps avec la jeune Russe pour une cause futile, mais qui avait des raisons profondes dans leurs divergences de sentiment et d'éducation, elle gardait à sa camarade d'atelier une vive sympathie et sa mort cruelle l'émut profondément.

Jamais mon amie qui peinait si durement pour assurer sa modeste existence ne conçut le moindre sentiment d'envie et de basse jalousie pour le luxe, les richesses et les succès de son ancienne camarade et ses écrits prouvent avec quelle générosité elle l'appréciait et lui rendait justice.

MADELEINE ZILLHARDT

LETTRE DU LIEU DE PERDITION

Juillet 1885.

A Mademoiselle de...

Vous êtes une jeune fille du meilleur monde, vous figurez dans le Gotha; voilà qui est certain. Moi, je suis une artiste, c'est certain aussi...

Il n'y a rien de commun entre nous, excepté la jeunesse. Il est évident que c'est toujours quelque chose, dans cet enfer où tout se balance sur un trapèze chauffé à blanc, dans ce cirque sanglant de Satan! Vous n'avez rien à craindre, vous, très aimable petite Duchesse, vous vivez et vous vivrez toujours, malgré toutes les révolutions et contre-révolutions, dans une société choisie où tout est noble, propre, bien nourri et où règne une saine morale.

La destinée m'a, dans un de ses rares instants d'intelligence, jetée sur votre chemin. Votre âme innocente a aspiré le dangereux reflet d'une âme d'artiste comme elle aurait respiré le parfum mystérieux et damné des profondeurs de la vie!

Chère petite Duchesse, vous vous doutez à présent, vous comprenez même peut-être, que le monde ne s'arrête pas aux limites de votre parc centenaire, qu'il se trouve encore un tout petit bout de terrain, de l'autre côté de votre aristocratique enceinte, et qu'il peut éveiller l'intérêt et le désir d'agir.

Vous souvenez-vous encore, vous et vos sœurs, de votre doux sourire lorsqu'en cette très sainte heure du Vendredi-Saint résonna dans la chapelle de votre parc la parole qui dit « que le Dieu Rédempteur descendit aux Enfers pour prêcher l'Évangile aux damnés »? Vous souvient-il, également, de cet autre sourire, très ironique celui-là, quand vous me demandiez s'il existait aussi un Dieu pour les artistes sans religion ni foi?

Oh oui! Il existe, ce Dieu, ce Rédempteur des artistes, car le Tout-Puissant sait et ressent ce qu'ils souffrent, ces damnés universels! — Il les aime, oui, il les aime! et leur a donné dans leur enfer un miroir merveilleux qui reflète toutes les extases! Quant aux bourgeois, il leur a laissé la pondération, la bonne chère, de gros ventres, le cours de la Bourse, les ciseaux à coupons et l'ennui, car il les déteste!

Quant au miroir merveilleux!... mon Dieu, que mes yeux sont troubles aujourd'hui!... Je vous envie presque les vôtres, chère petite Duchesse.

Il y a des yeux bleus et doux comme un ciel printanier; des yeux noirs et terribles comme ceux d'Émile Zola; de verts et d'autres qui scintillent en toutes couleurs; d'autres qui, dans la nuit, se lèvent comme l'aurore avec des rayonnements bizarres, incertains, lumineux. Comme vos yeux à vous, chère et incompréhensible Amie.

Voulez-vous regarder dans mon miroir mystérieux, chère petite sorcière? Je radote : n'êtes-vous pas de nouveau, vous la bienheureuse, dans ce coin béni qu'on appelle la province, ce coin de terre qui couvrit de son ombre votre noble naissance? Comment espérer que votre âme se souvienne encore de notre dernière rencontre à Paris?

Voyez-vous encore le soleil radieux, le sol clair aux ombres violettes, les taches noires mouvantes, les reflets bleus? Taches aux contours précis, lumières brillantes, vous souvenez-vous de ce que formait tout cet ensemble? L'image d'une grande avenue, l'avenue des Champs-Élysées!

La Diabolique! C'est ainsi que la baptisa le Maître de chez vous.

Les Champs-Élysées! Si le diable n'est que le singe de Dieu, ainsi que le disait un prédicateur faisant allusion au réformateur Luther, il faut avouer qu'il a fait preuve d'un sens divin et artistique. Que ce vieux Paris, quelquefois si gris, si sale, si bête, paraît donc jeune et intelligent ici!

Me voici au milieu du flot de la foule élégante. Ici, les attelages étincelants de pur sang, là, les gentlemen dont les chapeaux hauts de forme se profilent comme autant de touches noires sur un ciel gris perle. Là aussi, les cocottes à la fière poitrine se pavanent, une plume vert perroquet sur leur petit chapeau. Là encore, les grasses nourrices, telles de soyeuses vaches sur les prairies de Normandie, se débattent avec des enfants de tout âge.

Me voici submergée par la foule, sous les arbres d'un doux violet bronzé, et, je l'avoue, je suis littéralement entichée de ce Paris si beau et si fou!

Traversons maintenant les voitures et les vagues humaines

et entrons en face, au Palais de l'Industrie, à l'Exposition des Femmes Peintres et Sculpteurs.

Nous verrons là un autre plat du diable et je vous assure que ça n'est pas le moins appétissant! Oh, chère petite Duchesse! Voici déjà deux salles avec de nombreux nus, en des attitudes réalistes qui ne sont pas pour vous. Cependant, la meilleure société de Paris s'y est donné rendez-vous et les gens s'y coudoient en se disant d'un air ému et solennel : « Ce sont les œuvres de Marie Bashkirtseff.

Marie Bashkirtseff était une de mes camarades. Elle mourut le jour des morts, en 1884, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle est morte par soif de justice envers ses œuvres, par soif de gloire, elle s'est tuée pour les Beaux-Arts. Elle a avalé par sa gorge virginale le breuvage diabolique de la Beauté et elle en est morte.

Voyez cette salle pleine de dessins, ces figures de plâtre et de terre cuite, ces nus vivants et brutaux; voyez ces pastels éclatants, ces esquisses sauvages et puissantes : tout cela reflète ses vœux les plus chers, sa pensée, son idéal.

Plus loin, des esquisses de sa vie; ici, un ami dessinant dans son atelier. Là, le soir qui rôde autour de sa lampe, les formes mystérieuses et étranges qui croisèrent sa vie.

Dans la deuxième salle, sur le panneau du milieu, la voyez-vous? C'est elle-même! Une simple robe noire, qui serre la taille et les hanches puissantes avec beaucoup d'élégance; le col blanc ou léger rabat, genre Werther, enlace le cou fin; au-dessus, le visage volontaire, ombragé par des cheveux blond cendré. Déjà les yeux sont fixes, gris bleu, muets.

La main fine, pendante, tient la palette chargée de couleurs. C'est ainsi qu'elle se peignit quelques mois avant de mourir. La bouche est petite et puérile. Une bouche, qui, pourtant, en maintes heures, rechercha le baiser, est close.

Pourtant, elle ne voulait pas mourir! Elle avait la ferme volonté de vivre!

Autour du portrait, pendent de blanches couronnes, des feuilles de lauriers, des inscriptions; quelle vanité!

Puis, aux quatre murs, plus de cent cinquante œuvres, en partie ébauchées, en partie terminées; des portraits de sa blonde cousine, bon modèle de toutes circonstances, des

gosses allant à l'école, des mendiants, des femmes du monde, des camarades, un jeune gommeux au cœur noble, le prince Karageorgewitch, son esclave dévoué, dit-on; il est appuyé contre un balcon se détachant sur les toits de Paris, baignés d'une lumière rougeâtre. Cela me semble être sa meilleure œuvre. La tête très altière, élégante et allongée, est très finement dessinée. Le corps, rendu avec beaucoup de maîtrise, flotte dans un espèce de fourreau vague et moderne, les épaules en porte-manteau, les bras aristocratiquement et négligemment posés, c'est parfait!

Vous trouverez certainement, chère Duchesse, que ces toiles enlevées, que ces études enragées, ont quelque chose de barbare. Oui, mais tout cela est d'autant plus vivant. Une vie impudente réside en elles. Elles reflètent une folle envie d'être, une force indomptée de vie. De ces portraits, recommencés trois ou quatre fois, passant du simple trait au croquis plus poussé, jusqu'à l'œuvre terminée et réelle à s'y méprendre, portraits qui reflètent les luttes de la vie que la jeune tête de l'artiste a livrées à la matière réfractaire, plusieurs sont crevés.

Ainsi, nous sommes condamnés, nous autres méchants diables, à haïr bien souvent les meilleurs parce que nous avons compris profondément et passionnément la grandeur et la beauté de la nature, dont nous ne pouvons atteindre la perfection.

Mais, si vous le voulez bien, je vous dirais ce qui nous passionne au milieu de ces rêves fantastiques de l'art.

Quoique le dernier tableau que Marie Bashkirtseff a exposé au Salon de 1884 et auquel le Jury a refusé une pauvre médaille, puis qui, finalement, a été acheté par l'État, ait eu un succès universel, quoique ce tableau soit plutôt une promesse qu'une œuvre d'art accomplie, quoique les deux cents toiles, croquis, dessins et sculptures exposés ici donnent plutôt l'impression de fils admirablement filés que d'un magnifique tissu, nous éprouvons, en voyant ces œuvres, un sentiment qui nous élève. Le stigmate indéniable et diabolique d'un art véritablement sincère. Nous la voyons elle-même en ces œuvres incomplètes, violente, barbare, mais personnelle! C'est elle-même, bouillante, vivante, le poulain

sauvage qui s'élance d'un grand bond au-dessus de la barrière de la banalité et s'en déchire malheureusement les poumons. C'est elle, l'héroïque Marie Bashkirtseff, dont la grande volonté se manifestait par un égoïsme sans égard. Elle avait pour principe que lorsqu'on a en soi-même la faculté de s'enchanter et de se satisfaire, comme elle l'avait, on ne doit pas s'inquiéter des autres, mais faire de sa propre personne un chef-d'œuvre si parfait qu'il serve à l'enchantement de tous.

Elle a porté au point culminant les forces et les dons dont l'avait comblée la nature, elle les a fait s'épanouir en une fleur précieuse et j'avoue que je ne puis penser à cette originale personnalité qu'avec un sentiment de fraîcheur et de grand réconfort.

Élevée dans le luxe par sa famille russe, elle aima, dès sa tendre enfance, les fortes études et l'élégance enivrante de la vie moderne. Elle traça elle-même le plan et l'importance de son éducation, dans laquelle les langues mortes et vivantes trouvèrent également place. Elle cultivait la musique, elle chantait, jouait de tous les instruments, y compris la harpe, pour montrer ses bras qu'elle avait d'une admirable beauté.

Elle entra à dix-sept ans à l'atelier Julian et y fit grande impression. Elle était vêtue de laine blanche, suivie par un petit chien blanc très intelligent et par un groom nègre. Dès ses débuts, elle tint le premier rang parmi ses camarades et le garda. Ses œuvres portaient la marque d'un naturalisme osé, sans le moindre raffinement, mais d'une force juvénile et convaincue qui trahissait sa nature. Elle était gaie, mangeait de grand appétit, et travaillait énormément. Elle était toujours la première à l'atelier. Elle arrivait en simple voiture de louage, à huit heures du matin, allait le soir au théâtre, fréquentait les réceptions officielles et ne se couchait pas avant une heure avancée de la nuit. Ces distractions lui étaient nécessaires autant que son art. Habillée d'une façon excentrique, quoique de bon goût, en noir ou en blanc, elle rectifiait elle-même avec grande minutie la ligne de ses robes chez les premiers couturiers de Paris, Worth, Félix et Laferrière, et malheur si la première n'avait pas tenu compte de ses instructions : en un rien de temps, elle avait décousu le tout de ses petites mains qui savaient si bien se servir des

ciseaux et du pinceau; et l'on peut dire qu'elle s'y connaissait mieux que les artistes de la mode. Je crois qu'après la peinture, la toilette tenait la première place parmi ses occupations. Son grand triomphe fut une robe de simple flanelle blanche très douce et très souple, à une seule couture, et dont les plis, rattachés sous la poitrine, donnaient à ce costume très décent un charme poétique incomparable. Marie Bashkirtseff avait le corps souple, superbement élégant, d'une jeune lionne. Elle aimait se mouvoir en son atelier en des étoffes légères. Si la température et la sûreté du voisinage le permettaient, elle se débarrassait de tous ses voiles. Elle était d'une propreté raffinée et aimait à s'asperger des pieds à la tête d'extrait de violette. C'était l'être le plus vivant et le plus exquis que j'aie jamais vu.

La lutteuse est courageusement tombée. — Une vaincue! — Non, victorieuse quand même! Bravo, bravo! Moi aussi, je jette une couronne à Celle qui tombe, en lui criant : « Vive la Bataille! Vive la Vie, jusqu'à la Mort!... »

Venez, belle et pieuse Duchesse.

LOUISE-CATHERINE BRESLAU

***

Quand, cinquante ans plus tard, le livre de M. Albéric Cahuet vint réveiller les vieux souvenirs de mademoiselle Breslau, elle dit toute émue en fermant le volume qui se termine sur un très pathétique récit de la mort de la malheureuse jeune fille : « Pauvre enfant! quelle fin tragique! »

C'est à ce moment qu'ayant retrouvé parmi de vieux papiers, le numéro du *Figaro* qui relatait les obsèques de son ancienne camarade, elle entreprit d'écrire des souvenirs qu'elle ne fit que commencer, car la mort ne lui laissa pas le temps de les achever.

MARIE BASHKIRTSEFF

par LOUISE-CATHERINE BRESLAU

Le 7 novembre 1884, eurent lieu les solennelles obsèques de Marie B... Il y a donc quarante et un ans que cette jeune étrangère continue étrangement à captiver le sympathique intérêt du public.

Je choisis ce mot à dessein, car ce ne sont pas spécialement les artistes, ce ne sont pas les amateurs de raretés psychologiques, c'est le monde tout entier qui se passionne pour elle.

Voici de nouvelles éditions amplifiées de son journal; voici plus : une vedette somptueuse et mondialement cotée de la plus classique des comédies s'en mêle.

Elle va nous dire, évidemment, ses sensations intimes sur une jeune fille d'une génération à laquelle il me semble qu'elle ne peut plus rien comprendre.

Marie B... était ma camarade d'atelier. Il n'y avait entre nous qu'une différence d'âge d'un an; à part cela, tout était différent.

L'article du *Figaro* que je retrouve, parlant de ses obsèques, débute ainsi : « S'il est permis dans un si grand deuil d'employer ce mot, eh bien, ses obsèques ont été un véritable triomphe, une véritable apothéose! » Suit la description du spectacle : char orné de draperies blanches, broderie, franges d'argent, six chevaux blancs entièrement caparaçonnés de blanc, et le cercueil disparaissant sous l'amoncellement des grandes couronnes de roses, de marguerites, et de fleurs d'oranger!

Le deuil, conduit par le prince de K..., le marquis de C..., la mère douloureuse cramponnée au cercueil jusqu'à l'église. Catafalque très haut, tendu de blanc, fleurs blanches, palmiers, cierges étincelant tristement et sans nombre, remplissaient le lieu saint.

Magnifiques chants nationaux, larmes sans prix et baisers éternels sur le cercueil. Descente dans un caveau orné féeriquement (en attendant de déposer la pauvre enfant dans une chapelle qui sera construite pour elle seule, meublée de ses objets : un élégant temple des pleurs). Désespoir des intimes. Branche de palmier jetée sur le lit funèbre. « Palme du martyre que l'Art donne à sa Victime », dit le journal.

Le Tout-Paris d'alors assistait; un maréchal de France, des princes et des princesses, des comtes et des comtesses, de nombreux et remarquables grands peintres en vogue, parmi lesquels Cabanel lui-même et Carolus Duran. Écrivains et journalistes à la page d'alors; et la foule éplorée des petites camarades pauvres, obscures et admiratives.

Qui donc aurait résisté à l'émotion de ce spectacle si poi-

gnant? Il a été le premier échelon de la réputation surprenante de Marie B... Car, il faut bien se le rappeler, on ne connaissait rien de la pauvre enfant qui eût pu la désigner à ce qu'elle appelait et croyait être la Gloire!

On ne connaissait pas son Journal, quoiqu'elle nous en eût parlé fréquemment; et, même si nous l'avions connu, il ne nous eût pas semblé appelé à une si brillante destinée. Mais la voilà morte et, comme on disait alors, « morte en beauté ».

J'ai pleuré comme les autres, quoique très loin à ce moment de ce Paris éblouissant et tentateur; car, pendant ce dur hiver, en une petite ville solitaire sur les bords brumeux du lac Constance, retirée du reste de l'Univers, je travaillais, candide, avec l'austérité et la conviction ardente de mon âge, au portrait de ma pauvre mère.

Je crois que toutes les camarades ayant travaillé à l'atelier à côté de la séduisante Russe ont pleuré sur sa tragique destinée.

Elles étaient, à très peu d'exceptions près, tout à fait pauvres, manquant même parfois du plus strict nécessaire, ou tout au moins de ce qui facilite l'existence si dure et si difficile des artistes femmes et assure la possibilité de continuer de longues et coûteuses études (on y croyait à cette époque), et permet à des êtres jeunes et sensibles une vie sinon aisée, du moins humainement acceptable.

Or, je le dis, nous avions éprouvé une tristesse profonde. Il nous semblait que Marie B... avait été prédestinée à la réussite certaine. Elle était marquée pour cela et avait tout en mains. Elle avait aussi les dons les plus variés, une facilité d'assimilation due peut-être à sa race, une ténacité de travail prodigieuse.

Les premiers temps de sa vie à Paris, de ses études à l'atelier Julian, elle semblait jouir d'une santé splendide et vivait entourée de tous les raffinements élégants de ce Paris ensorceleur.

Physiquement charmante, parée pour plaire, armée de tous les atouts mondains, entourée de toutes les sommités à la mode, littéraires, politiques et même artistiques, elle était de plus adulée par sa mère, sa tante, sa cousine, son frère et tous les siens.

En plus de tous ses immenses avantages, elle avait la nature qu'il faut pour vaincre le monde, pour arriver. Ambitieuse, mais sans ce raide orgueil qui me semblait héroïque dans ma jeunesse (époque disparue).

Elle savait se servir de tout et de tous à son profit. Ses directeurs et professeurs la choyaient, sa chic présence faisait si bien, et, malgré sa superbe! elle était une élève d'un courage au travail exemplaire.

Ses idées artistiques n'avaient rien de subversif.

Elle avait su, en général, se rendre sympathique à ses camarades. Ces jeunes ou déjà mûres personnes, piochant la peinture, l'admiraient sincèrement et, chose remarquable, l'envie, ni la jalousie ne ternissaient leur jugement.

Cependant, elle était de tous points de vue une exception. A ce moment les jeunes filles dites du monde ne fréquentaient pas ces milieux de travailleuses obscures, accourues pour la plupart de tous les coins du monde, qui presque toutes avaient fait les plus grands sacrifices et acceptaient les privations les plus dures pour pouvoir vivre leur rêve d'Art.

C'était le commencement de la *Folie Moderne*. M. B... partageait leurs études, leurs luttes, leurs déboires; pendant sept ans sa vie s'était consumée entre un travail fiévreux et une mondanité haletante...

***

Aux textes curieux que l'on vient de lire, nous sommes heureux de pouvoir joindre des pages de souvenirs de mademoiselle Zillhardt elle-même, qui apporteront aux amis de Marie Bashkirtseff — fort nombreux aujourd'hui — des indications piquantes sur le passage de la jeune Russe à l'atelier Julian (N. D. L. R.).

Avant la venue de la fastueuse Marie Bashkirtseff, aucune des élèves de M. Julian n'était riche, et ma sœur Jenny, qui, avec l'argent de poche que mon père lui envoyait, régalait parfois ses camarades de galettes et de vin mousseux, y faisait figure de mécène et avait été surnommée le gentilhomme campagnard.

Si toutes ces travailleuses étaient pauvres, elles rayonnaient de jeunesse et quelques-unes d'entre elles étaient même fort jolies; telles les demoiselles Del Sarte, Marie et Madeleine, l'une brune aux grands yeux noirs, aux joues veloutées de pêche, l'autre, une blonde aux traits fins dont le cou délicat semblait ployer sous le poids d'un lourd chignon aux coques soyeuses et argentées. Ma sœur Jenny, avec ses traits réguliers, son teint transparent, ses longues tresses tom-

bant presque jusqu'à terre, avait le type de ces vierges que l'on voit dans les tableaux de primitifs, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, étant donné nos origines flamandes et alsaciennes.

Amélie Beaury Saurel, Française née en Espagne, d'une mère espagnole, n'était pas vraiment jolie, mais avait le brio et le piquant des femmes de ce pays. Elle s'occupait de tout et de toutes avec un infatigable entrain, fumant parfois à la dérobée quelques cigarettes défendues et faisant retentir l'atelier de ses joyeux Caramba! Elle nourrissait pour M. Julian, qu'elle finit par épouser, un amour passionné qui emplit toute sa vie.

L'atelier Julian exerçait sur moi, qui habitais encore avec mes parents à Saint-Quentin, une véritable fascination. Et lorsque je venais passer, avec eux, quelque temps à Paris, mon plus grand plaisir était d'aller, accompagnée de ma bonne, chercher ma sœur au passage des Panoramas. Une après-midi que, timidement assise sur le coffre à charbon de l'antichambre, l'entrée de l'atelier m'étant interdite à cause de la nudité du modèle, je l'attendais patiemment, Jenny, qui savait combien j'étais désireuse d'entrevoir le sanctuaire mystérieux dont je l'entendais sans cesse parler avec tant d'enthousiasme, eut pitié de ma curiosité et me permit d'y jeter un coup d'œil.

Derrière la porte qu'elle ouvrit à demi, se trouvait une jeune fille qui me frappa par l'originalité de son visage et de son allure. Haut perchée sur un tabouret, la palette d'une main, le pinceau de l'autre, elle était en train de peindre. Les mèches rebelles de ses cheveux noirs et frisés voltigeaient autour d'un front puissant et volontaire, sous lequel étaient enchâssés des yeux verdâtres largement entr'ouverts, au regard perçant et fixe comme celui de certains oiseaux sauvages, qui scrutaient le modèle avec une volonté si intense de compréhension qu'ils semblaient en absorber la forme et la couleur. Au bruit de la porte, cette bizarre personne tourna la tête, un pli se creusa entre ses sourcils rapprochés, les coins de sa bouche légèrement arqués, aux lèvres serrées, s'abaissèrent un peu plus, et, mécontente sans doute d'être dérangée dans son travail, elle me jeta un regard courroucé qui me fit battre précipitamment en retraite.

Ma sœur me dit alors : « C'est Breslau. »

Comment aurais-je pu deviner que je venais d'entrevoir celle qui tiendrait un jour dans sa main mon cœur et mon destin?

L'arrivée de la superbe Marie Bashkirtseff suivie de son petit nègre et de son chien parmi les travailleuses peu fortunées de l'atelier Julian fit sensation.

Cette fastueuse Russe, qui adorait se costumer, portait à l'atelier une modeste robe d'alpaga noir, toute simplette, assez ajustée pour laisser deviner les formes pures d'un buste aux seins petits et bien placés, et qui moulait une croupe abondante, dont la taille fine et serrée faisait ressortir l'ampleur. Ses cheveux blonds, simplement tordus et retenus sur le front par un petit peigne, étaient coupés à la chien. Son visage n'avait rien de classique, le bout légèrement écrasé de son petit nez, aux narines largement ouvertes, et les pommettes saillantes accusaient ses origines asiatiques, mais le charme de son sourire qui creusait une ravissante fossette dans sa joue fraîche et enfantine était vraiment irrésistible.

Autoritaire à l'excès, le moindre obstacle à sa volonté la jetait dans des colères folles, déconcertantes de brutalité, qu'elle savait faire oublier par cette grâce féline et enveloppante d'une indéfinissable séduction dont les Slaves ont le secret.

Quelques pauvres filles, que sa réputation de richesse et son luxe avaient éblouies, s'étaient mises bénévolement à son service. Pour les en récompenser, elle leur abandonnait, sans politesse, après s'être servie la première, les restes du plantureux repas que sa femme de chambre Rosalie lui apportait quotidienne-

ment, car elle travaillait sans relâche, huit heures par jour, et souvent, le soir, déjà habillée pour le bal ou le théâtre, en robe décolletée avec la longue traîne à la mode, elle venait écouter une leçon d'anatomie.

Elle déjeunait avec les autres élèves dans le petit salon où l'on faisait la bosse. Assise sur l'unique fauteuil de l'atelier, un carton à dessin lui servant de table, elle lisait avec avidité, tout en mangeant, les chroniques mondaines et politiques du *Figaro* étalé devant elle. Pendant un certain temps, elle fut liée avec Breslau et celle-ci, qui habitait alors une mansarde au sixième étage avenue de la Grande-Armée, la voyait souvent arriver coiffée d'un bonnet de velours noir à trois pièces d'où s'échappaient ses longs cheveux et suivie par son nègre, portant du chocolat qu'elle préparait sur le feu de la cheminée de ses petites mains élastiques et fermes.

Le matin, c'était Breslau qui allait la réveiller dans son luxueux appartement de l'avenue Montaigne, car elle se couchait souvent à une heure tardive, puis elles faisaient route ensemble vers le passage des Panoramas.

Marie Bashkirtseff avait des façons qui semblaient parfois bien étranges à une jeune fille qui, comme mon amie, avait été élevée au couvent.

Une après-midi que, le modèle manquant, Breslau et son amie Scheppi étaient allées avec Mousse, comme elles l'appelaient familièrement, faire un tour au Musée du Louvre, celle-ci les ramena dans sa chambre où, à leur grande stupéfaction, elle se dévêtit complètement et se campa devant elles en disant : « Comment me trouvez-vous? ne suis-je pas aussi bien faite que ces statues que nous venons d'admirer? » A quoi Breslau railleuse, après l'avoir fait tourner de tous les côtés et regardée attentivement, répondit : « Oui, le haut n'est pas mal, mais le bas est trop gros! » Dépitée de ce jugement dénué de flatterie, elle resta un moment silencieuse, puis s'écria : « Eh bien! le haut sera pour les artistes et le bas pour les gens du monde! » (les femmes élégantes portaient alors des tournures).

Semblable à la plupart de ses compatriotes, Marie Bashkirtseff n'avait pas sur la pudeur les mêmes idées que nous. Admirée et adulée dès sa plus tendre enfance par une mère idolâtre, que mon amie vit s'agenouiller pour baiser ses pieds exagérément petits qu'elle faisait peindre écrasant un symbolique bouquet de violettes, elle n'avait aucun doute sur la perfection de son corps et n'éprouvait aucune gêne à le montrer sans voiles. Des voisins à Nice l'ayant fait prier de fermer les fenêtres de sa chambre, où elle avait coutume de se promener entièrement nue, elle répondit sans s'émouvoir : « Je les trouve bien étonnants de se plaindre! Que leur faut-il donc? » Je dois ajouter que, malgré ces allures, exceptionnelles pour l'époque, nul ne mit jamais en doute la pureté des mœurs et la virginale chasteté de cette jeune fille.

On ne peut concevoir que Marie Bashkirtseff, qui incontestablement était d'une rare intelligence, — le plan d'étude que toute jeune elle se traça et auquel elle se conforma le prouve amplement, — ait borné ses ambitions à une médaille au Salon et à un beau mariage. Comment, avec toute sa culture et sa connaissance des musées, partagea-t-elle aussi docilement le mauvais goût de la plupart de ses contemporains? Car nous savons par son journal qu'elle admirait par-dessus tout la peinture de B. L. et que l'arlequin de St-M. lui paraissait une œuvre digne de l'antiquité.

A cette époque, en 1885, Breslau, que je connaissais depuis peu, me dit : « Venez passer la soirée chez moi, je vous ferai faire la connaissance du plus grand peintre de notre époque, M. Degas! » Inutile d'ajouter que c'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom inconnu à l'atelier Julian. Marie Bashkirtseff l'a toujours ignoré : elle n'était pas la seule!

Lorsque cette jeune fille, dévorée de l'ambition de briller dans la société pari-

sienne où sa famille n'était pas reçue, vint travailler à l'atelier Julian, elle ne voyait certainement dans la peinture que le moyen d'acquérir une célébrité qui lui ouvrirait les portes de ce Tout-Paris où elle brûlait de jouer un rôle.

Mais les succès de Breslau, excitant sa jalousie et son émulation, la piquèrent au jeu. Elle, à qui rien n'avait jamais résisté, se passionna pour un art qu'elle ne parvenait pas à maîtriser. Le travail forcené où, se sentant condamnée, elle se jeta à corps perdu, consuma ses dernières forces; cet enivrant opium lui dissimula la mort qui allait l'emporter toute palpitante d'ardeur et de désirs.

M. Z.

SOUVENIRS SUR ANATOLE FRANCE

C'est à Menton, où mademoiselle Breslau déjà souffrante était venue se reposer, qu'elle apprit par les journaux la longue agonie et la mort d'Anatole France.

Elle avait pour l'intelligence et l'œuvre de ce grand artiste, dont elle venait de faire un portrait qui est maintenant à Versailles, la plus grande admiration.

Le souvenir de leurs conversations lui était resté présent, et, comme elle me les racontait au cours de nos promenades sous les oliviers de Roquebrune, je lui suggérai de les écrire; c'est ainsi que, le soir, dans notre chambre d'hôtel, elle me dicta ces souvenirs que je retrouvai dans un buvard où elle les avait gardés.

M. Z.

A propos de son portrait.

Des gens ont dit que j'en avais fait un vieux magicien. Je lui trouvai, en effet, une tête bizarre, étrange, charmante et inquiétante. Il était d'une grande beauté dans sa laideur. La forme du crâne particulièrement était sublime, d'une sphère presque parfaite, avec des méplats délicats sur les tempes qui construisaient le front avec perfection.

Les cheveux blancs coiffaient d'une calotte juvénile cette longue figure.

L'étrangeté de sa tête résidait surtout dans la longueur entre le nez et la bouche et l'étroitesse extraordinaire entre les deux yeux. Quels yeux! Pétillants de malice et de désir, ils devenaient subitement mortellement tristes lorsque le regard s'éloignait du présent et fixait le lointain.

C'est après avoir fait mes dessins que je me suis aperçue qu'il avait bien l'air d'un magicien bizarre, thibétain, chinois, je ne sais?... Mais le pli de la moustache, qui allait laisser passer les propos les plus inattendus, était français, oh! combien! Il nous ravissait d'avance! Quelle attente de ce

qu'il allait dire! C'était bien un magicien : avec sa baguette, il n'avait qu'à toucher les hommes pour les changer en ce qu'il voulait. Oh! je compris, je crois, quel était dans le conte allemand le symbole de la vieille Fée habitant la maison de sucre perdue dans la forêt magique, guettant les enfants alléchés par sa demeure de friandises! Malheur aux imprudents qui y goûtaient, ils étaient ensorcelés à jamais!

Seuls pouvaient être sauvés ceux à qui un Être cher, et qui s'était abstenu, apportait la Fleur miraculeuse que sa Foi lui avait fait découvrir dans la Forêt enchantée.

Lui, n'y croyait pas à la Fleur miraculeuse! Il valait mieux ne pas discuter avec lui; qui eût été de force à le faire?

Cependant, cet homme spirituel, dont les raisonnements étaient généralement si profonds, m'étonnait par ses boutades : « Dire qu'à cette époque de connaissances, il y a encore des gens qui s'imaginent Dieu le Père trônant au milieu des nuages. »

La conversation ne continua pas sur ce sujet et tourna court par mon affirmation que, quant à moi, je croyais à toutes les légendes.

Sa conversation était indescriptiblement charmante, toujours vive, spontanée, imprévue, familière et si nourrie de savoir et de science profonde, car il savait tout, que l'on en sortait enrichie pour toujours.

Il animait son auditoire et, tout en monologuant, encourageait les gens les plus simples à exprimer leur opinion. Je me suis cependant aperçue que personne, fût-ce dans les moindres choses, n'eût pris la liberté de le contredire.

Un jour où, souffrant, il recevait couché dans son lit, entouré de ses intimes et de quelques amis, un lit Empire à colonnes noires qui s'harmonisait avec le tricot citron dont il était vêtu, un madras rose capucine faisait ressortir l'argent de ses cheveux en brosse et la couleur bronzée de son masque. Quoique ayant été souffrant, il était de très bonne humeur et charmant; il me dit à brûle-pourpoint : « Puisque vous avez vu tous les bibelots qui sont ici (c'étaient des dessins du XVIIe italien, je crois même du Guide et sûrement du Carrache), eh bien, montez donc voir la chambre de Madame. Je viens de la finir, je lui ai acheté pas mal de choses. » Je fis

ce qu'il me disait et je trouvai une très belle pièce, genre XVIIIe, où il avait rassemblé et choisi avec tendresse beaucoup de petites choses assez mièvres. Près du lit Louis XV, il y avait un pastel représentant un enfant grandeur nature qui me sembla anglais. En descendant, il m'interrogea et je lui dis qu'à mon avis ce pastel était ce qu'il y avait de plus intéressant et qu'il me faisait l'effet d'être un Russell très enlevé de facture. Il me regarda avec surprise, me dit qu'il ne l'avait pas acheté pour un Russell et me cita le nom d'un artiste à moi inconnu. Comme j'affirmais de nouveau que je croyais reconnaître la manière de Russell et serais bien étonnée si je me trompais, je m'aperçus de la stupéfaction de l'assistance! J'avais évidemment fait une chose énorme en ne partageant pas le jugement du Maître sur un objet qui ne me semblait pas être de sa « partie ».

Quant à lui, il sourit et dit de sa voix railleuse et un peu nasillarde : « Elle a son idée à elle. »

France avait été charmant, en m'accueillant dans son intimité et en me donnant la possibilité de faire son portrait.

Il m'autorisa à travailler dans son salon tendu de damas rouge. Près de la table où il écrivait, devant et derrière lui, se trouvait sa précieuse collection d'éditions rares de toutes les époques. Il y en avait, également, une épaisseur sur sa table, dont quelques-unes lui étaient particulièrement chères. Par exemple, un petit exemplaire d'André Chénier, si minuscule qu'il le tenait dans le creux de la main; il en connaissait le contenu par cœur et aimait à le réciter avec enthousiasme. Il savait de même façon tous les classiques dont il déclamait aussi quelquefois des actes entiers.

Malgré la très grande attention tendue que nécessitait l'exécution de mon travail, nécessairement très rapide pour lui éviter toute fatigue, j'étais fort intéressée de l'entendre émettre ses opinions sur différents poètes.

Il n'aimait pas Victor Hugo, il proclamait que cet homme de génie était « bête, mais bête! » en riant de tout son cœur. Et j'ai réussi à lui faire avouer qu'il trouvait Shakespeare barbare! « Alors, lui dis-je, que pensez-vous des Russes? Ne trouvez-vous pas que cette littérature de sensations manque d'art? « Non, me dit-il, lorsque le sentiment arrive à cette

violence, il devient de l'art », et il m'exprima sa grande admiration pour Tolstoï : « C'est vrai, dit-il, ils manquent totalement de mesure, tous, mais ils nous reprochent la nôtre, et, après tout, ils n'ont peut-être pas tort! » — Je fus étonnée de l'entendre dire : « Celui que je préfère à tous, c'est Gœthe; quelle chose ravissante qu'*Hermann et Dorothée*! » dit-il en s'adressant à l'un des assistants qui ne l'avait pas lu.

J'étais curieuse de savoir s'il s'était documenté pour sa *Thaïs* dans le livre que le Dr Zimmermann a écrit sur les Solitaires avec un soin et une érudition dignes d'un meilleur écrivain. Il n'en était rien et fut étonné à son tour que je connusse un livre qu'il ignorait, lui qui savait tout.

Ne pouvant soutenir de conversation suivie pendant mon travail, j'avais placé derrière moi une belle et intelligente amie qu'il admirait, c'est à elle qu'il s'adressait de préférence et c'est ainsi que j'ai pu saisir sa physionomie heureusement animée.

Je connaissais France de longue date, mais, à plusieurs reprises, des années avaient passé sans que je le rencontrasse, lorsque par un concours de circonstances favorables il me fut donné de rentrer en relations avec lui et d'obtenir la faveur de faire son portrait.

Quand j'arrivai chez lui avec tout mon bagage d'artiste, il me reçut avec grâce et malédiction : « Ces peintres sont insupportables, proféra-t-il en s'adressant à sa femme; la voilà qui va nous déranger toute la maison. » Et, lorsque, pour ne pas être gênée par l'entourage, j'épinglai une étoffe sur le fond de son salon, il se révolta et je ne pus l'apaiser qu'en lui disant qu'elle était très belle et ancienne.

On m'a dit depuis qu'il ne bousculait ainsi que les gens qu'il aimait. J'en suis donc très fière. Il mit d'ailleurs la plus charmante bonne grâce à me laisser faire, ne regardant pas mon travail avant que je l'eusse terminé à mon idée, mais il était très agacé lorsque, par un geste ou un autre, je le priais de tourner la tête! « Enfin, voilà une femme qui n'est jamais contente! Elle a passé sa vie à se battre avec son modèle et n'a jamais trouvé personne qui lui pose aussi bien que moi. » Mais lorsque à la dernière séance (il m'en donna trois d'une heure et demie chacune) sa femme vint lui dire :

« Monsieur France, il vous faut absolument un complet neuf, vous devez venir l'essayer, vous n'avez rien à vous mettre et nous partons après-demain pour la Béchellerie ! » il lui répondit en riant : « Laisse-moi tranquille, j'appartiens à Breslau maintenant et je ne veux pas entendre parler d'un complet; je mettrai, s'il le faut, mon habit d'académicien. » Le fait est qu'il devait bien aimer ses habits coutumiers, car la houppelande avec laquelle il me fit l'honneur de me poser, et qui avait tant de caractère, lui était certainement fidèle depuis longtemps, car elle était percée du haut en bas. Mais c'était sa coquetterie à lui, de paraître ainsi, coiffé de sa calotte rouge qui lui seyait si bien.

France aimait la vie et il en jouissait profondément. Il l'avait vaincue et elle lui avait livré tous ses trésors.

La fulgurance de son esprit était si éblouissante que son grand âge disparaissait à nos yeux. C'est lui qui nous le rappelait parfois en s'écriant dépité : « Je suis vieux, et je me dégoûte ! » Pour le contredire, nous lui rappelâmes l'âge du Titien; il reprit en grommelant : « Oui, je sais, le Titien, mais ça n'est pas vrai ! »

Comme il a dû être dur pour lui de quitter l'existence ! Il commandait en souverain. C'était émouvant de voir l'attitude de ses commensaux devant lui.

Un jour, assis à sa table de travail, entouré de ses familiers, je vis un homme jeune se présenter qui paraissait très intimidé. Il se tint debout devant le Maître, tortillant son chapeau, et lui dit en bégayant : « Je m'excuse, Maître, je m'excuse, je ne sais trop comment m'exprimer, je suis extrêmement timide. » Il s'arrêta. Je regardai le long profil de France qui se détachait finement contre le fond des livres et le pli railleur ne tarda pas à s'y montrer. Il feuilletait un livre et répondit en souriant : « Bon, bon, c'est une attitude qui vous sied bien, jeune homme. » Lorsqu'il eut pris congé, il se tourna vers moi et me dit : « C'est un jeune éditeur du plus grand talent ! »

***

La première fois que je vis Anatole France remonte à une date très lointaine. *Le Crime de Sylvestre Bonnard* venait de

paraître. A ce moment, beaucoup de passants, plus ou moins artistes, aimaient à s'arrêter à la librairie Achille, rue Laffitte. J'étais à mes débuts. Tout à coup, je vis entrer France. Achille eut l'amabilité de me présenter, quoique je fusse à peu près inconnue. C'était le moment de la grande réputation de Zola qui venait de publier *Le Rêve*. France de suite commença à le plaisanter et nous servit ce mot si cinglant qui depuis, je crois, a fait son chemin : « A Zola ailé, je préfère Monsieur Zola à quatre pattes! » Je fus ravie, car parmi mes contemporains j'étais presque seule à ne pas goûter la vision artistique de cet homme puissant et myope. Je me permis de féliciter France et de lui dire que j'étais sous le charme de son livre. Il me sourit avec grande bienveillance et me dit : « Mais je vous connais très bien. J'ai vu vos tableaux, particulièrement celui que vous avez achevé dans le jardin de mon amie, la Comtesse de Martel. » C'étaient deux gamines, jouant dans l'herbe, qui se trouvent maintenant dans un Musée français : « Oh! certainement, vous savez mieux que Zola ce que c'est qu'une petite fille, il n'y entend rien du tout. » Cette boutade m'alla au cœur et j'ai tout lieu de croire qu'elle était sincère.

Quand je revis France, de longues années après, c'était vers 1912, au moment où, par son talent incontesté, il régnait en maître. Un dîner mondain, mais intime, nous réunit. Il arriva, précédé de quelques minutes seulement par sa fidèle amie, madame de C... J'étais curieuse de connaître cette personnalité. Je la vis arriver toutes voiles dehors, les cheveux gris poudrés, des yeux intelligents dans un masque assez lourd. Elle fit une entrée, s'arrêta net au milieu du salon et jeta un regard circulaire et mondain aux fidèles qui l'attendaient. Le maître arriva à son tour. Il portait un habit qui me sembla lui aller fort mal; les épaules trop étroites et très tombantes, ses longues jambes sans grande solidité faisaient un contraste bizarre avec sa tête d'une étrangeté belle et fascinante. Il portait à ce moment une barbe en pointe qui allongeait encore le masque. A table, où l'on eut la gentillesse de me placer en face de lui, à ma délicieuse surprise il m'adressa immédiatement la parole comme à une vieille amie. Toute la soirée, sa conversation ne cessa de nous griser par ses saillies et ses appréciations inattendues, rehaus-

sées par un charme affectueux qui nous ravissait. Souvent il s'adressait à madame de C... qui répondait du tac au tac comme une partenaire dont c'était le rôle, mais il me fit l'honneur et le très grand plaisir de me demander mes opinions sur la peinture et de me communiquer les siennes. Si je me souviens bien, on parlait de la peinture hollandaise et il me fit remarquer combien il était frappant que les maîtres hollandais aient su, avec les sujets les plus vulgaires, faire les objets d'art les plus précieux et les plus rares, encadrés la plupart du temps d'un cadre noir qui ornait si bien un mur gris et nu. Il me sembla qu'il n'aimait pas beaucoup les peintres qui mettent trop de sentiment dans leurs tableaux. On en vint à parler de Millet. Je disais avoir vu *l'Angelus*, prôné à ce moment comme le plus grand des chefs-d'œuvre et qui m'avait déçu comme peinture. Il est vrai que je l'avais vu chez le riche amateur, sur un chevalet embelli d'une draperie de velours nacarat qui aurait assommé n'importe quel tableau. France se mit à rire. Il ne pensait pas que ce fût un très beau tableau. En somme « sa vraie place était dans une vacherie! »

Madame de C... était une personne fort érudite, parlant avec une profonde connaissance des personnages de la Renaissance italienne qu'elle avait étudiés dans le pays. On me dit que non seulement elle témoignait une grande bienveillance aux gens de talent, mais qu'aussi elle était une amie hors pair.

Pendant les années qui suivirent je le revis rarement. Arriva la guerre qui creusa le gouffre que nous savons. France, après la mort de madame de C..., s'était retiré complètement du monde. Il vivait presque toujours à la Béchellerie et lorsque, la paix signée, il rentra à la Villa Saïd, quelques-uns de mes amis le revirent, me parlèrent de lui. C'est à ce moment que je me résolus à garder de lui une image. Ayant exécuté sa tête très hâtivement, mon rêve eût été d'en faire une étude plus approfondie en y ajoutant la main gauche tenant le livre de Chénier ouvert. C'était lui tout entier, car dans ses mains était exprimée une sensibilité suraiguë. Elles étaient longues et fines et faisaient songer à des coquilles. La peau intérieure en était d'une extrême finesse et le bout des doigts très développé. Ce projet ne put malheureusement pas

être exécuté. Le Maître désirait que j'aille à la Béchellerie où il eût été plus libre, mais les circonstances ne s'y prêtèrent pas; je pus cependant faire de lui un autre croquis, un jour qu'il s'était mis à corriger l'édition *ne varietur* de *la Rôtisserie*. Il ne m'avait pas expliqué ce qu'il faisait, mais, récitant à haute voix certaines parties de son livre, mon admiration m'avertit que ce devaient être des parties de son œuvre. Il me dit simplement : « Oui, ce n'est pas mal. »

Une autre fois, il demanda avec vivacité à me venir voir. Il arriva le lendemain accompagné de sa femme et d'un ami architecte qui lui avait arrangé la Béchellerie. J'étais émue de voir entrer dans mon petit jardin de Neuilly ce grand vieillard coiffé de son feutre plat, sous lequel brillait son œil de malicieux et de curieux.

Il voulut tout voir et fut intéressé d'apprendre que mon atelier avait été reconstitué avec les débris d'un pavillon ancien. Y ayant pénétré, il s'assit au milieu, regarda de tous côtés et dit : « Je suis socialiste, je suis même communiste! Mais je crois que je me serais parfaitement accommodé de l'Ancien Régime. »

Nous causâmes gaiement de choses et d'autres et, à un moment donné, il me dit ironiquement : « Je vois avec tristesse que mademoiselle Breslau partage les opinions de l'abbé Coignard. »

Il fut charmant, voulut tout voir dans mon atelier, il fallut que je retourne chaque toile, et, il insistait vivement pour que je continue, chaque fois que, craignant pour lui la fatigue, je voulais m'arrêter. Il resta longtemps à l'atelier et nous prîmes le thé fort tard. En entrant dans la maison, qui semblait lui plaire, il remarqua cependant que la tenture de la salle à manger n'avait pas été remplacée depuis la guerre. Il vit tout; rien ne lui échappait, il avait ce que nous appelons l'œil du peintre et chaque objet dont il se servit et qui lui plut il en fit la remarque, si bien que sa femme fut obligée de lui rappeler que quelque belle Madame l'attendait.

***

Je le revis en sortant de la magnifique Exposition d'Art Belge où il n'était pas allé car il était obligé de ménager ses

forces. J'étais transportée par la beauté sublime des Primitifs, dont le métier d'une perfection inexplicable pour nous me semblait être soulevé par un élan que je puis qualifier de supra-terrestre.

Si c'était là la Beauté religieuse, elle était bien la plus haute et semble perdue à jamais. Les qualités de matière, rare et somptueuse, de la petite figure nue de Rubens, dans le grand tableau de *l'Abondance*; le Jordaens, si riche, si complet, d'une plénitude vitale si savoureuse, n'arrivent pas à nous pénétrer d'émotion profonde comme l'art des Roger van der Weyden, van Eyck et tant de maîtres inconnus, qui, réellement ont travaillé pour l'Éternité.

France m'écouta muet et avec surprise, puis il dit : « Vous croyez? Vraiment, c'est si beau que cela? Alors, vous êtes mystique! — Je ne sais, lui répondis-je, mais je vous affirme que c'est admirable et je regrette que vous ne l'ayez pas vue, vous seriez de mon avis. »

Là-dessus, il me montra ses derniers achats, il achetait continuellement. C'étaient deux toiles représentant des femmes nues, un sujet mythologique. Tableaux en excellent état de Lesueur qu'il avait placés dans son grand salon et dont il était ravi. Il avait, comme l'on sait, de très beaux Prudhon. Ce qu'il acheta depuis, ce sont des dessins du XVIIe italien, et même du XVIe, quand il en trouvait.

Après une longue visite, il me reconduisit jusqu'à l'escalier et, penché sur la rampe, me dit : « Moi, je vais bientôt mourir, mais je n'irai ni au Ciel, ni en enfer, ni au purgatoire! » Je répondis : « Alors, monsieur France, comment ferons-nous pour nous rencontrer? » Il reprit : « Décidément, vous êtes mystique et croyante! — Je le voudrais bien, répondis-je, car je désire vous revoir!... Mais, entre nous, je serais enchantée que ce fût encore à la Villa Saïd! »

La dernière fois que je le vis, c'était le lendemain de son quatre-vingtième anniversaire, je n'avais pas voulu me mêler à la foule de la veille. J'eus la chance de le trouver seul, étendu sur une chaise longue. Il était très fatigué et il me sembla qu'il avait beaucoup maigri.

Je lui dis pourquoi je n'étais pas venue plus tôt et combien j'étais heureuse de l'admiration que le monde entier lui avait

témoignée. Il avait l'air ému, et dit : « Embrassez-moi! — De grand cœur, dis-je, bel Artiste que vous êtes, vous vous vengez d'une époque de mufles! — Vraiment, dit-il, vous croyez? » Et ses yeux brillaient!

C'est singulier combien il était sensible, lui qui avait reçu tant d'hommages, à un geste si simple. Il semblait heureux. Sa femme était assise en face de lui à contre-jour, rose et fraîche, dans une robe vert pois décolletée, les bras nus, la jupe courte, et sa vue avait l'air de l'égayer. Lucien, son petit-fils, qui m'avait fait entrer, alla chercher sur son ordre une série de plans-projets aquarellés pour un nouvel embellissement de la Béchellerie. Il s'agissait de trouver un agencement architectural réunissant douze colonnes antiques dans une rotonde. Ce projet le ravissait. Il me fit aussi montrer sa pièce d'eau augmentée d'une statue, qui venait d'être achetée : « Il faut absolument venir voir tout cela. »

Sur ces entrefaites, entra un de ses amis, venu aussi pour le féliciter et qui développa lentement et avec soin une petite tête archaïque grecque qu'il offrit au Maître. Il était rayonnant de plaisir : « Elle est très rare, dit-il au donateur qui s'excusait de ne pas avoir trouvé d'objet digne de figurer dans cette collection; vous voyez, dit-il, on me fait des cadeaux! — Oh, dis-je, je comprends cela, mais comment découvrir une chose assez belle pour vous être offerte? — Ne dites pas cela — répondit-il, — vous n'avez qu'à apporter mon portrait qui est le meilleur que l'on ait fait. »

Je l'ai gardé jusqu'à maintenant, ce portrait, pour en exécuter une copie pour moi. Je pensais toujours. « Je le lui donnerai la prochaine fois. » Pauvre homme! Je regrette vivement et sincèrement de ne pas lui avoir fait ce plaisir auquel il semblait tenir. A vrai dire, il nous avait si complètement suggestionnés par sa géniale vitalité, que sa disparition nous paraissait un événement lointain et invraisemblable; mais la Mort est une égalitaire plus brutale et plus bornée encore que ses amis les Russes.

LOUISE-CATHERINE BRESLAU

Fait à Menton, le jour de la mort d'Anatole France.

15 Octobre 1932.

LES DEUX MAROC

On méconnut longtemps le fait que l'Afrique du Nord est un pays berbère. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que le professeur Masqueray fit, ou à peu près, cette découverte. Il avait pris la peine d'apprendre la langue des Kabyles et nous nous souvenons l'avoir entendu raconter à Alger les conversations qu'il avait avec des Touareg capturés à la suite du désastre de la mission Flatters. On a fait depuis des progrès dans la connaissance de la race berbère. La soumission progressive de l'Atlas marocain avait ouvert un bien plus vaste champ d'études à nos officiers des Affaires indigènes. L'occupation toute récente du Tafilalet, événement de la première importance, qui annonce la fin prochaine des opérations militaires au Maroc, permettra de compléter les recherches commencées, et aussi d'apprécier à toute sa valeur le peuple, si digne d'intérêt à tous égards, qui va être placé presque tout entier sous la protection française.

LA MONTAGNE BERBÈRE

L'origine de ce peuple est et restera sans doute toujours mystérieuse. Mais on sait qu'il remonte à la plus haute antiquité. Libyens, Gétules, Numides, Maures, tous étaient des Berbères : c'est-à-dire que cette race avait pour domaine toute l'Afrique du Nord, de l'Égypte à l'Atlantique. Romanisés et christianisés partiellement, ils suivirent le sort de

l'Empire romain. L'invasion vandale fondit au soleil d'Afrique, mais les deux grandes chevauchées arabes, qui se succédèrent du xe au xve siècle, eurent une bien autre fortune. Si elles n'amenèrent pas au « pays du couchant » (*le Maghreb*) beaucoup plus d'envahisseurs qu'en Gaule la conquête franque, la culture reçue par les Berbères était trop superficielle pour que la domination arabe n'effaçât pas l'empreinte du temps romain. Cela est vrai du moins pour la religion simple et sensuelle de Mahomet qui eut une forte emprise sur ce peuple primitif. Tous les Berbères sont aujourd'hui musulmans, et quoi qu'on ait pu croire et dire, leur foi islamique, pratiquée du reste à leur manière, qui est généralement plus négligente, mais parfois plus intransigeante que celle des Arabes, paraît inébranlable.

La langue et les institutions apportées d'Arabie eurent moins de succès. Ne sont à cet égard arabisées que les populations des villes et celles des plaines ou des plateaux facilement accessibles. Dans toute l'Afrique du Nord, comme partout en ce monde, la montagne, et aussi le désert, ont été le refuge des vaincus. Le peuple berbère, jadis répandu sur toute cette vaste contrée, ne se trouve plus aujourd'hui, avec la pureté et l'homogénéité remarquables de ses institutions et de sa langue originaires, que dans les îlots plus ou moins étendus, formés par les massifs montagneux de la Kabylie, de l'Aurès, du Rif et de l'Atlas marocain, sans parler des retraites sahariennes du Mzab, du Hoggar et des confins nigériens.

De toutes ces régions, le Maroc est celle où la Berbérie primitive s'est le mieux conservée. L'Arabe pur y est rare, et la très grande majorité des tribus y est de sang berbère. Sur les quatre ou cinq millions d'habitants qu'on attribue à l'Empire chérifien, près de la moitié est berbérophone. Le reste parle l'arabe ou les deux langues. Du point de vue politique, la séparation était, jusqu'à ces derniers temps, aussi marquée : on divisait le Maroc en pays soumis (*Maghzen*) et insoumis (*Siba*), suivant que l'autorité du sultan s'y exerçait ou non. Cette division, dont les limites variaient avec la puissance des sultans, ne sera bientôt qu'un souvenir. Mais l'expression que nous avons prise pour titre de cet article

conservera sa raison d'être, pourvu qu'on ne lui donne plus, comme il faut le faire, qu'un sens purement ethnographique et administratif. Car la Berbérie, même entrée dans l'unité marocaine, gardera longtemps sa marque individuelle.

Il n'est sûrement pas de race humaine plus entêtée à vivre, et, comme on dit, à « vivre sa vie », que ce petit peuple. Le commandant Montagne, aujourd'hui directeur de l'Institut français de Damas, auteur de la plus érudite et plus pénétrante étude sur les populations sédentaires de l'Atlas, attribue la persistance remarquable de l'originalité ethnique et sociale des Berbères à ce qu'il appelle leur esprit de « localisme ». Il entend par là l'attachement farouche de cette race à sa terre, à ses traditions, à ses coutumes, à des rites dont le sens est oublié : son conservatisme obstiné oppose une résistance inébranlable aux entreprises de la centralisation. On pourrait peut-être ajouter que la tendance des Berbères à se grouper en communautés aussi restreintes que possible, et le fait que les parcelles rassemblées par la force se disjoignent sitôt la pression relâchée, donnent à cette organisation une fluidité, si l'on peut dire, contraire à toute construction solide; on trouverait d'autres exemples, en Chine notamment, de cette méconnaissance absolue de la notion d'État qui nous reporte aux premiers temps de l'Humanité. Sans doute l'isolement de l'Afrique mineure, cordon littoral peu abordable et où ne passe aucune des grandes routes du monde, a-t-il beaucoup favorisé cet archaïsme social.

Quoi qu'il en soit de ces théories, le caractère essentiel des institutions berbères est bien l'émiettement de ce peuple en un nombre infini de petites cellules, les « fractions de tribu » (ou cantons, comme les appelle M. Montagne), qui forment autant de minuscules États, républiques plus oligarchiques que démocratiques, ayant à leur tête un conseil de notables (*inflas*) et un chef désigné par eux annuellement (*moqaddem*) : pouvoir d'autorité incertaine, lent à délibérer et à agir, et représentant beaucoup plus l'intérêt individuel de ses membres que celui de la collectivité. Ces cantons, composés de quelques villages et bornés à un espace très limité, tout ou partie d'une haute vallée, paraissent représenter le maximum de la conception berbère en fait d'institutions politiques. Tout

ce qui le dépasse est, sauf contrainte extérieure, voué à un rapide déclin.

Les tentatives faites pour élargir ce cadre prennent des formes différentes. La nécessité de la défense suggère parfois des alliances passagères de cantons ou même de tribus. Plus souvent se produit l'ascension d'un notable riche et entreprenant. Il s'impose par la corruption, puis par la force, au Conseil, puis au canton voisin, et, s'il le peut, à la tribu. De *moqaddem* (chef temporaire), il se fait *amghar* (chef permanent, dictateur). Il s'appuie sur un parti, un *leff*, l'équivalent du *sof* kabyle, avec lequel il partage les bénéfices. De cet effort peut naître une principauté, comme celle des « Grands Caïds » du Haut Atlas (les Goundafi, les Mtouggi, les Glaoui), ou même un empire : trois dynasties berbères sont issues de cette source. Mais, le plus souvent, ces ascensions, si contraires à l'immutabilité et au particularisme berbère, ne font que passer. Les « Grands Caïds » actuels, d'origine récente, n'ont dû leur survie qu'à des calculs du gouvernement central, *maghzen* ou protectorat. D'ailleurs les aventures de ce genre n'ont jamais valu aucun bien aux populations, qui ne gagnent rien à passer de l'impuissance de leurs petites républiques aux exactions d'un *amghar*. Elles ont servi le plus souvent à favoriser l'arabisation des tribus.

LA PAIX FRANÇAISE

L'autorité des sultans, avec des variations diverses, s'était arrêtée, nous l'avons dit, aux contreforts de l'Atlas. De 1912 à 1917, nos troupes se bornèrent à pacifier les tribus, jadis *maghzen*, qui occupent les plaines de l'ouest. Dès la grande guerre terminée, commença leur avance dans la Berbérie indépendante. Le maréchal Lyautey, bien des fois, protesta n'avoir à s'occuper que du « Maroc utile », c'est-à-dire des plaines les plus fertiles, mais il savait mieux que personne que la sécurité du Protectorat exigeait la pacification intégrale. C'est lui d'ailleurs qui dressa la savante technique de cette grande guerre de montagne.

La Berbérie se défendit héroïquement : il n'aura pas fallu

moins de treize ans pour en venir à bout. Outre l'amour passionné de l'indépendance, le point d'honneur a un grand empire sur le Berbère. Il se rend rarement à la persuasion. Pour qu'il cède, il faut que l'adversaire ait fait la preuve de sa supériorité. Même s'il en est convaincu d'avance, il est nécessaire qu'au moins la poudre ait parlé. Quand les négociations ont abouti, les notables se dirigent vers le lieu du rendez-vous en amenant le taureau rituel, qui est immolé aux pieds du chef vainqueur. Alors, la tribu observe fidèlement la paix, et même prête son concours militaire, pourvu, bien entendu, qu'elle soit protégée contre les représailles des voisins encore « en dissidence ».

Contre un pareil adversaire, excellent soldat, rompu aux combats par la pratique des guerres intestines, courageux, marcheur infatigable, et d'une sobriété inégalable, la campagne fut dure, les difficultés grandissant à mesure que la dissidence, comprimée dans un espace plus réduit, s'accroissait des irréductibles des tribus soumises. La progression, dans un pays tourmenté où les troupes doivent suffire à des marches épuisantes, à des charrois pénibles, à des travaux incessants de pistes, de constructions de postes, tantôt sous le froid glacial de sommets alpestres, tantôt sous la chaleur étouffantes des vallées, a exigé une dépense inouïe d'énergie et a causé des pertes à la longue très sensibles. Le succès obtenu aux moindres frais cependant, grâce au secours de l'outillage moderne et à l'emploi de patientes manœuvres d'encerclement accompagnées de pourparlers pacifiques, fait le plus grand honneur aux résidents qui ont ordonné cette campagne, aux généraux qui l'ont dirigée et aux troupes qui l'ont exécutée, légionnaires dignes de leurs prédécesseurs romains, tirailleurs marocains et sénégalais.

A mesure que le front s'éloigne, il faut réinstaller sur leur territoire les tribus qui ont fait le vide, soulager leur affreuse misère, et les réorganiser. Cette tâche réparatrice incombe au corps admirable des officiers des Affaires indigènes, qui deviennent les conseillers des adversaires d'hier.

L'analyse d'un rapport relatif à la pacification de la région de Tounfit dans la Haute Moulouya, donne une idée, par ses simples détails, de la façon dont on restaure une « région

dévastée » du Maroc. Cette méthode fait trop d'honneur à l'humanité française pour n'être pas connue.

Elle a été instituée, comme le dit le document officiel, « dans le double dessein de maintenir sur place les gens qui nous ont fait confiance en leur rendant l'aisance, de façon à inciter les dissidents des tribus soumises à rentrer, et de montrer à celles qui ne sont pas encore soumises que notre présence, loin d'appauvrir le pays, leur donne, au contraire, une situation meilleure ».

Sur ce plan, les mesures ci-après ont été prises : « Faire labourer et ensemencer toutes les terres qui auraient été mises en culture, si toute la population était restée : les soumis recevront leur part de récolte, les dissidents qui rentreront trouveront leurs champs ensemencés, les excédents de récolte serviront à alimenter les plus malheureux; cinquante charrues ont été distribuées et vingt-cinq attelages ont été achetés ou prêtés par les tribus voisines pour ces cultures. Des habitants ont été envoyés dans la vallée de l'Anseghmir pour y apprendre à planter la pomme de terre qui est inconnue dans la région. Des graines de légumes ont été achetées et semées. Une pépinière de quatre cents arbres a été constituée. Des ateliers de poterie et de maréchalerie ont été créés et, ainsi, des instruments indispensables ont pu être distribués gratuitement aux familles. Six cents poules ont été également réparties. Les enfants les plus pauvres ont été pourvus de vêtements chauds grâce à la générosité de madame Saint et des infirmeries indigènes bien dotées en médicaments et matériel ont été construites, l'une à Tounfit, l'autre à Sidi-Yahia. Les consultants sont nombreux et même des indigènes dissidents viennent s'y faire soigner. »

Ce qu'est devenu, sous cette ferme et bienveillante protection, le pays pacifié par ces méthodes, nous avons essayé, dans un feuillet de carnet de route d'un voyage récent, d'en donner une rapide impression :

« *Asni — Les Moissonneurs.* — C'est dans une gorge du Haut Atlas, du côté de Marrakech. Une bonne marche à pied y conduit depuis la route carrossable. La vallée, bien irriguée, verdoie sous un soleil piquant, la neige étincelle sur les sommets rocheux. Voici, à quelque distance, le vil-

lage, les maisons de terre rouge coiffées de terrasses plates débordantes. D'où viennent ces chants rythmés, un seul motif sans cesse répété? Toute la population mâle du village est là, vêtue de blanches gandouras, en contre-bas du chemin, occupée dans un champ dont, la faucille à la main, elle coupe l'orge à mi-hauteur du chaume, selon l'usage. Elle fauche pour le Caïd, dont la Casba, grande demeure de terre en forme de château fort, les quatre coins renforcés de tours carrées, domine le village. Les chants déplorent, paraît-il, la mort de la terre, dont on célébrera la renaissance lors des semailles prochaines.

» Le spectacle est frais et charmant. Il l'est plus encore lorsque, le travail terminé, les blancs moissonneurs s'en vont toujours chantant, en petits groupes, par divers chemins. Ils saluent joyeusement les étrangers, en passant, d'un bonjour français, et la même mélopée court les sentiers et se perd peu à peu, avec l'éloignement, derrière les oliviers et les figuiers. Gens simples et heureux, autrefois razziés, pillés, sans cesse l'arme à la main, et à qui la France a apporté enfin la paix bienfaisante. »

•

CORANIQUES ET COUTUMIERS

Le soin le plus urgent, après la soumission d'une tribu, est de pourvoir à son administration et à la justice. On a jugé nécessaire de substituer à l'impuissant *moqaddem* un Chef de tribu permanent et responsable, et on lui a confié, à l'exemple du Caïd arabe, dont on lui donne souvent le nom, la compétence judiciaire criminelle. Mais les affaires civiles, commerciales et immobilières, statut personnel ou successoral, qui, en pays arabisé, relèvent du Cadi et qui étaient précédemment jugées par le conseil des *inflas*, ont été attribuées à une juridiction nouvelle, conseil de notables également, appelée tribunal coutumier, ou, plus communément, *Djemâa* judiciaire.

Un autre feuillet de notre carnet de route contient des notes d'audience, si l'on ose employer ce terme solennel à propos d'un tribunal de village, de la *Djemâa* d'Azrou :

« Une petite salle simple et nue; à la table préside un officier des Affaires indigènes commissaire du gouvernement; il est assisté par un greffier civil, qui fait aussi office de notaire, tous deux berbérisants. Sur un banc, les quatorze membres de la *Djemâa*, vêtus de leurs burnous, sept titulaires, sept suppléants.

» La Djemâa juge librement, sauf opposition, fort rare, du commissaire. Elle applique la Coutume locale (*orf* ou *azref*), recueillie par nos officiers sur un modeste cahier d'écolier avec quelques modifications aux usages qui pourraient choquer notre civilisation. Les débats se font en langue berbère, mais le procès-verbal est rédigé en français, la langue indigène ne s'écrivant pas.

» La procédure est des plus simples : les parties sont introduites, le plaignant parle le premier, son adversaire répond, le plus âgé des juges pose des questions, d'autres membres l'imitent, pour éclairer l'affaire ou pour s'exercer à la parole. L'officier indique la Coutume, le doyen des juges consulte ses collègues et rend la sentence. Le greffier rédige au fur et à mesure le registre et peut remettre copie de l'arrêt aux parties à la fin de l'audience. Justice rapide, gratuite, rendue publiquement et par des pairs. Les Berbères se rendent compte des avantages de leur justice sur celle du Cadi arabe, juge unique, trop souvent d'une impartialité douteuse et flanqué d'auxiliaires coûteux et médiocrement sûrs aussi.

» Voici quelques-unes des causes appelées ce jour-là : Deux femmes se sont battues. L'une d'elles tient dans sa main ouverte ses trois dents cassées. Le Caïd a puni la coupable, mais des dommages sont réclamés. La Coutume fixant le prix des dents — selon leur place dans la bouche — comme de toutes les autres parties du corps, la sentence est vite rendue, et les parties s'en vont sans mot dire.

» Autre affaire de coups : un individu a frappé d'un bâton la tête d'un enfant. Le père réclame une indemnité. La Coutume répond : laissez passer les chaleurs pour juger des conséquences du coup. Aussi sursoit-on à statuer.

» Affaire plus délicate. Une fille orpheline s'est mariée et le tuteur a encaissé la dot. Le frère, un gamin de douze ans,

revendique son droit d'autorisation au mariage et de part à la dot. Il aura gain de cause. C'est la Coutume.

» Enfin, pour le bouquet, celle-ci. Une femme, coiffée à la berbère, le chignon enveloppé d'un mouchoir, une sorte de visière sur le front, déjà fanée, mais singulièrement hardie et éloquente, se plaint d'être négligée par son mari. Celui-ci, encore jeune, assez gêné d'être là, se dandine et répond : « Je lui donne à manger, je lui donne des vêtements. » La femme ne s'en contente pas et demande le divorce. Il est vrai qu'il y a en plus une question de vaches apportées en dot. Le tribunal prend cette décision mémorable : un des juges sera commis pour surveiller le ménage pendant trois mois. Si son rapport est favorable à la femme, il y aura divorce. »

On a peine à s'imaginer que cette paternelle judicature ait pu déchaîner au Maroc un orage, peu remarqué en France, mais d'une gravité certaine, étant le premier symptôme d'insubordination qui se soit produit depuis l'établissement du Protectorat.

Le 31 août 1930, une vive agitation se manifeste simultanément dans les villes de Salé, Rabat, Fez et Marrakech. La foule se presse dans les mosquées et entend la lecture du *Ya Latif* (ô Sauveur), prière réservée pour les grandes calamités publiques. Les fidèles se répandent ensuite dans les rues. A Fez, l'agitation prend figure d'émeute. Les souks se ferment en signe de deuil, une délégation de jeunes gens appartenant aux milieux coraniques (et parmi lesquelles figurait un diplômé d'une grande école de Paris) va trouver le Pacha chargé du maintien de l'ordre. Celui-ci retient et frappe d'une peine afflictive les manifestants.

Le Sultan à ce moment faisait un voyage en France. A son retour, une nouvelle délégation lui demande vainement audience. L'exil des agitateurs les plus compromis met fin aux troubles, auxquels, il importe de le dire, le pays berbère était resté absolument étranger.

Le motif, ou plutôt le prétexte de cette agitation, évidemment concertée et sans aucun doute issue d'excitations extérieures, comme en témoigne la campagne ardente de la presse panislamique du Caire, de Beyrouth, Damas et autres lieux, était un décret (*Dahir*) du Sultan, rendu quelques mois aupa-

ravant, le 16 mai. Ce *Dahir* avait pour objet de régler le fonctionnement des tribunaux coutumiers et d'instituer une juridiction d'appel.

Ce document chérifien, resté longtemps inaperçu, avait été sans doute révélé aux comités panislamiques par des commentaires plus ou moins officiels, peu adroits à la vérité en ce qu'ils préconisaient et exaltaient une « politique berbère » de grand style. D'où, de la part des Coraniques, l'accusation adressée à la France de manquer à la lettre et à l'esprit du traité de Protectorat, en travaillant à soustraire la partie berbère de l'Empire chérifien à la Souveraineté du Sultan; du même coup atteinte était portée à la règle islamique, d'après laquelle les questions de statut personnel, immobilières et autres confiées aux *Djemâas* judiciaires devaient relever exclusivement de la loi coranique (le *Chrâa*) et du juge religieux (le *Cadi*).

Cette thèse a été développée dans une brochure envoyée à l'époque à tous les membres du Parlement et intitulée : *Tempête sur le Maroc, ou les erreurs d'une « politique berbère »*. Ce libelle, violent et mensonger, exposait la doctrine intransigeante selon laquelle, « pour revendiquer à juste titre le nom de musulman, il est obligatoire d'être régi dans toute son activité extérieure, en ce qui concerne le statut personnel et le statut réel, par la loi du *Chrâa* ». Outrance qui mettrait hors de l'Islam les Berbères, coutumiers de toute ancienneté, et bien d'autres musulmans dans le monde, Kemal Pacha et ses Turcs laïcisés en tête.

A ce procès, se joignait l'accusation, plus absurde encore, de préparer « la christianisation et la francisation des Berbères ».

La répression fut accompagnée d'une réfutation des thèses calomnieuses, lue dans les mosquées sous forme de lettre chérifienne; des circulaires dans le même sens furent envoyées dans les centres islamiques du Maroc et de l'Orient méditerranéen. Dans ces documents les prescriptions du *Dahir* étaient ramenées à leur véritable portée. On rappelait les lettres ou *Dahirs* antérieurs, par où les sultans (en 1882 et en 1914 notamment) reconnaissaient solennellement la Coutume des tribus berbères. On faisait observer que les *Djemâas* judiciaires avaient été créées par le maréchal Lyautey

en 1913 et mises au point en 1924. Le *Dahir* du 16 mai n'innovait pas : il avait pour but essentiel de conférer aux jugements desdites Djemâas la valeur légale devant les autres juridictions, qui leur manquait précédemment faute d'être rendus au nom du Sultan. Les circulaires confirmaient — et même fortifiaient un peu à vrai dire — les instructions données en 1912 par le Maréchal pour autoriser la libre installation de mosquées, d'écoles coraniques et de quêtes pieuses. On proclamait enfin le droit (dont elles n'ont d'ailleurs jamais voulu user) des tribus berbères à choisir la juridiction de leur gré : « Qui veut le *Cadi*, disait-on, l'aura. »

Quant à la prétendue propagande chrétienne, il était facile de réduire à néant les allégations fantaisistes. Tout au plus une enquête consciencieuse a-t-elle pu relever du côté catholique quelques imprudences de langage dans des congrès ou dans des journaux et revues, et, de la part des missions protestantes, quelques excès de zèle qui, d'ailleurs, avaient fait l'objet d'observations officielles; le tout pour un résultat absolument insignifiant.

POLITIQUE INDIGÈNE

L'agitation tunisienne du *Destour*, l'alerte du *Dahir*, comme les troubles bien plus graves d'Indochine, sont des avertissements dont il faut tenir compte. Des conclusions s'imposent, valables d'ailleurs pour tout notre domaine colonial.

Le Berbère a fait preuve de sa vitalité par son héroïque défense et par la façon dont il s'adapte à notre civilisation, meurtrière pour des races moins vigoureuses. Il possède au plus haut degré les qualités paysannes, obstination au travail, âpreté au gain. Il n'hésite pas à s'expatrier pour gagner la nourriture de sa famille que fournissent maigrement ses montagnes. Il nous donne de vaillants soldats et des travailleurs agricoles et industriels. Apte au commerce, il élimine peu à peu la bourgeoisie maure commerçante des villes de toute l'Afrique du Nord. Nombre de Kabyles ont acquis de belles fortunes. Une des plus grosses firmes du Maroc est dirigée par un Berbère, et tel « Seigneur de l'Atlas » se plaît aux jeux de la spéculation immobilière. On ne peut dire

encore jusqu'où s'étendront les capacités intellectuelles de la race, mais les maîtres de l'école normale supérieure d'Azrou disent du bien de leurs jeunes élèves, destinés à fournir des cadres aux tribus montagnardes.

Les Berbères méritent donc notre sollicitude. Ce n'est pourtant pas une raison pour parler de « politique berbère ». On paraîtrait ainsi vouloir, comme nous en avons été accusés, diviser pour régner, opposer les deux peuples marocains, annihiler le souverain. Rien n'est plus éloigné de notre pensée. Toutes les soumissions des tribus ont été adressées au Sultan, et la justice se rend en son nom. L'unité du Maroc, la souveraineté chérifienne sont et resteront nos principes directeurs.

Ce qui est vrai, c'est qu'instruite par les événements, la France a beaucoup modifié, depuis quelques années, sa conduite envers les indigènes de toutes ses possessions. Elle s'efforce de les satisfaire en leur conservant ou en leur rendant, lorsqu'elle a commis la faute de les en éloigner, leurs chefs naturels, leurs traditions et leurs coutumes, dans toute la mesure compatible avec le bon sens et l'humanité.

C'est ainsi qu'ont été sauvés de la ruine les restes de la nationalité cambodgienne, que le Laos et les tribus montagnardes de l'Annam ont gardé leur individualité, que les indigènes de l'Afrique Occidentale ont retrouvé leurs chefs de villages et leurs coutumes locales. On s'occupe, en pays annamite, de restaurer l'autorité, si malheureusement affaiblie par nous, des mandarins. La division de la Syrie en plusieurs États, qu'on nous reproche parfois, répondait au même sentiment. Pourquoi les Berbères seuls auraient-ils été privés des satisfactions accordées à nos autres protégés? Pourquoi leur aurait-on imposé une justice qui n'est pas la leur, une langue qu'ils ne parlent pas? Jamais la religion d'aucun de nos sujets ou protégés n'a été contrariée, et pleine liberté est laissée aux Berbères de s'en instruire à leur gré. Quant à l'enseignement du français, il est la règle partout où on le peut, en tant bien entendu que seconde langue, et il est tout naturel que nous en fassions le véhicule commun de la pensée entre gens qui ne se comprennent pas entre eux, comme il est arrivé pour l'anglais dans l'Inde aux cent idiomes divers. Il est donc

vrai qu'à cet égard, notre politique comporte une certaine décentralisation, et même une certaine « francisation », mais dans le sens le plus favorable aux indigènes.

L'affaire du *Dahir* comporte d'autres enseignements. Il rappelle avec quelle prudence il faut aborder, en pays musulmans ce qui peut intéresser la loi religieuse. Ce qui est utile, voire nécessaire, peut manquer d'opportunité.

Cet incident nous a révélé aussi que le Maroc n'échappera pas plus que les autres possessions ou protectorats aux embarras provenant des prétentions de la jeunesse pourvue de l'instruction occidentale. L'Indochine s'efforce de remédier aux inconvénients d'une éducation beaucoup trop européenne et mal digérée par des cerveaux différents et non préparés. Elle a compris qu'il importait de les abreuver, en ce qui concerne la littérature et la morale du moins, aux sources infiniment plus claires pour eux de leur propre civilisation. Partout, on s'efforce de fournir aux jeunes indigènes le moyen d'accomplir leurs études supérieures sur place, plutôt qu'en Europe, et d'augmenter leur part à l'administration du pays. Madagascar a pris la décision originale, mais raisonnable, de « contingenter » le nombre des diplômés selon les besoins administratifs et économiques du pays afin de réduire le nombre des déclassés.

Les mesures humanitaires enfin exigent toujours de plus grands efforts. Qui a vu de près les misères physiologiques et matérielles d'une si grande partie des populations coloniales n'oublie jamais ce spectacle : nos sacrifices ne pourront être trop grands pour diminuer ces misères. Mais en cette matière la France ne manque pas à son devoir. Nous comprenons la nécessité de la tâche qui nous incombe. Nous savons que la force ne suffirait pas à nous conserver ce grand empire. Il faut y joindre la justice et la bienveillance, et aussi ce sentiment que nous faisons œuvre durable, sans lequel le cœur manquerait pour une si lourde tâche.

MAURICE ORDINAIRE

L'IDIOT DE LA FAMILLE[1]

VI

AMOUR ET DEVOIR

On dormit peu cette nuit-là, au Palazzo Neroni, car la famille avait décidé de quitter Venise dès le lendemain matin par le premier train. Ils allaient à Aldersee, dans les Dolomites, une semaine plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu.

Toute la nuit le remue-ménage se poursuivit, car il y avait des chèques à préparer, des places à retenir pour le voyage, et d'innombrables rendez-vous à contremander par téléphone. Sir Ivor, plus sec, plus maigre, plus muet que jamais, veillait à tout, pendant que sa femme raisonnait Fenella. Tous les domestiques affolés ne comprenaient clairement qu'une chose, c'est que personne ne devait entrer au salon.

Rien ne pouvait convaincre Fenella. Elle affirma avec tant de force l'honnêteté de Caryl, qu'elle persuada presque ses parents.

— Vous n'avez que le témoignage de cette fille, — dit-elle en sanglotant, — et vous convenez qu'on ne peut croire la moitié de ce qu'elle a dit. C'est évidemment une mauvaise fille. Elle a volé. Pourquoi n'aurait-elle pas tout inventé, à propos de Caryl?

— Mais, chérie, pourquoi aurait-elle inventé?

— Vous n'avez pas le droit de la croire avant d'avoir entendu Caryl.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

Leur intention n'avait pas été de lui en dire tant à propos de Gemma. Mais cela s'était fait naturellement au cours de la scène qui avait suivi son retour. Elle était entrée, légère, transportée, la tête pleine de Caryl, pour s'entendre dire brusquement qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à la maison. Sir Ivor, troublé par sa maladie et par la folie de sa femme, s'était montré, peut-être, trop dur. Il avait le plus grand désir de terminer cette affaire sur-le-champ, bien qu'il ne sût pas quelle fin elle aurait. Car, bien qu'ils se fussent attendu à une certaine résistance de la part de Fenella, et qu'ils eussent, toutes prêtes, des explications appropriées, la réponse qu'elle leur fit les prit tout à fait au dépourvu.

— Je crois que c'est impossible. J'ai promis de l'épouser.

Même alors, avant de parler de Gemma, ils lui avaient rappelé son père, sa pauvreté, sa position sociale. Gemma n'était plus qu'une porte de secours. N'eût-elle pas existé même, que leur consternation n'eût pas été moins profonde.

— Mais pourquoi ce retour si soudain contre lui? insista Fenella. — Vous saviez tout cela. Vous saviez qu'il avait un père bizarre. Vous saviez qu'il jouait dans un cinéma. Pourquoi l'avez-vous invité, si vous pensiez que c'était impossible?

— Oh! ma chérie, — gémit lady Mc Clean, — ne voyez-vous pas la différence? C'est une chose, que d'inviter chez soi ce genre de personnes, mais c'est une chose bien différente, que de les épouser. Les artistes, et les gens comme cela... ils sont très amusants à connaître... On les invite, parce qu'il est agréable de rassembler toutes sortes de gens...

— Mais vous pensez qu'ils ne sont que drôles. Eh bien! je ne crois pas que vous devriez les inviter, si vous pensez ainsi.

— C'est très juste, ma fille. Mais votre mère inviterait un zèbre à cinq pattes si...

— Et en tous cas, avant de savoir que j'étais fiancée, vous avez dit qu'il ne reviendrait jamais ici. Qu'a-t-il fait?

Il avait fallu parler de Gemma. Mais elle n'était pas convaincue. Elle déclara simplement que Gemma était une menteuse.

— C'est possible, — concéda sir Ivor. — C'est très possible. Mais, à vrai dire, cela importe peu. Gemma avant ou après, vous ne pouvez l'épouser. Vous êtes trop jeune. Nous ne

pouvons vous permettre d'y penser. Et je vous défends de le revoir.

— Il faut que je le revoie.

— Il n'y a pas à dire : il faut.

— Vous ne m'empêcherez pas. Je sais où il habite. Si vous ne voulez pas qu'il vienne ici, j'irai chez lui.

Sir Ivor regarda sa femme.

— Préparez vos affaires, — dit-il. — Et vous aussi. Vous partirez toutes les deux pour Aldersee demain.

— Je ne partirai pas, — dit Fenella.

— Vous n'êtes pas majeure. Vous irez là où l'on vous conduira.

— Je l'épouserai à la minute même où j'aurai vingt et un ans.

— Vous ferez alors comme il vous plaira. Mais demain vous partirez avec votre mère pour Aldersee.

Il sortit en clopinant pour veiller aux préparatifs du départ, et bientôt se dit qu'il valait mieux qu'il les accompagnât, car il doutait de la fermeté de sa femme envers Fenella.

Mais c'était sous-estimer les ressources d'une mère. Lady Mc Clean ne lutta pas. Elle n'argumenta pas. Simplement, elle pleura.

— Si seulement... si seulement Fergus vivait! — dit-elle en sanglotant.

Ce nom avait le pouvoir de vaincre Fenella, qui ne pouvait pas s'en servir dans une dispute. Fergus, son frère chéri, avait été tué à la guerre. Elle savait ce que sa mère allait lui dire :

— Le seul enfant qui me reste... et vous savez ce qu'il a dit avant de mourir... que vous seriez là pour réconforter votre pauvre père... Si seulement Fergus était là, il vous montrerait quelle folie vous voulez faire...

Ces larmes, ces lamentations glaçaient Fenella. Elles lui ôtaient sa force, bien plus que n'eût fait la colère. Elle fut enfin contrainte, pitoyablement, de réconforter sa mère.

— Mère, ne pleurez pas! Ne pleurez pas tellement, je vous en prie. De toute façon, je ne puis l'épouser avant que j'aie atteint mes vingt et un ans, n'est-ce pas? Alors, vous aurez le temps de vous faire une meilleure opinion. Peut-être, alors...

Lady Mc Clean ne contesta pas ce droit de Fenella. C'était une très bonne chose, vraiment, qu'elle pensât ne pas pouvoir se marier contre le gré de ses parents, avant d'avoir atteint sa majorité. Plus elle penserait ainsi longtemps, et mieux cela vaudrait.

— Mais, vous aurez changé d'avis longtemps avant cela, ma chérie... vous le devez... Je sais que vous le ferez... vous nous aimez tant... vous ne pouvez pas continuer à nous rendre si malheureux... vous avez toujours été une si bonne petite fille pour moi... toutes mes amies... disent qu'elles m'envient... « Si seulement nos filles étaient comme Fenella! »... depuis que Fergus est mort... et à présent...

Le visage tendu, pitoyable, de son père n'affectait pas moins Fenella, qui le voyait entrer et sortir. Il leur apporta deux tasses de café, et les supplia d'aller se reposer.

— Ne pleurez pas tellement, Hélène, — dit-il, — et ne parlez pas du ... garçon. — Même à présent, il ne pouvait prononcer le nom de Fergus. — Ce n'est pas bien, envers Fenella. Vous ne devez pas la désespérer de cette manière.

Mais il dit quelque chose de bien plus douloureux pour Fenella, en rentrant chez lui :

— Elle sait tout ce que vous allez lui dire. Elle connaît son devoir. Elle sait qu'elle doit abandonner ce garçon. A quoi bon le lui dire? Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher toutes les deux?

Devoir.

Toute sa vie elle avait beaucoup pensé au devoir. Son devoir était ou de montrer de la fermeté, ou d'abandonner Caryl. Elle ne désirait pas l'abandonner. Rien, depuis qu'elle était au monde, n'avait été si effrayant et si délicieux que ce moment où elle lui avait donné un baiser dans le Cortile.

« Ce baiser dans le Cortile », pensait-elle, avec hésitation. Elle aurait pu très facilement renoncer à Caryl, si ce n'avait été pour ce baiser. Et cependant il l'avait rendue moins sûre de sa propre honnêteté. Quelques moments encore comme celui-là pouvaient la rendre, pour sa vie entière, parfaitement indifférente au devoir, ce qui eût été une chose effrayante.

Était-ce là ce qu'on éprouvait, quand on était amoureuse?

A deux heures du matin, elle céda. Elle aimait ses parents,

et l'amour de toute une vie l'emportait sur l'amour d'une semaine. Elle crut reconnaître son devoir. Elle était fatiguée, épuisée, éblouie, et, au fond de son esprit, en dépit de toute sa bravoure, se cachait un léger doute au sujet de Gemma.

— Très bien, — dit-elle tristement, — je partirai. Et je promets de ne pas essayer de le voir. Mais je ne puis promettre de ne pas l'épouser un jour. Quand nous serons à Aldersee, il faudra que vous me permettiez de lui envoyer une lettre par Herr Heinrich, pour lui expliquer pourquoi je suis partie.

Elle s'enferma dans sa chambre et s'étendit sur son lit, si fatiguée qu'elle avait à peine la force de souffrir. Presque aussitôt, elle tomba dans un profond sommeil, qui dura jusqu'au moment où la femme de chambre vint frapper à sa porte le lendemain matin. Il était temps de se lever et de se préparer pour le voyage. Elle se soumit avec froideur.

Le train partait à dix heures et demie, et, peu après neuf heures, ils prirent place dans le bateau à moteur qui devait les emmener à la gare. Les bonnes étaient parties en avant avec les gros bagages. Le matin était froid et triste, et les eaux du canal grises. C'était une nouvelle Venise, lointaine, froide et hostile, qui repoussait les regards d'adieu de Fenella. Les maigres palais la regardaient, les bateaux couraient pêle-mêle sur les eaux agitées, et le vent soufflait avec mauvaise humeur. Elle s'assit auprès de son père, à la proue. Un air misérable de souffrance créait entre les deux visages de ses parents une curieuse ressemblance.

Dans la confusion de la gare, Venise fut oubliée. Dès qu'elle eut installé sa mère, elle sortit dans le couloir, de manière à retarder le plus possible le *tête-à-tête*. Et les parents, en silencieuse sympathie, la laissèrent seule.

A mesure que l'heure du départ approchait, elle se penchait à la portière, scrutant la foule sur les quais, avec une impatience désespérée. Elle ne pouvait pas s'en empêcher, car, à dix heures, Caryl avait dû se présenter au Palazzo Neroni et apprendre qu'elle était partie. Nulle résolution ne pouvait détruire l'espoir qui dormait dans son cœur. La foule devenait moins dense. Sa montre marquait dix heures et demie. Elle se pencha, les yeux tendus vers les barrières, pour voir si personne n'arrivait en courant.

Si, quelqu'un arrivait. Un long frisson parcourut le train. Il allait partir. L'arrivant bousculait les gens des épaules, et, tout en courant, il inspectait le train. Il tenait dans sa main (Oh! comment supporter cela!) un bouquet de roses jaunes au prix pathétique, qu'il avait achetées pour elle le matin. Il passa devant elle en courant. Elle cria :

— Caryl! Oh! Caryl!

Il s'arrêta, et s'approcha de la fenêtre.

— Oh! Fenella!

Le train s'ébranlait. Il lui jeta les roses, comme s'il n'y avait eu rien d'autre à faire. Elle les saisit.

— Je ne peux pas vous épouser avant d'avoir vingt et un ans, — dit-elle en haletant. — Mais je le ferai alors.

Il courait le long du train, et perdait du terrain.

— Fenella!... Pourquoi...? Pourquoi?

— Gemma, — lui répondit-elle.

— Qui est Gemma?

— Demandez à Heinrich!

Elle s'était dangereusement penchée pour lui crier cela. Serrant les roses sur son cœur, elle lui fit adieu de la main. Ils échangèrent des signes jusqu'au moment où le train eut emporté Fenella hors de la vue de Caryl.

VII

LES FRÈRES

« Mais je ne connais personne du nom de Gemma. Je n'ai jamais entendu personne prononcer ce nom. C'est impossible », déclara Caryl.

Il était tellement confondu par cette idée, qu'Otto Heinrich commençait à le croire. Et il considéra avec moins de sévérité la violente intrusion de Caryl à une heure qu'il réservait jalousement d'ordinaire à son courrier. Car on pouvait pardonner quelque violence à un homme qui se voyait tout à coup, et d'une manière imméritée, encombré d'une Gemma.

— C'est bien étrange, — dit-il, — et bien malheureux. Mais j'ai entendu la chose de mes propres oreilles. Cette jeune

femme a parlé de vous, et elle nous a dit clairement qu'elle était votre maîtresse.

— Elle ne l'est pas, je n'ai pas de maîtresse; je n'ai jamais eu de maîtresse; j'ai toujours été trop occupé, — déclara Caryl. — Pour autant que je sache, je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Heinrich réfléchit.

— Il faut, — dit-il, — qu'elle ait entendu parler de vous. Autrement, elle n'aurait pas donné votre nom. J'aurais dû l'interroger de plus près. Mais vous comprenez que c'était embarrassant.

Caryl, avec un grognement, s'effondra sur une chaise.

— Il faut me croire, — supplia-t-il.

Heinrich regarda sa figure pâle et reprit :

— Mais je vous crois. Il me semble que vous êtes plus capable de dire la vérité que madame Gemma. C'est très malheureux, mais... — Caryl devenait de plus en plus pâle. — Laissez-moi vous donner un peu de Marsala.

Mais Caryl repoussa le verre.

— Mon cher petit ami, vous prenez les choses trop à cœur.

— Je l'ai perdue.

— Fenella?

Caryl répondit : Oui, et se cacha la figure dans les mains pour dissimuler ses larmes. Heinrich eut pitié de lui plus que jamais.

— Vous croyez que c'est à cause de Gemma que vous l'avez perdue?

— Je le suppose, — dit Caryl d'une voix étouffée.

— Mon ami, vous vous trompez. Il n'était pas besoin de Gemma pour que vous la perdiez. C'était inévitable, dès que les parents sauraient. Comprenez-vous?

— Elle ne serait jamais partie.

— Elle est très jeune. Une jeune fille aussi jeune doit évidemment obéir à ses parents... En outre... c'est de la folie. Vous devez comprendre que c'est de la folie.

Et, tout en insistant pour que Caryl prît du Marsala et des biscuits, il lui répéta tout ce que lady Mc Clean avait dit à Fenella la veille. Il fit ressortir l'impossibilité d'un tel attachement, et la douleur que cette aventure causerait à Fenella.

— Elle ne pourrait pas vivre comme vous vivez, Caryl.

Il vous faudra peut-être, pendant de longues années, attendre le succès. Et même alors vous serez encore très pauvre. Votre père a toujours été pauvre. Votre vie sera dure. Mais que sait-elle de la vie dure et de la pauvreté? L'argent n'est rien pour elle.

Caryl, au souvenir de ce qu'il avait dépensé la veille en gondoles et en glaces, dut convenir que c'était vrai.

— Mais si elle m'aime, cela pourrait lui être égal.

— Et vous seriez assez dur pour lui demander cela? Est-ce là être bon? Vous l'aimez. Ses parents l'aiment aussi. C'est pourquoi ils l'ont emmenée. Ils sont meilleurs que vous.

— Je vois bien votre point de vue, — admit Caryl.

— Pour vous, — continua Heinrich d'un ton plutôt grave, — il ne devrait pas y avoir d'autre pensée, d'ici de longues années, que celle de votre travail. Dites-moi, cette carrière... Y pensez-vous sérieusement?

Caryl essaya de se souvenir. Combien sérieusement il y pensait encore une semaine plus tôt!

— Très sérieusement, — dit-il.

— Comme je vous l'ai dit, je crois pouvoir vous aider. J'ai des amis ici. Ils 'intéresseront à vous si je le leur demande, et si vous jouez comme l'autre soir au cinéma. Ce soir, je vous emmènerai à une réception, chez ma chère amie madame Giulette Rovere. Vous jouerez.

Malgré son abattement, Caryl ne put se défendre d'éprouver quelque plaisir en entendant ces paroles, car il savait que peu de gens jouissaient d'un tel privilège. Madame Rovere était invisible à la foule. Elle était vieille et misérable, à demi paralysée. Depuis de nombreuses années, elle avait quitté la scène. Mais la gloire s'attardait encore sur son nom. La légende de sa beauté, de « sa voix d'or » et de ses malheurs vivait encore. Et des visiteurs se rendaient à la Giudecca simplement pour regarder les murs croulants du jardin qui séparaient sa maison du canal. Ceux qui étaient assez vieux parlaient avec exaltation aux jeunes moins favorisés, des jours enchantés où la Rovere leur avait montré ce que c'était que le grand art de la scène.

— Je serai heureux d'y aller, — dit Caryl avec gratitude. — C'est très aimable de votre part.

— Je crois que votre père la connaissait un peu, mais il y a très longtemps de cela, et vous ne pouvez pas en avoir de souvenir. Et vous êtes heureux de ne pas l'avoir vue jouer. Pour ceux qui l'ont vue quand elle était jeune et belle, il n'y a plus de théâtre. Le théâtre, pour nous, est mort avec elle.

« Je ne pense pas qu'elle soit de moitié aussi belle que Fenella », se dit Caryl.

—Mais à présent, elle est vieille et malade, notre belle Rovere. Très pauvre aussi. Mais elle continue à voir ses amis. Je lui ai parlé de vous. J'ai dit : « Il y a ici un fils de votre vieil ami Sanger. Je vous l'amènerai et il jouera pour vous. » Elle a ri, la vieille. Elle est toujours prête à rire. « Comment, s'est-elle écriée, un seul fils de Sanger dans une ville aussi grande que celle-ci? »

Heinrich gloussa. Mais le regard de Caryl errait. De rapides pensées s'éveillaient en lui. Un seul fils de Sanger...

— ... Avez-vous un frère à Venise? L'homme sur la péniche... Sébastien... un musicien nommé Sanger... Gemma... Sébastien!...

Il se dressa en s'écriant :

— Sanger!

Heinrich cessa de rire, et le regarda en clignant des yeux :

— Mais qu'avez-vous?

— Je... Je... Je comprends tout, — dit Caryl, d'une voix entrecoupée. — C'était mon frère. C'était Sébastien. L'homme sur la péniche. Elle parlait de Sébastien.

— Qui?

— Gemma. Je l'ai vu sur cette péniche pleine de fruits qui a failli nous couler bas, le soir où vous m'avez ramené du Lido.

— C'était votre frère?

— Je me suis dit, sur le moment, que c'était peut-être lui, et puis j'ai oublié. Mais c'était lui sûrement. Oh! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt? Il faut que je le retrouve. Il faut que j'aille au marché aux fruits. Ils disaient qu'il habitait tout près de là.

— Alors, c'est lui qui a cette Gemma?

— Ça doit être ça et ça lui ressemble. Il faut que j'aille le

trouver dès à présent. Il faut que j'éclaircisse entièrement cette affaire. Herr Heinrich, voulez-vous m'excuser?

— Mais certainement, mon ami. Je suis aussi très curieux d'en savoir davantage sur votre frère. Mais vous viendrez ce soir et vous jouerez! Bien. Vous viendrez me prendre ici à huit heures et demie et je vous accompagnerai.

Caryl le remercia assez distraitement, et partit en hâte vers le marché aux fruits.

« Je savais que c'était Sébastien. Je le savais. Et je savais qu'il s'arrangerait de façon à renverser ma voiture. » Car, chaque fois que, par hasard, Caryl se rencontrait avec sa famille, sa voiture était renversée. Très aimablement, tout à fait sans aucune mauvaise intention, ils la renversaient. Ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Leurs habitudes, leurs principes, leur mode de vie tout entier étaient si profondément différents des siens, qu'il ne pouvait s'aventurer sous leur latitude sans courir le grave danger de faire naufrage. C'est qu'il était patient et laborieux, alors qu'ils étaient lunatiques. Instinctivement, il obéissait aux lois; instinctivement, ils les bravaient. Ils franchissaient les brisants de la vie comme sur des « surf-drivers », se fiant au frêle esquif de leur malice et de leur impudence, tandis que lui, bon et honnête marin, sombrait avec tout son trop solide équipage. Et cependant il les aimait tendrement. Une sorte d'attraction maligne le ramenait toujours dans leur dangereuse orbite. Il les admirait follement pour ces dons qui lui avaient été refusés. Et, dans sa vie solitaire et abandonnée, depuis la mort de son père, il en était venu à se souvenir de leur vie de famille comme d'une chose excellente, bien qu'à l'époque il n'eût pas été du tout de cet avis.

Il admirait, entre tous, son frère Sébastien. Cette partition qu'il lui avait montrée dans un café, à Milan, avait été pour Caryl un véritable supplice de Tantale. Il aurait voulu que son père pût la voir, et en même temps, il bénissait le ciel que ce ne fût pas possible. Car, du point de vue de Sanger, cette partition était un blasphème. Sébastien ne voulait pas entendre parler de la musique de son père. Les commentaires qu'il portait sur cette musique choquaient et en même temps séduisaient Caryl, ce fils respectueux. La foudre du ciel

aurait été la vraie réponse à ces commentaires. Et pourtant... l'étrange conviction lui restait que Sanger eût aimé cette partition.

« Je me demande si elle est finie à présent, se disait Caryl, en s'ouvrant un chemin à travers la foule sur le Rialto. Je donnerais n'importe quoi pour la connaître tout entière. »

Et l'idée de connaître cette partition l'emplit d'une telle impatience qu'il cessa de s'inquiéter à propos de Gemma et que même le souvenir de Fenella devint pour un instant moins cruel.

Il se proposait de faire une enquête parmi les porteurs du marché aux fruits. Il se trouverait bien quelqu'un pour lui dire le nom et les habitudes du fameux Anglais, qui transportait les légumes dans un bachot, et qui était un blasphémateur si renommé. Mais, d'abord, il chercha sans rien demander, pour le cas où Sébastien se trouverait là en personne. Sa recherche fut courte. Quelqu'un qui ressemblait beaucoup à son frère était assis sur le bord d'une fontaine, en train de manger une tranche de melon. D'abord, il put à peine en croire ses yeux, et il resta debout à quelques mètres de la fontaine, bouche bée, jusqu'au moment où Sébastien leva les yeux. Il n'y avait pas de doute.

— Hullo! — dit Sébastien.

Caryl s'avança un peu.

— Hullo! — dit-il.

Il se souvint qu'ils s'étaient abordés de la même manière, le jour où ils s'étaient rencontrés sur les marches de la cathédrale de Milan.

Sébastien agissait toujours comme si ces rencontres étaient choses ordinaires.

— Voulez-vous une tranche de melon. — dit Sébastien?

Il tendit une tranche à Caryl, et lui fit une place près de lui. Mais Caryl ne voulut pas s'asseoir, pour ne pas salir son pantalon, le meilleur qu'il eût, et qu'il avait mis ce jour en l'honneur de ses fiançailles avec Fenella.

— Je vous cherchais, — s'exclama-t-il. — Connaissez-vous une fille appelée Gemma?

— Hum! Hum! — fit Sébastien, le nez dans son melon; et un peu plus tard il ajouta : — C'est ma femme.

— Je le sais.

— Alors, pourquoi me le demandez-vous?

— Je voudrais que vous l'empêchiez d'aller se fourrer chez les autres, voilà tout.

— Vous voulez parler d'hier? — Sébastien rit. — Mais y étiez-vous?

— Non, je n'y étais pas, mais j'en ai entendu parler. Ce sont mes amis.

— Un sale moment, — commenta Sébastien. — Elle a cru qu'ils allaient la faire mettre en cage. Et ils l'auraient fait, s'ils n'avaient pas été si idiots. Mais, tout d'un coup, ils ont faibli, et ils l'ont laissée partir.

— Oui. Et je vais vous dire pourquoi. Elle leur a dit qu'elle vivait avec un musicien du nom de Sanger, et ils ont cru que c'était moi.

— Alors?

— Alors, ce n'était pas moi.

— Pourquoi ne le leur avez-vous pas dit?

— Je n'en ai pas eu l'occasion. Ils sont partis ce matin. J'ai tout appris seulement après leur départ, par Heinrich, qui était là, lui aussi. Otto Heinrich.

— Ah! Gemma m'a dit qu'il y avait là un Autrichien qui avait l'air de s'être levé un peu plus matin que les autres. C'était Heinrich?

— Oui. Je lui ai expliqué. Mais je n'ai rien pu expliquer aux autres. Je ne sais que faire.

— Est-ce que cela a beaucoup d'importance?

— Oui, c'est important. Il y a... il y a là une jeune fille... elle n'a pas vu Gemma. Elle était sortie avec moi, mais...

— Ah! je comprends. Votre femme.

Caryl expliqua rapidement que Fenella n'était pas sa femme, comme disait Sébastien dans son style à lui, mais qu'il allait l'épouser.

— C'est... c'est une dame, comprenez-vous?

— Gemma aussi, c'est une dame, — répliqua Sébastien. — Elle a été élevée dans un presbytère du Rutland.

— Je sais. Mais Fenella a été très soigneusement élevée, et tout ça! Je veux dire qu'elle ne se ferait pas du tout à l'idée de Gemma.

Sébastien commençait à comprendre ce qui était arrivé, et il eut la bonne grâce de se montrer légèrement ennuyé.

— Je regrette beaucoup, — s'exclama-t-il. — Beaucoup, vraiment, oui, vraiment beaucoup. Mais vous pouvez bien écrire à votre Fenella, et lui expliquer les choses.

— Je ne sais pas où elle est. Je pourrais adresser ma lettre au Palazzo Neroni, je suppose qu'on ferait suivre. Mais, même alors? Ce n'est pas tant Fenella qu'il faut persuader, j'imagine, que ses parents. Ils pourront ne pas me croire.

— Eh bien! alors, j'écrirai à mon tour, et Gemma écrira. Cela, je pense, suffira pour les convaincre. Venez chez moi, vous verrez Gemma. Je suis sûr qu'elle sera très fâchée, en apprenant ce qui est arrivé. Nous écrirons tous.

— Vous habitez près d'ici?

— Un hum... Avez-vous de l'argent?

— Un peu, — dit Caryl, prudemment. — Pourquoi?

— Parce que je n'en ai pas du tout. Nous achèterons de quoi manger en route, et vous déjeunerez avec nous. Je crois qu'il ne reste rien à la maison, sauf quelques oignons.

Caryl se laissa docilement conduire dans une boutique où il acheta des œufs, du fromage, une saucisse, une bouteille de vin et du ain. Mais il se révolta, quand il vit que son frère voulait lui laisser tout porter.

— Prenez les œufs, — dit-il fermement.

— Non, — dit Sébastien, — je prendrai le fromage.

Et, tout en marchant, il se mit à rogner des petits bouts de fromage qu'il avalait, si bien que le fromage devint bien vite tout petit.

— Cette chose que vous m'avez montrée à Milan... — commença Caryl.

— Milan?

— Vous vous souvenez? Nous nous sommes vus, à Milan.

— Vraiment? Je croyais que c'était à Prague.

— Ne vous souvenez-vous pas? Vous m'avez montré des fragments d'une partition *Ton-Bild*.

— Laquelle?

Caryl ne se souvenait plus du titre. Mais il siffla un air, tout en courant après Sébastien, et en serrant les paquets sur sa poitrine. Sébastien se rappela.

— Ah! c'est cela? C'est fini. J'écris des quatuors, à présent. Je vous montrerai.

— Que faites-vous à Venise?

— Je viens de vous le dire. J'écris des quatuors.

— Non. Que faites-vous pour vivre?

— Ah! je conduis quelquefois des péniches, pour les gens du marché aux légumes.

— Alors, vous n'avez pas de travail régulier, ici?

— Oh! si, — répondit Sébastien d'un air important. — Je suis ici pour des raisons politiques.

— Politiques?

— C'est pourquoi je vais au marché aux légumes. Je parle aux gens, je laisse tomber des allusions. On ne sait jamais, cela peut faire quelque bien. C'est de la propagande, comprenez-vous? Je fais de la propagande pour mon compte personnel. Pour le moment, je ne travaille pour personne.

— Quel genre de propagande?

— Antifasciste, — déclara Sébastien à haute voix.

Caryl faillit presque en laisser tomber les œufs. Il lui semblait que tout le monde dans la rue avait entendu et que, dans le lynchage imminent, il ne pourrait pas expliquer son innocence.

— Restez donc tranquille, — supplia-t-il.

Sébastien rit joyeusement.

— Vous ne croiriez pas, — dit-il, — combien le sentiment communiste est fort, ici, mais ils ont tous des cœurs de poulets, et je ne peux pas arriver à leur faire dire ouvertement ce qu'ils pensent.

— Je l'espère bien. Pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de cela ici.

— C'est mon devoir de parler de cela partout. Si j'ai peur de proclamer mes principes, comment puis-je demander aux autres de le faire?

Caryl marchait si loin derrière, qu'il fut impossible à Sébastien d'en dire davantage. Ils poursuivirent leur chemin dans la direction de la Giudecca. Sébastien continuait de grignoter le fromage, et, de temps en temps, il se retournait pour crier à son frère terrifié quelque remarque malicieuse et explosive. Enfin, il plongea sous un porche, et arriva dans une petite

cour entourée de maisons misérables. Vers le groupe des femmes qui bavardaient en tricotant près de la fontaine, au milieu de la cour, il cria :

— Gemma!

Elle se détacha du groupe et s'avança nonchalamment vers eux, tricotant toujours très vite. Mais, quand elle aperçut Caryl, son visage boudeur brilla tout à coup. Elle lui jeta un vif regard, à la fois impudent et séducteur.

— Mon frère, — présenta Sébastien.

— On ne le dirait pas, — s'exclama Gemma, en regardant avec moquerie le beau pantalon de Caryl.

— Si. C'est Caryl. Je vous ai parlé de lui.

— Je sais. L'idiot de la famille.

— Taisez-vous.

La colère de Sébastien éclata contre elle avec la vivacité d'un sabre qu'on sort du fourreau. Elle prit aussitôt une attitude humble.

— Je regrette beaucoup, — dit-elle en balbutiant. Elle était tout repentir et timidité.

— C'est bien, — dit Caryl, hâtivement.

Ils gravirent plusieurs étages. Gemma, rattrapant Caryl, lui demanda en chuchotant si c'était lui qui avait acheté de quoi manger. Et comme il répondait oui de la tête, elle lui prit la main et la serra en murmurant :

— Merci, bon Caryl. J'avais tellement faim.

Ils entrèrent dans une chambre large et claire, au dernier étage. Elle était à la fois propre et en ordre. Mais, il est vrai, Sébastien avait toujours été singulièrement ordonné. Sa musique, posée sur la table, était soigneusement rangée.

Gemma jeta une poignée de bois dans le poêle, en déclarant qu'elle allait faire une omelette. Pendant tout le temps que Caryl passa à regarder la musique de Sébastien, elle s'occupa très tranquillement de sa cuisine, leur jetant, du coin de l'œil, des regards doux et féminins. L'omelette, quand elle l'apporta, était parfaite, et le café de même. Caryl, qui faisait si rarement bonne chère, la complimenta sur ses talents de cordon bleu.

— Oui, — convint Sébastien avec indulgence, — c'est une bonne fille.

Caryl n'en était pas très sûr. Plus il regardait Gemma et moins l'idée de l'embarras où elle l'avait jeté lui devenait supportable. Il ne s'étonnait pas que les Mc Cleans se fussent hâtés d'emmener Fenella.

Pendant tout le repas, elle lui avait fait de l'œil, lui fourrant dans la tête toutes sortes d'idées qui n'étaient pas précisément celles qu'il aurait dû avoir, s'il voulait rester digne de Fenella.

— A propos de cette affaire, hier, — commença-t-il, quand le repas fut terminé...

— Oh! oui, — s'écria Sébastien, — j'oubliais. Écoutez, Gemma. A votre avis, qui était ce vieil Autrichien que vous avez vu hier au Palazzo Neroni? C'était Heinrich! Le chef d'orchestre Heinrich!

Caryl eut quelque difficulté à obtenir qu'ils cessent de parler de Heinrich. Enfin, il s'arrangea pour faire entendre à Gemma le récit de ses propres ennuis. Elle l'écouta en montrant la joie la plus inconvenante.

— Je ne vois rien de drôle là-dedans, — dit Caryl, d'un air furieux.

— Cessez de rire, — dit Sébastien. — Il aime la jeune fille.

Mais Gemma insista, en disant que la jeune fille n'était pas de celles qu'on pût aimer.De tels parents ne pouvaient avoir qu'une fille affreuse.

— Si vous les aviez vus! roulant des yeux comme un couple d'épinoches. Je sais exactement quel genre de fille ils ont. Elle prend des bains froids toute la journée, elle adore le tennis et ne se sert pas d'autre chose que de l'eau de lavande, parce que sa maman pense qu'autrement ce serait de mauvais goût. J'ai eu le temps d'examiner sa chambre. Tout, là-dedans, était aussi niais que possible. Ses pantalons...

— Oh! la ferme, — commanda Caryl furieusement.

— Mais elle a de jolis gants. Juste ma pointure. J'en ai barboté une paire...

Elle montra une paire de gants blancs en chevreau. Caryl ne put en supporter la vue, ni se faire à l'idée que Gemma avait farfouillé dans la chambre de Fenella. En colère il voulut lui arracher les gants.

— Donnez-les-moi!

— Non.

— Je vous dis de me les donner.

Elle dansa autour de la chambre en agitant les gants et Sébastien dit tranquillement à son frère de les lui arracher.

Rouge et haletant, Caryl la poursuivit, et il lui fallut user de brutalité pour s'emparer des gants. Mais, dès que Gemma sentit la force de Caryl elle devint docile. Elle le regarda doucement, et il mit les gants dans sa poche. Il évita son regard, honteux de sa propre colère, et du violent plaisir que son bref contact avec Gemma lui avait donné. Il savait qu'elle s'en était rendu compte.

— Vous me plaisez, — s'exclama-t-elle; — mais moi, je ne vous plais pas.

— Non, vous ne me plaisez pas, — dit Caryl. — Je pense que vous êtes une fille dégoûtante. Et je ne sais pas pourquoi Sébastien vous garde avec lui. Je m'en vais.

Sébastien l'interrompit.

— Vous n'avez pas fini de regarder ma musique. Vous aimerez la dernière chose que j'ai faite. Gemma, sortez. Nous n'avons pas besoin de vous.

— Je ne regarderai pas vos sacrées machines, — s'exclama Caryl, violemment. — Vous vous prenez pour le seul caillou de la grève. Vous brouillez tranquillement mes affaires, vous me mettez en difficultés avec mes amis, vous dépensez tout mon argent sans dire merci, et ensuite, vous attendez que je m'intéresse à vos dégoûtants quatuors. Je m'en vais.

Sébastien écarquilla les yeux.

— Très bien, — dit-il. — Partez si vous voulez. Mais revenez quand vous serez plus calme. Revenez ce soir. Je vous assure que vous avez vraiment envie de voir cette musique, vous savez.

C'était vrai. Mais il ne pouvait pas revenir le soir, parce qu'il avait un rendez-vous avec Heinrich. Il expliqua, d'un air assez triomphant, qu'il était invité à jouer à la casa Rovere. Et, pour une fois, il réussit à étonner son frère.

— Vous! chez madame Rovere! — s'exclama Sébastien, avec la surprise la moins flatteuse. — Mais la connaissez-vous?

Caryl expliqua sa rencontre avec Heinrich, et comment celui-ci avait promis de l'aider.

— Pourquoi? — demanda Sébastien.

— Je... je suppose que c'est parce qu'il est un vieil ami de notre père.

Sébastien réfléchit, et dit que tout cela était bien étrange. Et il ajouta, après avoir encore réfléchi, que, peut-être, il irait aussi.

— Quoi? — demanda Caryl, consterné.

— J'ai toujours désiré connaître la Rovere. Et peut-être voudront-ils entendre quelque chose de moi. Je pourrais jouer, moi aussi.

— Mais... mais... vous n'êtes pas invité...

— J'ose penser qu'ils m'eussent invité, s'ils avaient su que j'étais ici. Après tout, je suis autant que vous le fils de Sanger. Et j'ai besoin d'aide autant que vous.

Caryl était glacé de consternation. Il se disait que ce serait assurément une très mauvaise chose, que Sébastien vienne à la soirée. Cherchant désespérément un moyen de l'en empêcher, il lui fit remarquer qu'il n'avait pas d'habit. C'est tout ce qu'il put trouver.

— Mais si, — répondit Sébastien... — Je puis emprunter un habit à un voisin. C'est un garçon de café en chômage.

— Je ne vous permettrai pas de dire que c'est moi qui vous ai introduit.

— Je ne le dirai pas. Je viendrai à la villa, et je demanderai à voir Heinrich.

— Ils ne vous recevront pas, — dit Caryl, avec espoir.

— Nous verrons, — répondit Sébastien.

VIII

L'AUDITION DE CARYL

La Rovere se tenait toujours dans la même pièce, un salon vaste et froid. Tout, dans ce salon, était vieux, brisé, couvert de poussière, et tout, autrefois, avait été magnifique. Aujourd'hui, elle demeurait assise, comme une vieille araignée au milieu de sa toile poussiéreuse, très près du feu, comme si elle avait voulu essayer de ramener la chaleur dans son corps inutile, momie emmaillotée de châles sans prix et en lam-

beaux, avec des bouts de dentelles salis, et, ici et là, l'éclair de bijoux impudemment faux. Seuls les yeux restaient vivants, immenses, fulgurants, animés de tout le pouvoir de la grandeur. Ils promenaient leurs regards, invaincus, sur le domaine en ruines, et quand la Rovere parlait, c'était encore, dans la chambre fanée, la même voix qui avait fait pleurer des rois.

Caryl sentit immédiatement, en entrant à la suite de Heinrich, qu'il serait difficile de jouer dans cette pièce, devant ces gens. La moindre chose qu'on faisait ici était immédiatement comparée à quelque chose d'autre qui avait été fait beaucoup mieux soixante ans plus tôt. Il chercha le piano des yeux, et vit qu'il était très inconfortablement placé dans un angle de la pièce, loin du feu. Il serait impossible d'attirer le centre d'intérêt vers ce coin-là. Il pourrait marteler le piano pendant des heures sans faire la moindre impression sur le petit cercle autour de la Rovere. Son courage faiblit, et il décida qu'en aucun cas il ne jouerait la musique moderne qu'il avait étudiée.

Il jouerait une sonate de Haydn.

La vieille dame fut gentille pour lui. Elle lui tendit sa petite patte, et l'enveloppa de son regard merveilleusement étoilé, en disant simplement :

— Votre père m'aimait.

Caryl fit une révérence et rougit, car c'était la première fois qu'il entendait dire que son père avait aimé la Rovere. Elle leva la main gravement.

— Je me souviens... — commença-t-elle. Le cercle se rétrécit autour d'elle, tandis qu'elle se souvenait. Caryl, abandonné à lui-même, se réfugia dans un coin. Il cessa de se demander ce qu'il devait jouer. Cela n'avait pas d'importance. Il lui suffisait d'écouter. Personne ne pouvait s'empêcher d'écouter quand la Rovere parlait, que ce fût d'une chose ou d'une autre. Elle pouvait parler de ses triomphes, de ses malheurs, ou de la salade qu'elle avait mangée ce jour-là à déjeuner, c'était toujours la même chose : c'était de la musique, c'était magique.

Mais la Rovere, en dépit de son récit, n'avait pas oublié. Brusquement, après une de ces petites pauses dont elle ponctuait ses souvenirs, elle se tourna vers Caryl. Sa petite main fit un signe.

— Vous jouerez pour nous, n'est-ce pas?

Il se leva, et le cercle s'agita à contre-cœur. Ils ne voulaient entendre jouer personne. Il comprit que personne ne l'aiderait à atteindre le piano, et il hésita, se demandant presque s'il ne valait pas mieux renoncer tout simplement. Heinrich lui-même, qui l'avait amené pour qu'il joue, n'avait pas l'air encourageant. Caryl ne savait que faire. Tandis qu'il hésitait, la porte s'ouvrit, et Sébastien entra avec calme dans la pièce.

Quoique vêtu d'habits empruntés, il avait bien meilleur air que Caryl. Et sa manière d'entrer dans le salon eut infiniment plus de succès. Il ne se traînait pas furtivement aux talons d'un introducteur. Il fit son entrée simplement, avec un air si agréable de gravité, et une telle sérénité, que personne ne pouvait deviner qu'il n'avait pas été invité. Sans s'arrêter pour se reconnaître, il embrassa du regard l'assemblée tout entière, et s'avança pour aller présenter ses hommages à la Rovere. Tous le regardaient avec un intérêt croissant.

— Mais qui donc êtes-vous? — demanda-t-elle.

— Sébastien Sanger, madame. Permettez-moi de vous baiser la main.

Il lui baisa la main.

— Ah! un autre? — Les vieux yeux étincelèrent joyeusement : — Jeune homme, votre père m'aimait.

— Il est mort, — prononça gravement Sébastien, — avec votre nom sur les lèvres, madame.

Caryl eut un sursaut de surprise, car ceci, encore, était nouveau pour lui. Mais la Rovere ne fut pas surprise le moins du monde...

— Si! Si! On me l'a dit, — fit-elle, en secouant la tête.

Elle regarda Sébastien des pieds à la tête, avec un air d'approbation. Tous ses amants avaient été choisis pour leur bonne apparence, et même à présent, alors que l'époque de l'amour était passée depuis si longtemps, elle aimait à voir de beaux jeunes hommes. Et Sébastien, dans cette pièce, paraissait étonnamment jeune. Son énergie, sa vitalité, brillaient d'une vie qui leur était propre.

— Votre père, — dit la Rovere, — a écrit pour moi une

chanson. Vous la connaissez? *Ecco! Un' altra Stella! Behold another star shines where one fell... Giulietta...*

Sébastien, dont les idées un instant s'étaient brouillées, se hâta de répondre qu'il la connaissait. A vrai dire, il ne pouvait pas ne pas la connaître, car c'était la plus mauvaise et la plus populaire des chansons que Sanger eût jamais écrite.

— ... *Tra le stelle* — fredonna la Rovere, d'une voix qui contenait les espaces du firmament étoilé, si bien que les mots mêmes prenaient une signification extraordinaire... — Vous allez nous la jouer, oui? Vous jouez, signor Sebastiano?

— Mais certainement.

— Eh bien... vous allez jouer cette chanson... pour moi, et, si vous savez chanter, vous la chanterez. *Ecco! Un'altra Stella!* J'oublierai que je suis vieille. Vous trouverez un piano là-bas. Allez!

Sébastien se mit aussitôt au piano et joua, tirant de son mieux parti de la passion ampoulée qu'exprimait cette chanson, et qui était son seul mérite. La musique en était mauvaise, étonnamment mauvaise. Car Sanger, dans ses humeurs noires, farouches, était capable d'écrire plus mal que n'importe lequel de ses contemporains. Conçue pour la voix d'un baryton amateur, elle était de beaucoup trop difficile pour la petite voix agréable de Sébastien, mais il s'arrangea pour que rien ne fût ridicule. Les échos qui parvenaient jusqu'à la Rovere, qui battait complaisamment, d'une main, la mesure, étaient faibles, mais émouvants. On aurait dit l'esquisse de quelque chose de magnifique. Caryl, qui se tenait debout près du piano, et qui voyait les grimaces de Sébastien, était le seul qui ne fût pas ému.

— Je ne sais pas comment vous pouvez! — murmura-t-il, tandis que Sébastien, entre les couplets, faisait des arpèges.

— C'est pour distraire un peu la pauvre vieille, — répliqua Sébastien. Et il vociféra de nouveau : *Giulietta!*

A la fin, des applaudissements nourris éclatèrent, et l'on entendit la voix de la Rovere, qui priait Sébastien de continuer. Il donna un autre spécimen, mais meilleur, de la musique de Sanger, et plusieurs des invités rejoignirent Caryl autour du piano. Ils étaient intéressés, contents. Ils étaient disposés à l'écouter.

Alors, sûr de son public, Sébastien cessa de jouer la musique de son père. Il leur donna, à la place, quelque chose de tout à fait neuf, de tout à fait étrange.

— Mais qu'est-ce que c'est? — chuchota Heinrich à Caryl. — Je n'ai jamais entendu cela. Qu'est-ce qu'il joue?

Et Caryl, avec un profond soupir, répondit :

— Je crois que c'est sa propre musique.

— Sa propre musique? Mais...

Heinrich se mêla au groupe, près du piano. Les deux amis devant lesquels il avait désiré que Caryl pût jouer étaient déjà là. Tout le monde était là. Caryl regarda leurs visages violemment éclairés par la lampe qui brillait au-dessus de la jeune tête blonde de Sébastien. Et il sortit de cette pièce. Il avait manqué sa chance. A présent, personne ne voudrait l'écouter.

IX

SUR LES COLLINES

Un coup violent à sa porte tira Caryl de son sommeil; il s'assit dans son lit, encore à moitié endormi, et sursautant.

— Quoi ...oi? *Entrate!*

— Caryl? — cria une voix au dehors. — Hé! Dites donc, Caryl!

— Qui est là?

La porte s'ouvrit, et Gemma parut.

— C'est lui, — dit-elle. — Pouvons-nous entrer?

Sans attendre la permission, elle entra et s'assit délibérément au pied du lit de Caryl. Sébastien, qui la suivait, s'empara de l'unique chaise.

Caryl se frotta les yeux. Un souvenir confus de la soirée de la veille, de son chagrin, de la réunion chez la Rovere lui revint.

Pour la première fois de sa vie, Sébastien avait presque l'air timide. Il paraissait étrangement confus, et ce fut Gemma qui dut expliquer à sa place :

— Il est venu pour s'excuser, — dit-elle, en ricanant.

— S'excuser?

— Pour vous avoir coupé, hier soir, — s'expliqua Sébastien d'un air renfrogné.

— Oh!

— Ce n'était pas son intention, — dit Gemma. — Il a passé toute la nuit à jurer.

— Bien sûr que ce n'était pas mon intention, — interrompit Sébastien. — C'est la dernière chose à quoi je puisse penser. Je suis venu tard exprès. Je croyais que vous aviez eu votre tour... et alors, quand je vous ai vu prendre la fuite... Mais pourquoi diable êtes-vous parti ainsi?

— Il n'y avait plus de raison pour moi de rester. Je ne pouvais plus jouer.

— C'est grand dommage. Je ne voulais pas vous couper l'herbe sous le pied.

Ils ne le voulaient jamais. Cela ne les empêchait pas de le faire. Caryl, résigné, dit à son frère de ne pas s'inquiéter.

— Même si j'avais joué, il n'en serait pas sorti grand'chose, — dit-il. — Ils n'avaient pas envie de m'entendre.

— Personne n'en aura jamais envie, si vous gardez cet état d'esprit, — remarqua Sébastien. — Et c'est, en partie, pourquoi je suis venu vous trouver. Toute la nuit, j'ai pensé à des tas de choses, et à votre Fenella. Que comptez-vous faire, à ce propos?

— Faire?

— Oui, faire, il faut faire quelque chose.

— Je ne vois rien que je puisse faire à présent.

— Alors vous avez tort, — s'exclama Sébastien. — Évidemment vous devez faire quelque chose, tout de suite. J'en suis sûr. Mais vous allez rester assis ici, tristement, tant que vous ne vous serez pas persuadé à vous-même qu'elle ne veut vraiment pas vous épouser. Et elle ne le fera jamais, à ce train-là. Il faut courir après elle. Où est-elle allée?

— Je ne sais pas. Quelque part dans les Dolomites. Heinrich n'a pas voulu me dire. Mais, de toute façon, je ne pourrais pas partir.

— Pourquoi pas?

— Mais par manque d'argent, d'abord.

— N'avez-vous aucun argent? Vous avez toujours été si économe!

— Oui, — dit Caryl, à contre-cœur. — Mais... je veux continuer d'économiser.

— Pourquoi diable? — s'écrièrent ensemble Sébastien et Gemma, surpris.

— Et, en outre, je ne sais pas où elle est. Je ne peux pas parcourir les Dolomites pour la chercher, n'est-ce pas?

Sébastien ne voyait pas pourquoi, et Gemma pensait que ce serait plutôt amusant. Le défaitisme de Caryl les emplissait évidemment d'impatience. Sébastien, se levant de sa chaise, se mit à parcourir la pièce, en quête de quelque chose à manger. Des manuscrits, posés sur une étagère, attirèrent son regard. Il les prit et s'approcha de la fenêtre. A cette vue, Caryl sortit presque de son lit, en criant :

— Ne regardez pas cela!

— Pourquoi pas?

— C'est à moi. Oh! Gemma! Je vous en prie, ne restez pas assise sur mes pieds. Je ne peux pas bouger.

Sébastien jeta un coup d'œil sur quelques mesures, et déclara sèchement qu'il aurait cru que cette musique était de Sanger. Puis, il la remit en place, et continua à chercher de quoi manger. Un demi-pain était posé sur la fenêtre. Il en rompit un morceau, et le tendit à Gemma qui donnait à boire à son enfant. Caryl, comprenant qu'il n'était pas près d'être débarrassé de leur présence, se cacha le nez sous ses couvertures.

— Pourquoi ne vous levez-vous pas? — demanda Gemma d'un air énergique.

— Impossible, devant vous.

— Oh! quelle blague! Bien sûr que si, vous pouvez!

Elle prit le pantalon de Caryl, posé au pied du lit, et le lui jeta.

— Je voudrais que vous sortiez, — lui dit-il.

— Voilà qui est bien impoli. Et nous qui ne sommes venus que pour vous donner un conseil...

— Sale conseil!

— Non, ce n'est pas vrai, — dit Sébastien en mâchonnant. — C'est un très bon conseil. Écoutez! J'ai une idée. Mon intention très arrêtée est d'aller moi-même dans les Dolomites.

— Oh! Dieu! — grogna Caryl.

— Et moi? — fit Gemma.

— Nous irons tous. Allons, Caryl, il vous faut y aller, de toute façon.

— Non, je n'irai pas.

— Si, vous irez. Votre fiancée y est. Et vous n'avez aucune raison de rester ici. Vous n'avez pas de travail, et vous n'en trouverez pas facilement non plus. Vous perdez simplement votre temps et votre précieux argent. Mais j'ai pensé à un plan. Nous pouvons tous aller dans la montagne, et couvrir nos frais, et même, je pense, nous payer un peu d'extra, si nous avons de la chance. Écoutez-moi seulement.

Caryl ferma les yeux, et essaya de se rendormir, mais il ne put s'empêcher d'être curieux de savoir quel était le plan de Sébastien.

— Je vous ai dit que j'avais écrit une opérette pour marionnettes? Bon. Gemma est très habile. Elle a fait le théâtre, les décors et les marionnettes qu'elle a habillées. Ça nous a bien amusés. Tout est parfaitement en ordre, chez nous, empaqueté dans des boîtes en carton. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de quatre chanteurs, et d'un joueur de piano et de violon. Gemma chante. Je chante, vous jouez. Nous allons partir et donner des représentations dans toutes les stations estivales des Dolomites. J'ai déjà fait cela autrefois avec deux autres types et une guitare. Nous chantions des chansons populaires, avec le plus grand succès. Nous allions tous les soirs dans un hôtel différent, et nous donnions un concert immédiatement après le dîner, dans la *Speise-Saal*. Les directeurs étaient contents, parce que les gens qui restaient là à nous écouter se faisaient apporter à boire, et quelquefois d'autres gens venaient aussi, des petites *pensions*, et se faisaient aussi servir à boire. Les gens croient qu'ils sont obligés de boire, s'ils prennent place à ces petites tables, et on nous offrait un repas, et, une fois ou deux, on nous a donné une chambre et le déjeuner du matin. Après la représentation, nous faisions la quête. Vous n'avez pas idée combien c'était agréable, car nous n'avions rien à faire de toute la journée que d'aller d'un côté et de l'autre. Nous avions assez d'argent pour payer notre dépense, et même il nous en restait, mais le

type qui jouait de la guitare a tout emporté avant le partage. Mais ça valait tout de même la peine, malgré tout. Eh bien, le spectacle que nous donnerions vaudrait mieux que celui-là. Les gens aiment les marionnettes en ce moment, et ils aimeront mon opérette, s'ils ont la chance de l'entendre. Nous irons dans les principales stations, et si nous trouvons votre fiancée, tant mieux. Je pense que nous pourrons la trouver très facilement. Après tout, il n'y a pas tellement de stations en dehors de Cortina, où vont les personnes de son genre. C'est le genre hôtel de luxe type. Il y a Merano, le Lago di Misurina, et le Karersee, et le Aldersee, Suisi, et un ou deux autres. Nous les essayerons tous. Mais même si nous ne la trouvons pas, nous aurons payé notre dépense, nous aurons passé l'été, et nous nous serons amusés dans les montagnes. Vous ne perdrez rien de vos précieuses économies, et des tas de gens auront l'occasion d'entendre ma musique.

— Mais vous avez besoin de chanteurs et d'un violoniste, — objecta Gemma. — Comment allez-vous faire?

— Oh, je trouverai quelqu'un. Je connais beaucoup de gens à Venise qui feraient l'affaire. Ces Russes du Café Cardiff... Et, je vais vous dire, nous pourrions obtenir un engagement régulier pour l'hiver, si quelque manager nous entendait. Je vous assure, c'est une très bonne petite opérette. Eh bien, Caryl, viendrez-vous?

— Non, — dit Caryl, caché sous ses couvertures.

— Et pourquoi non?

— Ce n'est pas le bon moyen pour aller chercher Fenella. Ce n'est pas... Ce n'est pas digne.

Sébastien rit si fort, qu'il faillit presque s'étouffer avec un morceau de pain.

— Mon bon Caryl! Croyez-vous vraiment que la dignité soit votre point fort? Comment... Oh! Seigneur... Vous ajoutez vraiment quelque chose à la gaîté des nations.

— Non, mais...

— Écoutez-moi donc, cette Fenella, vous l'avez rencontrée sur la jetée, n'est-ce pas? Vous jouiez dans un cinéma. Pas très digne, n'est-ce pas? Et malgré tout, remarquez, elle a demandé à Heinrich qu'il vous présente. Et une semaine plus tard, elle s'est fiancée à vous. Pourquoi? Non, ne m'inter-

rompez pas! Parce que vous l'avez impressionnée. Comment? Par votre dignité? Pas le moins du monde. Elle a été impressionnée parce que, pour une fois dans votre vie, vous n'avez pas, docilement, fait la chose à laquelle on s'attendait. Vous avez obligé les gens à se lever et à s'apercevoir de votre existence. Cela lui a plu. Elle s'est dit que vous étiez un type intelligent. Elle ne peut pas être simplement une miss Niaise, en dépit des diffamations de Gemma à propos de ses sous-vêtements : sans cela, elle ne vous aurait pas regardé. Vous n'êtes pas beaucoup fait pour qu'on vous regarde. En fait, dans ces sombres histoires, vous êtes un personnage comique. Si elle veut quelqu'un de digne, elle peut le trouver chez elle. Ce que vous devez faire, c'est agir en sorte qu'elle conserve sa première impression. Continuez à montrer un peu d'esprit.

Caryl sentit qu'il pouvait y avoir là quelque vérité. Mais il n'était pas convaincu. Il pouvait impressionner ainsi Fenella, mais il ne croyait pas obtenir le même effet sur les parents. Il murmura quelque chose à propos de lady Mac Clean.

— Oh! Laissez-la de côté, — dit Sébastien impatiemment. — Elle ne sera jamais avec vous, vous devez compter avec cela. Je sais comment sont les Mac Clean, Gemma m'a raconté. Si jamais vous épousez Fenella, ce sera malgré ses parents. Et vous ne l'épouserez jamais si vous ne vous montrez pas tenace. Elle vous a choisi parce que vous êtes tout à fait le contraire de la personne que sa mère aurait choisie pour elle. Eh bien, alors, continuez à être ce contraire. Si vous pouvez. N'ai-je pas raison, Gemma?

— Si, — dit lentement Gemma, — je crois que vous avez raison. Et, de toute façon, elle sera contente de savoir que vous avez fait un effort pour la retrouver. Ce sont là de ces choses qui plairaient à n'importe quelle femme.

— Mais se montrer ainsi, — dit Caryl, — comme un acteur ambulant presque...

— C'est un degré au-dessus de pianiste de cinéma, mon opéra...

— Mais Shakespeare était un acteur ambulant, — fit remarquer Gemma.

— Je ne crois pas que Fenella eût épousé Shakespeare, — dit Caryl. — Et, en tout cas, à quoi bon la retrouver? Elle ne

peut pas m'épouser avant d'avoir vingt et un ans. Elle me l'a dit.

— A quoi bon? — demanda Sébastien. — Vous n'avez pas l'intention de ne plus vous occuper d'elle jusqu'à ce temps-là, n'est-ce pas, et de laisser le champ libre à tous les autres hommes? Il vous faut lui rappeler votre existence.

— Je pourrais lui écrire.

— Oui... i. Vous écrivez si bien les lettres, n'est-ce pas? Ma chère Fenella, je vous écris brièvement parce que je n'ai rien à dire. Il fait très froid ici, mais peut-être fera-t-il plus chaud bientôt. Hier, un chien a aboyé après moi, et j'ai eu tellement peur que je me suis enfui, de sorte que je ne sais pas s'il m'aurait mordu.

— Oh! Assez!

— Vous n'obtiendrez jamais une femme, sans parler de Fenella, en lui écrivant des lettres.

— J'aurais cru, — dit Gemma avec reproche, — que vous auriez sauté sur l'occasion de la revoir. Vous ne devez pas l'aimer beaucoup.

— Je donnerais n'importe quoi pour la revoir, mais...

— Et pour quelle raison rester ici? — acheva Sébastien. — Que ferez-vous, si vous ne venez pas avec nous?

Caryl n'en avait pas la moindre idée, sauf qu'il pensait qu'il fallait faire tout son possible pour trouver un travail quelconque, de manière à éviter la fonte de son précieux magot...

— Comment transporterez-vous votre matériel? — demanda-t-il prudemment; — je veux dire les boîtes avec le théâtre et les poupées?

— Nous louerons un âne, — dit Sébastien.

Gemma sauta, et se mit à danser dans la pièce. L'idée d'une telle excursion la ravissait.

— Ce sera délicieux! Ce sera délicieux! Ce sera délicieux! — se mit-elle à chanter. — Nous nous baignerons dans tous les lacs. Nous mangerons des fraises sauvages avec notre déjeuner. Et je ferai des petits bouquets de gentiane et d'*alpenrosen*, que j'irai vendre aux dames, aux terrasses des hôtels. Je sais faire de très jolis bouquets.

Malgré lui, Caryl ne put s'empêcher de penser que ce serait

en effet délicieux. Il n'avait qu'un filet de sang vagabond dans les veines, mais ce filet y était.

— Cette opérette, — dit-il, — je voudrais l'entendre, avant de me décider.

— Bien sûr, que vous devez l'entendre, — convint Sébastien. — Levez-vous, venez avec nous, et je vous la montrerai, Gemma, sortez! Il ne se lèvera pas tant que vous resterez là. Je le connais.

Gemma, boudant un peu, sortit. Tandis que Caryl s'habillait, Sébastien, heureux et triomphant, se pencha à la fenêtre en sifflant un petit air. Un homme sur le quai l'entendit et se mit à siffler à son tour. Caryl se souvint qu'il avait déjà entendu plusieurs fois siffler cet air dans la ville.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-il, tout en laçant ses souliers.

— C'est un air de mon opérette.

— Je l'ai déjà entendu, on le siffle en ville.

— Je pense bien! Je le chante, et des gens le ramassent. Beaucoup de mes airs se promènent.

Caryl pensa à d'autres airs qu'il avait récemment entendus, sur les canaux et au coin des rues. Et il s'étonna de n'avoir pas deviné.

— Avant la fin de l'été, — prophétisa Sébastien, — il y aura des gens qui chanteront mes airs dans la montagne.

MARGARET KENNEDY

(Traduction de LOUIS GUILLOUX)

(*A suivre.*)

EN BAVIÈRE

Verte avec ses prairies et ses bois, bleue avec ses lacs et son ciel, la Bavière offre de ravissants paysages au voyageur qui vient y chercher les plaisirs de l'été. C'est, après le Rhin, le coin le plus romantique d'Allemagne. Déjà, quand on roule à travers le pays de Bade, le Würtenberg, on est séduit par le charme de ces horizons mesurés. Mais en Bavière — surtout en Haute-Bavière — la nature s'élargit, s'ennoblit. Elle prend de grandes allures décoratives; elle s'orne de montagnes et de lacs. Lacs de toutes les couleurs et de toutes les formes; lacs d'aigues-marines, de saphirs, de turquoises; lacs verts, lacs violets, lacs rosés. Les uns s'allongent entre des rives souriantes et se dorent au soleil comme de beaux adolescents. Les autres se cachent dans la profondeur des sapins. En voici qui sont parsemés d'îles et qu'anime un joyeux va-et-vient de bateaux; en voilà de si sauvages et de si déserts que seuls de grands oiseaux de proie les habitent.

Pendant des jours, on peut circuler dans cette campagne bavaroise sans éprouver un instant de monotonie. Que nous sommes loin de ces étendues du Nord et de l'Est de l'Allemagne, avec leurs sables gris, leurs forêts qui n'en finissent jamais! Ici, tout est plaisant et varié; on se promène dans un jardin. Les villages vivent dans les fleurs. Fleurs eux-mêmes, leurs maisons sont peintes comme de grands joujoux. Sous cet auvent, c'est une scène qui représente la Nativité, avec des bœufs joufflus qui soufflent sur un enfant Jésus. Entre ces fenêtres, c'est une Vierge tout auréolée d'anges musiciens.

Parfois, les enseignes sont moins pieuses : cheval blanc, cerf couronné, aigle d'or, buveurs de bière, postillons, une immense imagerie d'Épinal bariole les murs blanchis à la chaux. Dans les bourgs on voit de ces maisons peintes qui sont si vermoulues, mais si intactes, qu'on n'imagine pas qu'elles puissent être habitées autrement que par des Bergmesser ou des Hans Sachs. Et partout des fleurs, des fleurs de toutes les nuances, de toutes les tailles, de tous les parfums. Que cette population aime les fleurs et comme elle les cultive bien! Roses, dahlias, liserons, géraniums, fuchsias, tournesols, que sais-je, on en voit partout, aux fenêtres, aux balcons, sur le pas des portes, autour des maisons; il y en a même qui pendent des toits. Fleurs — calme — et propreté. Voilà ce qui se dégage de ces villages bavarois. Car il y règne une propreté éblouissante. Il y règne aussi une grande paix.

La Bavière est actuellement le coin le plus paisible d'Allemagne. J'y ai passé plusieurs semaines; en vain, y ai-je cherché un attroupement. Sur la route, les paysans que l'on rencontre, vêtus du costume national — culotte de peau, bretelles croisées, chemise bouffante — vous saluent les premiers d'un « Grüsgott » plein de gentillesse. Sauf Nüremberg et quelques villes de Franconie, la Bavière n'est pas industrielle. C'est le royaume des prés, des champs, des forêts, des lacs, des montagnes. Une population foncièrement saine y est enracinée. Elle est un peu lourde — les Berlinois se moquent de sa rusticité — mais elle reste attachée à ses mœurs patriarcales. Pourquoi ne pas le dire? Il se dégage de ces paysans bavarois un air d'honnêteté, de bonhomie, une santé morale et physique qui indique de très braves gens. Aussi, depuis qu'un état de révolution larvée agite l'Allemagne et surtout la Prusse, il n'est pour ainsi dire pas de jours où des familles du Nord, inquiètes pour leur peau et pour leur bien, ne viennent sans bruit, chercher en Bavière plus de sécurité. Qui achète une villa dans la montagne, qui une maison dans un village. Beaucoup de capitaux ne sachant plus à quelle faillite se vouer s'investissent dans des propriétés bavaroises.

Misère?

C'est la question que se posent tout naturellement les étrangers. La misère se cache-t-elle sous ces dehors plantureux? Qui

sait? Peut-être moins qu'on ne nous le dit. Peut-être plus que nous ne le croyons. Il est si difficile d'apprécier ces sortes de choses et quand on traverse un pays, de ne pas confondre la superficie et la profondeur! A regarder ces campagnes ordonnées, ces villages si bien tenus et fleuris, on a du mal, il faut l'avouer, à se représenter la « détresse » allemande. Mais la gêne s'étale-t-elle dans un paysage? S'affiche-t-elle sur une façade? Il faudrait pénétrer dans ces logis... D'ailleurs ce n'est pas en Bavière que la crise économique revêt les formes les plus sombres, pour la raison, déjà dite, que la Bavière est avant tout un pays d'agriculteurs. Et puis la population allemande possède le génie de la propreté. Plus on a de loisirs chez soi, plus on nettoie, plus on astique, plus on sarcle. La femme allemande est une ménagère incomparable. J'ai rencontré beaucoup d'enfants qui jouaient sur les routes et même dans les rues de Münich sans avoir de chaussures aux pieds. Je n'en ai pas vu un seul qui fût crasseux. Le chômage, cependant, n'est pas invisible. Ce n'est pas seulement que l'on est abordé, par-ci, par-là, par des « Arbeitlos » qui mendient ou qu'on aperçoit sur telles places des assemblées de chômeurs qui jouent aux boules et qui causent. Mais le long des routes, aux abords des villes, on rencontre, en fin de journée, de longues files de familles traînant des charrettes chargées de branches. Les municipalités accordent aux chômeurs l'autorisation d'aller couper du bois dans les forêts voisines, et ces pauvres gens ne se font pas faute d'en profiter, surtout aux approches de l'hiver. Cortège lamentable de femmes, de vieillards, d'enfants, attelés à des voitures brinquebalantes. Parfois, c'est un gros chien qui tire la provision du foyer. On me dit pourtant que la sous-alimentation à laquelle une partie de la population est condamnée ne donne pas les résultats désastreux que l'on pourrait craindre du point de vue de la santé physique. On a même remarqué, dans les sociétés sportives, que les meilleurs sujets étaient souvent de jeunes chômeurs qui ne se nourrissent guère que de laitage, de légumes et, par-ci, par-là, d'un hareng. Beaucoup de chômeurs emploient leurs loisirs forcés à voyager. Ils parcourent à pied, sac au dos, les routes d'Allemagne. De ville en ville des foyers sont organisés pour les recevoir. Ce sont surtout des foyers

catholiques. L'un de ces jeunes errants s'étonnait récemment qu'un « chômeur catholique » ne pût faire son tour de France en trouvant chez nous de semblables organisations. Cependant, le désœuvrement d'une si grande partie de la jeunesse allemande — surtout de la jeunesse masculine — est un des grands soucis des pères de famille allemands et du clergé. On entend dire constamment : « Que voulez-vous que fassent ces garçons de vingt ans qui traînent tout le jour hors de chez eux? Comment voulez-vous qu'ils se plient aux exigences de la vie de famille, qu'ils fondent des foyers normaux, qu'ils deviennent de bons citoyens? Nous leur inculquons, malgré nous, le culte de la fainéantise et de l'anarchie. » De ces angoisses — justifiées — est née l'idée (même dans les esprits les plus calmes et les moins militaristes) que le rétablissement du servivice militaire obligatoire s'imposait comme une nécessité d'ordre social. « Il faut, dit-on, réinculquer à cette génération désaxée le sens de l'obéissance et de la discipline. » Problème terrible. Car si l'on admet, à la rigueur, l'intention dans laquelle les pères de famille allemands l'envisagent, on sait aussi dans quelles autres intentions M. le général von Schleicher et ses acolytes le conçoivent... Or ce ne sont pas les « pères de famille » qui dirigent...

Un autre problème se pose, non moins pénible, au clergé catholique, surtout dans cette Bavière si pratiquante. C'est celui des familles nombreuses. Le malthusianisme, chacun le sait, est formellement condamné par la loi catholique. Pie XI, dans une encyclique retentissante vient encore de le rappeler. Et, pourtant, comment prêcher la repopulation à des parents qui souvent n'ont pas de quoi nourrir leurs enfants? Il y a là de douloureux cas de conscience, rendus plus troublants par l'attitude du clergé protestant, qui, très nettement, a pris parti en faveur du malthusianisme.

Ces difficultés, ces misères, elles sont là, tout près de nous et bien qu'elles soient mélangées, comme toutes choses humaines, à des richesses partielles, à des vestiges de luxe, on les frôle en passant, on les devine plus encore qu'on ne les voit. A côté de l'ouvrier « chômeur », une classe souffre peut-être plus que toute autre : celle des intellectuels sans ressources ou des familles qui tenaient jadis le plus haut rang et que la

crise a achevé de ruiner. Il faut le dire, elles supportent l'épreuve avec une très grande dignité. Hommes et femmes, chacun se débrouille comme il peut. Fût-on, hier, archiduchesse, pour personne il n'y a de sot métier; il n'y en a surtout pas de trop humbles.

Grâce à Dieu, pendant l'été, les misères sociales pèsent moins lourd. Et il fait si beau cet été! Comment ne pas se laisser distraire du malheur des temps par ces pâturages, aussi verts que nos prés normands, par l'air vif de ces sommets, par la fraîcheur de ces lacs? Et toute la Bavière se trempe dans l'eau, clapote, nage, plonge, fait la planche et se sèche au soleil. Dos, épaules, poitrines, jambes, noircissent à qui mieux mieux. C'est à peine un jeu de mots, par ces journées torrides, que de parler de « Bavarois en chocolat »!

***

Une chose frappe quand on circule en Bavière. C'est le désert des routes. Ni camions, ni autos. Les gens se contentent de bicyclettes, ou de motos. J'ai roulé des heures sans rencontrer plus d'une dizaine d'automobiles. La même impression persiste à Münich. A l'exception de quatre ou cinq rues, la capitale de la Bavière n'a pas de mouvement. A vrai dire, elle n'a jamais eu une circulation très active. Ville de cour, d'administration et d'art, Münich n'est pas un centre industriel. Aussi la guerre, l'inflation lui ont-elles porté des coups particulièrement rudes. La Révolution l'a découronnée.

Quel abîme entre le brillant état que tenait naguère cette capitale et sa situation d'aujourd'hui! J'y ai passé plusieurs semaines, il y a quelques vingt-cinq ans, et je puis faire la comparaison. Münich ruisselait alors de princes, d'archiducs et d'archiduchesses. A tous les coins de rue on rencontrait un petit-fils de François-Joseph (c'est extraordinaire ce que cet empereur, qui n'a pas eu d'héritier, a pu avoir de descendants)! Les « Durchlaut » ne se comptaient pas. Il y en avait de tous les rangs; tous médiatisés, tous chevaliers de la Toison d'or, tous richissimes, tous parents de la famille royale. Les femmes fumaient des cigares. Les hommes portaient des bracelets d'or au poignet. Ils venaient à Münich entre deux chasses où l'on tirait les cerfs comme des lapins. Berlin a tou-

jours été une ville de parvenus. A Münich, ils étaient chez eux. Et s'il n'y avait eu que cette ruche d'Altesses Sérénissimes pour faire retentir les pavés du grelot de leurs équipages! Mais il y avait aussi tout un monde d'ambassadeurs russes ou autrichiens en retraite qui, entre une cure à Karlsbad pour réduire leurs rhumatismes et une cure à Meran pour les chauffer, venaient faire à Münich une cure de musique, de musées et de rois. La capitale de la Bavière devenait ainsi l'un des grands carrefours européens, une sorte de « cosmopolis » de bon aloi. La Cour remplissait à merveille son office de caravansérail pour grands seigneurs européens. Dans la belle salle de fête, blanche et or, de la « Residenz », elle offrait des bals qui rappelaient ceux du Congrès de Vienne. Face à la famille royale, les diplomates étaient assis sur un immense canapé rouge. Mais ce canapé n'avait qu'une marche tandis que celui où figuraient les têtes couronnées en avait deux. Entre cette double rangée de dieux bavarois et de demi-dieux internationaux, les invités dansaient des valses tourbillonnantes (côté Vienne) et de lourdes polkas (côté Berlin). De temps en temps, l'on dansait aussi un quadrille à la française...

Aujourd'hui, tout cela est fini. Il n'y a plus ni rois, ni Russie, ni Autriche, ni valses, ni polkas, ni quadrilles. Surtout, il n'y a plus le sou. L'absence de cour a fait le vide au point de vue de la vie aristocratique et mondaine. Les grands seigneurs bavarois, étrillés par la révolution et par les ordonnances de détresse, restent la plupart du temps dans leurs châteaux. Ils y mènent une vie très réduite. Mais il en est qui préfèrent hypothéquer leurs escarpins plutôt que d'abdiquer. On me cite telle Altesse Sérénissime, qui, dans sa petite cour stendhalienne, bien que dépossédée de ses biens et ne « régnant » plus, dîne encore chaque soir en habit et en grand cordon et tient le « cercle » de sa cour après le repas. L'Allemagne reste le pays des contrastes. On s'y balance dans le vide, suspendu d'une main au Saint-Empire et de l'autre à Karl Marx...

Le seul moment où Münich retrouve un peu de son animation et de son prestige défunt, c'est pendant la saison des « Festspiele ». Chacun sait que le « Prinzregenten » est un des théâtres les mieux agencés du monde et que la qualité de son

orchestre, de ses chanteurs et de sa mise en scène justifie sa réputation.

Une autre constatation trahit la gêne dans laquelle se trouvent la municipalité de Münich et ses principaux habitants. La ville est sale. Entendons-nous, je ne parle pas de saleté dans les rues (gare à vous si vous jetez le moindre bout de papier par terre..., vous aurez une amende de deux marks!) Mais les lourds bâtiments münichois — palais, ministères, musées, théâtres, banques, maisons privées — ont tous été construits avec de mauvais matériaux; pour leur conserver de belles façades il faut les ravaler constamment. Cela coûte cher. On recule maintenant devant la dépense. Aussi toute la ville a-t-elle des façades lépreuses. Les crépis s'effritent, les taches d'humidité apparaissent, les murs se lézardent. Cela donne à Münich un air « mal rasé » qui dégage une certaine impression de tristesse.

Münich, d'ailleurs, n'est pas une ville souriante. Combien je lui préfère Dresde avec son beau fleuve vivant, ou Stuttgart, assise au milieu des collines, ou ces délicieuses villes rhénanes si pittoresques et si gaies, ou la superbe Hambourg ou même Berlin qui, depuis quelques années, a pris une réelle grandeur. Dois-je le dire? Les « palais Pitti » et les « Propylées » dont le roi Louis Ier a orné sa capitale ne me touchent pas. Combien je préfère à Münich ces adorables petites villes bavaroises toutes coloriées, pleines de fleurs, de bière et de chansons!

L'attraction du jour, c'est la Maison brune — le « quartier général » de Hitler; un hôtel moderne avec colonnade, situé au cœur de la ville. Des gaillards superbes, en chemise brune, montent la garde sur le péristyle. Alentour quelques badauds, des automobiles qui attendent (les seules, presque, qu'on voit à Münich). Des agents de police qui surveillent, et c'est tout. Au fond ce n'est rien. Et si l'on ne savait pas que « c'est là », nul passant ne pourrait imaginer le rôle que joue cette maison dans l'histoire psychologique de l'Allemagne et de l'Europe. Tout est à peu près à l'avenant à Münich. Chose curieuse, dans cette citadelle du Hitlérisme, Hitler passe, pour ainsi dire, inaperçu. Sans doute, de-ci, de-là, l'on aperçoit un drapeau à la croix gammée suspendu à une fenêtre. On ren-

contre des S. A. (Sturmabteilung : troupes d'assaut) en chemise brune qui vendent au coin des rues l'organe hitlérien le « Volkischer Beobachter ». Parfois on croise une motocyclette conduite par un S. A. très affairé. Nombre d'hommes ornent le parement de leur veston de l'insigne hitlérien. Mais on n'a nullement l'impression d'être dans la capitale du national-socialisme et d'y jouir de la présence réelle du « Führer ». Le barrage catholique a joué fortement en Bavière. Au surplus, le « dieu Hitler » n'est plus ici le personnage fabuleux qui, dans le reste de l'Allemagne, descend du Walhalla devant les foules extasiées, au milieu des chœurs, des sonneries de cors et des ruissellements d'orgue. On le croise assez souvent dans la rue. On sait où il loge. Voici la taverne où d'habitude il prend ses repas. Ne l'a-t-on pas vu récemment, trois soirs de suite, à l'Opéra suivant les représentations de « Tannhäuser », de « Parsifal » et des « Meistersinger », ficelé, comme n'importe quel bourgeois, dans un smoking qu'il porte mal? On assure même qu'il y accompagnait un membre authentique de la famille Wagner. On chuchote encore qu'il fait la cour à cette charmante veuve... Et qui sait?...

Hitler finirait-il à Bayreuth?

***

Au fond, ce serait parfait. Surtout ce serait logique (voilà pourquoi ce n'est qu'un rêve). Car dans le « hitlérisme » il y a un « côté Wagner » très accusé. On y trouve à peu près tous les thèmes de la Tétralogie : la jeunesse, l'inquiétude, l'appel du fils des bois, le désir de voyager, la servitude, l'épée flamboyante, l'héritage du monde, la justice de l'expiation; il y a même — entre les flammes et la chevauchée : le traité! Comme Siegfried, Hitler combat le Mime-juif et le Fafner social-démocrate. Il a même, comme Wagner, une philosophie...

Ah! la « philosophie » de Wagner! que de fois n'ai-je pas entendu dire dans ma jeunesse que la « philosophie » de Wagner « était encore plus belle que sa musique »! Et je voyais des vieilles filles pâmées et insatisfaites et des esthètes chevelus (ou pas assez) se perdre dans des dissertations où ils prenaient les leitmotive pour des idées-force et la généalogie de Fricka pour

celle de la morale. Moi, je trouvais ces exégèses admirables — quoique confuses (ou plutôt admirables, parce que confuses). La jeunesse est si assoiffée d'inconnu qu'elle a toujours honte de ce qu'elle comprend. C'est qu'aussi j'étais passionnément wagnérien et j'eusse écorché tout vif le béotien sacrilège qui m'aurait parlé de « longueurs » dans le « Crépuscule ». Malheur à celui qui n'a pas été wagnérien à vingt ans! J'ai bien envie d'ajouter : malheur à celui qui l'est encore à quarante! — Mais je ne l'ajoute pas, parce que ce serait tout de même une belle sottise. Il y a dans Wagner des beautés qui restent sublimes; à condition qu'on ne les confonde pas avec ce remplissage ampoulé, bruyant, insupportable qui fait payer si cher les quelques instants où l'on se sent touché. Le meilleur de Wagner, c'était jadis, le pèlerinage de Bayreuth. Quel charme, quelle émotion se dégageaient de cette petite ville bavaroise où « soufflait l'esprit » du maître (avec une science inégalable de la publicité!) La famille « wagnérienne » s'y retrouvait tout entière avec ses fervents et ses snobs. Des trompettes vous appelaient dans le bois magique. Le théâtre était plongé dans le noir. — O délices! — On s'y engloutissait dans « l'abîme mystique ». Pendant les entr'actes on se montrait Siegfried Wagner — cire molle de son père — et Eva et la fille de Mathilde Wesendonck et les petits-enfants de Liszt et ceux-ci et ceux-là... Personnages vivants qui appartenaient à la légende, qui devenaient, eux aussi, des Niebelungen. Pieusement, on allait à Wahnfried s'asseoir sur le canapé violet, face au portrait de Lenbach. Parfois, dans le jardin, on voyait passer l'ombre de Cosima... Le soir, on s'empilait à l' « Eule », dans une atmosphère de bière et de pipes, près du piano sacré, sur lequel le dieu avait roulé ses gammes, et l'on épiait les moindres gestes, les moindres mots des Wotan, des Siegmund et des Brünehilde qui, à peine dégrisés et tout chauds encore de leurs vocalises et de leurs ovations, venaient engouffrer de réconfortantes choucroutes. Ah! l'heureux temps et les bons souvenirs! Que l'Allemagne était plaisante quand elle se contentait de faire ses chevauchées entre deux portants! Aujourd'hui, elle prend la Tétralogie au sérieux. Elle se grise de ces lourdes fumées wagnériennes. Le monde n'est plus pour elle qu'une immense forêt qu'elle remplit de ses lamenta-

tions, de ses menaces, de son bruit... Et nous sommes tous assez stupides pour suspendre notre vie à ce spectacle. Voilà quinze ans que nous languissons dans un « Bayreuth » qui n'est pas encore près de finir...

Je pensais à cela, ce soir, en écoutant l'un des plus ravissants concerts auxquels il m'ait été donné d'assister. De juin à octobre, chaque mercredi, on donne à Münich « la Sérénade ». Cela se passe après le dîner dans une cour intérieure de l'ex-palais-Royal. Cour en forme d'amande, entourée d'élégants bâtiments à deux étages qui d'un côté s'ornent d'un beffroi. Au milieu de la cour pavée les eaux d'une fontaine ronronnent. A neuf heures, tout s'éteint, même les eaux. Dans l'ombre qu'éclairent de discrets projecteurs, c'est à peine si l'on devine le public massé le long des murs et recueilli dans le plus absolu silence. Sur une petite estrade l'orchestre commence alors la « Sérénade ». Cordes et bois, tout vibre, tout soupire, tout chante. Tantôt, c'est Mozart qui vous porte au ciel, tantôt Bach, tantôt Schubert. Les grandes cadences marmoréennes alternent avec les vifs menuets, les fugues, les variations de rossignol. Et la voix d'une cantatrice se mêle à ce concert divin. Elle emplit la cour. La nuit tressaille de ses accents. Tout d'un coup, le projecteur éclaire le sommet du beffroi et c'est de là-haut que la voix s'envole. Elle chante la mélodie de Beethoven : « Die Himmel ruhe » et c'est bien le repos des cieux qui tombe sur la ville endormie... Cela pourrait être ridicule, ce solo dans les airs, au milieu de ce décor médiéval. Et c'est tout simplement céleste. Pas une faute de goût dans cet ensemble. Rien de trop appuyé. Une mesure, une discrétion, un je ne sais quoi de gracieux et d'immatériel qui gonfle le cœur de poésie... Allemagne, Allemagne, toi qui possèdes un tel trésor d'art et de spiritualité, guéris-toi de tes grandiloquences wagnériennes, reviens à tes cadences, à tes rythmes classiques! Si tu savais comme ils te font plus grande et plus belle! Si tu savais comme nous pourrions communier dans leur harmonie!...

***

Il faut circuler en Bavière pour saisir la complexité du problème intérieur de la vie allemande et pour mesurer en

même temps les limites de ce problème. Car la Bavière est le second état de l'Empire. Aux côtés de la Prusse, elle n'est guère que le « brillant second » (les Prussiens diraient volontiers : l'insupportable second). On se sent en Bavière dans un pays qui a sa personnalité, son caractère, ses mœurs, ses intérêts, son passé propres. Rien ici de la raideur prussienne. Et pourtant nous sommes bien au cœur même de l'Allemagne. Tout l'indique : les visages, la langue, les constructions, les manières de vivre. La Bavière est devenue, de façon irréfragable, l'une des parties maîtresses de la charpente du Reich. Elle subsiste en soi néanmoins. Elle reste un bloc social traditionnel bien limité. Plus encore par sa vie morale que par sa vie administrative.

De quel degré d'indépendance jouit-elle à l'intérieur du Reich? Par quelles manifestations, par quels privilèges, un état comme la Bavière affirme-t-il ce qui lui reste de souveraineté? Comment se règlent ses rapports avec le pouvoir central? Jusqu'où peut-on parler de fédéralisme? Jusqu'où peut-on parler de particularisme? Questions presque insolubles à résoudre — du moins à l'aide de ces définitions nettes qui satisfont nos esprits classificateurs — tant elles portent sur des subtilités, des contradictions, des pointes d'aiguilles. Nous nous trouvons là en présence d'un complexe, où les traditions archaïques se mêlent aux règlements de l'œuvre bismarckienne, où les préoccupations spirituelles jouent un rôle au moins égal à celui des préoccupations matérielles. L'horlogerie allemande est la plus compliquée qui soit au monde. Rien qui s'y puisse comparer, même de loin, à la nôtre. Et c'est bien la totale distinction des plans politiques et administratifs sur lesquels les Allemands et nous, nous vivons, qui fait que la plupart du temps nous ne comprenons rien à l'Allemagne.

En fait, il semble, *a priori*, que la révolution de 1918 ait sensiblement réduit la personnalité de la Bavière à l'intérieur du Reich. Cependant, de bien des points de vue, et fort importants (nous le verrons tout à l'heure) les libertés bavaroises ont plutôt gagné que perdu au régime de Weimar. Comme tous les anciens royaumes ou duchés de l'Allemagne, la Bavière, au regard de la constitution, n'est plus, à proprement parler, un « état », mais l'un des « länder » — c'est-à-dire

l'un des territoires — composant le Reich. Pour sauver sa dignité, elle s'intitule elle-même : république. Mais c'est une république assez particulière et qui ne comporte pas de président. Le chef du gouvernement bavarois est en même temps chef de l'État. Trois ministres l'assistent (intérieur, affaires étrangères et commerce, instruction publique et cultes) ainsi que deux sous-secrétaires d'État (finances et justice). On a réduit au minimum le train ministériel pour réaliser des économies. Cependant, même réduit, le gouvernement local coûte cher. Dans bien des cas, ses attributions chevauchent avec celles du gouvernement du Reich. Il administre la police, l'instruction publique, une partie de l'agriculture, une fraction de la justice et des finances publiques. Il a conclu un concordat spécial avec le Pape, ce qui donne au clergé catholique de Bavière un statut particulier (et fort avantageux). Il entretient des relations diplomatiques personnelles avec certains états allemands et étrangers.

Le gouvernement bavarois est naturellement soumis à la loi des majorités parlementaires, puisque la Bavière élit une diète. En fait, depuis plus de deux ans, les règles parlementaires ne jouent guère mieux en Bavière que dans les autres états du Reich. C'est qu'ici non plus il n'existe plus de majorité homogène. Le gouvernement se maintient au pouvoir, au titre de « cabinet d'affaires », grâce à l'appui que lui donne la social-démocratie. Il est entièrement composé de membres du parti populiste bavarois (catholiques, alliés au « Centre »). Le national-socialisme le serre de près. Aux dernières élections générales (juillet 1932) les voix hitlériennes ont même légèrement dépassé les voix catholiques (1 346 100 hitlériens contre 1 323 170 catholiques). Mais il ne semble pas qu'en Bavière, les catholiques et les hitlériens soient sur le point de pactiser, comme ils tentent de le faire en Prusse ou sur le plan de la politique du Reich. C'est d'ailleurs une tradition bien ancrée de la politique bavaroise de toujours prendre à Münich le contrepied de ce que l'on fait à Berlin. Y a-t-il à Berlin un gouvernement de droite s'appuyant sur le centre — contre la gauche, qu'aussitôt on formera en Bavière un gouvernement de centre qui s'appuiera sur la gauche — contre la droite. Et vice versa. Le fait s'est vérifié récemment

quand on voyait les catholiques bavarois refuser chez eux le partage du pouvoir avec les hitlériens et cependant encourager le parti du centre à poursuivre ses négociations avec les Nazis. Subtil jeu d'équilibre où se complaisent les contradictions habituelles de l'esprit allemand et où se reflètent les anciennes frondes du Saint-Empire. Mais il y a plus. Cette politique en partie double répond encore à des préoccupations très déterminées et ces préoccupations sont d'autant plus chères aux Bavarois qu'elles sont d'ordre confessionnel. Toute l'activité des catholiques bavarois s'emploie, en effet, d'une part à maintenir intacte en Bavière la situation privilégiée dont jouit l'église catholique (et si possible à la développer) et, d'autre part, à sauvegarder, dans l'ensemble du Reich, les libertés et les avantages considérables que le catholicisme s'est acquis depuis la chute de l'Empire. Or ces deux objets ne font qu'un sur le plan abstrait. Mais en pratique, ils sont essentiellement distincts. Telle politique qui est vraie en Bavière ne l'est pas nécessairement pour l'ensemble de l'Allemagne; telle combinaison politique jugée inopportune en Bavière peut devenir opportune pour le Reich et vice versa. Ce perpétuel dédoublement exige beaucoup de doigté. Le parti populiste bavarois y excelle. Comme son frère aîné, le Centre, c'est même le seul parti allemand qui ait vraiment le « sens politique » et une expérience consommée des affaires. On peut dire que les trois quarts de la vie politique bavaroise sont absorbés par ces considérations confessionnelles. Elle n'offrent qu'une importance relative, dira-t-on. Savoir. Peut-être jouent-elles au contraire un rôle profond et d'autant plus influent qu'il est plus sourd. C'est ainsi que les Bavarois, qui, dans l'ensemble, ne sont certainement pas de très fervents « républicains », ni de très zélés admirateurs de la Constitution de Weimar, y regarderaient à deux fois, on peut en être sûr, avant de bousculer brutalement un régime qui a valu à l'Église catholique de si substantiels avantages. La restauration d'un empire d'essence protestante à la manière bismarckienne ne leur sourit en aucune façon. On l'a bien vu à l'accueil réservé que le « cabinet des barons prussiens » a rencontré en Bavière même dans les milieux conservateurs et l'attitude du parti populiste bava-

rois vis-à-vis des pourparlers Hitler-Brüning est significative. Ces considérations — qui nous échappent totalement — sont si puissantes qu'elles rendent extrêmement difficile à résoudre la question d'une restauration monarchique. On croit généralement en France que cette question peut se régler en un tour de main en Allemagne. C'est aller un peu vite en besogne et faire abstraction des réalités de la vie intérieure des pays qui composent ce pays. En fait, l'œuvre bismarckienne est en grande partie démolie. Il avait fallu beaucoup de temps, beaucoup de victoires et un homme de génie pour l'édifier. Les morceaux ne se recolleront pas aisément. Il existe, en effet, une autre préoccupation en Bavière et elle s'est manifestée récemment avec beaucoup de vigueur. C'est la crainte de voir le Reich — cette abstraction — imposer de plus en plus aux états une volonté dominatrice et de voir la Prusse — ce fait concret — tirer de plus en plus les ficelles du Reich. Lorsque le chancelier von Papen a mis à la porte, sans ménagement, l'ex-gouvernement prussien et s'est fait donner par le Maréchal-Président pleins pouvoirs pour administrer la Prusse, le coup qui frappait la « souveraineté » prussienne, frappait indirectement la « souveraineté » bavaroise. A Münich, les réactions furent immédiates. Le gouvernement de Berlin dut jeter du lest. On alla, de part et d'autre, à Stuttgart à la recherche d'un compromis. Le chancelier von Papen vient même de faire un geste symbolique à l'égard de la Bavière pour mettre de l'huile dans des rouages qui grinçaient : il a rétabli le poste de représentant du Reich à Münich qui avait été supprimé il y a peu de temps. Cette résistance de la Bavière à certaines des toutes-puissantes volontés de l'organisme central n'est pas sans exaspérer les administrateurs de l'empire et les Prussiens. Ceux-ci trouvent les Bavarois lourds, arriérés, entêtés. Je me souviens du mépris avec lequel un homme politique prussien considérable m'a dit un jour : « Ah! ces gros Bavarois, ils ne pensent qu'à leur bière. » Les Bavarois ne nourrissent pas des sentiments beaucoup plus tendres à l'égard de la Prusse. Ils la redoutent; ils finissent bien souvent par se plier à ses volontés. Mais ils ne se font pas faute de la larder de critiques. On n'aime en Bavière ni le hobereau, ni l'adjudant, ni le marxiste prussien

et quand on voit passer dans la rue une femme qui a du rouge aux lèvres (ô scandale!) elle est aussitôt classée : berlinoise ou parisienne...

La Bavière est-elle monarchiste? Est-elle républicaine? Voilà encore des questions qu'il est extrêmement difficile de trancher par un « oui » ou par un « non » catégorique. Sans nul doute, le *sentiment* monarchiste subsiste très fortement en Bavière; de là à dire qu'il y a une *volonté* de restauration monarchiste, il y a un pas. Une chose est sûre cependant, c'est que si jamais un Hohenzollern remontait sur le trône impérial (ou royal), le jour même — ou la veille — le chef de la maison de Wittelsbach remonterait sur celui de Bavière. Münich ne se laisserait pas distancer d'une heure par Berlin, plus encore pour des raisons de dignité particulariste que pour des raisons de passion monarchiste. Au surplus, le Kronprinz Rupprecht est entouré des plus grands égards et jouit d'une popularité évidente. Popularité qui s'étend d'ailleurs à tous les membres de la famille Wittelsbach et que ceux-ci méritent par la simplicité de leur mœurs, la bonté dont ils sont prodigues, leur façon très personnelle et très attachante de rester mêlés à la vie même de leur pays et de ne pas trouver indigne d'eux d'y exercer des professions libérales. On sait que le prince Karl-Théodore (père de la Reine des Belges) était un oculiste renommé et se dépensait sans compter dans les hôpitaux. Tel autre prince (également médecin) tient avec talent sa place de « premier violon » dans l'orchestre de l'opéra municipal. Tel autre est un historien de valeur. Tous mènent l'existence la plus patriarcale. Rien de comparable entre cette dynastie si « familiale » et la dynastie casquée et bottée des Hohenzollern. Leur « climat » habituel est bien plus la vie des champs que le champ de bataille.

A ces nuances, l'on reconnaît les marques distinctes qui différencient l'Allemagne du Sud de l'Allemagne du Nord. Bien que nous trouvant, vis-à-vis des Allemands du Sud, devant des gens qui n'ont pas nos réflexes et que les tragiques événements de la guerre et de l'après-guerre tiennent bien loin de nous, c'est un fait, cependant, qu'ils sont moins impénétrables pour nous que les Prussiens. On retrouve en Bavière cet « amour du bonheur » qui fait totalement défaut aux rudes

populations prussiennes, mâtinées de sang slave, vivant sur un sol maussade et sans plis. Les Allemands disent « *Gott in Frankreich* ». Ils peuvent dire aussi « *Gott in Bayern* », car la Bavière comme la France, est un jardin. Ces charmants horizons, ces montagnes, ces riches plaines ont façonné une race de paysans, dont les mœurs patriarcales se rapprochent surtout des Autrichiens et des Suisses et que nous pouvons comprendre sans effort. D'ailleurs, quand on circule en Bavière, quand on pénètre dans ces palais, dans ces châteaux, on est frappé par les empreintes françaises qu'on y retrouve. Que de belles maisons élevées au XVIIIe siècle par l'architecte Cuvillier! Que de témoignagnes de l'art français dans ces demeures! Louis II, roi de légende, mélange cocasse de Louis XIV, de Lord Byron et de Perlinpinpin, vivait dans le rayonnement de Versailles. Pouvons-nous oublier qu'en 1870, il hésita jusqu'à la dernière seconde à obéir aux injonctions prussiennes pour mobiliser son armée contre nous; qu'il ne le fit que contraint et forcé et se désintéressa complètement d'une guerre qu'il désapprouvait?

Point d'illusions, cependant! Ces impondérables créent une atmosphère qui, pour nous — malgré la mortelle coupure de 1914 — est quelque peu différente de celle de la Prusse, mais ils n'ont qu'une valeur de notation psychologique. Si la Bavière n'a pas l'odieux tempérament militaire de la Prusse, elle n'a pas, non plus, son « dynamisme ». Et bien que grognant parfois, elle emboîte le pas — qui devient vite, hélas, un pas de parade! Le particularisme bavarois n'est pas près de s'éteindre. Il représente l'un des éléments les plus sérieux du problème de la *vie intérieure* du Reich. Mais rien de plus. Dès qu'il s'agit de la patrie allemande, plus que jamais, Prusse et Bavière ne font qu'un.

***

Ces notes que je rédige hâtivement — en marge de la politique — et sans faire état des mauvais nuages qui troublent, hélas, le ciel blanc et bleu de Bavière (nous sommes, n'est-ce pas, en vacances?) je voudrais les terminer par une évocation qui souligne les liens que les plus hauts sentiments de l'âme tressent, malgré tout, entre nous, catholiques de France et le

peuple catholique de Bavière. Je veux simplement parler de la grand'messe à laquelle j'assistais chaque dimanche dans un village de Bavière. Rarement j'ai entendu de plus beaux chants. Et c'était toute l'Église qui chantait — soutenue à l'orgue par l'instituteur — paysans aux visages labourés de rides, villageoises sérieuses, blonds enfants imperturbables, tandis qu'un bon vieux curé, qui ressemblait à M. Thiers, officiait sur un autel rococo. Au début de la messe, les enfants agenouillés tenaient dans leurs mains un petit livre. Ils récitaient une prière si belle, si touchante que je m'en suis procuré le texte pour le transcrire. Je le traduis tel qu'il est :

« O mon Dieu ! Je vous en prie, bénissez pendant cette sainte messe le pape, les évêques, les prêtres et tous ceux qui travaillent pour Vous.

» Bénissez mon père, ma mère, mes sœurs et frères, nos amis, les serviteurs qui sont dans notre maison et tous nos voisins.

» Bénissez nos camarades et nos maîtres.

» Bénissez les pauvres et secourez-les. Bénissez les riches et donnez-leur un cœur généreux.

» Bénissez les malades et les agonisants, et faites qu'ils espèrent en Vous, et, je vous en prie, visitez les enfants qui sont malades et guérissez-les.

» Bénissez les sœurs garde-malades, pour qu'elles ne soient pas trop fatiguées et qu'elles restent patientes. Bénissez tous ceux qui nous aident, pour nous nourrir, pour nous vêtir, les travailleurs, les paysans, les commerçants.

» Bénissez notre patrie et conservez-nous la paix ! *Amen.* »

En sortant de cette messe de village, je pensais en moi-même : « Décidément, il faudrait pendre cent journalistes. » Je puis bien le dire, puisque j'en suis.

WLADIMIR D'ORMESSON

LA TRANSFORMATION DE PARIS PAR HAUSSMANN[1]

De la rive gauche et de la Cité passons sur la rive droite. Sous le signe du second réseau deux ensembles de travaux y sont entrepris : à l'est vers la Bastille et le Château-d'Eau, à l'ouest vers la Madeleine et Monceau.

Des deux grandes places de l'est, type de ce que M. Marcel Poëte nomme les places-carrefours par opposition aux places rayonnantes comme l'Étoile et le Trône, celle de la Bastille ne subit pas de très importants remaniements. Irrégulière de forme et ne tirant que de sa colonne centrale une apparence d'harmonie, elle ne semble pas avoir intéressé l'empereur. Son plan colorié ne la modifie pas. Tout juste indique-t-il comme nécessaires des retouches — qui n'ont pas été faites — aux débouchés maladroits des rues de la Roquette et du faubourg Saint-Antoine, une arrivée de la rue de Charonne qu'on attend encore et le boulevard Henri-IV, dont l'Empire ne verra pas l'exécution.

Mais une opération importante, que le plan colorié n'avait pas prévue, a été incorporée au traité des 180 millions : la percée de l'avenue Daumesnil, qu'Haussmann a jugée nécessaire pour offrir une entrée digne de lui au bois de Vincennes, dont Napoléon III médite l'aménagement.

Les premiers travaux du règne ont permis de créer quelques jardins près de la tour Saint-Jacques, aux Arts-et-Métiers, aux Innocents. La deuxième série n'a pas offert de possibilités

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

semblables, mais, sur divers espaces disponibles, le souverain a pu satisfaire, de 1858 à 60, l'heureuse manie qui le possède de copier les squares londoniens.

Sur l'emplacement du marché au Vieux Linge, cédé par l'État à la Ville en vertu d'une loi de 1854, Haussmann plante le square du Temple en 1858. Devant Sainte-Clotilde, il en dessine un autre l'année d'après. Un autre encore, en 1859, autour de la fontaine de Visconti, place Louvois. Un autre place Vintimille, sur un morceau de l'ancien parc de Tivoli, dont un jugement vient d'attribuer la propriété à la Ville.

Tout cela est à faible échelle. Ce que rêve Napoléon, c'est de rééditer le bois de Boulogne à un second exemplaire. Comme il a organisé celui-ci pour les classes riches de l'ouest, l'empereur « démocrate » voudrait offrir le bois de Vincennes aux ouvriers du « faubourg ».

Il se trouve là chez lui. Le sénatus-consulte de 1852, en fixant la liste civile, a distrait le bois du domaine national pour l'incorporer à la dotation de la couronne. Dès 1857, aux dépens de la cassette, des sentiers sont tracés, des chemins forestiers macadamisés. Puis, le 24 juillet 1860, une loi cède le bois à la Ville, réserve faite du Château et des terrains militaires, à charge pour elle de procéder à l'aménagement.

Des routes nationales et départementales zèbrent l'étendue sylvestre. Le camp de Saint-Maur et le polygone la coupent en deux parties. L'eau manque. Des acquisitions de terrains s'imposent sans qu'on puisse revendre avantageusement les parcelles inutiles.

Haussmann se met à l'œuvre, aidé de ses spécialistes : Alphand l'ingénieur; Barillet-Deschamp le jardinier; Davioud le constructeur de pavillons.

Au point culminant, ils creusent le lac de Gravelle, où la Compagnie du Canal de Saint-Maur — rachetée en 1864 — élève l'eau de la Marne à l'aide des turbines des anciens moulins Darblay. Ils la conduisent ensuite au lac de Saint-Mandé, à celui des Minimes, puis au lac Daumesnil.

En cinq ans, tout s'arrange. Il en a coûté 12 millions. Mais la nouvelle promenade parisienne possède, comme sa devancière, ses vallonnements, ses pelouses, ses cascades, ses restaurants, voire son champ de courses. Toutes deux s'équi-

librent aux extrémités de la capitale, celle-ci avec un caractère plus familial, plus populaire.

Il ne lui manque plus, mais il lui manque toujours, hélas! pour réaliser son unité et devenir vraiment le grand parc de l'est, que de s'adjoindre les terrains où croupissent d'inutiles installations militaires. On peut espérer que ce nettoyage s'accomplira dans les années prochaines. Déjà le vieux Château dont M. de Fossa s'est institué l'historiographe commence à reprendre figure et la reconstitution ne se fera plus attendre beaucoup.

La création de la vaste place qui s'intitule maintenant place de la République, et des avenues voisines, participe de toutes sortes de préoccupations d'ordres divers. Nécessités stratégiques, besoin de relier des gares, désir d'améliorer la circulation sur les grands boulevards, tout cela se trouve inscrit en clair sur le plan colorié de Louis-Napoléon.

Jusqu'en 1858, une pauvre esplanade, simple élargissement du boulevard Saint-Martin confluant avec la rue de Bondy, s'allongeait jusqu'aux rues du Temple et du Faubourg-du-Temple, après lesquelles le boulevard du Temple commençait. La rue de la Douane débouchait au milieu et, devant elle, Napoléon Ier, en 1811, avait amené les eaux de l'Ourcq dans un « château d'eau » décoré de huit lions.

A l'angle du faubourg du Temple, le Théâtre Lyrique. Puis en descendant vers la Bastille — les immeubles encore en retrait, à l'heure actuelle, indiquent l'ancien alignement — Cirque, Folies Dramatiques, Gaîté, Funambules, Délassements Comiques, Petit-Lazari, tous les petits théâtres qui avaient valu au boulevard son surnom de « boulevard du crime », s'alignaient jusqu'à la hauteur de la rue Charlot. En face, à l'angle de celle-ci, le restaurant Bonvalet, siège présent de la Fédération des Coopératives, avait remplacé l'ancien Jardin Turc.

La construction, sur l'emplacement d'un panorama, de la caserne du Prince-Eugène, préluda en 1858 à la subversion du quartier.

Presque aussitôt, le traité des 180 millions consacrait la naissance du boulevard du Prince-Eugène (Voltaire), de la rue Turbigo et du boulevard Magenta. L'avenue des Amandiers

(de la République), quoique fort utile pour desservir le Père-Lachaise, ne fut pas admise aux honneurs du second réseau. Haussmann dut la repêcher dans le troisième et n'eut le temps de l'ouvrir lui-même que jusqu'au boulevard Richard-Lenoir.

Le boulevard du Prince-Eugène répond évidemment à un besoin militaire. Il transperce d'une voie droite, « à plein voyant », dit Haussmann — lisez : propre aux tirs d'artillerie — les plus dangereux foyers d'insurrection. Un seul obstacle gêne en son développement la longue voie militaire : le canal Saint-Martin, qui nécessite soit un pont tournant, soit un pont fixe élevé. Mais, au cours des travaux, pour unifier les distributions d'eau en un seul service, le Conseil Municipal a voté le rachat des concessions de la Compagnie Générale des Eaux. Celui de la concession du canal Saint-Martin s'ensuit, et, tout à coup, une idée naît, que Belgrand se hâte d'étudier : abaisser de six mètres le plan d'eau du canal, le couvrir...

L'empereur monte à cheval, vient se rendre compte lui-même. Il est enthousiasmé. Non seulement l'obstacle disparaît, mais on « substitue au moyen de défense que le canal offrait aux émeutiers une nouvelle voie d'accès dans le centre habituel de leurs manifestations ». Coup double!

En 1862, le boulevard du Prince-Eugène débouche sur la place du Trône, solennellement inauguré. Une décoration provisoire : arc de triomphe, fontaine, colonnade en pourtour, se dresse, puis s'abat comme s'abattit, deux siècles plus tôt, le portique élevé au même endroit par Perrault en l'honneur de Louis XIV.

Au compte du troisième réseau, la place du Trône va peu à peu s'aménager en pendant à celle de l'Étoile, qu'elle dépasse encore en étendue : 127 mètres de rayon contre 120. Quatre ans avant le boulevard du Prince-Eugène, elle avait reçu le boulevard Mazas (Diderot). Quatre ans après, l'avenue Philippe-Auguste en partira vers Ménilmontant, les avenues de Bouvines et de Taillebourg vers Charonne, l'avenue de Bel-Air vers celle de Saint-Mandé. Et deux amorces, qu'Haussmann n'aura pas le temps de poursuivre, compléteront, avec l'ancienne rue du faubourg Saint-Antoine et la vieille avenue de Vincennes, la

couronne de voies rayonnantes; elles sont devenues les rues Fabre d'Églantine et Dorian.

Les quartiers ouvriers, troués, striés de larges voies droites, sont désormais réduits à l'impuissance. La Commune peut venir. Elle aura beau multiplier les barricades. L'ère des insurrections victorieuses est révolue.

Le percement de la rue Turbigo, qui, par la rue du Temple, se déverse dans la place du Château-d'Eau, n'offre pas exactement le même caractère que celui du boulevard du Prince-Eugène. Ouvrant à son autre extrémité un accès aux Halles, complétant en son milieu, avec la rue Réaumur, le réseau du boulevard Sébastopol, la rue Turbigo répond surtout aux besoins grandissants de la circulation.

On est bien obligé, pourtant, de constater qu'elle satisfait en même temps à des préoccupations politiques. Elle prend à revers le Conservatoire des Arts et Métiers, centre de la dernière tentative révolutionnaire, absorbe les inextricables ruelles du marché Saint-Martin, et j'ai noté, à propos du boulevard Sébastopol, la satisfaction non dissimulée qu'éprouve Haussmann à la pensée qu'elle effacera de la carte parisienne toute trace de la rue Transnonain.

Au contraire, le boulevard Magenta, qui porte d'abord le nom de boulevard du Nord, est uniquement une artère de liaison.

Les « embarcadères », timidement élevés à l'époque où Thiers définissait les chemins de fer des joujoux propres à amuser les Parisiens, se révèlent déjà d'une insuffisance manifeste. Celui du Nord doit être reconstruit en 1863, celui d'Orléans agrandi.

Pourtant, les gares « sont, de nos jours, les véritables barrières de Paris », a formulé l'empereur. Si elles éclatent sous la poussée des voyageurs, les voies qui les desservent sont également incapables de contenir leur foule sans cesse accrue, Les Compagnies, imprévoyantes et peu confiantes elles-mêmes, semble-t-il, dans leur succès, se sont campées, comme par une gageure, en d'invraisemblables ruelles. Il est grand temps d'y remédier.

Le boulevard Magenta dégage la gare du Nord, qui s'y relie par le boulevard de Denain. Il améliore l'accès de la

gare de l'Est, facilité déjà par la création de la nouvelle Croisée. Il les joint toutes deux par une communication directe aux gares de Lyon et d'Orléans.

Par lui la place du Château-d'Eau cesse d'être ce qu'elle devenait uniquement, une place d'armes. Elle apparaît comme une plaque tournante, comme le centre géométrique où s'unissent quatre des réseaux du pays (1866).

Peu à peu, elle organisera, dans les années qui suivent, les intervalles de ses huit entrées. Symétriquement à la formidable caserne, les Magasins-Réunis bâtissent, à l'angle du faubourg, une vaste construction. Un projet, qui restera sans suite, mais que son auteur, Davioud, utilisera plus tard pour la salle du Trocadéro, tend à élever entre les boulevards Saint-Martin et Magenta, sur des terrains vendus depuis par la Ville, un grand « Orphéon » pour les « Concerts populaires » de Pasdeloup. Des immeubles privés comblent les vides.

Au centre déplacé, là où s'érige maintenant le lourd monument de la République, un château d'eau orné de lions comme l'ancien, mais plus à l'échelle des proportions nouvelles, s'installe en 1869. Il s'en ira bientôt faire l'ornement de la place Daumesnil, comme son prédécesseur s'en est allé à la Villette faire celui du marché aux Bestiaux.

Ce qui a disparu, tristement, chassé par l'établissement du moderne carrefour, c'est le cortège des petits théâtres d'où le quartier tirait sa gaîté.

« Vieux briscards chargés de gloirrre, mousquetaires et spadassins, gymnastes, escamoteurs, danseuses, Pierrot, Colombine, Arlequin, quittèrent le boulevard du Temple, emportant leurs inséparables accessoires : cloche de minuit pour sonner l'heure des crimes, croix de ma mère, lyres, trucs, pilules du diable... » (M. Poëte).

Le gouvernement s'occupa de trouver un logement à quelques-uns des expulsés.

D'un côté de la place du Châtelet — je l'ai déjà mentionné — Davioud casa le Théâtre-Lyrique. De l'autre, il rétablit le « Cirque Olympique », devenu « Cirque Impérial », auquel le souverain tenait spécialement parce qu'il considérait les spectacles militaires comme indispensables à l'éducation du peuple. C'est aujourd'hui le théâtre du Châtelet. Cusin cons-

truisit au square des Arts-et-Métiers la Gaîté, pour essayer de faire revivre la scène qu'avait illustrée Nicolet.

Les autres s'en allèrent au pays des vieilles lunes, où les attendaient déjà, où les ont rejoints depuis, tant de vestiges du Paris d'autrefois.

J'ai conservé pour la fin de cette promenade à travers les chantiers parisiens l'ouverture du boulevard Malesherbes parce qu'elle inaugure la série des grandes opérations d'où sortira le Paris de l'ouest, qui forment le morceau de résistance du troisième réseau. Elle marque donc comme une transition entre les deux derniers réseaux, pour autant qu'on peut trouver un ordre chronologique en des travaux qui furent le plus souvent concomitants.

Au nord et à l'ouest de la Madeleine, terminée seulement en 1842, et qui se trouvait tout à fait hors Paris sous le premier Empire, sont sortis de terre sous la Restauration et Louis-Philippe les nouveaux quartiers de la Ville-l'Évêque et de l'Europe.

Il s'est accompli là des spéculations effrénées, qui frappaient assurément l'esprit de Balzac, puisqu'autour d'elles tourne toute l'intrigue de *César Birotteau*. Elles l'impressionnaient encore, lorsqu'il commença, en 1843, son roman inachevé des *Petits Bourgeois*, car on y voit l'avocat de la Peyrade conseiller à Brigitte Thuillier l'achat d'un immeuble en ces parages prometteurs : « Aux environs de la Madeleine! Ce sera le cœur de Paris dans dix ans! Et si vous saviez! on pensait à ces terrains-là dès 1819! La fortune de du Tillet le banquier vient de là! La fameuse faillite du notaire Roguin, qui porta tant d'effroi dans Paris et un si grand coup à la considération du notariat, ce coup qui a entraîné le célèbre parfumeur Birotteau, n'a pas d'autre cause. Ils spéculaient un peu trop sur ces terrains-là! »

Zola, dans *La Curée*, montre aussi Saccard dépouillant sa femme d'une maison qu'elle possède rue de la Pépinière.

C'est qu'il se remuait sans interruption de la terre dans cette région toujours en défrichement.

L'embarcadère de Saint-Germain, construit en 1842, s'était annexé un bâtiment à droite pour les lignes de Normandie, un à gauche pour celles de Versailles et d'Auteuil, et son trafic

grandissant, qui avait exigé successivement l'ouverture de trois tunnels sous la butte des Batignolles, animait à ce point le quartier de l'ancien bal Tivoli que Rambuteau lui-même avait compris la nécessité d'en dégager les accès.

Le plus gros restait à faire après lui et la rue Auber ainsi que la rue de Rome appartiennent aux opérations de notre réseau, comme le remplacement de la place de l'Europe par le pont-carrefour du même nom.

A l'ouest de la rue de Rome et de la rue d'Anjou, aucun aménagement n'était encore commencé. Entre l'amorce du boulevard Malesherbes, établie sous Napoléon Ier de la rue Royale jusqu'à la rue de la Madeleine seulement, et la rue de Malesherbes (du général Foy) que Chabrol avait tracée dans les champs, s'étendait le quartier de la Petite-Pologne. Il allait vers l'ouest jusqu'aux rues de la Ville-l'Évêque et de Miromesnil. Nous en possédons deux descriptions, aussi pittoresques l'une que l'autre, et dans lesquelles il est difficile de reconnaître le quartier bourgeoisement tranquille qui s'est établi sur ses ruines.

L'une émane de Balzac — toujours! — et se trouve dans *La Cousine Bette*. Lorsque la baronne Hulot se met à la recherche de son mari disparu, ruiné et déshonoré par madame Marneffe, elle le retrouve, en compagnie d'une jeune Italienne, vivotant du métier d'écrivain public dans une boutique du passage du Soleil (entre les rues de la Pépinière et du Rocher).

« Il existe là comme une succursale du faubourg Saint-Marceau. Pour peindre ce quartier, il suffira de dire que les propriétaires de certaines maisons habitées par des industriels sans industries, par de dangereux ferrailleurs, par des indigents livrés à des métiers périlleux, n'osent pas y réclamer leurs loyers et ne trouvent pas d'huissiers qui veuillent expulser les locataires insolvables. En ce moment la spéculation, qui tend à changer la face de ce coin de Paris et à bâtir l'espace en friche qui sépare la rue d'Amsterdam de la rue du faubourg du Roule, en modifiera sans doute la population, car la truelle est, à Paris, plus civilisatrice qu'on ne le pense!... En juin 1844, l'aspect de la place de Laborde et de ses environs était encore peu rassurant.

» Le fantassin élégant qui, de la rue de la Pépinière, remon-

tait par hasard dans ces rues épouvantables, s'étonnait de voir l'aristocratie coudoyée là par une infime bohème... »

Ces lignes datent de 1846. En voici d'autres, à peine plus anciennes, qui appartiennent à Eugène Sue. Un des héros des *Mystères de Paris*, dans la cour de la prison de la Force, conte à ses camarades l'histoire de Gringalet et de Coupe-en-deux :

« L'honorable société sait ou ne sait pas ce que c'était que la Petite-Pologne? — Connu, dit le détenu au bonnet bleu et à la blouse grise, c'étaient des cassines du côté de la rue du Rocher et de la rue de la Pépinière. — Justement, mon garçon, reprit Pique-Vinaigre, et le quartier de la Cité, qui n'est pourtant pas composé de palais, serait comme qui dirait la rue de la Paix ou la rue de Rivoli auprès de la Petite-Pologne. Quelle *turne*! Mais, du reste, fameux repaire pour la *pègre*; il n'y avait pas de rues, mais des ruelles; pas de maisons, mais des masures; pas de pavés, mais un petit tapis de boue et de fumier, ce qui faisait que le bruit des voitures ne vous aurait pas incommodé s'il en avait passé; mais il n'en passait pas. Du matin jusqu'au soir, et surtout du soir jusqu'au matin, ce qu'on ne cessait pas d'entendre, c'était des cris : *A la Garde! Au secours! Au meurtre!* Mais la garde ne se dérangeait pas. Tant plus il y avait d'assommés dans la Petite-Pologne, tant moins il y avait de gens à arrêter! Ça grouillait donc de monde là-dedans, fallait voir : il y logeait peu de bijoutiers, d'orfèvres et de banquiers, mais en revanche il y avait des tas de joueurs d'orgue, de paillasses, de polichinelles ou de montreurs de bêtes curieuses. Parmi ceux-là, il y en avait un qu'on nommait Coupe-en-deux, tant il était méchant... »

Louis-Napoléon n'ignorait probablement pas ce curieux repaire, dont les Parisiens d'aujourd'hui ne se souviennent plus. En tous cas, il tenait à poursuivre la grande voie commencée par son oncle et le boulevard Malesherbes figure sur son plan colorié. Mais il le voyait rectiligne, épousant le tracé de la rue Malesherbes. Haussmann le voyait, contrairement à ses habitudes, obliquant à partir de la rue de la Pépinière, et sa conception, fondée sur d'impérieuses raisons topographiques, fut agréée sans difficulté.

Au lieu d'aboutir au point culminant de la ligne des boulevards extérieurs, on aboutissait ainsi en un point assez bas.

On touchait en outre au parc Monceau. On facilitait enfin le lotissement de la plaine située hors des barrières, sur le territoire des Batignolles.

Une large opération d'ensemble devenait ainsi possible, qui doterait la capitale, non seulement d'une grande artère, mais d'un jardin de plus et d'un nouveau quartier luxueux.

D'accord avec l'empereur, le préfet, dès avant l'annexion de 1859, avait conclu les traités nécessaires pour l'aménagement des terrains hors Paris. Des spéculateurs fort renseignés sur ses projets avaient accaparé les terrains des Batignolles. Diverses plaques bleues rappellent, aux coins des rues, quelques-uns de leurs noms : Pereire, de Chazelles, Jadin, d'Offémont[1].

Haussmann obtint d'eux — c'était bien la moindre des choses! — la remise gratuite du sol des voies à établir. Il créa, comme routes départementales, ainsi qu'il avait fait pour l'avenue du Bois, la partie supérieure du boulevard Malesherbes, les avenues de Villiers et de Wagram, au delà de l'enceinte d'octroi. Et ce précédent lui servit pour obtenir l'abandon gracieux des terrains nécessaires à l'ouverture du boulevard Malesherbes, de la barrière à la Pépinière.

Pour le parc Monceau, l'expropriation de 1860 mit fin à un litige juridique que déploraient beaucoup de gens bien pensants. L'ancienne « folie de Chartres », dessinée en 1778 par Carmontelle, confisquée sous la Révolution, était rentrée en 1814 aux mains des Orléans. Pour qu'elle ne se confondît pas avec le Domaine, le prévoyant Louis-Philippe, la veille de son avènement, l'avait donnée à ses enfants avec tous ses biens personnels, mais un décret de 1852, à la promulgation duquel Morny quitta le ministère, avait confisqué les propriétés de l'ex-famille royale.

Une transaction négociée par Émile Pereire permit d'indemniser les princes et princesses. Huit mille mètres furent vendus à l'heureux intermédiaire, et le prix de cette cession pourvut aux restaurations de la naumachie, de la rotonde de l'ancienne barrière de Chartres, à la pose de grilles somptueuses et aux installations des rochers et des cascades dont nul jardin impérial n'aurait osé se passer.

1. Ce dernier a été récemment dépossédé au profit d'Henri Rochefort;

Paris reçut ainsi, en 1861, contre une dépense insignifiante — un million environ — un troisième parc magnifique. Haussmann réalisait encore un rêve de Napoléon Ier, qui, entre les campagnes de Prusse et de Pologne, avait un jour, d'Osterode, mandé à son ministre Gaudin : « Un beau jardin est nécessaire à la grande ville... Tuileries et Luxembourg étant dans le genre français, un jardin véritablement beau dans le genre chinois ne peut être qu'un nouvel agrément pour Paris. »

Pour le boulevard lui-même, son aménagement ne s'acheva pas sans soulever de grosses difficultés matérielles. Il nécessita d'abord d'énormes travaux de terrassement. Considérez la hauteur de la rue du Rocher, qui l'avoisine et court parallèlement à lui et vous vous rendrez compte de ce qu'il a fallu déblayer pour obtenir le niveau actuel. Ensuite, les expropriations indispensables provoquèrent des résistances insoupçonnées.

Dans la Petite-Pologne et au-dessus, tout alla bien. Une vingtaine de maisons, une centaine de masures, qu'était-ce pour le grand démolisseur au tableau duquel 2 500 immeubles figuraient dès ce moment? Qu'était-ce d'ailleurs pour une voie de plus de deux kilomètres sur laquelle une ville nouvelle allait s'élever?

Oui! Mais rue de la Ville-l'Évêque, rue de la Madeleine et rue Lavoisier, dix-sept immeubles construits sous Louis-Philippe, habités par de riches bourgeois, durent être livrés aux pics des Savoyards et des Limousins. Et Haussmann connut alors ce qu'il en coûte de s'attaquer aux classes privilégiées!

L'abatage de ces dix-sept immeubles déchaîna l'ire jusqu'à maintenant contenue des tenants obstinés de Rambuteau et de Berger. Une littérature vengeresse se déversa, malgré les rigueurs de la censure, sur le perturbateur de la tranquillité rentée. L'écho en résonna si douloureusement aux oreilles officielles qu'on jugea nécessaire en haut lieu de procéder à un solennel avertissement.

Le 13 août 1861, une inauguration pompeuse consacra le second réseau, comme celle du boulevard Sébastopol avait consacré le premier. Le *Moniteur Officiel* nous en conserve le récit.

Le boulevard était terminé. Seul manquait à sa physionomie

le monument destiné à pallier la déviation, si contraire aux principes, qu'il avait fallu consentir. L'année suivante, Baltard, décidément converti à la construction en fer, en appliquera la technique au pastiche byzantin de Saint-Augustin.

Napoléon III et sa maison militaire défilèrent des Tuileries à la Madeleine pavoisée. La garde nationale à droite, la garde impériale à gauche, s'alignaient le long du boulevard nouveau. Au milieu de cris enthousiastes, le cortège pénétra sous une tente où LL. EE. les ministres, les grands corps de l'État, les hauts fonctionnaires l'attendaient. Au premier rang, les préfets, le sénateur Dumas et le procureur général Chaix d'Est-Ange, président et vice-président du Conseil Municipal, avec tous leurs collègues, les maires et adjoints de Paris, les sous-préfets et le Conseil de préfecture.

L'empereur discourut : « Messieurs, l'inauguration d'une voie de communication nouvelle n'a plus rien d'extraordinaire aujourd'hui et je n'en aurais pas fait une cérémonie publique, si je n'avais voulu témoigner ma sympathie au Conseil Municipal qui s'occupe avec un zèle constant des intérêts de la Ville, ma satisfaction au Préfet de la Seine pour sa persévérance infatigable à poursuivre un grand but, enfin mon approbation à tous ceux dont le concours seconde si bien ses efforts. »

Tous ainsi dûment prévenus que l'embellissement de Paris restait œuvre impériale, Haussmann s'avança.

Il prononça le panégyrique de ses travaux, énumérant avec complaisance tout ce qui venait d'être accompli dans la capitale, tout ce qui allait l'être pour compléter le « West End du Paris nouveau », mettant en regard les excédents budgétaires, résultat de dépenses productives. Il s'éleva contre les légendes répandues, soutint qu'on construisait plus pour les pauvres que pour les riches, et, arrivant à ce qui le préoccupait au premier chef, il fulmina contre l'égoïsme des possédants :

« Lorsque des populations industrieuses et commerçantes ont été profondément troublées dans leurs intérêts par l'ouverture de la rue de Rivoli et du boulevard Sébastopol, elles ont subi avec respect pour l'utilité publique régulièrement déclarée, et sans vains murmures contre l'autorité qui en était l'organe, les déplacements les plus pénibles, et cette année, lorsqu'il nous a fallu, non plus bouleverser des ateliers et des magasins,

dont la clientèle et la prospérité tiennent souvent à une situation donnée, mais seulement déranger les habitudes de personnes favorisées de la fortune, pour lesquelles un changement de domicile n'est qu'un ennui passager, nous avons dû subir des violences de langage sans exemple. »

Ah! poursuivit-il en lançant une allusion très claire aux articles que publiaient certains journaux libéraux, « on conçoit que ces personnes, peu familiarisées avec les dures nécessités que les devoirs de la vie réservent à d'autres, aient éprouvé en matière d'expropriation une surprise désagréable de se trouver atteintes par la règle démocratique de l'égalité de tous devant la loi; mais que leurs doléances aient trouvé des échos passionnés parmi ceux qui se prétendent libéraux par excellence, c'est un fait que l'intention systématique de contredire tous les actes de l'administration suffit à peine à expliquer ».

Qu'importent, au surplus, ces vaines criailleries? Le ton dont on les juge prouve assez que, si l'on s'en irrite, si on les estime scandaleuses dans les bouches dont elles sortent, on est bien décidé en haut lieu à n'en tenir nul compte.

Vive l'empereur! clame Haussmann en terminant. L'éloge suprême décerné au neveu de César était d'avoir embelli le siège de l'Empire. « Sire, nos descendants, qui recueilleront les fruits de la constante sollicitude de Votre Majesté pour tout ce qui se rapporte à l'édilité parisienne, constateront que chez nous aussi le neveu de César a renouvelé la Ville Impériale. »

De cette apothéose du boulevard Malesherbes, l'écho s'est tu presque aussi vite que les lampions se sont éteints. Il n'en subsiste que le froid témoignage du *Moniteur*. Mais il nous reste, du triomphe de 1861, un monument livresque : le magnifique ouvrage que, sous le titre : *Paris dans sa splendeur*, l'éditeur Henri Charpentier publia cette même année.

Trois volumes in-folio, auxquels ont collaboré architectes et critiques, fonctionnaires et membres de l'Institut, tous les écrivains les plus qualifiés, de Lassus à Vitet, de Montaiglon à Fournel, de Viollet-le-Duc à Mérimée.

Les lithographies hors-texte qui les illustrent composent un plan cavalier aussi évocateur du Paris du second Empire que l'est du Paris de Louis XV l'admirable plan de Turgot. Certaines, celles qui représentent par exemple le Champ-de-

Mars ou le Luxembourg dans leurs dimensions anciennes, nous révèlent des aspects que nos esprits n'imaginent plus. D'autres, comme celles de l'Arc de Triomphe ou de la place Vendôme, font revivre à nos yeux l'âge lointain déjà où, dans une ville paisible parcourue par des messieurs coiffés de haut-de-forme et des dames en crinoline, le cheval régnait en maître, soit qu'il tirât un fiacre ou un omnibus à impériale, soit qu'il entraînât en caracolant un dandy ou un cent-gardes.

Époque de prospérité matérielle et de somnolence spirituelle, tout ensemble éblouissante et pauvre, où, sur un Paris occupé de ses seules fonctions animales et comme en vacances de latinité, l'astre d'Haussmann continuait sa course ascendante, gagnant peu à peu le zénith.

***

Les opérations qui composent le troisième réseau se rattachent à divers groupes.

Un premier lot comprend les voies qui, hors barrières, prolongent dans les quartiers nouvellement annexés les avenues ouvertes dans Paris antérieurement à 1860 : boulevard Ornano, rues Jeanne-d'Arc, de Patay.

A cette série de travaux se rattachent la construction des ponts-viaducs du chemin de fer de ceinture et le remplacement par un pont en pierre du pont suspendu de Bercy (1864).

S'y rattachent aussi la création de sept squares dans les anciennes communes et celle des deux grands parcs de Montsouris et des Buttes-Chaumont. Destinés à équilibrer au sud et au nord les bois de Boulogne et de Vincennes, ils furent établis, l'un sur des terrains déserts coupés par deux chemins de fer et difficiles à lotir, l'autre sur des carrières à plâtre impropres à toute autre utilisation. Les réservoirs voisins de la Vanne, une dérivation du canal Saint-Martin permirent à Alphand de pourvoir à leur arrosage et l'exposition de 1867 fournit à Davioud la reproduction du Bardo qui abrite à Montsouris l'Observatoire de météorologie. La Villette put jouir de son parc dès 1867, mais c'est seulement en 1878 que Montsouris a reçu le sien complètement achevé.

Un second lot comprend les voies destinées à dégager

les gares. La rue de Rennes (1868) est du nombre. La rue Lafayette, dans sa partie inférieure, également. Établie par Chabrol dans sa partie haute sur l'enclos Saint-Lazare, elle ne descendait pas au-dessous du faubourg Poissonnière. Haussmann l'amène jusqu'à la place de l'Opéra, qu'il est en train de créer.

Depuis son arrivée à l'Hôtel de Ville, il prépare sa naissance. Dans le second réseau, il a glissé la rue Auber qui, de la gare Saint-Lazare, conduit au point qu'il a choisi. Sans préciser autrement son but, il y a introduit aussi la rue Hálévy. L'existence de ces deux voies commande, dès ce moment, la naissance des rues Scribe et Meyerbeer qui leur sont symétriques, mais Haussmann ne parle pas de celles-ci, pas plus qu'il ne parle de la place future, ni de la future avenue de l'Opéra.

Il allonge jusqu'à l'endroit voulu la rue La Fayette, qu'il double parallèlement de la rue de Maubeuge, car, si elle est « de beaucoup la plus longue de Paris, près de cinq kilomètres de parcours en ligne droite! » comme le proclame orgueilleusement le préfet, elle reste, avec ses 20 mètres de largeur, « insuffisante sur certains points » pour son trafic, juge-t-il intelligemment. Il les soulage toutes deux et les complète en élargissant une partie de la rue Saint-Lazare, en remplaçant l'autre, trop tortueuse, par la rue du Cardinal-Fesch, que le plan colorié prévoyait, poussait même jusqu'au boulevard de Strasbourg. Nous l'appelons aujourd'hui rue de Châteaudun.

Un square en passant, place Montholon. Un autre au bout de la Chaussée d'Antin, devant l'église de la Trinité que Ballu construit sur l'emplacement d'une caserne.

Pendant ce temps les expropriations se poursuivent, et la suppression, sur sa plus grande longueur, de la rue Basse-du-Rempart permet de déblayer le vaste espace dont Haussmann a besoin. Quelques logis anciens ont disparu sans doute, entre autres le gracieux hôtel d'Osmond, dont la colonnade s'élevait au mitan de la place actuelle. Mais quoi?...

Au nord une portion du boulevard qui portera le nom du grand préfet limite les démolitions nécessaires. Elle court de Saint-Augustin jusqu'à la rue Taitbout, mais ici s'arrête en cul-de-sac. Il faudra plus d'un demi-siècle pour qu'elle aboutisse — en 1927! — au carrefour Drouot.

A l'est, à l'ouest, de luxueux immeubles s'élèvent, tels le Grand Hôtel, le Vaudeville, qui remplace le Vaudeville de la place de la Bourse, que la rue du Quatre-Septembre a renversé. Les façades de la place, obligatoirement uniformes, doivent s'harmoniser avec le nouvel Opéra. Mais Walewski remplace Fould au ministère d'État et dépossède l'architecte Rohault de Fleury, choisi par son prédécesseur, en organisant un concours. Cent soixante candidats soumettent leurs plans au jury et c'est un jeune architecte ordinaire de la Ville, Charles Garnier, qui conquiert avec la première prime la célébrité. Les maisons en bordure, faites pour encadrer l'œuvre d'un autre, s'arrangeront comme elles pourront. Tant pis!

Que manque-t-il encore? Deux voies : une par laquelle, à travers le quartier du gros commerce, on gagnera la Bourse — c'est la rue Réaumur, vouée maintenant au souvenir du Quatre Septembre; — une qui, trouant la butte des Moulins et ses ruelles équivoques, rattache le nouveau carrefour au palais impérial — c'est l'avenue Napoléon, aujourd'hui de l'Opéra.

M. de Lasteyrie prétend bien qu'elles ne répondent à aucun besoin, qu'on ne fréquente pas aux mêmes heures le temple de Terpsichore et celui de Plutus, qu'on ne va pas le même soir à l'Opéra et au Français! Il allègue que la rue Neuve-Saint-Augustin suffit aux allées et venues des financiers et qu'en élargissant un peu la rue Saint-Anne tous les besoins de la circulation entre la rue Saint-Honoré et les boulevards se trouveraient satisfaits. Mais qui s'occupe de Lasteyrie?

« De l'avenue Napoléon, nous dit Haussmann, je ne pus faire exécuter que le commencement et la fin; mais je n'y dépensai pas moins de 8 millions... Le prolongement de la rue Réaumur, qui forme pendant à la rue de la Paix, coûta 66 millions; l'emplacement et les abords de l'Opéra, de 27 à 28 millions... »

Oui... Ajoutons-en quelques dizaines! Quand on inaugurera l'Opéra en 1875, lorsqu'en 1879 les voitures rouleront dans l'avenue, les millions d'Haussmann auront fait des petits. Mais qui les regretterait? Et puis, comme ces dépenses apparaissent modestes, lorsqu'on songe que, pour terminer le misérable reliquat du boulevard Haussmann, au lendemain de la guerre, il en a coûté près de 100 millions!

Il nous reste, pour avoir terminé notre cycle, à parcourir le Paris de l'ouest. C'est la plus complète des œuvres d'Haussmann et c'est aussi la mieux venue, parce qu'au lieu de trouer, de rogner, comme il était bien obligé de le faire dans la cité ancienne, il a pu par chance tailler ici en plein drap.

Le sol, à partir de la Concorde, était autant dire vierge. Le peu qui le recouvrait ne gênait au moins pas. La capitale, dans sa croissance ininterrompue, n'avait exercé de ce côté que de faibles emprises et l'on pouvait, au véritable sens du mot, créer.

Je ne sais quel esprit dogmatique a formulé le premier la prétendue loi en vertu de laquelle les cités seraient contraintes par une fatalité mystérieuse à se développer vers l'occident. J'ignore d'où vient cette règle fallacieuse que nombre de bonnes gens acceptent comme vérité révélée, mais qui s'accorde mal avec les données de l'observation exacte.

Comment la poussée vers l'ouest se produirait-elle dans les villes qui bordent l'Atlantique en Europe, le Pacifique en Amérique, ou qu'une chaîne de montagnes, un lac, un large fleuve, arrêtent dans la course vers le couchant? Une modeste colline comme Fourvières ne contraint-elle pas Lyon à prendre son essor vers la plaine orientale? Et n'est-il pas raisonnable de croire que les villes s'étendent normalement dans le sens où les conditions topographiques leur offrent les plus avantageuses facilités?

Pour Paris, on ne saurait contester que l'extension s'est produite en dernier lieu vers l'ouest, après s'être d'abord, au cours des âges, portée vers les trois autres points cardinaux.

L'île de la Cité devenue insuffisante, les Romains étalent Lutèce sur les pentes de la rive sud. Pourquoi? Parce que le sol y est plus ferme que sur l'autre et qu'on s'y trouve à l'abri de l'inondation. Puis les Parisiens colonisent le côté droit du fleuve en s'appuyant sur les mottes de terre qui émergent faiblement du marécage séquanais. Peu à peu, d'abord le long des routes, — la croisée historique, — ensuite dans leurs intervalles, ils emplissent l'espace inclus entre le lit définitivement adopté par la Seine et l'ancien lit qui, de l'Arsenal à la porte Saint-Antoine, de la Grange-Batelière à Chaillot, longe le pied des collines et subsiste comme égout naturel.

Mais, dans cette occupation progressive, quels quartiers se dessinent les premiers? Les plus proches du centre, naturellement, puis ceux de l'est, où les résidences royales des Tournelles et de l'hôtel Saint-Paul exercent leur attraction. Le mouvement continue vers le nord. A l'ouest uniquement, constatation curieuse, il se refuse au moindre pas.

Sur la rive gauche, dès que les clients de l'abbaye Saint-Germain et les courtisans que polarise le Louvre ont meublé le Pré-aux-Clercs, la ville s'immobilise. Sur la rive droite, elle essaime hors du rempart de Louis XIV vers les collines septentrionales plutôt que de dépasser les Tuileries. Au *Drang nach Westen* urbaniste, irrésistible paraît-il, peuple et bourgeoisie parisiens ne cessent d'opposer la plus obstinée résistance.

Nous y avons gagné, heureuse fortune! de conserver jusqu'aux temps modernes un espace libre immense sans ruelle plantée au hasard, de guingois, sans lotissement informe, et sur lequel un aménagement rationnel offre l'exemple typique de ce que pourraient être nos villes, si le hasard des intérêts individuels n'avait présidé avec une autorité exclusive à leur construction.

Je n'entends pas, bien entendu, réserver au seul Haussmann le mérite d'une œuvre dont l'exécution se répartit sur de longues années. Dans l'arrangement du vaste paysage urbain qui s'étend de l'Obélisque à l'Arc de Triomphe, de Sésostris à Napoléon, a-t-on dit, il ne saurait revendiquer de droits d'auteur que sur le plateau de l'Étoile. Pour le reste, il doit se satisfaire de compter dans la troupe des bons ouvriers.

Créateurs et transformateurs de la Concorde et des Champs-Élysées, ceux-ci furent légion, et ce n'est pas le moins admirable de l'affaire qu'ayant travaillé si nombreux, ayant pendant deux siècles innové, modifié, remplacé, sans que le moindre plan préalable fournît une directive à leur action, leurs efforts dispersés, souvent contradictoires, aient fini par produire un ensemble harmonieux que la coordination disciplinée de principes savants et de méthodes scrupuleuses n'aurait peut-être pas réalisé avec le même bonheur.

Il existe d'abord, au XVIIe siècle, une simple allée dans l'axe central des Tuileries, qui sert de perspective au palais de Catherine de Médicis, et qu'on appelle le Grand Cours. Cette allée

qui, dans l'esprit de Le Nôtre lorsqu'il dessina les jardins du Palais, devait former le centre d'une « patte d'oie » d'avenues partant en éventail des Tuileries, part d'un terrain en friche où des tuiliers à l'ordinaire, des bouchers parfois, se livrent à leur industrie. On l'aperçoit sur le plan de Jouvin de Rochefort, qui date de 1675. Des dessins de Silvestre y indiquent déjà un rond-point

Colbert songeait, dit-on, à la prolonger jusqu'à Saint-Germain. Nous y songeons toujours! Mais il s'en tint, comme nous, à l'intention. Seul régulièrement planté d'ormes dès 1616, le Cours-la-Reine, longé de fossés, clos de barrières, permet la promenade, parallèlement au chemin de Versailles qui suit la berge, jusqu'à l'entrée du village de Chaillot.

L'appellation de Champs-Élysées apparaît en 1709 pour la première fois dans les comptes royaux.

Au XVIIIe siècle, le duc d'Antin et le marquis de Marigny tracent les allées qui portent encore leurs noms; à la hauteur de notre rue Marbeuf, le duc jette un pont sur le ruisseau de Ménilmontant, ce fangeux égout qui rappelle le vieux bras de la Seine et qui ne cessera de voir le ciel que trois ans avant la Révolution; le marquis ouvre l'allée des Veuves (avenue Montaigne) et continue l'avenue centrale jusqu'au pont de Neuilly, que construit Perronet.

Dans les dernières années de Louis XV, et jusqu'en 1790, on aplanit la butte de l'Étoile sous la direction de Soufflot. Ses déblais forment un nouveau monticule sur lequel les rues Balzac et Washington auront grand'peine à s'installer.

La barrière de Paris recule à cette époque. Elle se trouvait en face de la rue de Chaillot, la voie centrale du vieux village, dont l'angle était marqué par un corps de garde qui subsistera jusqu'à Haussmann. Mais l'enceinte des Fermiers Généraux englobe Chaillot et la nouvelle grille coupe l'avenue juste avant l'Étoile. Les deux pavillons de Ledoux qui la flanquent, carrés, fronton dorique, six colonnes sur chaque face, figurent sur une charmante estampe de Debucourt et sur de multiples gravures. Ils ne sont tombés qu'en suite de l'annexion.

Cet ensemble, à peine esquissé, des Champs-Élysées primitifs n'offre rien de très séduisant. Voies poudreuses, quinconces boueux, dépourvus d'éclairage et peu sûrs en toute

saison, si l'on en croit le *Tableau de Paris* de Mercier. Qu'irait-on faire en ces parages? De magnifiques hôtels s'élèvent tout près dès le début du siècle, puisque certains apparaissent sur le plan de Turgot : l'hôtel d'Évreux, où réside, après 1753, la Pompadour, — c'est l'Élysée, — les hôtels de Charost (ambassade d'Angleterre), de Montbazon, de Guébriant, d'Aguesseau, de Brunoy. Mais à ces résidences aristocratiques on accède par le faubourg Saint-Honoré. Un fossé les sépare du marais des Gourdes, qui reçoit son appellation des cucurbitacées que les maraîchers y cultivent.

Quelques laiteries, — des vaches paissent aux Champs-Élysées jusque sous Louis-Philippe, — quelques guinguettes, des bals assez mal fréquentés, des chevaux de bois, des balançoires, des tréteaux de forains au carré Marigny que le Directeur des bâtiments a dénudé pour offrir à sa sœur la perspective des Invalides : c'est tout. Les Champs-Élysées demeurent le domaine exclusif des demoiselles galantes, des tire-laine et des joueurs de bonneteau. Pendant plusieurs années les splendeurs éphémères du Colisée attirent au rond-point les amateurs de bals masqués, et jusqu'à Marie-Antoinette. Mais, d'habitude, Paris ne fréquente l'avenue qu'à la semaine sainte, pour s'amuser du retour de Longchamp, ou lorsque la foire du Petit-Bezons se tient près de l'Étoile. Le reste de l'année la belle société se porte au Cours-la-Reine, promenade à la mode où la grande dame coudoie Manon Lescaut, d'où l'on a sur la Seine le spectacle de la « Galiote » qui, pour cinq sols, vous transporte à Saint-Cloud, d'où l'on assiste, sur le nouveau quai de la Conférence, à la course des « carabas » qui mènent en six heures à Versailles et des « pots-de-chambre » où s'entassent, outre les voyageurs de l'intérieur, les « singes » sur le devant, les « lapins » sur le toit et les « araignées » par derrière.

Le premier acte de l'aménagement se joue à la fin du règne de Louis XV, sur l'esplanade voisine des Tuileries, où les pelouses esquissées par Le Nôtre lorsqu'il dessinait les jardins du palais ont depuis longtemps disparu.

Gabriel, sixième du nom, descendant d'une longue dynastie d'architectes[1], a charge de composer une place régulière

1. De Fels, *Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi* (1912).

devant le pont tournant qui, depuis peu, sert de sortie aux Tuileries. Son père, Jacques V, après avoir construit le Pont-Royal, a reçu des lettres de noblesse qui portent : « L'habileté dans les beaux-arts est devenue une vertu héréditaire dans sa famille. » Ange-Jacques, auteur du Petit-Trianon, de l'École Militaire, de Compiègne, éclipse sa lignée.

Jusqu'en 1772, il écrit cette page de simplicité élégante, de grandeur et de délicatesse, de goût purement français qui, de la rue Royale avec ses deux hôtels aux parapets du quai, s'encadre dans un ovale de fossés fleuris, de balustrades, de guérites, auxquels l'avenir mêlera de si hétéroclites ornements. Bouchardon pose au centre la statue du roi. Devant l'hôtel du duc de la Vrillière, comte de Saint-Florentin, que Chalgrin vient de terminer à l'angle de la rue Saint-Florentin (actuellement hôtel Rothschild), Coustou décore une fontaine que la rue de Rivoli culbutera.

L'ensemble est presque complet. Il y manque l'avenue symétrique au Cours-la-Reine qui figure au plan de Gabriel, et l'hôtel correspondant à celui de Chalgrin. L'une, qui doit aboutir à la demeure de la Pompadour, est irréalisable depuis la construction des hôtels du faubourg Saint-Honoré. A la place où devrait être l'autre, à l'angle de l'ancien chemin de l'Abreuvoir-l'Évêque, auquel le restaurant de la Bonne-Morue donne maintenant son nom (aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas), le fermier général Grimod de la Reynière a déjà construit un hôtel dont tous les gourmands connaissent la table.

Qu'importe? La perspective est charmante, les gravures de l'époque en font foi. De l'autre côté de la Seine, le palais de la duchesse de Bourbon aligne sur des jardins descendant au fleuve les gracieuses arcades de ses portes-fenêtres, et dans les jardins, le logis de l'intendant-amant, Lassay (actuellement Présidence de la Chambre), reproduit en réduction le palais lui-même. Supprimez par la pensée le premier étage de l'hôtel de Lassay, ajouté par Morny lorsqu'il présidait le Corps Législatif, reportez sur le rez-de-chaussée la balustrade qui surmonte l'étage, vous retrouverez la façade qu'offrait en plus grand le Palais-Bourbon. La note classique des deux hôtels achevait l'impeccable sonate de Gabriel. Le placage napo-

léonien de la Chambre des Députés et le portique de la Madeleine l'ont arrêtée sur deux accords de jazz-band.

Si parfaite qu'elle soit, la place Louis-XV se trouve hors Paris. Même quand Perronet l'aura dotée d'un accès par la rive gauche avec le pont Louis-XVI, même quand Bonaparte l'aura rattachée aux vieux quartiers par la rue de Rivoli, elle restera l'esplanade excentrique où le comte d'Artois, en 1788, force sous les yeux de la Reine une biche détournée du bois de Boulogne.

La Terreur y installe la guillotine, les Alliés y passent des revues, la Restauration y commence un monument expiatoire, Louis-Philippe y monte les baraques d'une exposition. De quelque nom qu'on la baptise, qu'elle s'appelle place de la Révolution, de la Concorde, Louis-XV, Louis-XVI, elle ne s'incorpore pas plus à la vie de la capitale que les Champs-Élysées trop lointains.

Quentin-Bauchart, qui a longtemps représenté ce quartier à l'Hôtel de Ville, a laissé un fort intéressant rapport au Conseil Municipal, où il reproduit cette phrase significative du duc de Crillon, rapporteur devant la Chambre des Pairs de la loi du 31 mai 1834 : « La place de la Concorde est considérée comme un emplacement disponible, propre à recevoir tantôt des monceaux de neige déblayés des rues pendant l'hiver, tantôt des magasins ou chantiers de pierre de taille, ou même des baraques construites à la hâte, dont l'aspect est celui d'un marché ou d'une foire quelconque. »

L'avenue ne connaît pas un plus éclatant succès. Un instant, Incroyables et Merveilleuses ont essayé de mettre à la mode le restaurant Ledoyen, qui débute comme une modeste auberge, et le café des Ambassadeurs, qui deviendra bientôt le mess des états-majors alliés. Mademoiselle Lange, madame Récamier ont promené sous les quinconces leurs tuniques à la romaine, et madame Hamelin, pour s'y être montrée nue sous des voiles de gaze, s'est fait huer par les badauds. C'est l'heure où, tout au bout de l'allée des Veuves (place de l'Alma), madame Tallien reçoit dans sa « Chaumière » de fausses ruines la troupe des Muscadins de Fréron.

Mais Notre-Dame de Thermidor et ses belles amies changent bientôt de théâtre. L'heure des Champs-Élysées n'a pas encore

sonné. C'est au Palais-Royal que Rastignac va perdre le trésor de Delphine de Nucingen, que Philippe Bridau disperse les maigres écus de sa demi-solde. C'est aux Tuileries que de Marsay rencontre la Fille aux yeux d'or. L'avenue appartient toujours aux baladins, aux musiciens ambulants, aux voleurs et aux impures. Quelques grandes fêtes de la Garde Impériale, l'entrée d'une impératrice, la fuite d'un roi, des revues de la Garde Nationale, la tirent à peine, de loin en loin, de sa léthargie.

A qui donc viendrait l'idée d'aller vivre au delà de la Concorde?

Rue Saint-Honoré, les somptueux hôtels du XVIIIe siècle ne sont pas abandonnés, loin de là. Aux d'Argenson ou aux La Trémoille ont succédé Joseph et Pauline Bonaparte, Suchet, Marmont, Moncey, Molé; Murat avant Naples, Joséphine après le divorce, ont habité l'Élysée. Mais les vieilles demeures de la ci-devant aristocratie ne donnent sur l'avenue que par leurs jardins, et deux ou trois seulement d'entre elles se trouvent au delà de l'avenue Marigny.

Qu'y a-t-il après le rond-point?

D'un bout à l'autre de l'avenue de Neuilly, comme on nomme l'allée qui monte à la barrière, on relève exactement six immeubles en 1800. Le plan de Maire, qui date de 1808, n'en mentionne pas davantage.

Le plus ancien, à l'angle de l'allée des Veuves, est un restaurant fondé par un ancien domestique de la Pompadour, nommé Dubertret. Le plus beau, à l'angle de la rue d'Angoulême, est l'hôtel construit au XVIIIe siècle par l'administrateur général des postes Thirioux de Montsauge. Richelieu, puis Marescalchi, l'ont habité. Il appartient en 1830 à Flahaut, l'ex-amant d'Hortense et le père de Morny. Nous l'avons connu sous le nom d'un de ses propriétaires, descendant de Régnier, duc de Massa. Transporté pierre à pierre dans les jardins de l'Observatoire, il abrite aujourd'hui la Société des Gens de Lettres.

Hors ces six maisons, rien. Ou du moins des bals. Des bals et des jardins publics, en quantité. Avenue de Neuilly, refuge de la musique et de la danse! A gauche, le Jardin d'hiver, sur lequel, en 1858, Haussmann ouvrira la rue de Marignan;

les jardins Marbeuf, une ancienne « folie » dont la Convention a fait un établissement public : Idalie, comme elle a fait de l'Élysée le hameau de Chantilly; et le Château-des-Fleurs, sur lequel Haussmann, en 1867, tracera la rue de Bassano.

A droite, les immenses terrains Beaujon s'étendent de la rue Neuve-de-l'Oratoire (Washington) et de l'avenue de Neuilly au delà du faubourg du Roule (faubourg Saint-Honoré) jusqu'au parc de Mousseaux. Le financier Beaujon y avait construit sa modeste « Chartreuse », sa laiterie, sa ménagerie, sa chapelle, son hospice et ses jardins anglais. De ce grand village subsistent aujourd'hui l'hôpital Beaujon et les arbres du square de Rothschild rue Berryer. La Révolution a ouvert aussi ces jardins au public. Les frères Ruggieri y tirent des feux d'artifice et les montagnes russes, pardon! les montagnes françaises, y apparaissent sous la Restauration.

Les rues transversales sont rares et désertes. Maire en indique deux à gauche : la ruelle des Marais ou des Gourdes (Marbeuf) qui longe les jardins Marbeuf, et la rue de Chaillot. Celle-ci conduit au village, mais le village commence bien loin, à la rue des Blanchisseuses (Georges-Bizet), et l'on ne trouve jusque-là que Sainte-Périne, qui remplace un couvent et dont les murs accueillent en leurs derniers jours Barras, Laure d'Abrantès, les épaves de la grande période... A droite, la rue du Colisée, qui s'enorgueillit de six maisons en 1815; les rues d'Angoulême et de Berri, ouvertes sur le « fief d'Artois » à l'enseigne des fils du propriétaire, encadrant la vaste pépinière Fortin; la rue de l'Oratoire, qui borde les terrains Beaujon.

Aucun commencement de peuplement, nulle part. La création du quartier François-Ier par une société à partir de 1823, les débuts du lotissement Beaujon vers 1825, marquent les premiers pas d'une colonisation timide. Lorsqu'en 1840 un romancier populaire cherchera un endroit désert pour y situer ses scènes les plus dramatiques, c'est dans l'allée des Veuves qu'Eugène Sue placera la tentative d'assassinat de Murph, dans les fossés du Cours-la-Reine qu'il mettra le bouge sinistre de Bras-Rouge, « Au cœur saignant », et son vicomte de Saint-Remy louera rue de Chaillot sa garçonnière, parce que Paris ne possède pas d'endroit plus solitaire à offrir au lion qui tient à recevoir discrètement ses belles amies.

Avec 1835 seulement débute l'aménagement du Paris de l'ouest. Le Conseil Municipal décide d'importants travaux sur la place et la promenade que la loi du 20 août 1828 a cédé à la Ville à charge de l' « embellir ». Hittorff doit y procéder.

Sur la place de Gabriel, il pose ses deux fontaines italiennes et son obélisque égyptien (1836). Des statues de grandes villes surmontent les guérites et la gazette affirme que celle de Strasbourg reproduit les traits de l'actrice Juliette Drouet, dans les bonnes grâces de qui le sculpteur Pradier précède un illustre poète. Des fleuves doivent se coucher en bronze devant le pont et la rue Royale, des sphinx garder les entrées des Tuileries et des Champs-Élysées; mais tout ce matériel ne sort pas de l'atelier du fondeur et les chevaux de Marly se cabrent toujours où le Directoire les a si heureusement amenés.

Au rond-point des Champs-Élysées jaillit la fontaine de la Gerbe, qu'Haussmann enlèvera. Des candélabres s'allument, des trottoirs bordent les allées. Le constructeur patenté des kiosques parisiens rebâtit les Ambassadeurs dans le style « faux empire » alors si apprécié et leur donne pour pendant l'Alcazar d'été. Au carré des jeux il dresse le Panorama de la Moskowa et en face le Cirque d'été où Franconi, qui a quitté depuis quelques années le boulevard du Temple, transporte sa troupe, où l'Orphéon donne ses concerts.

En haut l'Arc de Triomphe, inauguré en 1836, ouvre ce que Maupassant a nommé « la grande porte rose du ciel ».

Alors la vogue vient, peu à peu. Les élégants prennent l'habitude de l'avenue. Dans l'allée des Veuves, où le père Mabille avait ouvert un cours de danse, ses fils éclairent au gaz leur établissement. Le bon ton exige qu'on aille contempler dans leurs entrechats Pomaré, Mogador, Clara et Rigolboche. Tour à tour les guinguettes disparaissent et la clientèle des bals se modifie.

Les Champs-Élysées sont lancés. A l'angle de la rue de Chaillot, Émile de Girardin achète un hôtel flambant neuf où Delphine et son mari reçoivent tous les grands noms du romantisme. Balzac acquiert la chapelle de Beaujon et construit rue Fortunée (rue Balzac) le logis où, avant de mourir, il amènera madame Hanska. Sur le restaurant Dubertret, la blonde ambassadrice de Belgique, madame Le Hon, installe

son salon et, dans un pavillon d'entrée que la chronique scandaleuse baptise aussitôt « la niche à Fidèle », elle loge son protégé, le brillant Morny.

C'est fini. Chaque jour assiste à une création nouvelle. Dès le lendemain du Deux-Décembre, une loi rétrocède à l'État le carré Marigny où l'empereur, sur le modèle du Cristal-Palace, fait édifier le Palais de l'Industrie. L'exposition de 1855 y remporte un succès triomphal. Le bois de Boulogne, puis l'avenue de l'Impératrice s'aménagent.

Dans les Champs-Élysées sillonnés d'ornières où passaient seuls, enveloppés de flots de poussière, les gondoles de Versailles et de Saint-Germain, les coucous aux cochers en carrick à pèlerine, circulent sur le macadam coupés et calèches aux attelages de style, drags et mails, daumonts de la cour, cavaliers et amazones que se plaisent à peindre Eugène Lami et Alfred de Dreux.

Monocle carré et moustache cirée, redingote en casimir pincée à la taille sur un gilet de piqué blanc, pantalon de nankin, haut-de-forme, le lion salue la lionne qui disparaît sous sa crinoline, ses volants découpés, ses mousselines brodées, son tulle et son taffetas.

On n'est pas un dandy si l'on ne salue ici Rachel, Favart et Augustine Brohan, si l'on n'y croise Janin ou Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, Alphonse Karr et Dumas fils, si l'on n'y rencontre Barbey d'Aurevilly drapé dans sa cape à revers de velours rouge et coiffé de son chapeau à grands bords. On n'est pas du bon ton si l'on ne passe ses soirées au Cirque à applaudir Caroline Loyo et Auriol, aux Bouffes où Offenbach refuse des spectateurs, si l'on ne se montre au Concert Musard dont la patronne a des bontés pour le souverain, au café de l'Horloge, à Mabille. On va même parfois à Mabille, comme le comte de Chabrillan, chercher Mogador pour l'épouser. Mabille! « Que de fois j'en avais entendu parler? Les jeunes gens en rêvent, les étrangers y emmènent leurs femmes. Les historiens un jour en feront mention » (Taine, *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, 1867).

Le tout-Paris habite l'avenue ou ses abords. Le Cercle Impérial a loué l'ancien hôtel Grimod de la Reynière, madame de Montijo a racheté celui de Girardin. Sa fille aînée, la

duchesse d'Albe, meurt dans la maison voisine que l'Impératrice, superstitieuse, démolit; ce dont Haussmann profite pour percer immédiatement une rue : la rue d'Albe, aujourd'hui Lincoln (1861). Jérôme Napoléon donne la comédie dans sa maison pompéïenne de l'allée des Veuves, dont la dénomination équivoque a disparu et que la gloire de Montaigne pare maintenant de respectabilité. Walewski, les princes Murat et Ney y voisinent avec lui.

L'aristocratie de l'argent ne saurait faire moins que la noblesse impériale. Des Rothschild, des Pereire, des Pillet-Will acquièrent les vieilles demeures du faubourg Saint-Honoré.

La littérature obéit à la mode : Théophile Gautier possède hôtel rue Lord-Byron, Arsène Houssaye rue du Bel-Respiro (rue Arsène-Houssaye).

La haute bicherie aussi : Cora Pearl habite rue de Ponthieu, Anna Deslions rue Lord-Byron, Adèle Courtois rue Pierre-Charron. Émile de Girardin offre un hôtel rue de Chateaubriand à Esther Guimond, Napoléon III en achète un avenue de Friedland pour Marguerite Bellanger. La Barucci a pignon sur l'avenue même, et, plus brillante que toutes ses rivales, la Païva, devenue comtesse Henckel de Donnersmarck, fait décorer près du rond-point, par les artistes les plus en renom, l'hôtel somptueux qui compte Gozlan, Augier, Gautier, les Goncourt, Renan, Taine, parmi ses hôtes familiers.

Cette migration du monde et du demi-monde ne va pas sans que l'administration parisienne ait à intervenir pour toutes sortes de raisons. Haussmann, dans ce bouleversement des habitudes, a plus d'un mot à dire. Pour adapter le Paris de l'ouest à la vie nouvelle, que de modifications à y apporter!

La Concorde offre un inconvénient sérieux : ses fossés, qui coupent la circulation et qui, plus d'une fois, aux jours de fête, ont causé de graves accidents. Hittorff, qui considère la place comme son domaine, opine pour leur suppression. Haussmann, homme de goût pour une fois, peut-être aussi jaloux de l'autre, voudrait les conserver, revenir à la conception de Gabriel et récupérer l'espace indispensable en déportant ailleurs obélisque et fontaines.

« Cet obélisque est-il bien nécessaire? demande-t-il au maré-

chal Vaillant, qu'il sait partager son avis. — Oh! répond en goguenardant le grand maréchal du Palais, j'y tiens comme ingénieur. Il me sert de mire quand je veux m'assurer que l'Arc de Triomphe est bien dans l'axe des Tuileries. »

Mais allez donc persuader à l'auteur des fontaines que ses œuvres sont inutiles! Hittorff insiste. L'empereur, à qui sa culture germanique en impose et qui professe beaucoup de respect pour son mémoire savant sur la restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte, condamne les fossés. « Je regretterai toujours cette mesure », affirme Haussmann. Un bon point, monsieur le préfet (1854)!

Il se venge de son vainqueur en supprimant les candélabres qu'Hittorff avait plantés dans l'avenue et les remplace par « des guirlandes de becs de gaz voilés de petits globes laiteux simulant des perles » qu'il trouve du plus gracieux effet.

Puis, pendant la guerre d'Italie, il arrache les quinconces, « humides et maussades », et les fait transformer par Alphand en jardins anglais. De jeunes marronniers succèdent aux vieux ormes. L'empereur, à son retour de la guerre, avoue Haussmann, n'en témoigna aucune satisfaction.

Du rond-point, qu'il régularise et d'où il prolonge l'avenue d'Antin vers le faubourg Saint-Honoré, jusqu'à la barrière de Neuilly, les rues manquent pour mettre en valeur des terrains où l'on bâtit sans arrêt. J'en ai cité précédemment plusieurs nouvelles et mentionné qu'on avait pu glisser l'avenue de l'Alma dans le traité des 180 millions.

Mais l'opération essentielle, celle qui sort du domaine de la voirie ordinaire et nous ramène à celui des grandes créations, c'est l'aménagement de la place de l'Étoile.

Le plan colorié de Louis-Napoléon ne touchait qu'à l'intérieur du vieux Paris. Il ne prévoyait dans l'ouest qu'une nouvelle artère : le boulevard Beaujon, de Saint-Augustin à l'Étoile; comprise au second réseau, elle fut exécutée avec le boulevard Malesherbes. Il indiquait aussi qu'il y avait lieu de rectifier le boulevard extérieur de part et d'autre de l'Arc de Triomphe. Hors des barrières, par exception, il traçait une avenue vers le Bois.

Nous avons vu Haussmann, pendant la première moitié de sa carrière parisienne, ouvrir l'avenue de l'Impératrice

comme route départementale, et prolonger le boulevard extérieur du côté du Roule (avenue Wagram) lorsqu'il jalonnait avec Pereire les voies de la plaine Monceau.

Restait à découper la plus grande partie de la vaste esplanade circulaire, complètement incluse dans Paris depuis l'annexion. Découpage compliqué par l'existence de l'avenue de l'Impératrice et par celle de la vieille avenue de Saint-Cloud, notre avenue Victor-Hugo.

Deux lois de 1852 et 1854 avaient attribué à la Ville le promenoir de Chaillot, promenade plantée de larges dimensions située hors de l'enceinte et où s'élevait depuis la monarchie de Juillet, là où passe l'avenue Kléber, un hippodrome de haute taille. Elles l'autorisaient à vendre les parcelles inutiles à la voie publique.

Libre ainsi dans sa composition, Haussmann dessina son étoile. Des secteurs forcément irréguliers, mais dont l'irrégularité n'apparaît guère, séparèrent des boulevards auxquels les gloires impériales fournirent leurs noms. Joséphine a cédé depuis le pas à Marceau, le roi de Rome à Kléber, la reine Hortense à Hoche, le roi Jérôme à Mac-Mahon, mais la République n'a pas cru devoir abolir le souvenir des batailles de Wagram, de Friedland et d'Iéna, ni celui de la Grande Armée.

Les pavillons de Ledoux disparurent avec cet affreux chemin de ronde, couloir entre deux murs, dont une gravure de Bonnaffé dépeint l'aspect sinistre à l'époque même où il fut supprimé.

Tout autour de la place, adossées à une étroite rue circulaire destinée, si l'on en croit le préfet, à « dégager » l'esplanade, les maisons neuves s'habillèrent de façades obligatoirement uniformes, dont l'indispensable Hittorff dessina les projets. Comme il avait conçu l'avenue de l'Impératrice trop étroite, il conçut ses immeubles trop bas. « Ils se trouvèrent si mal en harmonie avec les vastes proportions de la place — écrit Haussmann — que je dus faire planter, en avant, des massifs d'arbres pour les masquer. »

Ainsi naquit le carrefour rayonnant qui joue dans le Paris moderne un rôle si important. « Cette belle ordonnance, que je suis très fier d'avoir su trouver, et que je considère comme

une des œuvres les mieux réussies de mon administration », a été exécutée entre 1864 et 1867.

A cette dernière date les Champs-Élysées et l'Étoile cessaient d'être un but de promenade pour devenir un passage entre l'ancien Paris et un Paris nouveau.

Restait à organiser celui-ci en poursuivant la transformation du plateau. Les terrains du Trocadéro, réceptacles d'immondices, exigeaient un nettoyage avant l'exposition projetée pour 1867 au Champ-de-Mars. Déjà, de la place de l'Alma, le second réseau avait fait monter l'avenue de l'Empereur (du Président-Wilson) jusqu'à la place du Roi-de-Rome (du Trocadéro). Le troisième, en 1866, fit de cette place à peine esquissée une demi-lune, suivant un dessin très différent de celui du plan colorié. Le boulevard extérieur rectifié (avenue Kléber), l'avenue d'Eylau, l'avenue de l'Empereur prolongée (Henri-Martin), s'élancèrent à la conquête d'espaces encore inhabités. Un dernier boulevard devait partir vers le Ranelagh. Le Conseil Municipal s'apprête à le réaliser de nos jours en amenant l'avenue de la Muette au Trocadéro.

L'éventrement de Chaillot fit, naturellement, quelques cadavres. La vieille manufacture royale de la Savonnerie, devenue manutention militaire, et la pompe à feu des frères Périer, ne furent pas touchées. Mais l'ancien dépôt des phares tomba pour renaître rue de Magdebourg, et Sainte-Périne, transpercée par l'avenue Marceau, émigra dans les solitudes d'Auteuil.

Pour niveler la butte, une armée de terrassiers déplaçait, comme jadis au boulevard Malesherbes, les mètres cubes de terre par centaines de mille. Avec les déblais, des wagonnets s'en allaient former le remblai du chemin de fer d'Auteuil au Champ-de-Mars. Les mines pétaradaient pour le plus grand plaisir des curieux et 1 500 explosions saluèrent en signe de joie l'anniversaire du prince impérial, le 24 février 1867. Les Français enlèvent pour la deuxième fois le Trocadéro! plaisantaient les caricaturistes. Mais l'ire inapaisée de la bourgeoisie parisienne se répandait en propos de plus en plus amers. Et nous retrouvons ici l'ineffable Lasteyrie :

« ... J'ai nommé Passy, et ce nom me rappelle vers cette chère banlieue, aujourd'hui confisquée, que j'eus jadis l'hon-

neur de représenter à la Chambre. *Quantum mutata!* Nous avions alors la barrière de l'Étoile, l'Arc de Triomphe avec sa modeste couronne de vieux arbres un peu chauves, la plaine de Passy, où le blé se récoltait encore autour de quelques maisonnettes éparses... » Maintenant, une foule de boulevards s'ouvrent. « Il en est qui m'inquiètent, car ils menacent de prendre la tournure de tranchées de chemins de fer... Les maisons voisines se trouveront suspendues sur l'abîme : peu importe! Ces avenues ne mènent à rien : peu importe! Peu importe, vous dis-je : la symétrie le voulait ainsi!

» ... Après avoir déchaussé le haut de Chaillot, on enterrera le bas... Allez-y bâtir maintenant de charmantes villas! Je vous défie de faire pousser un chou, ni un rosier. La ville de Paris a doté ses terrains à vendre des vertus prolifiques de la Champagne pouilleuse... »

Haussmann, résigné à ces niaiseries, ne s'en irritait plus. Dans un discours prononcé au Sénat le 11 janvier 1868 au sujet de la pétition Baudin contre la construction du pont Caulaincourt, il oppose aux jérémiades prudhommesques cette réponse sceptique :

« Je ne m'en plains pas; je le constate. Je trouve tout naturel que les favorisés de la fortune soient moins habitués que les autres citoyens aux contrariétés, aux déplaisirs, et qu'ils se montrent dès lors plus faciles à s'irriter de tout ce qui peut troubler leurs habitudes, déranger leurs combinaisons et porter une certaine atteinte à leurs sentiments. »

Dans le *Rapport à l'Empereur* qui prélude à son chant du cygne, il écrira en 1868 d'une plume tranquille, en homme qui ne doute pas du jugement de la postérité :

« L'étude attentive des mouvements de l'opinion publique, à Paris, m'a fourni un enseignement. En général, toute œuvre nouvelle éveille une impression défavorable, par cette raison qu'elle constitue un changement et trouble les habitudes de la vie. Mais cette impression est éphémère; elle fait bientôt place à des appréciations plus justes et plus bienveillantes. Ainsi fut critiquée, au début, la transformation du bois de Boulogne, que chacun admire aujourd'hui. Ainsi fut blâmée, tout d'abord, la destruction de plusieurs hôtels et de grandes maisons qui faisaient obstacle à l'ouverture du boulevard

Malesherbes. Quelqu'un pense-t-il maintenant qu'on ait eu tort d'ouvrir la grande artère qui a métamorphosé si complètement, en les rendant abordables, tous ces espaces qui faisaient tache sur la carte de Paris entre la Chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Honoré? Ainsi disparaîtra l'émotion que produit en ce moment la démolition de quelques maisons de la rue de la Paix et du boulevard des Capucines, lorsque le regard pourra embrasser le bel ensemble des voies magistrales qui rayonneront de toutes parts sur cette vaste place du nouvel Opéra, dont si peu de personnes savent encore se faire une idée nette. »

Évidemment, ce n'est pas Lasteyrie ni ses émules du vieux libéralisme qui vaincront cette force sûre d'elle-même. Pour renverser le grand préfet, il faudra d'autres hommes. Si pénible que soit l'idée que les plants de choux de Passy dépérissent, on devra trouver de plus décisifs arguments.

Les découvrir sera l'œuvre de l'opposition républicaine. Jules Ferry, Jules Simon, Léon Say s'en occupent. Les « Cinq » au Corps Législatif se livrent à des allusions de moins en moins dissimulées.

Ils savent que, si la transformation de Paris n'est pas sérieusement critiquable, les moyens par lesquels on la réalise sont loin d'être inattaquables, eux.

Haussmann tombera par ses finances... Mais ceci est une autre histoire, qui nécessiterait de longs développements...

ANDRÉ MORIZET

LA VIE MOUVEMENTÉE D'UN ASTROLOGUE

Un médecin, qui pis est, astrologue...

Redirions-nous aujourd'hui ce vers de La Motte? La médecine est devenue une science et l'astrologie relève la tête. Un ingénieur, ancien polytechnicien, qui vient de mourir, y a consacré sa vie, ses études les plus chères, son enthousiasme. En même temps l'occultisme essaie de se soumettre à l'expérience et entre dans les laboratoires.

Le jour où l'on fera l'histoire des recherches métapsychiques, le nom de John Dee, célèbre en Angleterre, quasi inconnu en France, méritera de retenir l'attention. Dans ses recherches tumultueuses ce favori d'Élisabeth a mêlé étrangement le flair du découvreur à l'innocence de la dupe.

John Dee naquit à Londres en 1527. Il appartenait à une vieille famille qui faisait remonter son origine à un prince de Galles, Roderick le Grand[1]. Son père était attaché à la personne d'Henri VIII. Ses études ressemblèrent à celles qu'on faisait à cette époque, elles furent encyclopédiques et forcenées. A quinze ans il entre à Cambridge. Pendant deux ans il y mène une vie consacrée à la science et à la prière. A peine s'il dort quatre heures sur vingt-quatre. De pareils prodiges étaient fréquents à cette époque. Cependant le zèle de John Dee fait sensation. Aussi quand on fonde Trinity

1. Je suis de très près dans tout ce travail le *John Dee* de Charlotte Fell Smith.

College, il y est nommé lecteur adjoint. Il n'a pas encore vingt ans.

Déjà nous le trouvons occupé non seulement d'humanisme, de grec, de latin, d'hébreu, mais de mathématiques, d'astronomie, d'alchimie. Comme tous les occultistes de la Renaissance, comme Nostradamus, comme Cornelius Agrippa, il voyage. Le savoir n'était pas alors concentré dans cinq ou six places de choix, où on pouvait se le procurer à égalité d'avantages, comme aujourd'hui. Sa distribution était beaucoup plus arbitraire. Pour l'acquérir il fallait se déplacer comme les nomades en quête de pacages nouveaux quand les anciens sont épuisés. Avant de se fixer à Salon de Provence, où il mourut et où l'on montre encore sa maison, Nostradamus avait erré en France et en Italie. John Dee fait aussi de rapides incursions en Hollande, à Louvain, à Paris, où il donne des cours au collège de Reims.

A vingt-cinq ans il est célèbre. On lui offre une chaire de mathématiques à Oxford. La duchesse de Northumberland lui commande deux ouvrages sur les marées et les constellations, et, lorsque la fille aînée d'Henri VIII, Marie Tudor, succède à son jeune frère Édouard VI, John Dee est officiellement chargé de dresser son horoscope. En même temps il entame une correspondance avec sa sœur Élisabeth. A elle aussi, il dévoile le langage des astres.

Pourtant l'astrologie ne le protégea pas comme elle devait protéger Nostradamus. A son exemple il recherchait les complicités ecclésiastiques. Il fit même partie de la hiérarchie officielle comme doyen d'Upton, maigre cure de 80 livres sterling par an.

Malgré ces alibis moraux il fut très vite accusé de magie. Un certain Georges Ferrys prétendit qu'il avait tué par sortilège un de ses enfants et rendu l'autre sourd. Pour mieux étayer ses dires, il affirma que John Dee attentait secrètement, par ses incantations, à la vie de la reine. Les administrations sont toujours et partout les mêmes. Très difficiles à émouvoir quand il est question de protéger d'obscurs particuliers, elles multiplient leurs coups à tort et à travers dès qu'il s'agit des puissants. John Dee fut arrêté, on perquisitionna dans sa maison à Londres. Au bout d'un certain temps il fut relâché.

C'était un homme qui avait des relations et qui, comme nous le verrons encore, ne redoutait pas les commissions d'enquête.

Mais cette mésaventure influa sur le restant de sa vie d'une façon désastreuse. Jusqu'à son dernier jour il demeura suspect. Après sa mort il laissa dans la littérature une réputation bien établie de sorcier et de nécromant.

En réalité c'était un homme doux, curieux, crédule, inoffensif, obligeant, l'esprit ouvert à toutes sortes de belles choses, pratiques ou chimériques. Son christianisme paraît avoir été sincère, sa piété fut profonde, son savoir dépassait de beaucoup celui de l'élite, dans un temps où l'on était fort instruit. Le premier en Angleterre, il demanda la création d'une Bibliothèque d'État, deux cents ans avant l'ouverture du *British Museum*. Il avait été épouvanté par les destructions de livres et de manuscrits qui avaient accompagné en Angleterre la brutale dispersion des communautés religieuses et le pillage des monastères. Il conjurait la Reine d'y porter remède. En même temps il s'offrait pour aller copier lui-même dans les grandes bibliothèques européennes les manuscrits les plus célèbres qui pourraient s'y trouver.

On ne prêta pas la moindre attention à ses conseils. Réduit à ses uniques ressources, qui furent celles d'un homme perpétuellement à court d'argent, il n'en réussit pas moins à constituer une bibliothèque de plus de 4 000 volumes, qui eut d'ailleurs une aussi triste destinée que son maître.

Malgré l'alerte de 1555, la situation officielle de John Dee restait solide à la cour. Il devait en être des occultistes du XVIe siècle comme des parlementaires du XXe, qu'aucun scandale n'arrive jamais à désarçonner complètement. Lorsque Marie Tudor mourut et qu'Élisabeth lui succéda, John Dee reçut la mission de déployer tout en grand son savoir astrologique, afin de trouver le jour le plus favorable à la cérémonie du couronnement. Il indiqua le 14 janvier 1557. Qu'on ait sur l'astrologie l'opinion qu'on voudra, il faut convenir que le choix fait par John Dee n'est pas de nature à être utilisé comme une objection contre elle, car une ère de grandeur peu commune s'ouvrit alors pour l'Angleterre.

Il bénéficia en tout cas de la faveur royale aussi longtemps que vécut Élisabeth, mais, il faut bien en convenir, cette

faveur se traduisit plutôt par des attentions flatteuses que par de solides réalités. Toute sa vie la reine lui promit largesses, bénéfices, privilèges. Elle lui fit, en grand apparat, des visites retentissantes et lui prodigua des cajoleries. Mais elle était avare. Elle s'aperçut bien vite que John Dee n'appartenait pas à cette catégorie de courtisans qui savent extraire des têtes couronnées les métaux précieux, les grosses métairies, les profitables dignités. Et elle se comporta en conséquence, repaissant le pauvre homme de paroles vides.

Et puis il y avait peut-être autre chose, car enfin Élisabeth, si avare qu'elle fût, savait être généreuse à l'occasion. Pourquoi cette occasion ne se présenta-t-elle jamais en faveur de son astrologue favori? Il y a là une sorte de mystère, un contraste énigmatique entre les services qu'on demande sans cesse à John Dee et la rémunération ridicule qu'on lui sert. A tout instant on fait appel à ses lumières. C'est une solennité dont il faut dégager les auspices favorables. C'est un livre curieux qu'il faut expliquer à Sa Majesté. C'est une poupée de cire, formée à la ressemblance d'Élisabeth, que l'on trouve par terre, dans Lincoln's Inn Fields, le cœur transpercé d'une aiguille, et vite qu'on aille chercher maître John Dee pour savoir si le charme est dangereux. C'est une comète — grandissime prodige — qui apparaît dans le ciel. Que veut dire ce feu éclatant? John Dee, que l'on va chercher, accourt, rassure la reine, reste trois jours auprès d'elle. Pendant ce temps-là, en Suède, un grand astronome, qui fut aussi un astrologue éminent, Kepler, assure que l'étoile étrange signifie qu'un prince vient de naître dans le Nord, qu'il ravagera les Allemagnes et qu'il disparaîtra en 1632. Si Kepler avait ajouté que ce prince s'appellerait Gustave-Adolphe, qui voyait alors le jour en Finlande, sa prédiction aurait été de tout point complète. John Dee n'allait pas si loin; il n'en était pas moins courtisé. On avait même recours à lui, si la reine avait des rhumatismes ou le mal de dents. Cependant lorsqu'il s'agit d'établir, de façon ou d'autre, une contrepartie sonnante et trébuchante à tant de belles performances, les visages se détournent, les mots glissent, les gestes se perdent en vaines arabesques. On vit même ce fait : John Dee nommé à la maîtrise de Saint Catherine's Hospital et la nomination annulée. Pourquoi?

Il faut ici procéder par comparaison. Le cas de John Dee ressemble singulièrement, sur ce point particulier, à celui d'un autre occultiste, Joseph de Maistre. Depuis plusieurs années on a découvert dans le détail que la jeunesse de Joseph de Maistre s'était écoulée au milieu des symboles maçonniques les plus hermétiques. Il a même occupé les postes supérieurs de la hiérarchie martiniste. En même temps il était magistrat, plus tard diplomate, enfin fonctionnaire du roi de Sardaigne. Toute sa vie se passa à quémander un avancement dû à son génie, à son zèle monarchiste, à son enthousiasme religieux et qu'on ne lui accorde que lorsqu'on ne peut faire autrement par suite de la disette des candidats. Ainsi fut-il nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le titulaire s'étant rallié à Napoléon et ayant pour ainsi dire laissé la clef sous la porte.

C'est que Joseph de Maistre avait un *dossier secret*, qui pesa sur toute sa carrière. Il ne put s'en affranchir que dans les toutes dernières années de sa vie. Pendant quarante ans il y eut de ce fait une disproportion lamentable entre les services qu'il rendait et la gratitude administrative qu'on lui en témoignait. Il dut en être de même pour John Dee. Le dossier secret de Joseph de Maistre, qui fut fatal à son avancement, portait qu'il avait été franc-maçon, assertion exacte, et jacobin, assertion fantaisiste. Elle nous semble aujourd'hui paradoxale, à nous qui saluons en lui le théoricien par excellence du traditionalisme.

Le dossier de John Dee portait sans doute qu'il était magicien, qu'il évoquait les esprits impurs, qu'il avait commerce avec le Malin. Certes on faisait grand cas de son savoir et de sa santé. A la suite d'une mission en Lorraine, dont le secret nous échappe, il tombe malade et la reine dépêche aussitôt pour le soigner, deux de ses médecins, lui envoie des gâteries de sa propre table pour réveiller son appétit. Mais on se défiait de ses pratiques.

A cette époque il s'occupe d'alchimie; il s'inquiète aussi de retrouver, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors cachés par les moines au moment de leur expulsion et même il communique aux autorités le plan approximatif d'une dizaine de ces cachettes-là. Mais il s'occupe surtout de

traduire Euclide, de perfectionner ses connaissances mathémathiques, mécaniques, optiques, cartographiques.

Il a dépassé la quarantaine. Il vient de s'installer, lui et ses livres, près de Londres, à Mortlake, avec sa mère, non loin des résidences favorites d'Élisabeth : Greenwich, Hampton-Court, Sion House. Il va bientôt se marier. Il manque furieusement d'argent. Les études coûtaient cher alors, et surtout les recherches originales. Il avait pensé qu'en offrant à Lord Burleigh la moitié des trésors qu'il découvrirait, il obtiendrait plus facilement le privilège de pouvoir partir à leur recherche. Mais sa demande n'aboutit pas. Pour imprimer un de ses livres, il est obligé d'emprunter aux uns et aux autres.

Nous sommes en 1577. A partir de cette date la vie de John Dee va devenir passionnante, d'abord parce que, grâce à son journal, dont l'original fut retrouvé en 1835, nous pouvons le suivre presque jour par jour, ensuite parce qu'il va se livrer à des recherches pleines d'imprévu. Il avait toujours eu ce que les temps passés appelaient des disciples, ce que l'égalitarisme d'aujourd'hui nomme des collaborateurs. Rien de plus curieux à cet égard que le journal de John Dee. Nous y voyons aller et venir tout un petit monde zélé, actif, soupçonneux. Bientôt la mère de John Dee rend son âme à Dieu. Mais des enfants lui naissent. Il en avait huit, peut-être davantage. Sa femme, les servantes, les élèves, qui sont en même temps des pensionnaires, tout cela circule dans une maison où se coudoient les savants, les occultistes, les snobs, une maison où l'on dépense sans compter, épiée et mystérieuse, pleine de racontars et de jalousie, une maison enfin où l'argent fait souvent défaut. C'est peut-être pourquoi on ne cesse d'y parler de trésors.

Le 25 mai 1581, on lit cette mention dans le journal de l'astrologue : « Quelque chose est apparu dans le cristal que l'on m'a donné et j'ai vu. » Cette vision et celles qui suivirent allaient le mener loin. Vous savez de quoi il s'agit. Si l'on prend un bloc de cristal ou plus simplement un verre rempli d'eau, et que l'on regarde vers le milieu, je veux dire dans son centre, avec constance et fixité, il arrive, quand on a quelque disposition pour cela, que l'on y voie une figure se former, quelquefois immobile, d'autrefois animée, quelquefois lillipu-

tienne, d'autres fois plus grande. A la première figure sortie d'un nuage laiteux, d'autres viennent parfois s'adjoindre et des scènes inattendues se déroulent, parfois ineptes, parfois monstrueuses, le plus souvent sans grand intérêt. Inutile de dire que l'expérience rate la plupart du temps et n'est jamais à recommander, car elle comporte, quand elle réussit, une rupture de la personnalité et une projection hors de nous-mêmes de notre inconscient avec tout ce qu'il renferme. C'est du moins l'explication naturelle la plus plausible que l'on puisse donner de ce phénomène inquiétant, connu depuis la plus haute antiquité et pratiqué par les chercheurs d'inconnu. Car la vision dans le cristal aboutit parfois, dit-on, à ce résultat de faire défiler devant les yeux des fragments du temps futur.

John Dee, qui avait fait en optique des recherches assez étendues, possédait chez lui des blocs de cristal. C'est dans l'un d'eux que la vision de 1581 eut lieu. En quoi consista-t-elle? Il ne le dit pas. Est-il sûr, même, qu'il ait vu de ses propres yeux? Pas du tout. Il semble bien qu'il ait été, au moins pour une faible part, ce que l'on appelle de nos jours un médium, mais incomplet. Au moment où il nous parle de cette vision, il enregistre aussi, dans son journal, des cris étranges que l'on entend chez lui, des coups mystérieux, voire un incendie inexplicable. Mais si on applique à cette vision le régime de celles qui vont suivre, John Dee fut témoin plus qu'acteur. Si c'est lui qui enregistre et qui interprète, ce n'est pas lui qui se consacre à l'inspection du cristal révélateur. Toujours il eut besoin pour cette tâche, qui va le duper, d'un médium professionnel.

Il crut l'avoir trouvé dans un certain Barnabé Saul, qui révéla l'emplacement de divers trésors que personne ne put trouver, raconta qu'un esprit venait lui rendre visite, à minuit, dans la chambre qu'il occupait au-dessus du hall, et qui finalement déclara ne plus rien voir du tout. Dans l'intervalle il avait été poursuivi en justice, mais à vrai dire acquitté.

Celui qui le remplaça, Kelley, devait jouer dans la vie de John Dee un rôle capital. Il se présenta chez lui, amené par un ami commun, sous le faux nom de Talbot. Tout de suite l'astrologue lui confia son cristal, qui semble avoir été un

miroir d'obsidienne, comme en avaient les Incas, monté en tout cas sur une espèce de cadre ou de châssis.

Kelley-Talbot se mit en prières devant l'instrument, tandis que l'astrologue s'adressait à Dieu dans son oratoire. Au bout d'un quart d'heure, Uriel, l'esprit de lumière, apparut. Entendez que Kelley déclara l'apercevoir. Les jours suivants ce fut le tour de saint Michel, qui remit à l'opérateur un anneau et un sceau. Les esprits donnèrent enfin les indications les plus minutieuses sur la façon dont devait être faite la table destinée à recevoir le cristal magique, et maintenant presque tous les jours John Dee s'installait auprès, la plume à la main, relatant les visions de son médium.

Il semble bien que des phénomènes réels se soient produits. A notre époque, où l'on commence à étudier scientifiquement les faits métapsychiques, le journal de John Dee offre l'intérêt exceptionnel d'avoir été le procès-verbal continu, détaillé, sincère, de plusieurs années d'expériences. C'est même le premier de ce genre que l'on possède.

La plupart du temps, ce qui apparaissait dans le cristal était un rideau d'or. Puis, après un temps plus ou moins long, quelquefois très long, le rideau s'écartait et laissait voir des personnages. Ceux-ci conversaient d'ordinaire avec Kelley, lequel était seul à les voir, à les entendre, à les décrire, à rapporter leur entretien soigneusement noté par John Dee. Mais parfois ils jaillissaient au dehors dans un rayon de lumière et se promenaient dans la pièce. D'autres fois encore, John Dee déclare avoir entendu leur voix. Il n'en était d'ailleurs pas dupe, dans ce sens qu'il interprète voix et visions comme le signe, permis par Dieu, d'une manifestation purement spirituelle, et non comme une présence véritable. Quelle apparence avaient ces esprits? En dépit de leurs noms bibliques, ils étaient habillés comme les gentilshommes de l'époque. L'ange Bobogel par exemple portait un pourpoint de velours noir, des hauts de chausse également en velours noir, mais relevés de dentelles d'or, une toque de velours surmontée d'une plume noire, une bourse à la ceinture, quoique pendue au dos. Enfin il était chaussé de mules et portait la barbe longue, et les cheveux bouclés. Sept autres apparurent le même jour que lui, dans le même attirail. C'est là une règle

générale de ces visions de l'autre monde, d'être mises à la dernière mode. Soyez sûres qu'aujourd'hui les esprits font rallonger leurs robes du soir.

Le but poursuivi par John Dee, s'il était scabreux, n'avait rien que d'honorable. Plus que la connaissance des choses cachées, il recherchait la sagesse. Aussi ne se tient-il pas de joie quand un ange de lumière apparaît dans son cristal ou fait semblant d'y apparaître. Mais qu'il était donc mal tombé avec Kelley! Bien qu'il n'eût encore que vingt-sept ans, son passé était déjà lourd. Apprenti d'apothicaire pour commencer, il avait ensuite un peu étudié à Oxford sous le nom de Talbot. Puis on le trouve à Lancastre, sur le haut d'un pilori, à vrai dire, exposé là pour fausse monnaie. Peu après il est soupçonné d'avoir déterré un corps dans le cimetière de Walton-le-Dale à fin de nécromancie pour le compte d'un jeune gentilhomme. De là il se met à errer dans le pays de Galles, y trouve, on ne sait trop comment, un manuscrit d'alchimiste qu'il ne peut pas déchiffrer et deux fioles remplies d'une poudre dont il ignore l'emploi. C'est ce qui l'amena chez John Dee dont la réputation était mondiale. Peu auparavant Jean Bodin, l'auteur de la *Démonologie*, avait tenu à faire sa connaissance par l'intermédiaire de Castelnau alors en mission à Londres.

La femme de l'astrologue eut plus de flair que lui. Un passage effacé du journal, malaisément reconstituable, nous montre cependant qu'une scène de ménage eut lieu à propos de Kelley. Il était venu s'installer dans la maison de Mortlake et Jane Dee le prit tout de suite en grippe. Dans le passage mutilé on a retrouvé l'expression de « gens comme il faut ». Certainement Jane Dee ne l'appliquait pas au nouveau commensal. Elle reprochait plutôt à son mari de ne pas toujours lui amener de vrais et authentiques gentlemen.

Sans avoir besoin de lunettes ou d'astrolabe, la jeune femme pressentait en Kelley un dangereux associé. Était-ce un escroc? Très certainement. Et probablement aussi un médium véritable, capricieux, quinteux, menteur, querelleur, ombrageux comme la plupart de ces êtres bizarres, dont on commence à peine à entrevoir les pouvoirs et la psychologie.

Dee et Kelley passaient désormais le plus clair de leur

temps à scruter le bloc de cristal, l'un décrivant, l'autre enregistrant. Grâce au journal, qui constitue, comme j'ai dit, le premier en date des procès-verbaux de séances métapsychiques, nous les suivons pas à pas dans ce qu'ils croyaient être la recherche de l'absolu et qui n'est sans doute que l'exploration d'un des côtés de notre nature, le plus illusoire par certains traits et le plus dangereux.

Dee ne manquait pas tout à fait de prudence. Lorsque Kelley lui transmet des grimoires prétendument apportés par un esprit, il note : « Abominable mensonge », et même il ajoute quelque part : « Oh! ce Kelley, je ne sais que penser ». Au désespoir de Jane Dee, le médium apportait du trouble aux repas familiaux, toujours en dispute avec l'un ou avec l'autre.

Cependant les visions redoublaient. A l'esprit *Medicina* succédait un personnage de comédie « sautillant et hilare ». Et l'argent se faisait de plus en plus désirer. Dee doit 300 livres qu'il ne sait où prendre. Les scènes, par contre, se multipliaient. Tantôt c'est Jane Dee qui, à bout de patience quitte la place. Tantôt c'est Kelley qui, esprit enfuit dans un accès de rage. Des phénomènes étranges se produisent : un beau jour un éclat de feu jaillit du cristal et manque d'aveugler le médium. Alors, autant pour faire une diversion que pour provoquer une rentrée d'argent, Kelley achète une petite jument et part pour vérifier certains endroits où des trésors pourraient être enfouis.

La veille de son départ, en plein souper, il est favorisé de deux visions extraordinaires, dont le journal de l'astrologue ne permet pas de mettre l'authenticité en doute. Il voit d'abord une femme très belle qu'un homme en noir décapite, puis la mer couverte de vaisseaux ennemis. Quatre ans plus tard, c'était l'exécution de Marie Stuart et l'expédition de l'invincible Armada.

Sur ces entrefaites un prince polonais vint rendre visite à John Dee, Albert Laski, comte palatin. Il venait admirer sa bibliothèque et causer magie avec lui. C'était un amateur de haut vol, de grand courage et de petits scrupules, de belle prestance et d'abondant savoir. Son intrusion dans la vie de l'astrologue fut marquée par divers incidents. D'abord Leicester, le favori de la Reine, arrive un jour en coup de vent

annoncer, de la part de la Reine, qui se trouvait alors à Greenwich, que Laski viendrait dîner le surlendemain chez l'astrologue avec quelques autres gentilshommes. On devine si la maison fut en émoi. Un jour pour préparer, sans argent, un dîner d'apparat, c'était un problème que ni John Dee, ni sa pauvre femme ne pouvaient résoudre. Il fallut confesser la vérité qu'à moins de vendre une partie de son argenterie et de ses étains, l'hôte se trouvait dans l'impossibilité de satisfaire au désir de la Reine. Élisabeth avait de la suite dans les idées. Une heure plus tard John Dee recevait quarante angelots d'or, plusieurs milliers de francs d'aujourd'hui.

La seconde aventure, contemporaine de l'arrivée de Laski, fut l'apparition dans le cristal d'un esprit-femme, qui déclare s'appeler *Madimi*. Madimi ressemblait à une fillette de sept à huit ans, et elle portait une robe à traîne, verte à reflets rouges. Elle circula dans la pièce et se mit à jouer : « Elle semblait, raconte John Dee, dans son journal, sortir de derrière mes livres et passer au milieu »; elle annonça la visite de sa sœur aînée, Esemeli. Ses relations avec l'astrologue durèrent quelque temps. Pour lui être utile, il apprit le grec, l'arabe, le syriaque.

D'autres esprits fréquentaient la boule de cristal en même temps que Madimi, notamment l'esprit Galvah ou Finis. Un jour John Dee lui demanda : « Que faut-il penser du prince polonais Laski? — Tu me demanderas cela demain », lui fut-il répondu. Mais le lendemain, — on était en juin, — Kelley, qui était revenu depuis longtemps, et bredouille, de sa chasse aux trésors, passa tout son après-midi à pêcher à la ligne et laissa l'astrologue se morfondre dans son laboratoire.

Que faut-il penser de ces visions, de ces apparitions, de ces survenues? Étaient-ce de véritables esprits? ou seulement des formations idéoplastiques? Il existe aujourd'hui toute une école d'hommes de science qui professent que la pensée possède par elle-même, à des degrés divers suivant les individus, un pouvoir formateur, lequel a tendance à s'incarner dans des pseudo-organismes, doués d'un semblant de vie, précaire et temporaire. Ainsi s'expliqueraient, d'une façon naturelle, quelques phénomènes insolites. Toujours est-il que l'astrologie pure disparaît étrangement dans cette bagarre.

Il en est de John Dee comme de Nostradamus. L'astrologie s'associe chez eux avec les pratiques les plus équivoques. Nostradamus ne s'est d'ailleurs jamais caché de recevoir ses prophéties d'un génie familier. Malheureusement nous ne possédons pas de sa main le moindre journal et nous nous trouvons réduits aux conjectures. Elles sont toujours, avec lui, extrêmement risquées. Deux quatrains de ses *Centuries* semblent indiquer qu'il prêtait l'oreille au bouillonnement d'une eau magique, chauffée dans un vase d'airain. Quand le liquide débordait, une faible voix murmurait des paroles, recueillies avidement par Nostradamus. Seulement le démon qui les proférait mêlait beaucoup de mensonges à ces prophéties. Aussi était-il soucieux de ne parler qu'à voix basse, ce qui compliquait la tâche du chercheur.

Les esprits de John Dee avaient la voix nette. Le lendemain du jour où Kelley s'était adonné aux joies paisibles de l'hameçon, l'esprit Galvah ne lui ménagea pas ses sarcasmes : « Vous feriez mieux, monsieur, d'aller à la pêche de la vérité. »

Il semble que John Dee ait reçu du prince polonais la mission d'interroger les esprits sur son avenir. Devait-il rester en Angleterre? Devait-il retourner en Pologne? Lequel valait mieux? Les réponses de Galvah furent imposantes, mais peu précises : « La somme de sa vie est fixée. On n'en saurait disjoindre un seul point. Mais le Tout-Puissant peut l'augmenter à son gré. Qu'il se réjouisse de la Pauvreté, et fasse les œuvres de la justice. » C'était beau, mais peu convaincant.

Aussi Laski vint-il en témoin assister aux séances. Un nouvel esprit, l'esprit Jubalandec, apparut, lui révéla qu'il était son bon ange. Laski n'avait plus le sou. Pour le consoler Jubalandec lui assure que « les Trésors du Seigneur ne sont pas départis à ceux qu'il favorise ». Pour comble de malheur, voici Madimi qui se met à parler grec. Kelley ignorait tout de cette langue. Avec l'humour familier aux esprits, Madimi lui parle alors en arabe. Mais il se fâche : « J'en ai assez de ce jargon », s'écrie-t-il. De tout cela il résulte des scènes pénibles. Le médium s'en va, revient, s'attendrit, toujours entouré d'esprits oraculaires, mais peu généreux : « O Madimi, s'écrie John Dee, je sais que vous me voyez souvent, mais, moi, je ne vous vois que par les yeux de la foi et de l'imagina-

tion. » Plus pratique, Kelley s'informe : « Voulez-vous, Madimi, m'assurer cent livres sterling que je vous rendrai dans quinze jours? — J'ai dissipé tout ce que j'avais, répond le charmant esprit. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette demande? Tu n'aimes pas Dieu, tu méprises ses commandements. Tu préfères l'argent et l'or. L'un est un voleur, l'autre un assassin. » Des passages comme ceux-là dans le journal de John Dee sont de nature à nous faire croire à la bonne foi, au moins partielle, de Kelley, puisque c'est lui qui les dictait. Depuis quelque temps il s'était marié. Mais, loin de le calmer, le mariage avait décuplé ses facultés querelleuses. Il avait un motif de plus d'en vouloir à l'espèce humaine. La pauvre Mrs. Kelley s'en aperçut.

Nous ne voyons pas très bien les raisons exactes qui avaient conduit Laski en Angleterre. Par contre nous constatons qu'il était grand temps pour lui d'en partir. En quelques mois il s'était couvert de dettes et s'était fait des ennemis puissants. Comment persuada-t-il à John Dee de l'accompagner? Certainement il fit luire à ses yeux un mirage, celui de devenir astrologue royal de Pologne, s'il parvenait à s'emparer de la couronne. Avec sa légèreté ordinaire, John Dee crut au succès de l'aventure. Il partit, laissant derrière lui sa maison ouverte, avec les trésors d'art et de science qu'elle contenait, simplement à la garde de son beau-frère Fromond. Deux mois plus tard elle fut saccagée au cours d'une émeute et les richesses véritables qu'elle renfermait furent irrémédiablement détruites, tandis que l'astrologue courait à la recherche de trésors chimériques, qu'il ne devait jamais atteindre. Il partit, sans prendre même la précaution de déléguer à un tiers le soin de toucher ses modestes rentes qu'il ne put jamais recouvrer par la suite. Il partit, malgré son âge, à la fin de septembre, pour une absence qui devait durer dix-huit mois et qui se prolongea six ans. Il partit, emmenant avec lui sa femme, leurs trois enfants, le fameux globe de cristal, où se succédaient toujours les visions prometteuses et illusoires, et, bien entendu, Kelley, ce réceptacle de colères, flanqué de Mrs. Kelley, le souffre-douleurs. Il partit, au petit matin, comme un voleur, à Greenwich, faillit se noyer, tomba dans la vase, manqua de sombrer au large, fut rejeté par la tempête sur la côte anglaise, repartit,

finit par gagner la Hollande, puis Hambourg, puis Brême, puis Lübeck, enfin la ville de Lask, seigneurie héréditaire du prince aventurier, le 3 février 1584. La caravane s'installa dans une jolie maison, celle du bailli, près de l'église.

Il était temps. L'astrologue souffrait d'une fièvre violente. Le terrible hiver polonais l'éprouvait beaucoup. Mais à Lübeck un personnage revêtu d'attributs impériaux était apparu dans le cristal, le 15 novembre : « Aie confiance, lui avait-il dit, partout où tu auras besoin de moi, j'accourrai. Tu deviendras riche. J'exciterai l'esprit d'hommes savants, les plus profonds du monde, et ils viendront vers toi. Je révélerai des choses d'un merveilleux profit. » Hélas, il semble bien que ces belles prédictions émanaient du seul et subtil Kelley. Une lutte sourde éclata entre les deux hommes, au point que John Dee en est réduit à rédiger son journal en latin et à l'écrire en caractères grecs, pour pouvoir s'y soulager à son aise. Kelley s'empare du document, efface les passages qu'il estime suspects, les remplace par d'autres tout à sa louange. Mais John Dee ne se tient pas pour battu. Encore aujourd'hui nous avons les preuves de sa victoire, au moins morale : *Abominable mensonge*, inscrit-il en marge du manuscrit, aux endroits falsifiés, de sa belle écriture savante, mais il avait aussi, un peu plus haut, dans la même marge, dessiné une couronne royale auprès des visions de Lübeck. Ce mélange de défiance, d'esprit critique et de crédulité le caractérise de bout en bout.

Ce n'était pas à Lask, un trou perdu, que ces brillantes perspectives pouvaient s'ouvrir. Aussi voit-on la caravane se reformer et gagner Cracovie, capitale de la Pologne à la fin du XVIe siècle. Depuis qu'ils y étaient arrivés, un nouvel esprit, Nalvage, s'était révélé dans ce cristal fertile en naissances. Kelley — et son attitude semble prouver que, s'il adultérait les messages qui lui parvenaient, il croyait au moins à leur réalité initiale — Kelley, dis-je, chercha à obtenir des révélations particulières, mais sans succès. Nalvage, loin de le seconder, lui fait des reproches, mais, une fois la séance reprise en commun, le favorise de communications bizarres, incompréhensibles pour nous, dans un langage mystique, où les deux hommes semblent pourtant s'être retrouvés. Tout

n'était d'ailleurs pas authentique dans ses dires. C'est ainsi qu'il avait dicté les noms de parties encore inconnues de la terre. Ces quelques appellations se trouvaient déjà dans un livre de Cornélius Agrippa. C'était peu encourageant.

Il fallait, pour poursuivre une existence aussi vertigineuse, une dose peu commune d'ingénuité. Que des aventuriers banals se lancent de gaîté de cœur dans les risques perpétuels d'une vie sans assiette, sans ressources avouables, sans issue normale, comme celle que les deux exilés menaient en Europe centrale, on le comprend assez bien. Mais John Dee, du moins, était un savant authentique, et de plus un homme excessivement pieux. Son petit Roland étant tombé malade, il fit vœu, si l'enfant guérissait, de se contenter à l'avenir d'un seul repas tous les samedis. Et il faut voir comme la conversion, le salut de ce sacripant de Kelley lui tiennent à cœur. Il n'a de cesse que Kelley ne s'amende, communie, se repente. Depuis qu'il était entré au service de l'astrologue, Kelley avait rompu avec les esprits impurs, mais il regrettait souvent leur compagnie et s'en cachait à peine. Le personnage sentait le fagot. Ses accès de colère ressemblaient à des crises de possession. Nous lisons plusieurs fois dans le journal que « Satan tourmentait » le médium, qu'il était en proie à quinze méchants esprits, d'expulsion difficile. En outre quand un orage éclatait, il devenait intenable. Jusqu'au retour du beau temps lui aussi tempêtait, grondait, lançait la foudre. Instable comme tous ses pareils, doué d'un esprit de contradiction peu commun, il devenait par surcroît ivrogne et songeait de plus en plus, depuis son arrivée sur le continent, à trahir. son maître. Le journal abonde en scènes de réconciliations, qui ne réconcilient rien ni personne.

En attendant une séparation que tout le monde envisage, les esprits surabondent d'apparitions et de promesses. Madimi a grandi : elle est devenue maintenant une jeune femme et suit toujours les fluctuations de la mode. Un nouvel arrivant, Ave, s'engage à faire, plus tard, des révélations importantes. Toujours plus tard. C'est sans doute pour dédommager du présent. Étienne, le roi de Pologne, n'a pas encouragé John Dee. L'empereur Rodolphe II serait peut-être plus accueillant. Mais il est à Prague. Qu'à cela ne tienne. On laisse les femmes,

les servantes et les enfants à Cracovie et l'on part pour Prague.

C'était alors la résidence de l'empereur et surtout c'était la ville des alchimistes. L'appartement où vient loger l'astrologue avait été occupé par l'un d'eux, qui y avait laissé, sur les murs, des attestations de son savoir. A ce contact, John Dee, se met à rêver de pierre philosophale. Uriel, un des esprits familiers de la boule de verre, l'engage vivement à solliciter une audience de l'empereur et lui promet monts et merveilles. Rodolphe fut poli mais distant. La phraséologie mystique de l'astrologue, ses histoires de message et de mission, semblent l'avoir prodigieusement ennuyé. Son entourage, et cela se conçoit, se montra nettement hostile. Les vieilles accusations de sorcellerie, de nécromancie, avaient trouvé leur chemin depuis Londres, et les courtisans, inquiets de toute faveur commençante, se les répétaient à qui mieux mieux. Bref, pas plus qu'Étienne Bathori, Rodolphe II ne fournit cette aide morale et pécuniaire dont le couple avait besoin. John Dee a beau s'adresser à Dieu en prières touchantes, sincères, éloquentes, rien ne vient qu'une décision du Pape les bannissant l'un et l'autre de Prague dans les six jours. Elle ne fut suivie d'ailleurs d'aucun effet.

Si l'on voulait philosopher, la matière y serait propice. Que voyons-nous? Au lieu de se diriger suivant le bon sens et la raison, John Dee, depuis qu'il a trouvé le secret fatal, ne songe qu'à chercher conseil auprès de ses apparitions fantaisistes. Dès que survient une difficulté, — et sa vie en était faite, — vite interrogeons l'oracle. Et l'oracle ne répond rien. Pour le moment, c'est, comme par hasard, l'argent qui fait défaut. Pendant quelques années, Laski semble avoir pourvu au nécessaire. Mais cette ressource est tarie et Jane Dee avoue à son mari qu'à moins de mettre leurs vêtements en gage, elle n'a plus rien pour se procurer de la nourriture. En hâte il faut retourner à Cracovie, solliciter le roi, le haranguer en beau latin, lui assurer que les esprits familiers sauront apprendre à John Dee la manière la plus économique de changer en or un plomb vil. Une séance fut tenue dans sa propre chambre, mais ne réussit pas à le convaincre. De guerre lasse, John Dee revient à ses premières amours, à la reine Élisabeth, à ses amis d'Angleterre. Il écrit notamment à Walsin-

gham, secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Certains esprits ingénieux, s'appuyant sur cette lettre, où circulent des allusions voilées à des secrets connus de l'un et de l'autre, ont soutenu que cette fugue mystique de John Dee cachait une mission diplomatique précise, dont le résultat très matériel se serait dissimulé dans les diagrammes et les pentagrammes dont le journal est plein. Dans cette hypothèse John Dee aurait été un espion, un des premiers lauréats de l'*Intelligence Service*. Le rôle d'astrologue mettait son titulaire en contact avec les têtes couronnées et les grands de ce monde : pas de meilleure position, à coup sûr, pour extorquer aux gens leurs inquiétudes et leurs projets. Mais alors comment expliquer l'impécuniosité perpétuelle de John Dee? Comme certains membres du Guépéou, aurait-il joué à la fois plusieurs jeux, celui de dupe vis-à-vis des esprits, celui d'enjôleur vis-à-vis des monarques? C'était en tout cas un homme fort libre, à cheval sur plusieurs religions et faisant passer les révélations de son cristal avant les directions ecclésiastiques. Il n'eut pas, du reste, à s'en louer.

Après quelques hésitations, Rodolphe II s'était décidé à bannir John Dee hors de Prague, et l'astrologue s'était réfugié à Leipzig. Mais un protecteur inattendu, le comte Rosenberg, surgit alors. Chevalier de la Toison d'Or, vice-roi de Bohême, Rosenberg possédait à Tribau, non loin de Budweis, dans la Bohême du Sud, un château où il recueillit le fugitif. C'était un asile enchanteur. La pauvre Jane Dee dut y goûter un repos dont elle avait perdu jusqu'à l'idée.

C'est à Tribau, à Trebona, pour parler comme John Dee dans son langage latinisé, que fut jouée la dernière scène de la farce tragi-comique dont Kelley avait imaginé sans doute plus d'un passage. Plus il allait, plus il prenait en dégoût son métier de voyant. Du moins il le disait à son maître. Il se rendait compte de son échec. Laski ne deviendrait jamais roi, l'empereur ne leur accorderait jamais le moindre subside pour fabriquer de l'or. A quoi bon s'obstiner?

Mais John Dee avait la foi tenace. Fût-ce pour le dégoûter à jamais que Kelley imagina cette odieuse mise en scène? Un beau jour il feignit de recevoir de Madimi, d'Uriel et d'Il un message tellement stupéfiant qu'il n'osait le commu-

niquer. Le lendemain même comédie. Cependant John Dee insiste et Kelley, faisant le renchéri, consent à lui avouer que Madimi, la chaste Madimi en personne, se dépouillant de ses vêtements, lui ordonne de pratiquer avec son maître le communisme intégral. Tout, absolument tout, femmes et deniers sans restriction d'aucune sorte, doit être commun entre eux.

Dee était confondu d'étonnement, que de bons anges pussent proposer une doctrine si aventurée. Il argumenta contre Madimi jusqu'à deux heures du matin. C'était le 18 avril 1587. Kelley brûla ses derniers vaisseaux. Un petit esprit, Ben, lui était apparu solitairement, dans son laboratoire, pour lui annoncer que, si John Dee ne se conformait pas aux injonctions de Madimi, des calamités sans nom accableraient Kelley, John Dee et leurs amis. Élisabeth devait mourir au mois de juin (en fait elle vécut encore seize ans). Rosenberg serait empoisonné, une poudre de projection que Kelley tenait de Ben, et dont il attendait la fortune pour son maître et pour lui, perdrait sa vertu, la famine désolerait le pays.

Dee se résigna. Une sorte de traité en forme fut conclu avec Kelley, rédigé de la main de l'astrologue. Mais Mrs. Jane Dee, mais Mrs. Kelley, en apprenant l'horrible chose, se mirent à trembler, à pleurer, à crier, à hurler, à implorer : « Plutôt être changée en pierre », s'écria la femme de l'astrologue. Une sorte de trêve, de délai, fut instituée. Un nouveau traité intervint que Kelley déchira. C'était la fin. Les deux hommes se séparèrent. Ils ne devaient plus se revoir. Pendant quelque temps ils avaient poursuivi encore des expériences alchimiques, mais décidément, de plus en plus, Kelley faisait bande à part. Madimi apparut pour la dernière fois le 23 mai. Puis le rideau d'or du silence s'était étendu pour toujours à travers la boule de cristal. Ce fut Mrs. Kelley qui partit la première. Morceau par morceau la petite société se désagrégea. En attendant le sauf-conduit d'Élisabeth, qui devait l'escorter le long de son voyage de retour, John Dee se débarrassait en faveur de Rosenberg, en faveur de Kelley, qu'il avait aimé comme un fils et qui maintenant, courbé sur l'athanor, le four mystérieux de l'alchimiste, travaillait jour et nuit pour l'empereur, de diverses curiosités, livres, verres grossissants, poudres de projection. Il était temps de partir. Le voisinage,

alerté, devenait menaçant. La guerre de Trente Ans débutait. Les routes étaient peu sûres. Tout renchérissait. Une fois rentré en Angleterre, presque deux ans après son départ de Trebona et un long stage à Brême, Dee calcula que le voyage lui avait coûté 75 000 francs de notre monnaie. Beaucoup de ses amis avaient disparu. Sa maison était saccagée. En se réinstallant à Mortlake, il put constater la ruine de sa superbe bibliothèque, le désastre de son laboratoire, et surtout l'effondrement de ses illusions. Avec Kelley tout un monde irréel, où le pauvre homme, dans la candeur de sa piété déréglée, avait vécu peut-être les plus belles heures de sa vie, avait disparu. John Dee devait vivre encore vingt ans, mais plus jamais, plus jamais, il ne recevra de visite des anges.

Jusqu'au dernier moment il avait cru que Kelley viendrait le rejoindre. Mais Kelley avait trouvé sa voie. Il avait capté la confiance de Rodolphe II, qui lui avait donné une terre, un titre, l'avait impatronisé à la cour et nommé conseiller d'État. Il passait en Angleterre pour fabriquer de l'or à volonté.

Mais le proverbe est vrai qui assure que ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. Un soir la maison de Kelley (pardon de sir Edward Kelley) fut envahie à Prague par la soldatesque, trop tard, il est vrai, pour s'emparer de l'alchimiste. On finit néanmoins par le rejoindre dans une auberge de campagne, où il s'était terré, recru de fatigue. Que lui reprochait-on? L'empereur craignait surtout qu'il ne l'abandonnât pour regagner l'Angleterre, où son retour était fort désiré. Aussi le fit-il emprisonner au château de Purglitz, à trois lieues de Prague, où il resta confiné plus de deux ans, occupé à divers travaux d'alchimie. Puis la faveur impériale lui fut rendue, mais pour peu de temps. Le 25 novembre 1595, John Dee, qui correspondait de temps à autre avec son ancien collaborateur, note sur son journal : « On annonce que sir Edward Kelley a été tué. » L'empereur l'avait fait arrêter de nouveau. L'alchimiste avait tenté de s'enfuir, mais il était tombé du haut d'une tourelle sur des rochers abrupts, où il se fit des blessures si graves qu'il en mourut.

A cette époque John Dee avait repris son existence d'homme d'étude et de courtisan. Les personnages à la mode venaient se faire dresser leur horoscope. Mais les esprits ne lui

révélaient plus rien. En souvenir du fantasque petit être, si c'était un être, qui avait tendu à les rompre les cordes de son espoir, il appela Madimia une fille qui lui naquit alors. Tout reprenait son cours, y compris les ennuis d'argent. Comme autrefois la reine lui faisait des promesses qu'elle tenait peu.

Le vieil astrologue ne manquait pas de dignité. Quand il se vit sur le bord du gouffre, il osa une démarche hardie. Par une requête unique en son genre il somma en quelque sorte la souveraine, qu'il avait servie trente-quatre ans, de subvenir à ses besoins. Par hasard, au lieu de remettre la pétition à quelque secrétaire plus ou moins formaliste, Élisabeth la lut elle-même. Fut-elle émue? En tout cas elle nomma deux rapporteurs, chargés d'enquêter sur la fortune, ou plutôt sur la misère de celui qui passait encore pour fabriquer du métal précieux à foison. Ne racontait-on pas qu'en Bohême un de ses enfants avait des jouets en or?

John Dee donna quelque solennité à la cérémonie. Avec ses soins habituels, dans cette magnifique écriture qui était la sienne, que nous admirons encore, et qui ressemble à celle de Pétrarque, il avait préparé une histoire de sa vie, de ses études, de ses illusions, de ses anxiétés. Sur une table, proche de celle où travaillaient les enquêteurs, il avait empilé la collection de ses œuvres, un demi-siècle de science et de rêverie. Il établit que depuis son retour en Angleterre il n'avait subsisté que d'emprunts. Il devait maintenant plus de 60 000 francs. Sa femme ne possédait plus un seul bijou. De cette maison de l'alchimiste l'or avait fui par cent fissures.

Il en rentra quelque peu, suffisamment pour l'empêcher de mourir de faim. La Reine, quelques grandes dames eurent pitié de ce grand enfant trop savant, trop naïf, trop présomptueux. Laski, dans sa lointaine Livonie, se souvint de lui. Un certain Nichols vint s'installer chez lui comme élève et le paya richement. La maison ne désemplissait pas de convives, de curieux et même d'amis. Dee redevint optimiste, acheta un immeuble qui jouxtait le sien et derechef ce fut la gêne.

La gêne et aussi la maladie. Les reins le faisaient cruellement souffrir. Un de ses fils, Michel, mourut. Une servante bien indispensable s'en alla. Elle était dans la maison depuis

douze ans et avait servi cinq ans au pair, le temps de son apprentissage. En ce temps-là les bonnes ne coûtaient rien et on en trouvait comme on voulait. Pourtant Mrs. Dee se plaignait des siennes, avec sa violence coutumière.

Une fille lui naquit, la dernière, elle vit le jour à Manchester, où John Dee avait fini par obtenir un bénéfice, celui de conservateur de Christ-College (1596). Tout y était en un inconcevable désordre et Dee n'y rencontra pas la paix qu'il désirait. Son sommeil même était rempli d'angoisse. Quand il ne rêvait pas de livres impossibles, il rêvait de pierre philosophale, le grand écueil de sa vie.

La mort d'Élisabeth en 1603 ruina ses derniers espoirs. Jacques Ier son successeur était un spécialiste en démonologie, qui ne rêvait qu'extermination de sorciers. Avec Wier et Reginald Scot, John Dee maintenait que leurs faits et gestes provenaient de désordres mentaux. Le Parlement, poussé par le nouveau souverain, renforçait les lois contre la sorcellerie. De nouveau John Dee se sentait devenu suspect. Il en appela au Parlement, dans une requête en vers, qui nous fait sourire, et qui atteste son grand âge.

Il avait quatre-vingts ans. Sur ses derniers jours il semble avoir trouvé un nouveau médium, et, sinon revu, du moins réentendu ses chers esprits. L'ange Raphaël lui tient les discours les plus imprudents. Il lui annonce le retour de sa santé, un grand voyage au delà des mers, la découverte de la sagesse : « Mets tes affaires en ordre, coûte que coûte, le plus vite possible », ajoute-t-il. Et John Dee, toujours crédule, se prépare à partir.

Sans doute l'oracle devait-il être entendu symboliquement. La sagesse, le grand voyage, la santé perpétuelle, tout cela c'était peut-être, c'était sans doute la mort. Dee mourut en effet en 1608 à Mortlake. Cinquante ans plus tard un voyageur s'informa de ses derniers jours. Une vieille femme lui raconta que c'était un bien brave homme, qui faisait retrouver les objets perdus et qui ne pouvait souffrir qu'on se querellât. Si l'on se disputait dans le voisinage, il n'avait de cesse qu'il n'eût réconcilié tout le monde.

Peut-on désirer une meilleure épitaphe?

RENÉ JOHANNET

LE PHONOGRAPHE EN 1932

I

LE DOMAINE MÉCANIQUE

Combien de temps encore le disque, lourde vaisselle noire, servira-t-il à nous faire goûter les plaisirs de la musique et de l'éloquence? La découverte du film sonore laisse entrevoir et désirer des changements sensibles dans la technique de l'enregistrement des sons : peut-être l'avènement de la pellicule phonographique n'est-il plus très éloigné. Le mot *phonographe* subsistera-t-il lui-même avec les nouveaux appareils de projection sonore, qui vont reléguer au musée scientifique, à côté de l'instrument d'Edison, le « coffret » et le « meuble », dont nous écoutons aujourd'hui, non sans un peu de lassitude, crisser la pointe parasite?

LES PRÉCURSEURS

Les machines parlantes furent imaginées par les écrivains et les fantaisistes bien avant que d'être construites par les savants. Tête parlante de Gerbert d'Aquitaine, *Automate* d'Albert le Grand, *Nain parleur* de Roger Bacon, *Joueur de flûte* de Vaucanson, *Turc parlant* de Kemplen, attestent autant que les légendes antiques et les descriptions imaginaires de Rabelais, de Cyrano de Bergerac, de John Wiekins, d'Hoffmann, la passion des hommes à reproduire les sons et la voix.

Distancés par les poètes, les savants se montrèrent plus méthodiques cependant, en consacrant leurs premiers efforts à l'inscription du son. Le physicien anglais Thomas Young réussit, en 1807, à enregistrer les vibrations acoustiques avec un appareil dont il a donné la description dans *A course of lectures on natural philosophy and mechanical arts* :

« Mon instrument peut servir sans difficulté à mesurer le nombre et l'amplitude des vibrations des corps sonores, en leur adaptant un style susceptible de décrire une trace ondulée sur un cylindre tournant.

» Ces vibrations peuvent servir aussi à mesurer, d'une façon très simple, de petits intervalles de temps. Si, en effet, l'on fait vibrer un corps dont les vibrations ont une certaine fréquence, pendant que le cylindre tourne, et si ces vibrations s'inscrivent sur le cylindre, la courbe ainsi tracée donnera la mesure exacte du temps pris par une partie de la révolution, de sorte que le mouvement d'un corps quelconque peut être mis en comparaison avec le nombre des oscillations marquées pendant le même temps que le corps vibrant. »

Puis viennent les expériences de Duhamel qui compare le tracé obtenu par Young au tracé donné par une corde vibrante dont on connaît le nombre de vibrations dans un temps donné; — les expériences de Wertheim qui remplace la corde de Duhamel par un diapason; — les expériences de Lissajoux qui provoque électriquement les vibrations du diapason de Wertheim; — les expériences de Léon Scott, qui fut guidé, en 1857, dans son invention de la *phonautographie*, par la récente découverte de la photographie. Léon Scott prit même un brevet pour la construction de son appareil, composé d'une conque acoustique propre à conduire et à condenser les vibrations, d'un tympan de baudruche anglaise très mince, doublé à peu de distance d'une membrane externe, elle-même reliée à un style inscripteur, et d'une table de cristal mobile couverte de noir de fumée. Mais la découverte, présentée à l'Académie des Sciences, fut accueillie avec scepticisme. Scott, à bout de ressources, ne put continuer ses recherches. Oublié de tous, il mourut en 1879, un an après l'apparition du premier phonographe.

CROS ET EDISON

Toutes ces expériences avaient abouti à la découverte de la première partie du problème : inscrire le son. Restait la seconde : le reproduire. Le 30 avril 1877, Charles Cros déposait à l'Académie des Sciences un pli cacheté qui, le 3 décembre, fut ouvert sur sa demande et lu en séance publique.

Il s'agissait d'« obtenir le tracé du va-et-vient d'une membrane vibrante et de se servir de ce tracé pour reproduire le même va-et-vient avec ses relations intrinsèques de durée et d'intensité sur la même membrane ou sur une autre, appropriée à rendre les sons et bruits qui résultent de cette série de mouvements ». Le problème était donc de transformer ce tracé « en reliefs ou creux résistants, capables de conduire un mobile qui transmettrait ces mouvements à la membrane sonore ».

Cros avait donné à son appareil le nom de *paléophone*, « la voix du passé ». Mais le mot de *phonographe* était apparu, le 10 octobre 1877, dans un article de la *Semaine du Clergé*, rédigé par l'abbé Lenoir, ami de Cros, sous la signature de Le Blanc.

Quant à l'appareil de Cros, voici ce qu'en disait Maurice Donnay, en avril 1927, lors de la célébration du cinquantenaire du phonographe :

« Peu de personnes savent ce que fut, entre les mains de Charles Cros, le premier phonographe. Je tiens le renseignement de son fils, le délicat poète Guy-Charles Cros, qui le tient lui-même de Falconnier, de la Comédie-Française, qui fut un grand ami de son père. Figurez-vous une boîte à cigares, un mouvement d'horlogerie, une plaque recouverte d'une couche de cire vierge que Charles Cros égalisait avec un fer à repasser pour obtenir une surface bien plane; une membrane vibrante au centre de laquelle un bec de plume inscrivait les vibrations sur la cire vierge. Vous pensez bien qu'il ne s'agissait pas de reproduire de longues phrases, ni des discours, ni des mélodies, ni des chœurs, ni des morceaux d'orchestre. Charles Cros invitait un des assistants à crier dans la boîte à cigares un mot bref et sonore. Chose singulière, on choisissait toujours le même mot énergique prononcé à

Waterloo par un général français et qui se trouvait reproduit avec un chevrotement ridicule et charmant. Tel fut le premier phonographe. On fait ce qu'on peut. Charles Cros était pauvre. Il n'avait pas l'argent nécessaire pour prendre un brevet; il avait porté ses plans et ses dessins chez un grand fabricant d'instruments de précision, qui ne trouva pas la chose intéressante, ni assez précise. »

Parallèlement, Edison avait poursuivi des recherches orientées par l'étude du téléphone de Graham Bell. Il prit, le 19 décembre 1877, un brevet intitulé : *Perfectionnements dans les instruments pour contrôler par le son la transmission des courants électriques et la reproduction des sons correspondant aux lointains*, brevet complété le 15 janvier 1878 par un certificat d'addition où apparaît le terme de phonographe.

Le premier appareil réalisé par Edison comprenait un cylindre de cuivre recouvert d'une feuille d'étain malléable, et un diaphragme composé d'une membrane de parchemin tendu, reliée à un style et prolongée d'un cornet acoustique. Le cylindre, mû à la manivelle sur un axe fileté, se déplaçait devant le diaphragme demeuré fixe. Les vibrations émises devant le cornet acoustique et transmises par la pointe enregistreuse se trouvaient ainsi gravées sur la feuille d'étain sous forme de sillon hélicoïdal. Pour la reproduction il suffisait de laisser la pointe se dérouler à nouveau dans le sillon, le même appareil servant à l'enregistrement et à l'émission des sons.

Cet appareil fut présenté le 11 mars 1878 à Paris, à l'Académie des Sciences, par du Moncel. Il était nasillard, et l'on accusa de ventriloquie Puskas, le représentant d'Edison.

Pendant des années, le savant américain travailla au perfectionnement de l'appareil; puis il parut y renoncer en 1887, mais sans perdre l'invention de vue.

La membrane de parchemin tendue d'Edison était très imparfaite : assimilable à une peau de tambour, elle possédait un son propre, et déformait les sons enregistrés. Charles Summer Tainter, inventeur du *graphophone*, eut l'idée de remplacer cette membrane de parchemin par une *feuille de mica*, et de substituer au rouleau métallique des cylindres de cire, amovibles. Cependant ces cylindres ne pouvaient

reproduire qu'une seule édition, celle qu'ils avaient eux-mêmes enregistrée. On parvint pourtant à mouler des cylindres au moyen de la galvanoplastie.

En 1888, enfin, le cylindre fut remplacé par un disque horizontal. L'invention était due à Berliner, ingénieur allemand fixé en Amérique. Cette découverte amenait quelques changements notables dans la technique de l'enregistrement, tout au moins dans la disposition de l'appareil. Ce disque (plaque d'étain plongée, peu avant l'enregistrement, dans un bain de cire et de benzine) était posé sur un plateau mû à la main. La pellicule de cire ainsi constituée était labourée, dans un mouvement circulaire et régulier, par une pointe de platine attachée à une membrane, reliée elle-même à un cornet acoustique. Les vibrations émises devant le cône sonore étaient transmises, suivant le principe habituel, à la membrane; celle-ci agissait sur la pointe de platine, qui, à son tour, traçait un sillon sur le disque.

Berliner baptisa son appareil du nom de *gramophone*. Le modèle servant à la reproduction du son était actionné à la main. Quelques années passèrent avant que ne fussent adoptés les mouvements à ressorts.

Le pavillon fut l'objet de nombreux essais. On construisit des pavillons en bois, en verre, en celluloïd, en papier mâché, tous également laids. On s'imagina que plus le pavillon avait d'envergure, meilleure était l'audition. On vit ainsi des entonnoirs d'un mètre de long. Beaucoup plus tard seulement vint l'idée de remplacer l'affreux pavillon géant par une trompe acoustique dissimulée à l'intérieur de l'appareil.

ENREGISTREMENT ÉLECTRIQUE

Bien que l'application industrielle du principe de l'enregistrement électrique ne remonte qu'à la fin de l'année 1923, les premiers essais de laboratoire eurent lieu aux environs de 1895. On les doit au physicien François Dussaud, dont l'appareil, le *microphonographe*, composé d'un microphone relié à une pile et d'un cornet acoustique, produisait pour la première fois des sons d'une intensité variable.

En 1910, Gaumont reprit cette idée pour la fabrication

de ses photoscènes. Mais la difficulté de réaliser une amplification rationnelle ne permit pas d'utiliser ces appareils pour la fabrication des disques.

Ce n'est qu'avec l'apparition de la T. S. F. et de ses procédés d'amplification que l'on put apporter à l'enregistrement électrique des progrès très sensibles qui permirent de l'utiliser pour l'industrie du phonographe.

Dans l'enregistrement mécanique, les ondes sonores ne se propageaient que par leur énergie propre, et seules les plus fortes parvenaient au diaphragme. L'enregistrement demeurait donc incomplet. En outre le pavillon qui conduisait les ondes sonores au diaphragme altérait les timbres. Enfin l'exiguïté de sa zone sensible ne permettait pas d'enregistrer de masses importantes; même pour un ensemble réduit on devait employer plusieurs pavillons. Comme aussi certaines ondes prenaient une importance trop grande vis-à-vis d'autres, on imaginait parfois des instruments spéciaux pour remplacer ceux dont le timbre restait rebelle à l'enregistrement. C'est ainsi que les violonistes, en particulier, entassés devant l'ouverture d'un pavillon, raclaient un appareil extravagant, muni d'un cornet d'émission branché sur la caisse de résonance.

En supprimant ces artifices, plus dignes de Guignol que du laboratoire, l'enregistrement électrique a rendu possible « la prise sonore » dans des conditions de liberté appréciables. Il n'est plus nécessaire de confiner le microphone dans un studio strictement aménagé; on peut enregistrer au théâtre, à l'église, en plein air. A cet égard, la technique du film parlant a permis de sensibles progrès.

Cependant, pour les enregistrements délicats, qui se font au studio, on remédie aux phénomènes d'écho en revêtant les murs de tentures et de feutre.

Dans l'enregistrement mécanique les exécutants et les appareils d'enregistrement se trouvaient réunis dans une même salle. Aujourd'hui, pour plus de commodité on a isolé ces derniers, sauf, naturellement, le microphone, écouteur électrique que l'on place le plus près possible de l'émission sonore.

Le principe du microphone est le même que celui des appa-

reils similaires utilisés en téléphonie. Les ondes sonores font osciller en lui un courant électrique de faible intensité mais qui, à l'aide de lampes-valves, sera par trois fois amplifié, la première fois dans le socle même du micro, la deuxième et la troisième par des batteries de lampes placées dans le laboratoire voisin, et reliées au microphone par un long fil électrique.

Au laboratoire, une odeur de cire chaude conduit vers un plateau de cire blonde et lisse que sillonne une pointe de diamant. Cette pointe est fixée à un électro-enregistreur (électro-aimant à flux variable) auquel aboutit le courant. Dans le sillon, le style enregistreur demeure fixe au-dessus du plateau, qui est animé de deux mouvements de rotation et de translation rectiligne. Au-dessus du plateau, la gueule d'un aspirateur électrique avale les parcelles de cire formées par le labourage de la pointe. A côté se dresse un gros appareil amplificateur, avec ses lampes-valves, ses manettes et ses cadrans, ainsi qu'un ensemble reproducteur (diaphragme, bras acoustique et pavillon) qui permettra l'essai des cires enregistrées.

La tâche des deux ingénieurs « recording » est délicate. Elle exige d'eux, non seulement des connaissances de physicien, mais aussi une oreille exercée, suffisamment sensible pour saisir rapidement les rapports entre l'émission et la reproduction des ondes sonores. Un bon ingénieur arrive même, aidé d'une loupe, à lire distinctement un disque et à situer dans le sillon minuscule la rentrée des voix ou des instruments.

Voici comment opèrent ces « metteurs en disques ». L'un d'eux, l'ingénieur enregistreur, tire une cire de l'étuve, où, sous l'action d'un courant d'air chaud, elle mollissait. Il la pose sur le plateau, que commande un mouvement d'horlogerie à contrepoids, donne quelques tours de manivelle et vérifie la plongée du diamant dans la cire.

Le second ingénieur, « l'électricien », a rapidement inspecté l'appareil amplificateur. Il s'approche d'une lucarne ouvrant sur le studio et demande : « Prêts?... Essai. » Ayant refermé la lucarne (pas de bruits parasites!), il appuie sur un bouton électrique. Dans le studio, les musiciens ont compris le double coup de sonnette, ils se tiennent prêts. Le plateau de cire est

libéré, doucement il commence à tourner. D'un geste précis l'ingénieur plonge la pointe de diamant dans la cire. Enfin son doigt manœuvre un premier interrupteur — l'aspirateur des copeaux de cire se déclenche —, puis un second, et toutes les lampes signalisatrices du bâtiment s'allument.

Posté devant le tableau amplificateur, à côté duquel est monté en dérivation un haut-parleur qui reproduit les sonorités de l'exécution en cours, l'ingénieur-enregistreur la partition musicale sous les yeux, reste constamment attentif. Dans certains studios, il agit directement sur l'amplification et modère les nuances selon son idée; ailleurs, pour ne pas contredire l'exécutant, il se contente, plus modestement, de discuter ses impressions avec celui-ci, une fois l'audition terminée. Si elle a été médiocre, on recommence l'exécution. Jugée bonne, elle donnera l'épreuve définitive, qui passera directement, sans nouveau contrôle auditif, à l'usine de fabrication des disques.

NAISSANCE DU DISQUE

Avec précaution, la cire enregistrée a été transportée du studio d'enregistrement à l'usine de fabrication des disques. Elle va maintenant servir à l'établissement d'un moulage métallique qui permettra de procéder au tirage des disques en matière plastique. Le moule, cela va de soi, doit être parfaitement identique à la cire modèle, et suffisamment résistant pour supporter une pression de vingt tonnes. Comme il faut aussi pouvoir remplacer un moule endommagé, l'opération va se compliquer un peu.

Tout d'abord, et grâce à l'électrolyse, on tire de la cire (positive) un disque de cuivre (négatif), appelé *original*. Puis on plonge à son tour cet *original* dans un bain électrolytique. Il donne une réplique (positive) de la cire, et prend le nom de *mère*. On peut le jouer sur un phonographe. La mère va servir à tirer de nouvelles épreuves métalliques (*shells* ou *matrices*) qui garniront le fond des presses où seront modelés les disques (positifs) destinés au commerce.

Donc, si une *matrice* est mise hors d'usage, on pourra grâce

à la *mère* tirer d'autres *matrices*. Si la *mère* est rayée, l'*original* permettra de reconstituer une autre *mère*.

Voici, dans l'atelier de galvanoplastie, les longues cuves électrolytiques, où va se combiner toute cette alchimie. Un ouvrier s'est emparé d'une cire et la saupoudre d'un fin graphite, tamisé à la soie. Ainsi rendue conductrice de l'électricité, la cire, enchâssée dans un cadre de bois à long manche qui la fait ressembler à un banjo, est placée dans la cuve. Pendant quinze heures environ, elle y baignera, avec d'autres cires, doucement balancées, afin que la couche de cuivre qui formera l'*original* soit parfaitement homogène. Des lueurs bleues et vertes s'entrecroisent dans le bain électrolytique, à mesure que se forme à la surface de la cire la mince pellicule de cuivre. Celle-ci est alors détachée de son moule. Une ouvrière en argente la surface, pour permettre de détacher sans effort la nouvelle plaque de cuivre (la *mère*) qui va se former à la surface de l'*original*, lorsque celui-ci aura été plongé dans une nouvelle électrolyse. Voici enfin le dernier bain de sulfate double de nickel où baigne la *mère*, pour former le dernier moulage qui sera donc une pellicule de nickel. Épais d'un demi-millimètre le *shell* est trop fragile pour supporter le poids de la presse. On le soude donc à un disque de cuivre très dense et préalablement plané. Il est prêt, maintenant, pour le moulage du disque lui-même.

La matière plastique qui entre dans sa fabrication est assez complexe. Elle a été l'objet de patientes recherches. Les premiers disques étaient fabriqués avec de la cire vierge. Trop malléable, ce produit a été remplacé par des mélanges qui varient avec les fabricants. Ils comportent généralement de la gomme laque, des matières inertes (craie, sable fin, terre brûlée, coton en poudre, etc.), enfin un produit colorant (noir animal ou noir de fumée).

Une firme célèbre, pour éviter le plus possible le grattement de l'aiguille sur le disque, a imaginé d'étendre sur la matière plastique qui constitue le corps du disque, une couche de bonne gomme laque. Celle-ci, qui seule subit l'impression, est isolée de la matière plastique centrale par une feuille de papier.

Les mélanges, qui comprennent parfois du mica, et une

poussière de vieux disques, sont malaxés à chaud par de solides rouleaux. Ceux-ci rendent la pâte en longues bandes laminées, qui seront automatiquement divisées en tablettes. Plus loin une bande de toile charrie les cercles de papier qui serviront sur le disque à isoler la gomme laque. En effet la bande de toile disparaît, elle émerge à nouveau portant les cercles de papier, enduits cette fois d'une matière luisante et gluante. Elle disparaît encore, et les papiers réapparaissent saupoudrés de la poussière de gomme laque, qui en se solidifiant à la chaleur du moule formera la surface du disque.

L'atelier de moulage : cinquante moules ouvrent et ferment leurs mâchoires tels des moules à gaufres. Un homme, le torse nu, s'apprête à mouler un disque. A côté de sa presse s'entassent, sur une table métallique chauffante, des tablettes de matière plastique. A proximité de la main, des étiquettes, et les cercles de papier enduits de gomme laque. Devant l'homme, le moule, béant, laisse apercevoir les *shells* au fond de ses mâchoires. Des tubulures métalliques flexibles, qui font circuler tour à tour, dans les plateaux, de la vapeur à 160° et de l'eau froide, s'échappent des deux parties du moule. Une presse hydraulique exercera sur lui tout à l'heure une pression de vingt tonnes.

Les mains prestes disposent sur le plateau inférieur du moule : l'étiquette du disque, un papier laqué (laque en dessous), la matière plastique, puis un second papier (laque en dessus), enfin une deuxième étiquette. Ce papier et cette étiquette seront impressionnés par le plateau supérieur. Ayant fermé le moule, l'ouvrier l'engage sous la presse. A ce moment la circulation de vapeur fait place à une circulation d'eau froide. Trente secondes : on ouvre le moule. Le disque est prêt : sept cents à huit cents par jour et par homme. Il passe des mains d'une ouvrière, qui rapidement polit sa tranche, aux mains d'une autre qui le revêt, pour sa sortie dans le monde, d'une robuste chemise de papier.

Sa taille est de vingt-cinq ou trente centimètres, son audition dure de trois à quatre minutes. Le problème actuel est d'augmenter sa durée. Sa durée d'audition et sa durée de vie. Pour la durée d'audition, on a récemment imaginé en Amé-

rique de rapprocher les sillons. La durée d'audition atteint ainsi presque une demi-heure. On a pu enregistrer la *Cinquième Symphonie* tout entière sur un seul disque. Pour augmenter la résistance aux chocs ou aux intempéries, divers essais sont tentés, tels le *cellodisc* dont les résultats n'ont pas été encouragés, ou le disque en carton qui se vend actuellement 3 cents aux États-Unis, soit environ 3 fr. 75 et qui n'est par conséquent pas à la veille d'être accueilli par nos firmes.

LES APPAREILS

Si l'appareil d'Edison a connu de nombreux perfectionnements, il n'en a pas moins conservé ses éléments primitifs : un diaphragme relié à un style, une trompe acoustique, un plateau destiné à supporter le disque et animé d'un mouvement de rotation par un moteur.

Très longtemps, les diaphragmes de mica furent seuls en usage. Leur emploi n'a pas disparu, car ils ont l'avantage de ne se point dérégler. Ils ont toutefois un inconvénient. En raison de leur épaisseur (indispensable au choc des vibrations) ils manquent de souplesse. Cette rigidité se communique au style, qui, par la force du travail exigé, met rapidement le disque hors d'usage; elle tend également à uniformiser les timbres. C'est pourquoi certains fabricants ont été amenés à adopter les diaphragmes à lames métalliques. Ces lames, le plus souvent, sont en aluminium. Très souples, elles n'exigent du disque qu'un faible travail. Leur défaut, cependant, est de donner une sonorité plus dure et d'engendrer parfois de petites vibrations parasites, que l'on peut éviter en réglant la tension par un système approprié.

Le volubilis géant qui servait autrefois à l'amplification des sons a été peu à peu remplacé par une trompe acoustique dissimulée à l'intérieur du coffret. Elle fut d'abord en bois et en tôle, puis en fonte et en bois. Mais l'amplification ainsi obtenue était trop faible. Le cornet, aujourd'hui, est en fonte ou en tôle d'aluminium, combinée de divers alliages. Très étroite à l'embouchure cette trompe s'élargit peu à peu. Repliée sur elle-même, elle peut atteindre plus d'un mètre.

Cette disposition, qui propage l'onde sonore de façon progressive, aide au relief sonore si caractéristique de l'enregistrement électrique.

Jointe à son diaphragme, la trompe acoustique moderne parvient à reproduire une étendue de six octaves environ, alors que les anciens appareils n'en donnaient pas plus de trois. Le cornet est relié au diaphragme par un bras acoustique, soit courbe, soit rectiligne, selon la méthode du fabricant. Monté sur une rotule ou un roulement à billes, il est mobile et permet d'écarter du disque le diaphragme.

On tient compte également des effets de résonance obtenus par la boiserie des coffrets. Il a été reconnu que les bois massifs et durs, comme le chêne, concourent à produire les sonorités les meilleures. Les phonographes destinés aux pays tropicaux doivent, comme les pianos, être construits de manière spéciale : le coffret, en bois très résistant, protège le mouvement contre les variations climatiques.

Pour donner au plateau son mouvement de rotation, il est fait usage d'un moteur, moteur à ressort ou moteur à contrepoids. Ce dernier, trop encombrant, n'est guère utilisé que dans des phonographes de grande dimension. Par contre le moteur à ressort muni d'un régulateur qui redresse les écarts de tension est couramment employé.

On cherche cependant de plus en plus à remplacer ce système, avec tous ses inconvénients du remontage à la main, par des moteurs électriques. Faciles à adapter sur les phonographes de grand format, ils le sont moins sur les simples « coffrets ». Peu de marques encore — il en existe cependant une ou deux — ont réussi à construire un moteur rationnel et suffisamment petit pour se dissimuler à l'intérieur d'un portatif. Plus fréquemment, on voit placer le moteur sur le côté de l'appareil, à la place de la manivelle. Pour tous ces modèles, il est prudent, avant de brancher, de tenir compte de la nature du courant utilisé et de son voltage.

Depuis deux ou trois ans, le lecteur électro-magnétique ou *pick-up*, avec son système d'amplificateur à lampes et son haut-parleur, tend à remplacer le phonographe mécanique. Mais là encore, peu d'appareils donnent satisfaction complète. Il en existe depuis peu, mais leur prix très élevé

les tient hors de la portée du grand public, et les plus vantés ne sont pas les plus sûrs.

Un reproducteur mécanique de phonographe peut être transformé en *pick-up*, mais on doit avoir soin, pour que l'aiguille n'appuie pas trop fort sur le disque, de mettre un contrepoids en équilibre.

On a beaucoup discuté sur la valeur respective des haut parleurs, « électro-magnétiques », « électro-dynamiques », « électro-statiques ». Le second semble avoir sur le premier l'avantage de mieux reproduire les notes basses, le troisième sur les deux autres de s'adapter avec plus d'efficacité au volume des grandes salles. Tous trois ne sont que les variations d'un même principe, basé sur l'électro-magnétisme, et doivent être considérés en fonction des organes qui les accompagnent.

Ce système de reproduction électrique a permis de perfectionner les appareils à plusieurs plateaux, destinés aux longues auditions de concert, et couramment employés dans les cinémas (lorsque ceux-ci ne font point appel au film sonore). Il a permis également de combiner sur les mêmes appareils les avantages — ou les inconvénients — de la T. S. F. et du phonographe.

L'ÉTAT-MAJOR ET LES TROUPES

L'industrie du phonographe a pris un essor rapide. C'est une industrie essentiellement internationale. Des trusts se sont formés; ils groupent plusieurs marques, chacune d'entre elles ayant des filiales dans divers pays. Tout le monde sait que *R. C. A. Victor* à Cambden (New Jersey) est la jumelle de *His Master's Voice* et de la *Voix de son Maître* ou que Lindstroem est le Columbia allemand. Au Japon se publient, en japonais, des catalogues de Parlophone et de Polydor en même temps que de Nitto. En Grèce, en Tchécoslovaquie, on trouve les disques grecs ou tchèques de Pathé, de Gramophone, d'Odéon. En Pologne, Syrena-Elektro publie d'abondants catalogues. Dans les pays scandinaves domine le groupe Polyphon-Brunswick.

Pendant sa période de prospérité, le phonographe a vu

naître de nouvelles firmes dont beaucoup n'ont eu qu'une durée éphémère. Mais il en existe encore, en France, beaucoup plus que ne croit l'amateur habitué à ne considérer que les cinq ou six grands noms de Gramophone, Pathé, Odéon, Polydor, Parlophone, Ultraphone. Il en est d'autres pour tous les goûts, comme Artiphone, Stradella, le Lutin, Crystal, Idéal, Sterno, Sonabel, Fotosonor, Perfectaphone, Œolian, Edison Bell, Decca, Assimil, Le Soleil, Pygmophone, Salabert, Melodian.

On estime à 6 000 le nombre des commerçants qui assurent la vente des phonographes et des disques en France. Ils ont à leur service une dizaine de milliers d'employés. Le nombre des ouvriers qui travaillent dans les usines de pressage est d'environ 2 000. Près de neuf millions de disques sont vendus annuellement en France. Presque tous les disques vendus en France sont aussi pressés en France : la part des importations est faible. Un disque ne commence guère à être de bon rapport qu'après la vente du quatre-centième exemplaire. Certains disques populaires se vendent à une cadence de 10 000 par mois...

A. CŒUROY ET G. CLARENCE

(*A suivre.*)

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les frères Tharaud viennent de publier un roman qui surprend parfois, mais qui intéresse, et qui pose une foule de questions auxquelles il ne répond pas toujours[1].

La première partie est, non pas tout à fait l'analyse, mais la description du caractère d'Adrien. C'est un adolescent dont les parents habitent Versailles. Le père, bourgeois cultivé et sans fortune, s'emploie à aider les ecclésiastiques défroqués à fonder un foyer. On peut admettre que ce trait d'idéalisme singulier explique la conduite que le fils va tenir.

« Comme beaucoup de personnes à Versailles, qui, sans être fortunées, possèdent cependant une grande maison et un jardin, ses parents recevaient chaque année une ou deux étrangères venues pour apprendre le français. » — Adrien ne manque pas d'être amoureux de ces jeunes filles : chastes amours qu'achève au départ un baiser sur la joue. Ce goût composé de la chasteté et de l'amour est le signe même de cet adolescent. Sur la plage de Saint-Fulgent, il a fondé « l'Association des baigneurs qui n'ont pas embrassé Lucie ». Il en est le président, le secrétaire et le seul membre. Avec cela il a pris pour devise A. S. C. I. : *aimer, seule chose importante.*

Ces frôlements passionnés emplissent les trois premiers chapitres. Au quatrième, Adrien va au régiment. La grossièreté de ses camarades l'écœure et ce dégoût le préserve de les imiter. Ne supposez pas qu'Adrien soit faible ou efféminé. Ce grand garçon blond est vigoureusement bâti. Son esprit est clairvoyant et logique. Il a de l'adresse et de la ténacité. Ce qui l'isole des autres, c'est seulement une certaine tendance au chevaleresque et au pur. Pour imiter ses camarades, il

1. Jérôme et Jean Tharaud, *Les Bienaimées* (Plon).

les suit rue des Voiliers, au « Clair de Lune ». Là, comme une fille lui a dit que, pour onze cents francs remboursés à sa patronne, elle serait libre de retourner chez elle, il s'applique à gagner cette somme au bridge. Il a déjà neuf cents francs quand celle qu'il devait sauver disparaît, et il reste sot avec son gain qu'il donne à un couvent.

Son père, qui lui avait fait devancer l'appel pour le soustraire à la société énervante des jeunes filles, a maintenant un pensionnaire : un jeune Anglais, nommé Charles Edouard, silencieux, qui fume la pipe et lit des journaux de sport. Mais, hors de la maison paternelle, Adrien a des revanches. Une vieille parente héberge une Suédoise, avec qui on nous dit qu'il devient assez familièrement libre. Il est encore amoureux de la belle-sœur de son frère, Noémie, parfaitement insignifiante. Et il le devient enfin d'une troisième jeune fille, Clotilde, plus âgée que lui, laide avec des yeux magnifiques, qui a renoncé au monde, et qui fait passionnément de la mauvaise peinture.

Ce garçon aux mœurs pures est-il donc don Juan? Est-il Chérubin? Un peu l'un et un peu l'autre, sans doute. Du premier, il a l'imagination vive. Cette imagination seule explique le caractère de don Juan. Le séducteur se représente le plaisir qu'il aura à être aimé, et, comme il est de faible volonté, l'image détermine l'action. Le manque de résistance des femmes achève son malheur. L'infidélité qu'il leur marque n'est qu'un imbroglio où il est pris. Tel est Adrien. Il doit avoir, marquée dans la main, cette longue ligne droite qui va du poignet au médius et qui indique la non-résistance à la vie. Les naïfs l'appellent la ligne de chance. Mais Adrien a aussi le goût de la tendresse, qui est le signe de Chérubin. Il appuie sa tête sur l'épaule des femmes qu'il aime. Ce n'est pas en vain qu'on nous signale ce geste. Il n'en demande guère davantage. Il est adroit à émouvoir, à troubler, à convaincre. Mais il redoute de s'engager. Il sait suggérer à une enfant trop fière ou trop sensible le mot sur lequel il rompra. Il feint de ne pas voir l'occasion offerte et la bouche qui dit oui. Quand il a enfin rompu, il regrette la rupture et revient sur ses pas; mais, dès qu'il est pardonné, il recule de nouveau.

Surtout, il ne fait jamais ce qu'il a décidé de faire. Il est la

victime de l'occasion. Une circonstance lui suggère une phrase qu'il prononce malgré lui, et dont il reste captif. Cette phrase n'est le plus souvent qu'une manœuvre, ou un mensonge. Mais cette manœuvre donne la direction à sa vie, et ce mensonge se change en vérité. Les actes les plus importants sont l'effet d'une parole qu'il a prononcée par hasard. Il ne sait jamais s'il ne va pas proférer une réplique décisive. Il est sur le point de dire à la médiocre Noémie qu'il l'aime et à lui faire avouer qu'elle l'aime aussi. En même temps, une voix intérieure l'avertit : « Prends garde, surveille tes paroles, tu vas te laisser entraîner à quelque irréparable sottise. » Un mot de la jeune fille dévie l'entretien et il est émerveillé d'avoir conservé sa liberté. — Les improvisations de sa fantaisie confinent à la mythomanie. Il est capable de jouer des comédies terriblement dangereuses pour les pauvres enfants qui en sont dupes. Ne s'avise-t-il pas de persuader la pauvre Noémie qu'elle est la cause de tous les défauts qu'il a, et qu'il les a pris en souffrant de ses duretés?

Le portrait est excellent. Un médecin découvrirait, je crois, chez ce garçon solide, de la débilité mentale. Cette façon de suivre sans résistance les images qui se présentent, d'entrer dans les choses à mesure qu'on les imagine, de craindre la vie réelle et de préférer l'idée de l'amour à l'amour même, en sont, je crois, des signes assez nets. Mais ce n'est point l'affaire du critique de prononcer des diagnostics. Il serait pourtant bien nécessaire à l'intelligence du livre que ce diagnostic fût établi, et aussi que l'observation fût complète. Les auteurs ont même beaucoup de réserve à traiter les points délicats. Certes je les loue de n'avoir pas de goût pour la littérature pornographique, mais enfin, si l'on traite un sujet, il faut qu'il soit intelligible. Pour comprendre ce qui va suivre, nous manquons par trop de renseignements.

En effet, Adrien épouse Clotilde. Mais Clotilde, qui est une âme très pure, en même temps que très ardente, ne veut dans le mariage qu'une tendresse fraternelle. Adrien y consent. Le soir de leurs noces et tous les soirs qui suivent, elle dort dans ses bras. Ils s'aiment passionnément. Adrien ne trompe pas sa femme. Mais le mariage reste blanc. Il en est ainsi pendant plus de dix ans.

Elle a elle-même, avant leurs fiançailles, défini l'amour qu'elle souhaitait. « Je sens bien, lui écrivait-elle d'Espagne, que nous atteignons cette amitié dont parle Montaigne, où les âmes se mêlent et se confondent d'un mélange si universel qu'elles ne trouvent plus la couture qui les a jointes, et que, moi, j'appelle l'amour, le vrai, le pur et idéal amour, la compréhension absolue de deux êtres imparfaits qui trouvent l'un dans l'autre l'exaltation et la force nécessaire de se vouloir parfaits l'un pour l'autre. »

— Bon, dites-vous, voilà encore une âme à qui la nature a oublié de donner un corps. Mais il n'en est rien. La pureté farouche de Clotilde est du tempérament qui s'ignore. Au temps de leurs fiançailles, d'un mouvement instinctif et presque par mégarde, Adrien lui a donné un baiser. Il est épouvanté de ce qu'il a fait. Elle pâlit, elle ferme les yeux. « Une véritable souffrance se marqua sur son visage. Il eut le sentiment qu'elle allait s'évanouir dans ses bras. » Les auteurs prennent le soin de nous expliquer fort clairement ce qu'elle a ressenti. « Ce baiser ne lui avait pas été doux, disent-ils, il ne lui avait pas été pénible. Quelque chose plutôt de douloureux par son intensité, qui lui avait donné l'impression que la vie s'était retirée d'elle comme lorsqu'on perd connaissance. » Le lendemain, elle ressent une sérénité délicieuse. De pieux souvenirs lui reviennent à l'esprit. « Communion, recueillement, évanouissement de tout l'être, c'était ce qu'elle avait senti hier. Seule, la surprise avait pu l'empêcher d'en goûter la joie totale. Me donner à lui, être à lui, encore plus à lui, là est le sens et la joie des baisers pour ceux qui s'aiment infiniment. Me perdre en lui, là sera leur douceur, et je les aimerai... »

Où sont, à ce moment, ses belles idées sur l'amour pur et sur l'amitié sans mélange? Et comment cette femme impressionnable, au cours de l'union la plus tendre et la plus heureuse, à Tunis d'abord, à Rabat, à Meknès et à Fez ensuite, n'a-t-elle jamais été la femme de son mari? Il semble bien que cette gageure ait embarrassé les auteurs mêmes. Jusqu'au mariage, le livre avait été un journal très fidèle des impressions, variations, hésitations et retours d'Adrien. Au moment où le jeune homme promet de ne rien demander à sa fiancée que ce qu'elle voudra bien lui donner, les auteurs nous ont dit : « En parlant

ainsi, il sentait bien qu'il s'engageait toujours un peu plus avec elle dans un chemin difficile et extraordinaire, mais que cette difficulté, cette étrangeté même lui plaisaient, séduisaient quelque chose de très profond dans sa nature et n'avaient rien d'insurmontable pour lui. » — Or, de cette difficulté extraordinaire, il n'est plus question après le mariage. Clotilde avait dit à Adrien : « Je vous donnerais mon corps si vous le désiriez. » A plusieurs reprises, elle a répété qu'elle se donnerait à lui quand il le demanderait. Il est visible qu'il ne le demande pas. N'allez pas penser à quelque disgrâce comme celle qui fait le sujet d'*Armance*. Nous lui connaissons deux maîtresses, et il fait un mariage heureux à la fin du livre.

Désespérant de ce garçon incompréhensible, Jérôme et Jean Tharaud l'abandonnent au dernier tiers de l'ouvrage. Je veux dire qu'ils renoncent à s'occuper de lui et qu'ils s'en débarrassent en lui donnant toutes les vertus. C'est sur Clotilde qu'ils vont, comme disent les peintres, reporter l'intérêt. C'est elle qu'ils essaieront de définir. Ils se font aider par un médecin nommé Terrier, lequel se charge de dire à Adrien et à nous le vrai de cette histoire. « Clotilde était une angoissée, une anxieuse. Son désir de chasteté n'avait été qu'une des formes de cet état maladif. Elle avait craint d'être changée en quelqu'un d'autre, en quelqu'un de tout différent qui ne lui plairait plus... » Maladie, le désir de ne pas être inférieure à l'idée qu'elle s'est faite de la vie. Maintenant elle s'alarme, regrette, craint d'avoir fait le malheur de son mari, et c'est encore l'effet de la maladie. Son amour a pris une forme si passionnée et despotique, qu'elle ne souffre plus que son mari s'éloigne, et qu'il lui faut la présence continue : toujours la maladie. On croirait entendre un psychiatre. Enfin la pauvre femme meurt d'un cancer.

Et Adrien? Son cas, sommairement expliqué par une phrase ici et par une phrase là, se résume ainsi. En promettant à sa femme un amour fraternel, il a été, selon son habitude, tenté par la bizarrerie de l'aventure. Une fois de plus, il a improvisé une scène surprenante et fait une promesse qu'il ne comptait pas tenir. Il l'a tenue pourtant par orgueil, et aussi, nous dit-on, parce que quelque chose en lui était conforme à cette attitude, et enfin parce que l'être humain s'adapte et

se fait un bonheur du néant lui-même. A la fin du livre, il n'en peut plus. Que Clotilde ne puisse plus se passer de lui, c'est la rançon qu'il paie de son art de se faire aimer. Mais il ne veut plus être un héros. Il en a assez de l'exception et de l'extraordinaire. Il veut être heureux. Les auteurs lui envoient la charmante Valentine, qui l'aime aussitôt et qu'il épouse après la mort de Clotilde. Tout cela ramassé dans quelques phrases éparses.

Je confesse que la seconde partie du livre ne vaut pas la première. Elle n'est qu'un roman et la première est un portrait. Ce portrait nuancé, changeant, qui vit et qui se meut, est de la tradition la plus classique. C'est là le caractère vraiment personnel du livre. Cet essai de psychologie est d'un tour simple, et quelquefois négligé. On est un peu choqué que les Tharaud nous disent : « Clotilde se perfectionnait dans l'arabe », et l'on pense qu'ils devraient bien en faire autant dans le français. Mais à qui n'arrive-t-il pas d'écrire mollement? Au contraire, les lettres que Clotilde envoie d'Espagne à Adrien, du style le plus ferme et le plus plein, sont des pages d'anthologie.

Presque tout ce qu'on sait des origines de l'*Éducation sentimentale* est dû à M. Gérard Gailly, qui dans son *Flaubert et les Fantômes de Trouville* a raconté et la rencontre de madame Schlesinger avec Flaubert à Trouville en 1836, et la suite de la passion brusquement ressentie par l'adolescent de quatorze ans pour cette femme de vingt-six. Il écrit aussitôt les Mémoires d'un Fou, où elle paraît sous le nom de Maria. Dans la première *Éducation Sentimentale*, écrite de 1842 à 1844, elle devient Émilie Renaud; dans le livre définitif, vingt ans plus tard, elle est madame Arnoux.

M. Gérard Gailly avait dès ce moment découvert la vraie personnalité de madame Schlesinger, de son nom Élisa Foucault, et fille d'un officier de l'Empire, devenu commissaire de police, puis simple employé de la mairie à Vernon. C'est à Vernon qu'Élisa est née et qu'elle a grandi. A dix-neuf ans, elle a épousé un officier de la garnison. Émile Judée, sous-lieutenant au train des équipages. Cet Émile Judée était né à Issoudun en 1796.

Comment Élisa Foucault, devenue Marie Judée en novembre 1829, était-elle, en août 1836, madame Schlesinger? M. Girard Gailly, qui avait gardé le silence, vient de le rompre dans un second volume[1]. La belle personne brune dont Flaubert a ramassé le châle sur la plage de Trouville n'était pas mariée à Schlesinger. A part cela, tout est obscur dans l'histoire, plus romanesque elle-même que ne sera le livre de Flaubert. Voici les faits. Élisa épouse Judée en 1829. Il a trente-trois ans. Il a fait la campagne d'Espagne, sous les ordres du duc d'Angoulême. La jeune femme aime son mari. Une tradition, conservée par M. Lasserre, conseiller général de Trouville, qui la tenait de ses parents, rapportait que madame Schlesinger avait aimé un officier : c'est évidemment Judée. Au chapitre XXI de la première *Éducation sentimentale*, Émilie confesse à Henry qu'elle s'est mariée jeune à un certain M. Renaud, qu'elle avait cru adorer parce qu'il la trouvait jolie. « Mais bientôt, veuve de ses illusions, elle s'était trouvée dans une solitude affreuse. C'est alors qu'un homme s'était présenté, qu'elle ne nommait pas. Celui-là, elle l'avait aimé, il était parti, elle n'y pensait plus, il y avait si longtemps de cela, il y avait dix ans! » — Malgré la confusion entre les personnages, la confession d'Émilie laisse entrevoir qu'elle a aimé un homme qui est parti : c'est Judée. En effet, devenu lieutenant en 1830, il est parti presque aussitôt après pour l'Algérie.

Avait-il déjà rompu avec sa femme, et son départ est-il une conséquence de cette rupture? M. Gérard Gailly le croit. Reste à savoir comment, le mari se battant au loin, la femme a connu et suivi Schlesinger. On peut conjecturer que Schlesinger, juif berlinois, connaissait le banquier prussien Schickler, qui possédait près de Vernon, le château de Bizy. — Que la jeune femme seule ait aimé l'étranger avantageux, actif et hâbleur, rien de surprenant à cela. Le mystère est dans la passivité du mari, qui, revenu en France, ne semble se souvenir ni de ses droits légaux, ni de son honneur d'officier et qui laisse sa femme vivre tranquillement à Paris, sous le nom de madame Schlesinger.

Une petite fille naît en 1836. Elle s'appelle Marie Schle-

1. Gérard Gailly, *L'unique passion de Flaubert « Madame Arnoux »*. (Le Divan.)

singer, fille de Maurice-Adolphe Schlesinger et de *mère non dénommée*. « Toute une tragédie, dit M. Gérard-Gailly, est enclose dans cette énonciation, Marie Schlesinger sera à jamais privée de mère, légalement, et ceci produira de longs effets, aigus, déplorables, entre la mère et la fille, entre la fille et un frère ultérieur. »

Nul ne soupçonnait, à Trouville, en 1836, que le ménage Schlesinger fût irrégulier. A ce moment, Judée est en garnison à Perpignan. Sa santé est délabrée. En 1838, il obtient un congé pour se soigner à Barèges, puis à Bagnères. Il a contracté en Afrique une gastro-duodéno-hépatite chronique. Il souffre en même temps de maux de tête violents. Enfin les médecins le trouvent en proie à une grande excitabilité nerveuse. En septembre il quitte Bagnères et vient se fixer... à Vernon, où le départ de sa femme avait dû faire un beau scandale, et où ses beaux-parents vivaient. Il y mourut le 1er novembre 1839. Aussitôt le délai des trois cents jours écoulés, la veuve épousa Schlesinger, le 5 septembre 1840, à l'insu du monde, qui les croyait mariés depuis longtemps. Un fils naquit en 1842.

Quelle est la raison de la longanimité que montra Judée? M. Gérard-Gailly suppose que Judée, avant son départ pour l'Algérie, avait commis quelque lourde faute — on ne peut préciser laquelle, — et que Schlesinger avait sauvé la famille, mais en achetant la femme. C'est bien possible. Il est si bon, disait de lui Élisa. Flaubert aurait, sans s'en douter, côtoyé un drame que les romanciers n'oseraient imaginer. Revanche de la vie sur la littérature! — Schlesinger mourut en 1871, et madame Schlesinger, à demi folle, ne mourut qu'en 1888 dans un asile badois. Cet asile doit avoir des archives. Peut-être y aurait-il grand intérêt à les consulter. — Ce que les esprits curieux de littérature retiendront aujourd'hui, c'est l'étonnante exactitude des indications données par Flaubert. Il ne se croyait pas le droit de rien inventer. Il était bien loin de tout savoir des aventures de son amie. Mais il a transcrit si fidèlement le peu dont il avait reçu confidence que les plus légères allusions de roman concordent avec les faits aujourd'hui découverts, et qu'il ne connaissait pas.

HENRY BIDOU

PARMI LES LIVRES

Conquête et Pacification de l'Algérie,
par le **général Azan** (*Librairie de France*).

Les historiens français s'intéresseront toujours à l'histoire de la conquête de l'Algérie et de sa pacification (on ne doit pas séparer les deux termes). L'ensemble des opérations qui furent nécessaires pour établir solidement l'autorité de la France à la place de celle du Dey constituent la première grande aventure coloniale de la France contemporaine. Aujourd'hui, l'épithète coloniale appliquée à l'Afrique du Nord et en particulier à l'Algérie nous semble un peu excessive : il ne faut guère plus de vingt-quatre heures, de nos jours, pour aller d'Alger à Marseille; en 1830 les embarquements du corps expéditionnaire commencèrent le 11 mai et les premiers débarquements à Sidi Ferruch n'eurent lieu que le 14 juin. Par la durée du voyage, au moins, c'était une expédition « coloniale ».

Elle semble bien ne l'avoir été que par là dans la pensée de ses organisateurs, qui ignoraient tout de ce que nous appelons l'idée coloniale. Personne n'imaginait avec quelque précision l'étendue ni même le genre des difficultés auxquelles on aurait à faire face. Dès le premier jour, donc, il faudrait improviser, « se débrouiller », au sens le plus élevé du mot, s'il est susceptible d'avoir des sens élevés. Dans le cas particulier, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Pour rendre le débrouillage encore plus difficile, à peine avait-on pris contact, victorieusement, avec Alger, que la politique intérieure vint tout remettre en cause. Polignac et ses collègues du ministère n'avaient aucun soupçon de l'idée coloniale, avons-nous dit; du moins avaient-ils une conception assez haute de la grandeur de leur pays, et des devoirs qu'elle leur imposait, pour ne pas admettre qu'Alger conquis pût tout bonifacement être ensuite abandonné. L'abandon, au contraire, ne tarda pas à être envisagé après leur renversement. Non pas immédiatement, sans doute; le changement même de dynastie commandait qu'on ne diminuât pas le nouvel occupant du trône en lâchant la dernière — et la seule — conquête du prédécesseur. Mais, quand les difficultés apparurent, combien de fois la tentation ne surgit-elle pas de tout laisser là! Cela coûtait si cher en hommes et en argent! On voyait si peu quels résultats on pouvait attendre! L'expédition même, à plus forte raison l'extension de notre domination, furent condamnées au nom du réalisme.

En dépit de cette atmosphère longtemps défavorable, les hommes qui étaient sur place agissaient. On ne les diminue pas en constatant que l'action leur était tout naturellement imposée du seul fait qu'ils étaient sur place. Tous, ils sentirent qu'ils étaient lancés dans une aventure telle que le recul était impossible : il aurait signifié la mort. Certains, des plus glorieux même, comme Bugeaud concluant le traité de la Tafna, se flattèrent un moment de pouvoir résister, ne pas passer tout entiers dans l'engrenage : rien n'y fit. Les événements — en réalité la nature des choses — imposèrent la soumission complète du territoire, puis des hommes et des cœurs. C'est ce qu'on appelle la conquête et la pacification.

Il fallut tout découvrir : le pays, les hommes, la méthode. Le chemin à parcourir, et que l'on parcourut en effet, se mesure au point de départ. Les uniformes des braves qui débarquèrent à Sidi Ferruch sont comme un symbole. Sans doute, les variations de ce qu'on peut appeler la « mode » militaire contribuent à nous les faire paraître extraordinaires. Pourtant, faisons appel aux souvenirs récents de tous ceux qui ont pu assister à l'un des défilés historiques de l'armée d'Afrique : il ne semble pas qu'il soit possible d'imaginer une tenue plus malcommode que celle des soldats de Bourmont pour la tâche qu'on leur demandait. Encore une fois, l'uniforme n'était qu'un symbole : rien dans cette expédition, pourtant préparée avec une admirable minutie bien digne du vieux passé militaire de la France, rien n'était mieux adapté aux circonstances, aux données réelles du problème. Découvrir celles-ci, puis les éléments de la solution, telle fut la tâche à laquelle on se trouva condamné : comme le philosophe qui démontrait la possibilité du mouvement en marchant, il fallait démontrer la possibilité de la conquête en l'exécutant.

De là, dans l'histoire de cette conquête, au moins deux aspects fondamentaux : les faits eux-mêmes, les combats, les actions de toute nature, grâce auxquels le but fut atteint; et puis les leçons qu'en tirèrent les exécutants de tout rang, des plus obscurs aux plus élevés, l'expérience qu'ils acquirent pour l'avenir, et qui rendirent plus aisées non seulement la main-mise ultérieure sur les autres parties de l'Afrique du Nord, mais aussi l'extension, par des procédés appropriés, du domaine de la France dans d'autres continents.

Pour retracer cette histoire infiniment complexe, — et dont la seconde partie n'est pas encore finie, puisque nul ne peut se flatter de connaître à fond toutes les expériences qu'ont faites les précurseurs en Algérie, — il faut un auteur qui soit à la fois un historien de profession, formé aux méthodes de la science historique moderne,

et un homme qui ait pris contact personnellement avec les choses de l'Afrique du Nord, avec les hommes, avec les moyens à employer pour conquérir et pour pacifier. Tel est le cas du général Azan, à qui nous devons cette *Conquête et Pacification de l'Algérie*, qui est la première histoire complète de notre première installation en Afrique du Nord. Le général Azan s'est fait connaître par de nombreux ouvrages historiques de tout premier ordre ainsi que par ses travaux sur les questions indigènes en Algérie : aussi a-t-on applaudi unanimement, il y a quelques années, sa nomination à la tête du Service Historique de l'armée. Le général Azan a prouvé en même temps qu'il est un homme d'action, et la dernière grosse alerte en Afrique du Nord, celle qu'a provoquée Abd-el-Krim, l'a vu à la tête de son régiment travailler une fois de plus à la pacification. Le général Azan était vraiment l'homme qui convenait pour écrire l'histoire de la conquête de l'Algérie.

Son livre a paru d'abord à l'occasion de l'Exposition coloniale dans la collection des *Armées françaises d'outre-mer*. Mais ce n'est nullement un travail de circonstance; c'est le résultat d'un labeur de trente années, l'auteur ayant commencé à rassembler ses documents en 1902, quand il était lieutenant. La documentation utilisée porte sur tous les domaines dans lesquels s'est fait sentir l'activité de l'armée d'Algérie et de ses chefs depuis ses débuts jusqu'en 1858. Cette date marque la fin d'une première phase, puisque c'est alors que, par la soumission de la Kabylie, toute l'Algérie se trouva pacifiée. Il y eut bien encore en Kabylie une grave insurrection qui nécessita la dure campagne de 1871; mais ce ne fut, en un certain sens, qu'un incident; et les dernières années du second empire avaient vu les débuts de ce qu'on a pu appeler ensuite la pénétration saharienne. Même ainsi délimitée dans le temps, l'action des premiers pacificateurs fut infiniment variée et permit de récolter une riche moisson d'expériences.

Le général Azan a courageusement dressé le bilan de ces expériences : il donne un chapitre d'enseignements et conclusions qui est à méditer dans son entier. Il est permis, sur quelques points, de n'être pas de son avis : ce que le développement probable de l'aviation donne à supposer de la forme que prendrait un éventuel conflit en Europe (attaques aériennes systématiques contre le moral de la population et contre les ressources dont dispose le pays) amènerait sans doute à une distinction moins ferme entre la guerre européenne et la guerre africaine. Il n'en est pas moins vrai que la configuration ordinaire du terrain et les procédés de combat de l'adversaire posent en Afrique du Nord des problèmes particuliers dont aucun schéma — européen ou africain — ne suffit à fournir la solution : si la

guerre est une dans sa nature, il n'y a cependant jamais deux cas exactement semblables. C'est là une discussion qui touche par un bout à la métaphysique, bien que les conclusions finales à en tirer trouvent leur application courante et indispensable dans la pratique journalière. Dans ce domaine de la pratique, et spécialement de la pratique nord-africaine, les enseignements que dégage le général Azan sont incomparables. Tout jeune officier, tout nouveau fonctionnaire débarquant en Afrique du Nord devraient les connaître. La plupart devraient être aussi familiers à l'opinion publique métropolitaine ou du moins aux cercles dirigeants : ainsi seraient évités bien souvent des difficultés, parfois des erreurs, qui tiennent avant tout à la méconnaissance des problèmes et de leurs données concrètes. Ce ne sera pas le moindre mérite du général Azan d'avoir, de main de maître, contribué à répandre la connaissance des unes et des autres.

Mémoires du Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta (Souvenirs d'Algérie) publiés par le **comte Guy de Miribel** (*Plon*).

Né en 1808, le sous-lieutenant de Mac-Mahon était frais émoulu de l'école d'État-major en 1830; grâce à une mutation *in extremis* obtenue par un moyen peut-être singulier, — lui-même insinue que le vin de Sauternes ne fut sans doute pas étranger à l'acquiescement du permutant, — il participa à l'expédition d'Alger dans les rangs du 20e de ligne. C'est d'Alger, où il résidait comme gouverneur général, que le maréchal de Mac-Mahon partit le 17 juillet 1870 pour prendre le commandement du 1er corps de l'armée du Rhin, pour perdre la bataille de Sedan et finalement reconquérir Paris sur l'insurrection un moment victorieuse. Le rapprochement du début et de la fin de sa carrière suffit à marquer la place qu'a tenue l'Algérie dans la vie du maréchal.

Les mémoires dont M. Guy de Miribel a entrepris la publication ont été rédigés après la démission en 1879 et comprennent toute la carrière du maréchal. Le centenaire de l'expédition d'Alger célébré il y a deux ans a paru fournir une heureuse occasion d'en donner d'importants extraits. Et il semble qu'il faut voir dans ce fait le motif du découpage qui a été effectué : aux souvenirs d'Algérie aujourd'hui publiés succéderont les souvenirs de Crimée et d'Italie, puis ceux de la campagne de 1870 et de la vie politique du maréchal.

On nous annonce que cette dernière partie contiendra des révélations sur certains points importants et infirmera des récits déjà publiés. Ce n'est naturellement pas le cas de la première partie dans son ensemble. On y trouve, quant aux faits, la confirmation de tout

ce qui est connu. Cependant ces souvenirs sont intéressants par le caractère vivant qu'ils donnent aux événements. Il y a aussi, çà et là, sur les chefs de Mac-Mahon, des notations intéressantes qui nous font pénétrer quelque peu dans les pensées et dans la vie intime de cette armée d'Afrique du temps de la conquête qui est encore insuffisamment connue.

S'il n'y a pas, dans ces souvenirs d'Algérie, de révélations de première importance, du moins les dernières pages, relatives à l'activité de Mac-Mahon comme gouverneur général, donnent-elles certains détails extrêmement curieux. Ce sera sans doute chose nouvelle pour beaucoup de gens d'apprendre que Wimpffen, dans sa colonne du printemps de 1870 chez les Douï-Menia, agit à Aïn-Chaïr contrairement aux instructions du gouverneur général. Mac-Mahon, voulant par-dessus tout éviter un nouveau Zaatcha, lui avait interdit d'attaquer les oasis; à la suite des entreprises continuelles des gens d'Aïn-Chaïr, Wimpffen résolut de les châtier. Malgré l'énergie de son attaque, il allait être obligé de se retirer quand, par ses menaces, il réussit à intimider les défenseurs et à provoquer leur soumission. Le rapport de Wimpffen envoyé à Paris souleva de vives colères : d'où l'ordre de mise en non-activité et de rappel en France de l'auteur. Mac-Mahon intercéda pour son subordonné et le sauva finalement en faisant valoir les heureux effets de son acte d'indépendance. La liste est longue des « malentendus » de ce genre entre Paris et les hommes qui sont sur place.

Faidherbe, par **André Demaison** (*Plon*).

Il a fallu le renouveau d'intérêt qui s'est marqué à l'égard des affaires coloniales dans l'opinion publique depuis quelques années pour que fût connue la part de Faidherbe dans la construction de la France d'outre-mer. La gloire, quand elle touche un homme, le fait entrer dans la légende et tend à rejeter dans une ombre plus épaisse tout ce qui n'a pas rapport à son objet : le commandant en chef de l'armée du Nord, dont l'histoire tient en quelques mois, a fait oublier le pacificateur du Sénégal. Un peu de la même façon, — comme le fait remarquer M. Guy de Miribel, — quand on parle de Mac-Mahon, on oublie que la plus grande part de sa carrière militaire s'est passée en Algérie.

On chercherait vainement un trait commun entre les deux hommes. Leur carrière à tous les deux présente cependant, chacune dans son genre, une unité incontestable, qui dément les fantaisies de la gloire et qui trouve son fondement dans leurs caractères. Aussi est-il indispensable, pour les connaître et pour les apprécier, de posséder une

autobiographie rédigée avec la noble candeur propre aux soldats de l'ancienne armée, comme c'est le cas pour Mac-Mahon, ou de pouvoir suivre un guide sûr, éclairé, dont l'admiration pour son héros n'obnubile pas la vue, ni ne gauchit le jugement. Cette bonne fortune est désormais celle qui échoit à quiconque veut apprendre à connaître Faidherbe, grâce au remarquable ouvrage que M. André Demaison a consacré au glorieux soldat. Heureux celui-ci d'avoir trouvé — et inspiré — un tel biographe. Si Faidherbe n'est pas uniquement un « africain », du moins fallait-il un des plus remarquables « africains » de la littérature contemporaine pour décrire l'œuvre de l'homme qui, en quittant le Sénégal, « laissait un territoire où les peuples les plus divers vivaient en paix, un gouvernement constitué et rayonnant, une armée, une hygiène, des traditions de victoire, une politique consacrée par le succès, l'avenir riche d'une prospérité incalculable ».

M. André Demaison s'est plu, avec le talent qu'on lui connaît, à ne laisser dans l'ombre aucun des aspects de la vie de Faidherbe; et, de ce point de vue, son petit livre est extraordinairement réussi. On pourrait, par exemple, s'attacher à faire revivre après lui, ou mieux d'après lui, le savant que fut Faidherbe. Mais ce livre a une qualité plus haute encore, qu'il doit à l'auteur autant qu'à son héros : il est avant tout un éloge du caractère, et le meilleur des éloges, un éloge par le fait. En suivant la carrière de Faidherbe, on verra que ce chef est arrivé à la gloire sans jamais rien abdiquer de ses idées et de ses sentiments : il n'y a pas de plus beau titre d'honneur pour un homme.

Au Maroc en suivant Foucauld, par **J. Ladreit de Lacharrière** (*Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales*).

C'est par le caractère que s'explique la carrière du Père de Foucauld; l'ermite de Tamanrasset est trop connu, son souvenir est encore trop vivant pour qu'il soit besoin de le démontrer. Et, dans sa vie, ce qui frappe, c'est l'unité due à la personnalité du héros. On ne force pas les choses en voyant, dans l'appel de l'Afrique qui retentit dans l'âme de Charles de Foucauld et le lance sur les pistes inexplorées du Maroc, la première forme de la vocation religieuse. C'est toujours une âme qui rompt avec le passé, qui sort de l'ornière où elle était contenue, qui s'ouvre aux inspirations généreuses. La rupture première reste toujours le point décisif. Il est bien permis de voir dans la reconnaissance au Maroc que Charles de Foucauld exécuta de juin 1883 à mai 1884, la « première œuvre » du futur ermite.

Le caractère, la valeur de cette œuvre, au point de vue religieux, nous échappent. Et il ne nous appartient pas de les juger. Mais sa valeur temporelle est de tout premier ordre, et il ne semble pas que jamais aucun explorateur ait fait plus et mieux que Charles de Foucauld dans ces douze mois de vie solitaire au milieu de dangers incessants. On aurait peine dans le Maroc d'aujourd'hui à se représenter exactement ce que représente de difficultés et de périls un pareil voyage effectué sur les deux versants de l'Atlas il y a maintenant près de cinquante ans. Malgré la similitude des traits fondamentaux entre le Maroc d'alors et celui de 1932, le rapport de Charles de Foucauld permet seul de s'en faire une idée précise. Au reste, l'explorateur cherchait systématiquement la difficulté, lui qui, dans son itinéraire, laissait de côté Marrakech comme déjà trop connu. En 1883! Ce trait peint l'homme tout entier.

Une âme d'une pareille qualité ne se heurte au péril que pour mieux triompher. Les menaces qui entourent dans son voyage Foucauld déguisé, dissimulant tant bien que mal ses instruments scientifiques réduits au minimum, il les connaît, il les a mesurés, et il les écarte en restant lui-même à force de grandeur chevaleresque et de fidélité à la parole qu'il s'est donnée à lui-même. René Bazin a conté comment cette force d'âme en trouva une équivalente chez un musulman à Boujad, lors du premier contact avec la dissidence, et comment le souvenir de la rencontre s'est perpétué. Telle est la récompense des grands cœurs. Aussi n'est-il pas étonnant que la *Reconnaissance au Maroc* publiée par Charles de Foucauld en 1888 soit aujourd'hui encore un guide indispensable dans la région que l'auteur a explorée.

Cette *Reconnaissance* étant épuisée, M. J. Ladreit de Lacharrière en donne comme une édition nouvelle : il en publie de larges extraits, enchâssés dans un texte où il présente à la fois l'auteur et le pays avec une maîtrise telle que le lecteur le plus ignorant des choses du Maroc a l'impression de voir et de comprendre l'un et l'autre. C'est une belle réussite, mais qui n'a rien de surprenant de la part d'un homme qui consacre sa vie à l'étude de l'Afrique du Nord. En publiant son livre, M. Ladreit de Lacharrière s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de ceux qui s'intéressent à la France nord-africaine.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1932

		Pages.
HENRI DE RÉGNIER	Lettres diverses et curieuses. — I	5
WILLIAM MARTIN	Le Problème albanais	26
LOUIS BATIFFOL	Au Quartier latin sous Louis XIII	45
MAURICE PARTURIER	Précisions sur Mérimée	63
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à Sophie Duvaucel. — I	83
GERTRUD BÄUMER	L'Enseignement en Allemagne	99
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Passé de Sobakine. — III	109
MARCEL GUIARD	Avec Lyautey au Maroc	141
PIERRE LIÈVRE	Pradier (*fin*)	172
P. WUILLEUMIER	Les Fouilles récentes en Afrique	202
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	218
FRANÇOIS PORCHÉ	Charles Dullin	228

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1932

MARÉCHAL JOFFRE	Verdun	241
HENRI DE RÉGNIER	Lettres diverses et curieuses. — II	270
FRANÇOIS PIÉTRI	Le Problème budgétaire	291
W. SOMERSET MAUGHAM	La Voix d'Israël	309
ALEXIS CARREL	Tuffier	347
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à Sophie Duvaucel (*fin*)	360
PIERRE LYAUTEY	La Conférence d'Ottawa	377
MAURICE LANOIRE	Walter Scott	393
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Passé de Sobakine. — IV	411
MAURICE MURET	Huit jours chez les Anthroposophes	446
ROBERT DE SMET	Le Théâtre en Angleterre	456
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	471

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1932

		Pages.
COMTE DE FELS	Les Richesses de l'État français	481
ANDRÉ MAUROIS	Histoires	495
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille. — I	517
★ ★ ★	La Situation intérieure au Japon	549
HENRI DE RÉGNIER	Lettres diverses et curieuses. — III	559
BERNARD FAY	Écoles et Collèges aux États-Unis	585
ANDRÉ MORIZET	Paris et le baron Haussmann. — I	605
A.-R. DE LENS	Jardins maures	633
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Passé de Sobakine	647
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	678
FRANÇOIS PORCHÉ	Tristan Bernard, auteur classique	691
ALBERT FLAMENT	Tableaux de la Côte d'Azur	702
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	717

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1932

GEORGES GOYAU	Montalembert et La Mennais	721
PANAÏT ISTRATI	La Maison Thüringer. — I	745
SÉBASTIEN CHARLÉTY	Le Père Enfantin	775
LE PÈRE ENFANTIN	Lettres inédites	777
LOUISE BRESLAU	Souvenirs	796
MAURICE ORDINAIRE	Les deux Maroc	818
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille. — II	831
WLADIMIR D'ORMESSON	En Bavière	860
ANDRÉ MORIZET	Paris et le baron Hausmann. — II	877
RENÉ JOHANNET	La Vie mouvementée d'un Astrologue	909
A. CŒUROY ET G. CLARENCE	Le Phonographe en 1932. — I	930
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	944
J.-M. BOURGET	Parmi les Livres	952

LA MAISON DES AMIS DES LIVRES
7, RUE DE L'ODÉON — PARIS — TÉL. : DANTON 07-41

Vient de paraître :

ADRIENNE MONNIER

CATALOGUE CRITIQUE
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PRÊT
QU'ELLE A COMPOSÉE ENTRE 1915 ET 1932

LITTÉRATURE FRANÇAISE
ET
CULTURE GÉNÉRALE
PHILOSOPHIE, RELIGIONS, HISTOIRE, VOYAGES
ÉCONOMIE POLITIQUE, BEAUX-ARTS, SCIENCES

Un volume in-8° couronne de 265 pages, imprimé sur deux colonnes, donnant le texte de quatre volumes ordinaires.

Prix : 15 fr.

(Frais d'envoi : France et Colonies 1 fr. 25. — Étranger 3 fr.)

Ce catalogue, qui a coûté dix-sept années de travail, est un guide indispensable aux lettrés. Parmi les innombrables informations qu'il renferme, signalons qu'on y trouvera :

Le genre des ouvrages catalogués ;
Des références sur les Classiques et les Modernes ;
L'indication de tous les débuts littéraires intéressants de ces dix-huit dernières années ;
Des groupements d'ouvrages sur certains grands sujets : Philosophie, Religion, Art, Musique, etc.
Les meilleures collections de vulgarisation et d'étude ;
Tout ce qu'il importe de savoir sur l'actualité, dans tous les domaines.

C'est une véritable encyclopédie
d'une valeur unique à l'égard de la Littérature moderne

Demandez les conditions des Abonnements de Lecture de
LA MAISON DES AMIS DES LIVRES
Envoi franco du prospectus

CUSENIER
LIQUEURS DE LUXE
PRUNELLIA
NULLE LIQUEUR
N'EST PLUS DÉLECTABLE

25A

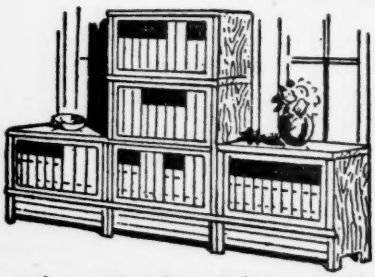
la bibliothèque M. D s'accroît en concordance avec les livres

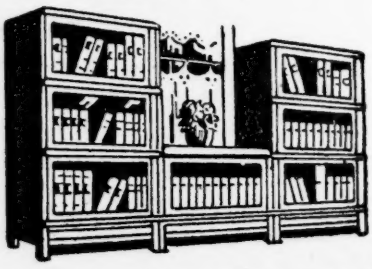
BIBLIOTHÈQUE M.D

la bibliothèque M. D s'adapte partout

9, rue de villersexel, paris VII
tél. littré 11-28, nord-sud solférino

bibliothèques extensibles et transformables
encadrements de divans





demandez le catalogue n° 49, envoyé gratuitement avec tarif et photos

FOUQUET
CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

L'ETOILE POLAIRE GUIDERA TOUJOURS LE MONDE

Parmi tant d'Etoiles au Salon, tout acheteur a reconnu dans la marque HOTCHKISS l'Etoile qui doit guider son choix. Le Programme HOTCHKISS 1933 satisfait, en effet, toutes les exigences. Il comporte, en plus des 4 et 6 cylindres tant réputées, une 4 cylindres 11 CV, la

HOTCHKISS

"411" et une 6 cylindres 14 CV, la "614". Toutes ont le même confort, le même luxe, la même qualité, car HOTCHKISS prévoit tout largement jusque dans les moindres détails pour donner le meilleur usage. Le prix de vente de ces voitures suffirait à lui seul à arrêter le choix de tout acheteur, désireux d'acquérir une bonne voiture. Tarif sur demande.

154, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

168, Bd ORNANO, ST-DENIS

67-7

EDITION ITEP PARIS

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1932, ses opérations ont porté su

8 milliards 304 millions 819.113 fr

de Capitaux assurés

153 millions 502.356 franc

de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Re Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Pour paraître fin Novembre :

LE MARIAGE DE LOTI

Par PIERRE LOTI, de l'Académie Française

(Illustré de 50 aquarelles de François de MARLIAVE)

L'éminent peintre colonial F. de MARLIAVE, dont les nombreux dioramas à l'Exposition Coloniale furent si remarqués, donne à cette œuvre célèbre de P. LOTI l'illustration qui convient : les plus beaux paysages de TAHITI, l'île voluptueuse au printemps éternel, et des types et scènes indigènes et maritimes.

Œuvres de Pierre LOTI parues dans la même collection :
PÊCHEUR d'ISLANDE *(épuisé)* — **UN PÈLERIN d'ANGKOR — AZIYADÉ — RAMUNTCHO.** *Il ne reste de ces trois derniers titres que des Rives à 200 francs.*

JUSTIFICATION du TIRAGE

N°s 1 à 18 : 18 exemplaires sur Madagascar, avec deux aquarelles originales de FR. DE MARLIAVE . . . . . 380 fr.
N°s 19 à 32 : 14 exemplaires sur Annam, avec une aquarelle originale de FR. DE MARLIAVE . . . . . 300 fr.
N°s 33 à 46 : 14 exemplaires sur vélin d'Arches . . . . . 250 fr.
N°s 47 à 700 : 654 exemplaires sur vélin de Rives . . . . . 200 fr.

Envoi de 2 pages-spécimen contre 1 fr. en timbres. (Étranger : 2 fr.)

CHEZ PLON

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

SIBYLLE
ou Le Dernier Amour

Roman in-16 . . . . . 15 fr.

CONSTANCE COLINE

CHACUN POUR SOI

Roman in-16 . . . . . 15 fr.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL JOFFRE
Tome I
L'AVANT GUERRE
(1910-1914)
LA GUERRE DE MOUVEMENT
(1914)

In-8° carré sur alfa, avec 12 pages de gravures hors texte . . . . . 36 fr.

CHARLES SILVESTRE

AU SOLEIL DES SAISONS

In-16 . . . . . 12 fr.

MAURICE PALÉOLOGUE
de l'Académie Française
Ambassadeur de France

ALEXANDRA FÉODOROWNA
Impératrice de Russie

In-16, avec une gravure hors texte . . . . . 12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

GEORGES LAKHOVSKY

L'ÉTERNITÉ

LA VIE ET LA MORT

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

Récentes Publications :

ALBÉRIC CAHUET

SAINTE-HÉLÈNE PETITE ILE

Roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

MARCELLE VIOUX

DEUX CŒURS BRISÉS

Roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

DEMOISELLES EN UNIFORME

Traduction de la pièce allemande de Christa Winsloe
et texte du film sensationnel : **Jeunes Filles en uniforme**.

Un volume in-16, planches hors texte. . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

COLETTE YVER

CHER CŒUR HUMAIN !

Un volume.. .. .. 12 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires sur Outhenin Chalandre .. .. 20 fr.

NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE

JACQUES BOULENGER

SOUS LOUIS-PHILIPPE

LES DANDYS

Avec deux hors-texte

Un volume.. .. .. 15 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires sur Vélin.. .. .. 30 fr.

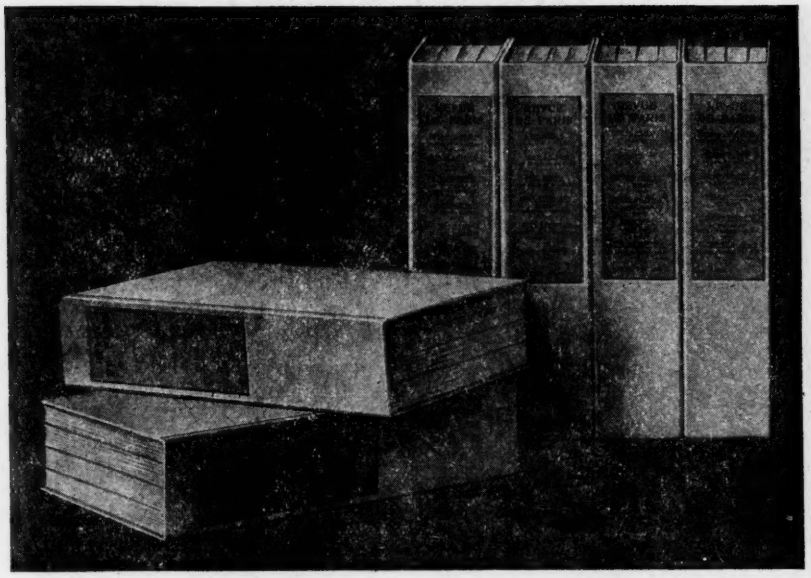
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep: Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et C°; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et C°, Behrenstrasse 17; *Beyrouth*: Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres*: Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas*: Makki, rue Salhie; *Elisabethville*: Desclée, Av. Royale; *Florence*: B. Seeber; *Genève* : Naville et C°, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York*: G. E. Stechert et C°, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd*: Librairie Hachette; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et C°; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et C°; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et C°; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.

MOIS
50
»
»
50

dans
npte

l de
: La
aise,
ren-
ane;
est :
pù;
rde;
ber;
Gal
lga,
A.,
es :
eria
o »,
A.;
tte;
irie
irie
Fra-
cie;

aux

nde

rue

ont,
pris

s.

6 fr.